6
39-c
26

6-39:c·26

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

LETTRES CHOISIES DE M. FLECHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES.

LETTRES CHOISIES DE M. FLECHIER, A EVÊQUE DE NISMES:

Avec une Relation des Fanatiques du Vivarez; & des Réflexions sur les différens Caractères des Hommes.

Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Lettres qu'on n'avoit point encore données au Public.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez les Frères BRUYSET, Rue Mercière, au Soleil & à la Croix d'Or.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

LETTRES
DE FEU
M. FLECHIER,
A
EVEQUE DE NISMES.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO.EM.ANUELE

LETTRE CXCIV.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Caumartin la Doüairière.

MADAME,

Je vous ſouhaite à ce renouvellement d'année, tout ce qui peut contribuer à votre ſanctification & à votre repos. Notre vie s'écoule inſenſiblement; & il ne nous reſte de ce tems qui paſſe, que les momens qui nous ſeront comptés pour l'Eternité. Nous ne devons deſirer de vivre

que pour accomplir ce que Dieu demande de nous, & la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grace & une bénédiction de douceur qu'il répand ſur nous, & qui nous engage à le ſervir avec plus de fidélité. Vous avez raiſon, Madame, de nous féliciter de l'état paiſible où nous ſommes préſentement dans nos Diocèſes. Il eſt difficile de s'aſsûrer pour l'avenir de gens auſſi corrompus & auſſi furieux que l'étoient ceux-ci ; cependant ils paroiſſent appaiſés, ils ne tuent plus, ils ne brûlent plus, ils ſe remettent au travail, & ſont bien aiſes de dormir dans leurs maiſons, & de manger en paix le pain qu'ils ont gagné dans la journée. Nous avons vû paroître ici tous leurs Chefs plus fous & plus gueux les uns que les autres, qui ſe diſoient pourtant Evangéliſtes, Prédicateurs, Prophétes, qui ſont partis pour aller porter leurs extravagances dans les païs étrangers. M. le Maréchal de Villars a conduit cette affaire fort prudemment, & l'a calmée ſans répandre du ſang ; ce qui nous a été fort agréable. Ne ceſſez pas de prier le Seigneur pour nous, & de me croire auſſi parfaitement qu'on le peut être, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 8. Janvier 1705.

LETTRE CXCV.

De félicitation ſur une grace reçûë du Roi, à M. le Maréchal de Montrevel.

L'Intérêt que je prends, Monſieur, à tout ce qui vous regarde, m'a fait apprendre avec plaiſir la grace que le Roi vient de vous faire en vous donnant le Cordon de ſon Ordre. C'eſt un honneur que votre naiſſance, vos ſervices & l'eſtime particulière que S. M. a toujours euë pour vous, vous ont attiré, & qui ſervira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes déja revêtu. Je ſouhaite, Monſieur, que toutes les années commencent auſſi heureuſement que celle-ci, & qu'à l'occaſion des nouvelles faveurs que vous recevez, je puiſſe en vous en témoignant ma joye, vous renouveller ſouvent le ſincère & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 8. Janvier 1705.

LETTRE CXCVI.

De civilité pour le commencement de l'année, & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. de Fréjus.

APrès vous avoir rendu, monſeigneur, vœux pour vœux, ſouhaits pour ſouhaits à ce renouvellement d'année, agréez que je vous témoigne la joye que nous avons d'être tranquilles, & le chagrin où nous ſommes de voir partir M. le Maréchal de Villars. Il a pour lui la ſatisfaction de laiſſer la Province calme. On ne tuë plus, on ne voit plus de gens armés; on voyage ſans danger & ſans eſcorte; & quoiqu'on ne puiſſe répondre de l'avenir dans un païs auſſi variable que celui-ci, on peut eſpérer préſentement que nous joüirons de ce repos comme vous nous le ſouhaitez. Les gens de la campagne commencent à ouvrir les yeux, & paroiſſent réſolus de manger leur pain, & de dormir à leur aiſe dans leurs maiſons. Les Rebelles mêmes ſont las de mener une vie ſi difficile & ſi dangereuſe, & ſe rendent à tous momens. Nous avons vû paroître ici tous leurs Prédicateurs & leurs Prophétes, plus gueux & plus fous les uns que les autres, qui ſont allés heu-

reuſement porter dans les Païs étrangers leurs extravaganees & leurs misères; ainſi M. le Maréchal de Villars a ſujet d'être ſatisfait d'avoir ſauvé la vie à une infinité de Gens de bien, & d'avoir même épargné le ſang de tant de Rébelles. Les Etats lui ont fait un préſent de douze mille livres, & à Madame la Maréchalle un de huit mille, avec tous les éloges qu'ils ont mérité; car ils ont gagné le cœur de tout le monde. Je ſuis perſuadé, Monſeigneur, que cela vous fera plaiſir. Nous aurions bien deſiré qu'il eût commandé l'Armée ſur la Moſelle, où il auroit pû briller davantage; mais qui ſçait ce qu'il faut deſirer dans l'état où ſont nos affaires? Vous allez à Paris, j'y irois bien volontiers auſſi, mais je crains & je ne doute preſque pas que le Troupeau n'ait encore beſoin du Paſteur. En quelque endroit que je ſois, je ſuis avec un attachement & un reſpect très-ſincère, Monſeigneur, votre, &c.

A Montpellier, ce 8. Janvier 1705.

LETTRE CXCVII.

Compliment à M. de Villeneuve, Capitaine de Grenadiers du Régiment de Courtz Suiſſe.

QUoique vous ſoyez, Monſieur, nouveau venu dans mon Diocèſe, votre piété & votre zèle pour la Religion vous y donnent tous les droits d'ancienneté. Les Oüailles les plus chéries ne ſont pas toujours celles qui ſont dans le troupeau depuis plus long-tems, mais celles qui ſont plus attachées au Paſteur, & qui l'écoutent & le ſuivent plus fidélement. J'ai appris les bontés que vous avez témoignées à ma Paroiſſe de Milau en ma conſidération; votre prudence y maintiendra la paix & la Religion. Je n'ai pas douté que toute votre famille n'ait paſſé les dernières Fêtes dévotement. Elle a des exhortations & des exemples domeſtiques, & de bonnes inclinations & intentions de ſon côté. Je vous ſouhaite à tous une année ſainte & heureuſe, & ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 9. Janvier 1705.

LETTRE CXCVIII.

De piété & d'inſtruction à la ſœur Angélique du Saint Eſprit.

J'Ai reçû votre Lettre, ma chère Sœur, depuis quelque-tems, avec beaucoup de plaiſir d'apprendre de vos nouvelles, & j'y aurois déja répondu, ſi les affaires de la Province dont nous ſommes chargés dans ces commencemens d'Etats, ne nous avoient entièrement occupés. Je me ſers donc de mon premier loiſir pour vous témoigner l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & le deſir que j'aurois de pouvoir contribuer à votre ſanctification & à la tranquillité de votre eſprit, connoiſſant les bonnes intentions que vous avez de vous perfectionner dans l'état que vous avez ſi généreuſement & ſi pieuſement embraſſé. Le P. Picot en paſſant à Niſmes, après la viſite de votre Monaſtère, me parla de vous, à la vérité, d'une manière qui me donna beaucoup de conſolation, loüant votre zèle pour la Religion, votre exactitude dans les obſervances de la Régle & votre patience dans vos maladies. Il me fit entendre que vous aviez quelques peines d'eſprit, & que vous n'étiez pas aſſiſtée comme il l'au-

roit ſouhaité dans ces petites inquiétudes ſpirituelles qui troublent pourtant votre repos, & préjudicient même à votre ſanté. Il ne s'expliqua pas davantage, & je ne voulus pas pénétrer plus avant dans des ſecrets de conſcience. Ainſi je vous écrivis en général qu'il falloit ſervir Dieu en ſimplicité de cœur, qu'il étoit à propos de recourir ſouvent à ſa miſéricorde avec confiance, de le regarder comme un père qui aime ſes enfans avec leurs défauts mêmes, quand ils ne ſont pas volontaires; & qu'il n'y a rien qui ſoit ſi contraire à la ſolide dévotion, que ces troubles & ces tentations de ſcrupules mal fondés. Il faut corriger ce qu'il y a de défectueux & de trop humain en nous. Du reſte, il faut ſe donner la paix à ſoi-même. Vous aimez votre Supérieure, & pourquoi non? elle le mérite par ſa vertu, par les ſoins qu'elle a de vous porter à Dieu par ſes diſcours, par ſes exemples, par ſes ſecours. Quand vous m'en direz davantage, je vous donnerai mon conſeil, & ſerai toujours avec une affection paternelle, ma chère Sœur, entièrement à vous, &c.

A Montpellier, ce 10. *Janvier* 1705.

LETTRE CXCIX.

Compliment à Madame de Marbeuf, Préſidente à Rennes.

IL ne ſe trouve guères, Madame, d'auſſi bons cœurs que le vôtre, qui ſoit à l'épreuve du tems & de l'éloignement. Toutes les années votre bonté & votre amitié ſe renouvellent, & comme il ſuffit d'avoir eu l'honneur de vous avoir connuë une fois pour vous honorer toujours, on peut s'aſsûrer auſſi quand on a eu quelque part à votre eſtime, d'un conſtant & durable ſouvenir. Les Lettres obligeantes que je reçois de vous de tems en tems, me donnent cette conſolation. Les vœux que vous faites pour moi au commencement de chaque année, me font eſpérer que je la paſſerai plus tranquillement & plus ſaintement : il n'a pas tenu à vos charitables ſouhaits que cela ne ſoit arrivé juſqu'ici. Préſentement nous joüiſſons, graces au Ciel, de quelque repos. Nos Fanatiques ſe ſont enfin déſabuſés ; plus touchés des maux qu'ils ſouffroient, que de ceux qu'ils faiſoient, ils ont eu recours à la clémence du Roi. Les Chefs ſe ſont rendus & ſont paſſés dans les païs étrangers, où ils ſont allés porter leurs im-

piétés & leurs extravagances ; & quoique les eſprits ſoient encore bien gâtés par tout au ſujet de la Religion, nous avons pourtant la conſolation qu'on ne tuë plus, qu'on ne brûle plus, & que les terres ſe cultivent inſenſiblement. Dieu veüille que la mauvaiſe diſpoſition des affaires publiques ne donne point lieu à réveiller les mauvaiſes intentions qui cauſent ces troubles particuliers dans notre Province. Vos prières, Madame, nous détourneront ces malheurs, auſſi-bien que celles de Mademoiſelle Deſcartes. Son nom, ſon eſprit, ſa vertu la mettent à couvert de tout oubli ; & toutes les fois que je me ſouviens d'avoir été en Bretagne, je ſonge que je l'y ai vûë, & que vous y étiez. Après avoir ſouhaité pour vous que cette année fût remplie de bonheur & de bénédictions, j'ai ſouhaité pour moi qu'elle fût ſemblable à celle où j'ai eu l'honneur de vous voir & de vous aſſûrer qu'on ne peut, Madame, vous honorer plus que je fais, &c.

A Montpellier, ce 15. Janvier 1705.

LETTRE CC.

Des avantages de la Retraite, & de la vanité du Monde, à Madame la Marquiſe de Senectere.

L'Heureux commencement d'année pour moi, Madame, puiſque je reçois des marques de votre ſouvenir & de la confiance dont vous m'avez toujours honoré ! Je comprens par votre Lettre, que votre ſanté eſt bonne, que vous êtes toujours unie d'une étroite amitié avec une Dame qu'on ne ſçauroit aſſez aimer & eſtimer ; & qu'ayant eu chacune votre part des tribulations de la vie, vous vous ſervez de conſolation l'une & l'autre dans vos ſolitudes, & dans les exercices d'une piété commune. Je ne puis que loüer le deſſein que vous avez pris de vous retirer. Il y a long-tems que je vous ai vûë déſabuſée & dégoûtée du monde, auſſi-bien que votre amie ; les traverſes & les agitations rudes & longues vous ont aſſez fait ſentir ſes vanités & ſes inconſtances ; & comme vous êtes plus capables de réflexions, & plus attentives à votre ſalut que d'autres, vous avez auſſi plus ſouvent connu les motifs, & cherché les moyens de faire un heureux & ſolide retour du côté de Dieu. Je vous plains, Ma-

dame, d'avoir perdu M. le Curé de ſaint Jacques & le Père Bourdaloüe, qui étoient des guides éclairés & fidéles, qui euſſent pû par leurs conſeils vous mettre dans les voyes d'une prudente & sûre retraite. Que ne ſuis-je aſſez près de vous pour pouvoir vous être de quelque uſage, ou du moins de quelque conſolation dans l'exécution d'un projet de ſéparation du monde, qui ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultés, quelque réſolution qu'on en ait priſe! Je prie le Seigneur qu'il vous conduiſe lui-même dans le lieu que vous aurez choiſi. Ayez la bonté de nous en donner quelque connoiſſance, afin que je puiſſe vous demander quelquefois de vos nouvelles, & vous aſſûrer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 22. Janvier 1705.

LETTRE CCI.

De compliment & de félicitation à M. le Maréchal Duc de Villars, Commandeur des Ordres du Roi.

LE Roi, Monſieur, vous a reçû comme vous le méritiez, & comme nous nous y étions attendus. Le ſervice que vous veniez de rendre, portoit aſſûrance du bon accuëil, eſpérance même de récom-

penſe. Toute juſtice a été accomplie, & vous voilà, Monſieur, Commandeur des Ordres du Roi, & Duc en fort peu de jours. Sa Majeſté s'eſt fait un plaiſir de vous donner cette dernière dignité, & ne ſçauroit croire le plaiſir qu'elle a fait à toute cette Province qui vous honore & qui vous doit ſa tranquillité. Comme il n'y a aucun Prélat à qui vous ayez témoigné plus de bonté & de confiance, il n'y en a point auſſi qui s'intéreſſe plus que moi à votre élévation & à votre gloire, & qui ſoit avec un plus ſincère & plus reſpectueux attachement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 23. Janvier 1705.

LETTRE CCII.

De piété & d'inſtruction à Mr. l'Abbé Fléchier ſon Neveu.

JE reçois avec plaiſir, mon cher Neveu, les vœux que vous faites pour moi au commencement de cette année. J'en ai fait à mon tour pour vous qui vous ſeront très-avantageux, ſi Dieu les exauce. Je ſuis bien aiſe de voir par vos Lettres le plaiſir que vous avez d'être dans le Séminaire, & d'y recueïllir les inſtructions & les exemples qu'on vous y donne. Pra-

tiquez-y toutes les Régles qui y ſont preſcrites, apprenez-y la Loi de Dieu & la Doctrine ſaine qu'on y enſeigne : affermiſſez-vous dans le bien, & rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres ; éclairez la piété par la ſcience, & purifiez la ſcience par la piété. Choiſiſſez-vous des amis, dont la ſociété vous ſerve pour votre ſanctification, & ſuivez les conſeils des perſonnes qui vous conduiſent dans les voyes de la vérité & de la ſageſſe. Votre frère m'a écrit que ſon affaire étoit concluë, qu'on lui donnoit une Lieutenance de Dragons dans un vieux Corps, & qu'il eſpéroit profiter de la bonté & de la protection de M. de Chamillart. Dieu veüille qu'il ne ſe confie pas trop aux enfans des hommes, où le ſalut ne ſe trouve point. M. l'Abbé Robert lui fournira ce qu'il faut pour ſon petit équipage.

Il me ſemble qu'il ſeroit tems que vous priſſiez les petits Ordres, & même le premier Ordre ſacré quand il conviendra. Mandez-moi ſi c'eſt votre deſſein, & croyez moi, mon cher Neveu, tout à vous, &c.

A Montpellier, ce 1. *Février* 1705.

LETTRE CCIII.

Compliment à Madame de Guenegaud.

J'Apprends avec beaucoup de joye, Madame, que le Roi vient de vous donner une penſion de ſix mille livres. Quoique votre courage, & plus encore votre piété vous ayent miſe au-deſſus de la fortune, & vous ayent appris à ſçavoir joüir de beaucoup, & vous ſatisfaire de peu; il vous doit être pourtant agréable qu'on vous faſſe les graces que vous méritez, ou qu'on vous rende la juſtice qu'on vous doit. Je m'intéreſſe d'autant plus à ce qui vous arrive d'heureux, que je ſçais qu'étant devenuë infirme, & compatiſſant comme je fais à vos maux, je me trouve plus ſenſible aux conſolations que Dieu vous envoye. Il ſeroit à ſouhaiter que vos amis puſſent vous donner la ſanté comme le Roi vous donne du bien. Mais il faut ſupporter les peines de cette vie mortelle, & au défaut de la ſanté, demander au Seigneur la réſignation & la patience. Je voudrois bien que les affaires de nos Diocèſes qui ſont préſentement aſſez tranquilles, puſſent me permettre de m'approcher de votre retraite, & de vous y aller dire encore quelquefois que perſonne ne vous honore plus & n'eſt plus parfaite-

ment que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 7. Mars 1705.

LETTRE CCIV.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus êtes à nous, Monſieur, & notre Diocèſe eſt ſous votre direction : ce n'eſt pas vous qu'il faut féliciter ſur cela, c'eſt nous ; votre conduite ſage & paiſible, contribuera beaucoup au repos du Diocèſe & au mien ; & le plaiſir de vous voir quelquefois me ſera d'une grande conſolation. Je vous ſuis obligé de m'avoir appris votre ſort, & plus encore au Mylord Barvvik, de l'avoir réglé comme il l'a fait. Je ſuis, Monſieur, très-parfaitement, votre, &c.

A Niſmes, ce 31. Mars 1705.

LETTRE CCV.

De remerciment & de civilité au R. P. Dom Mabillon, ſur l'Oraiſon funèbre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée par M. l'Abbé le Prévôt, qu'il lui avoit envoyée.

J'Ai reçû de votre part, mon Révérend Père, l'Oraiſon funèbre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée dans

votre Egliſe de ſaint Germain des Prés, par M. l'Abbé le Prévôt. Quand ce préſent n'auroit d'autre avantage que d'être une marque de votre ſouvenir, il me ſeroit infiniment précieux; mais par lui-même il a ſon prix. Je trouve dans cet Ouvrage, qui avoit ſes difficultés, du feu, de la délicateſſe & des aſſaiſonnemens qu'il n'étoit pas naturel d'eſpérer d'un homme qui n'a, dites-vous, que vingt-huit ans, ſi même il les a. Voilà un coup d'eſſai des plus hardis & des plus heureux. De quel païs, je vous prie, nous vient cet Orateur précoce, & à quoi ne nous prépare-t-il pas? Je vous remercie, mon Révérend Père, d'avoir penſé à moi en cette rencontre. Il n'en eſt aucune en matière de ſcience & de piété, où vous ne me ſoyez préſent, avec ce fond de Religion & d'érudition qui vous diſtingue, & qui m'oblige d'être avec les ſentimens de la plus ſincère vénération, mon Révérend Père, votre, &c.

A Niſmes, ce 20. Avril 1705.

LETTRE CCVI.

De compliment & de félicitation à M. Fieſchi Nonce Extraordinaire auprès de S.M. nommé à l'Archevêché de Gènes.

J'Apprends avec beaucoup de joye, Monſeigneur, que S.S.a nommé votre Excellence à l'Archevêché de Gènes. Quoique cette nouvelle dignité vous éloigne de nous, & nous ôte l'eſpérance de vous revoir auſſi ſouvent que nous l'aurions ſouhaité, il eſt juſte de vous en féliciter, puiſqu'elle vous remet dans le ſein de votre Patrie, joignant à la grandeur de votre naiſſance celle de l'autorité ſpirituelle. Votre République eſt heureuſe de ſe fournir à elle-même des Prélats d'auſſi grand mérite ; & vous êtes heureux auſſi, Monſeigneur, d'être deſtiné à conduire vos Citoyens de la Terre à la Jéruſalem céleſte. Je vois dans la grace que le S. Père vous a faite, l'eſtime & la conſidération qu'il a pour votre Excellence. Il ſemble qu'il veüille vous approcher de lui, pour vous mettre plus à portée d'en recevoir de plus conſidérables qu'il vous prépare. Je puis vous aſsûrer, quoique je n'aye pas l'honneur de vous le dire ſouvent, que perſonne ne s'intéreſſe plus à votre élévation, & ne peut être avec plus de vénéra-

tion que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 20. Avril 1705.

LETTRE CCVII.

Sur une conſpiration nouvelle des Fanatiques découverte.

VOus prenez trop de part, Monſieur, aux affaires de ce païs, pour ne pas vous faire ſçavoir ce qui s'y paſſe. Je n'ai jamais oſé vous mander que la révolte fût finie. Les eſprits des villes & de la campagne ont été ſi gâtés par les derniers troubles, & les Chefs miſérables & ſcélérats étoient partis d'ici ſi obſtinés dans leur malice, que j'ai toujours bien crû que le petit calme dont nous joüiſſions, étoit plutôt une ſuſpenſion qu'une ceſſation de nos malheurs. Nous apprenions depuis quelque-tems que pluſieurs de ces honnêtes gens étoient rentrés dans cette Province, qu'ils enrôloient ſecrétement beaucoup de jeuneſſe, qu'ils ramaſſoient des armes, & qu'ils ſe diſperſoient dans nos Diocèſes, pour y faire quelque mouvement à l'ouverture des campagnes. Le ſecret étoit bien gardé; il ne manquoit pas pourtant de gens indiſcrets parmi eux qui prédiſoient un ſoulevement prochain, & des avantures plus triſtes que les précé-

dentes. Tout étoit preſque prêt, poudre, armes, recrûës, lorſque Meſſieurs de Barv. & de Bav... ont eu des avis certains de ce qui ſe tramoit preſque à leur porte. On a foüillé dans la nuit les maiſons ſuſpectes à Montpellier ; on y a trouvé les Chefs, ſur tout un Dragon de Firmacon déſerteur, revenu des païs étrangers avec la confiance des Alliés, qui a été tué en ſe défendant, dont on a pris les papiers, ſur leſquels on a arrêté pluſieurs perſonnes mal-intentionnées. On a ſçû que les plus méchans étoient dans Niſmes. On y a pris par le plus grand bonheur du monde Ravanel, Catinat, & quelques autres de ces Rébelles, dont on a découvert les intrigues : quelques Marchands de notre Ville s'y trouvent envelopés. M. de Barv. & M. de Bav. ſe ſont tranſportés ici, & ce dernier vient d'en juger quatre; deux à être brûlés vifs, pour ſacrilége, rébellion, meurtres, &c. deux autres à être rompus. Demain on en jugera d'autres. Ils prétendoient une révolte prête dans le Languedoc, Dauphiné & Vivarais qu'ils vouloient avoir l'honneur de commencer. Ils avoient deſſein de mettre le feu dans pluſieurs endroits de Niſmes & Montpellier; & pendant qu'on s'occuperoit à l'éteindre, ſe ſaiſir des Corps de Garde & des armes, & faire mouvoir au même-tems

leurs gens de la campagne, eſpérant que les Catholiques laſſés de la Capitation ſe joindroient à eux, & qu'on ſeroit obligé de faire venir ici les troupes de Savoye. La Flote ennemie, le nom de M. de Miremont qu'ils nomment le dernier Prince fidéle à Dieu de la Maiſon de Bourbon, étoient les motifs de leurs eſpérances.

Voilà leurs folies & leurs viſions. Cependant ce ſont des folies & des viſions dangereuſes. J'eſpére que cette conſpiration ſera étouffée dans le ſang de ces ſcélérats. Mais il eſt bien ennuyeux d'être toujours dans les appréhenſions de voir une guerre ſanglante & plus que civile.

A Niſmes, ce 21. Avril 1705.

LETTRE CCVIII.

Sur le même ſujet.

VOus avez bien raiſon, Monſieur, de regarder comme un effet de la Providence de Dieu, la découverte de la conſpiration qui ſe tramoit en ce païs, & qui étoit ſur le point d'éclater. Les Emiſſaires d'Angleterre & de Hollande, les ſcélérats chaſſés d'ici & revenus furtivement, Chefs autrefois des Fanatiques, & quelques malheureux Bourgeois de Niſmes & de Montpellier conduiſoient cet ouvrage de ténébres. Les enrôlemens de la jeu-

BIBLIOTECA NAZ

neſſe gâtée, l'amas de poudre, d'armes, de bales, &c. ſe faiſoient dans les Villes & dans la campagne ſecrétement; les eſpérances des ſecours étrangers de Meſſieurs de Miremont & de l'Abbé de la Bourlie leur paroiſſoient prochaines & aſſurées. On devoit commencer par Meſſieurs de Barv. & de Bav. nous n'étions pas oubliés. Un avis eſt venu comme du Ciel. On a arrêté quelqu'un de ces ſouffleurs de ſédition, qui en a découvert d'autres; ceux-là, d'autres: quelques-uns étourdis du coup, & portant leurs crimes ſur leur viſage, ſe ſont comme livrés à la Juſtice ſans y penſer; & nous eſpérons que Dieu ne permettra pas que les mauvais eſprits qui reſtent, accompliſſent leurs mauvais deſſeins. Priez le Seigneur pour nous, & croyez, &c.

A Niſmes, ce 1. *Mai* 1705.

LETTRE CCIX.

Conſolation Chrétienne à une Religieuſe, ſur la mort d'une Abbeſſe.

J'Ai été, Madame, également ſurpris & touché de la mort de Madame l'Abbeſſe de ſaint Geniés, & je ne doute pas que vous n'en ayez été fort affligée. Votre Profeſſion & la ſienne vous tiennent toujours préparées à ſuivre les ordres de

Dieu, ſoit qu'il vous laiſſe dans cette vie, ſoit qu'il vous appelle à une meilleure. Votre ſéparation du monde eſt une eſpèce de mort qui doit vous diſpoſer à l'autre; & la Foi & la Religion ont déja commencé en vous, ce que la nature & la défaillance du corps y acheveront. Cette conſidération doit être un motif de ſoumiſſion & de conſolation dans les afflictions que le Seigneur nous envoye. La nature ne laiſſe pas d'y être ſenſible, & c'eſt pour cela que je compatis à votre douleur, & que je vous aſsûre que je m'intéreſſe à tout ce qui vous regarde, & que je ſuis, Madame, votre, &c.

A Nîmes, ce 7. Mai 1705.

LETTRE CCX.

Complimens à Monſieur le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai déja fait, Monſieur, mes complimens à Madame la Maréchale ſur votre expédition par de-là la Sarre. Agréez que je vous les faſſe à vous-même. Si ce païs-là avoit été auſſi chaud & auſſi ſec que le nôtre, quelque perte que les ennemis ayent faite, ils n'en auroient pas été quittes à ſi bon marché. Vous avez jetté la frayeur & le déſordre dans leurs quartiers. Vous en avez battu, vous en avez

fait plusieurs prisonniers, & si le Ciel ne s'en fût pas mêlé, & que les pluyes & les rivières eussent favorisé votre dessein, peu d'Allemans auroient échappé à la valeur des Troupes Françoises sous les ordres d'un tel Général. Quoi qu'il en soit, Monsieur, voilà un beau prélude de Campagne : vous remettez nos gens sur le train de supériorité & de victoire, & vous apprenez aux ennemis à vous craindre & à fuïr devant vous, dès que vous paroissez. Je m'imagine que votre armée sera bientôt assemblée, & que vous agirez bientôt. Je souhaite pour votre gloire que tout le poids de la guerre tombe sur vous qui pouvez mieux le soûtenir ; & la seule crainte que j'ai, c'est qu'on ne vous craigne trop, & qu'on n'aime mieux avoir à faire à d'autres qu'à vous.

Je ne vous parle point de la conspiration de nos Fanatiques, de leurs projets, de leurs folies, de leurs intrigues, de leurs supplices; on vous en a sans doute écrit le détail. Je me contente de vous assûrer que personne ne fait des vœux pour vous de meilleur cœur, & ne peut être avec un plus sincère & plus respectueux attachement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Nismes, ce 10. Mai 1705.

LETTRE

LETTRE CCXI.

Compliment à M. l'Abbé Baſtide, ſur le Panégyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait préſent.

LEs affaires fâcheuſes qui ſont arrivées en ce païs, Monſieur, m'ont mis en état de profiter de la lecture du Panégyrique de ſaint Hilaire, dont vous avez bien voulu me faire part; mais elles m'ont empêché de vous en faire plutôt mon remerciment. L'exemple de ce grand Saint, dont vous avez recueilli les vertus avec des réflexions morales ſi agréables & ſi utiles à tout le monde, doit toucher particulièrement ceux qui, comme nous, ſont chargés de la conduite des Fidéles, & engagés par le malheur des tems à ſoutenir la Religion contre les erreurs & les violences des Hérétiques. Il m'a ſouvent paru comme à vous, connoiſſant la Doctrine, la piété & le zèle Apoſtolique de ce Père de l'Egliſe, qu'on n'en faiſoit pas aſſez ſouvent l'éloge dans les chaires. Vous faites voir, par la manière dont vous avez traité un ſi beau ſujet, ce que la plûpart des Prédicateurs devroient faire. Je ne puis que vous louer, vous remercier de votre préſent, & vous aſſurer que je ſuis

parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 15. Mai 1705.

LETTRE CCXII.

De condoléance à M. de Montauban, ſur la mort de M. ſon Frere.

QUe je vous plains, Monſeigneur, d'avoir perdu un frere que vous aimiez, & qui étoit eſtimé de tout le monde! Il eſt difficile que les perſonnes de ſon courage & de ſon application au ſervice, échapent toujours aux dangers d'une guerre auſſi vive & auſſi longue que celle-ci. Leur vie eſt ſi précieuſe à l'Etat, que leur mort eſt une perte publique, & le regret univerſel pourroit ſervir de conſolation particulière. Mais il y a des douleurs que la Religion ſeule peut ſoulager, & vous ne pouvez tirer que de vous-même & du fond de votre ſageſſe & de votre piété, le ſacrifice que vous faites de votre affliction. Je ne puis qu'y compatir, que vous offrir mes petites prières, & vous renouveller dans cette triſte occaſion, l'attachement & le reſpect ſincère avec lequel je ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 5. Juin 1705.

LETTRE CCXIII.

Compliment au Père de la Ruë, ſur l'Oraiſon funebre de M. de Meaux.

J'Ai reçû, mon Reverend Père, quatre exemplaires de votre derniére Oraiſon funebre, dont vous avez voulu me payer l'attente avec uſure. Je l'ai relûë avec mon admiration d'autrefois, mais, ce me ſemble, avec une affection nouvelle, comme l'éloge d'un illuſtre ami; votre ouvrage eſt préſentement mon bien. Je ne vous dirai pas en particulier les endroits qui m'ont le plus touché, & dans le ſujet & dans le diſcours: vous connoiſſiez les liaiſons que j'avois avec les grands Hommes que vous loüez, & vous ſçavez mieux que moi les fineſſes de l'art que vous avez employé à les louer auſſi noblement que vous l'avez fait.

Je vous ſupplie de vouloir bien témoigner à Monſeigneur l'Evêque d'Avranches la reconnoiſſance que j'ai de l'honneur de ſon ſouvenir, & l'aſſurer du reſpect que je conſerve toujours pour lui. Il eſt vrai que j'ai en original la ſeconde partie du Poëme de la Pucelle de feu M. Chapelain, écrite de ſa main. Nous en avons fait autrefois quelques lectures enſemble, d'un côté trop peu, de l'autre

trop réjouiſſantes. Si les affaires de ce païs nous laiſſoient quelque ſolide tranquillité, j'irois faire un dernier voyage à Paris, & j'y porterois ce manuſcrit.

Nous avons ſouvent parlé de vous ce Carême avec le Père Gilbert, fort de vos amis, très-honnête homme, & qui nous a très-bien prêché. Il vous dira peut-être un jour l'attachement particulier avec lequel je ſuis, mon Reverend Père, votre, &c.

A Niſmes, ce 12. Juin 1705.

LETTRE CCXIV.

De piété à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit.

VOtre Lettre, ma chère Sœur, m'a fort conſolé. Il y avoit long-tems que je n'avois appris de vos nouvelles, & je craignois que quelque indiſpoſition, après les auſtérités du Carême, ne vous eût réduite à l'infirmerie. Cependant, je vois par votre Lettre que vous vous portez bien, autant que votre complexion & votre genre de vie pénitente le permettent & que votre zèle & les ſoins charitables de votre bonne Abbeſſe vous ſoutiennent dans toutes vos infirmités. Vous avez ſi bien pris l'eſprit de la Regle que vous

avez embraſſée, que rien ne vous fait de la peine dans les mortifications du corps. Il ſeroit à ſouhaiter que votre eſprit fût auſſi en repos ſur les réflexions ſcrupuleuſes qui vous agitent : c'eſt ſouvent une tentation que ce chagrin qu'on a contre ſoi-même & contre ſes imperfections. Pouvons-nous prétendre de ſervir Dieu comme nous le devons, & comme il le mérite ? Y a-t-il rien de plus fragile que nos cœurs & nos volontés ? Notre occupation continuelle doit être de reconnoître nos foibleſſes, de nous humilier, d'implorer le ſecours du Ciel & de ſe confier en la bonté & en la miſéricorde divine. Vous aurez vû ſans doute M. Begault qui vous aura donné de nos nouvelles. J'apprends qu'on vous a donné pour Confeſſeur le Père Juſtin, qui eſt fort connu & fort honoré. Perſonne ne ſouhaite plus votre ſalut & votre repos que moi. Je ſaluë avec beaucoup d'affection votre Reverende Mere, & la Mere de Sorges ; & ſuis, ma chere Sœur, à vous de tout mon cœur, &c.

A Niſmes, ce 15. Juin 1705.

LETTRE CCXV.

De civilité à M. Morgon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus nous avez quitté, Monſieur, bien bruſquement : on vous tire d'un païs où vous étiez utile, & où vous êtes fort regretté, pour vous envoyer dans un autre où l'on vous croit néceſſaire : Je ſouhaite que vous y ſoyez auſſi tranquille qu'ici. M. de Grandval a déja pris poſſeſſion de votre contrée ; tout y eſt en mouvement, Archers, Fuſiliers, Dragons ; lui le premier, tout eſt ſous les armes, comme ſi l'ennemi étoit partout ; cela s'appelle veiller. Je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Du 18. *Juin* 1705.

LETTRE CCXVI.

De civilité à une Demoiſelle, ſur ſa maladie.

LEs Dames de Sommieres, Mademoiſelle, m'ont appris votre maladie, & même votre rechûte. Vous jugez bien que comme elles en étoient fort touchées, je l'ai été auſſi. J'avois toujours compté juſqu'ici parmi les dons que vous aviez reçû du Ciel, celui d'une ſanté toujours égale. Il faut croire qu'il veut exercer vo-

tre vertu, & éprouver votre patience, ou que vous ôtant cette douceur de la vie, il vous en prépare d'autres. Pour moi qui m'intéreſſe plus que perſonne à tout ce qui vous regarde, je compatis à tous vos maux. Je vous ſouhaite toutes ſortes de conſolations. J'attens impatiemment des nouvelles de votre convaleſcence. Je vous offre tous les ſecours qui peuvent dépendre de moi; & je vous prie de croire qu'on ne peut être plus parfaitement, ni de meilleur cœur que je le ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes, ce 25. Juin 1705.

LETTRE CCXVII.

Recommandation pour un homme accuſé d'un crime, à Madame la Préſidente Druillet.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voyez. Une ſollicitation attire l'autre; & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun plaideur ne voudra partir d'ici ſans être muni d'une de nos Lettres, & vous pouvez vous attendre à ſouffrir une perſécution qui ne ſera peut-être pas toujours pour la Juſtice. Pour moi, Madame, je m'en juſtifie par avance, & je déclare que j'aime mieux manquer de diſcrétion que de charité. Après cet exorde, je viens au

fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, eſt de ſa profeſſion Maître d'Ecole. Il n'eſt pas autrement ſçavant, mais il s'eſt trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de ſon village contre une troupe de Fanatiques ; il a pourſuivi & battu ces gens-là en pluſieurs rencontres ; il en a tant tué, qu'un meurtre s'étant fait dans ſa Paroiſſe, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en Juſtice, abſous, déclaré innocent, & abſous par le Préſidial. Il s'agit d'être innocent au Parlement. C'eſt votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 2. Juillet 1705.

LETTRE CCXVIII.

Conſolation Chrétienne à Madame de l'Iſle-bonne, ſur la mort de M. le Prince d'Elbœuf ſon neveu.

SEnſible comme je vous connois, Madame, je ne doute pas que vous n'ayez pleuré la mort du jeune Prince votre neveu, à qui le Ciel avoit donné toutes les qualités aimables & nobles, & ſur qui le monde avoit droit de fonder de grandes eſpérances. Mais vertueuſe comme vous êtes, vous avez rappellé votre cœur à

Dieu en adorant ſes volontés & ſes jugemens dans cette triſte conjoncture, & lui faiſant un ſacrifice volontaire de votre douleur & de votre perte. Vous avez appris en mourant au monde religieuſement à ſupporter les afflictions que vous cauſent ceux qui y meurent malheureuſement. Je ſçais que le Seigneur a jetté pluſieurs pareilles amertumes ſur votre vie au ſujet de votre famille ou de vos amis, dont les morts ou les diſgraces vous ont ſenſiblement touchée. Perſonne ne vous a plaint plus que moi, quoique je ne me ſois pas empreſſé de vous le témoigner; mais j'ai crû que vous cherchiez vos conſolations au pied des Autels, & que vous aviez en vous-même des reſſources de piété qui vous adouciſſoient devant Dieu toutes les tribulations qu'il vous envoyoit. Vous ſçavez auſſi, Madame, les malheureuſes ſituations où nous avons été dans les guerres furieuſes des Fanatiques, & par la conſpiration qu'ils avoient depuis peu faite contre nous. Chacun a ſes peines à ſupporter & ſa pénitence à faire dans ſon état. Il eſt de l'amitié & de la charité Chrétienne de s'entr'aider mutuellement par les conſeils & par les prières, à porter le fardeau les uns des autres. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois aller encore une fois vous dire moi-même com-

bien véritablement je m'intéreſſe à tout ce qui regarde votre ſanctification & votre ſatisfaction même, & avec quel ſincère attachement en Notre-Seigneur, je ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 14. Juillet 1705.

LETTRE CCXIX.

De civilité & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe.

LEs grandes affaires que nous avons eues en ce païs-ci, Monſeigneur, & celles qui occupent ſans doute votre Excellence en Aragon, m'ont fait paſſer un aſſez long intervale de tems ſans lui renouveller mes profonds reſpects & mes ſincères obéiſſances. Lorſque nous penſions avoir éteint le feu de la Rébellion des Fanatiques, & que nous croyions être en repos, des Emiſſaires d'Angleterre & de Savoye ſont venus rallumer le flambeau fatal, ont fait rentrer dans le Royaume ceux que la crainte des ſupplices ou les ordres du Roi en avoient fait ſortir, & ont formé des deſſeins cruels qui auroient déſolé cette Province & les perſonnes qui la gouvernent. Dieu, par une protection particulière, fit découvrir la conſpiration dans le tems qu'elle alloit éclater. Tous les Chefs furent arrêtés, convaincus, punis,

& nous jouiſſons préſentement d'une aſſez grande tranquillité. Nous apprenons avec douleur les conſpirations qui ſe forment auſſi par les factions de quelques Grands, qui ſuivant les conſeils & les projets de l'Amirante, méditent des choſes vaines contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Nous ſommes trop touchés de la gloire de votre nation & de la réputation de fidélité qu'elle s'eſt acquiſe, Monſeigneur, pour croire que la Nobleſſe & les Peuples d'Eſpagne ayent quelque part à ces mouvemens de Rébellion. Votre Excellence a été heureuſement choiſie pour contenir le Royaume d'Aragon dans les Loix de l'obéiſſance, dont elle lui donne les règles & les exemples. Je prie le Seigneur qu'il répande ſes bénédictions de douceur & de paix ſur tant de nations inquiétes qui s'élèvent contre les autres & contre elles-mêmes. Cependant, Monſeigneur, la Campagne n'a pas mal commencé. Les grands deſſeins de Mylord Malboroug ont échoué. M. le Maréchal de Villars a forcé les Lignes de Veiſſembourg. M. le Duc de Vendôme va au-devant du Prince Eugene pour le combattre. Le ſiege de Chivan ſe continue, & bien-tôt celui de Turin. L'Armée de Flandres eſt auſſi forte que celle des ennemis. Les Mécontens de Hongrie ſont plus animés que ja-

mais. Vos Troupes ſont en quartier de rafraîchiſſement, & ſe fortifient tous les jours, & j'eſpère que les ennemis de nos Rois n'auront pas ſujet de ſe réjouir. Vos prières, Monſeigneur, vos conſeils ſont d'un grand ſecours. Je vous ſouhaite pour l'honneur de l'Egliſe & pour le bonheur des Peuples que vous gouvernez, une parfaite ſanté; & ſuis avec une profonde vénération, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 15. Juillet 1705.

LETTRE CCXX.

Conſolation chrétienne à Madame de Senecterre ſur la mort de ſa Fille.

LA mort de Madame de Florenſac, Madame, m'a ſurpris & affligé tout enſemble. Je me confiois à ſon âge & à ſa ſanté, & je ne croyois pas qu'elle dût ſi-tôt nous faire regretter ſa perte. Mais qu'y a-t-il de certain & de ſolide dans la vie? Dans le deſſein que vous aviez de paſſer le reſte de vos jours dans la retraite, Dieu a peut-être voulu rompre les ſeuls liens qui pouvoient encore vous attacher au monde, & réunir en lui l'affection qui vous reſtoit encore pour une fille que vous aviez toujours tendrement aimée. Je ne doute pas que vous ne ſoyez ſenſi-

blement touchée, & je compatis à votre douleur. Il faut faire au Seigneur un ſacrifice volontaire des maux inévitables qui nous arrivent, & faire de ces peines une partie de notre pénitence. Ce qui vous doit conſoler en cette occaſion, c'eſt la réſignation, & la patience chrétienne avec laquelle on me mande que Madame votre fille eſt morte. Il faut nous préparer au même paſſage par nos bonnes œuvres, & prier Dieu qu'il nous y prépare par ſa grace. Je vous ſouhaite les conſolations qui viennent de l'Eſprit conſolateur, & ſuis parfaitement, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 15. Juillet 1705.

LETTRE CCXXI.

De civilité & de nouvelles à un Officier.

IL y a peu de gens, Monſieur, auſſi fidéles que vous à leur parole; vous vous ſouvenez que vous m'avez promis de m'apprendre des nouvelles de vos Côtes, & vous le faites d'une manière fort obligeante. Voici le tems où les affaires de la mer vont devenir plus importantes; & quoique vous n'ayez peut-être rien à craindre, vous ne laiſſerez pas d'être intrigués & d'être obligés de vous précautionner ſur les contre-coups qui pourroient arriver. La flotte ennemie tient la mer

ſans oppoſition ; l'armement de Toulon n'eſt pas prêt ; celui de Breſt n'oſeroit ſortir : le bruit eſt que cette flotte après avoir eſſuyé quelques orages va prendre le Prince d'Armſtat à Gibraltar pour venir enſuite ſur les Côtes d'Eſpagne favoriſer la révolte des Catalans, ou du côté de Villefranche ſecourir le Duc de Savoye, ou ſe partager pour faire l'un & l'autre tout enſemble. Que je plains ce jeune Roi d'Eſpagne ! conſpiration ſur conſpiration : tout infidéle ; tout ſuſpect ; copie d'Angleterre, ſi Dieu n'y met ordre.

Ce païs-ci eſt entiérement tranquille ; point de meurtre, point d'accident, plus de Fanatiques qui paroiſſent : on n'y penſe préſentement qu'à la récolte, après quoi je crains bien qu'on ne penſe à la flote. Les actions ont ceſſé, les mauvaiſes volontés ne ceſſent point : il ſe prépare une belle foire de Beaucaire. M. Planque vient de partir pour veiller à tout : il a cent Suiſſes ſous lui. M. de Montpezat doit arriver dans le mois d'Octobre. Gardez bien vos Côtes, & croyez-moi parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 18. *Juillet* 1705.

LETTRE CCXXII.

De civilité au P. Vignes.

J'Aurois beaucoup de joye, mon Reverend Père, de vous voir ici, ſi vous aviez ſuivi votre deſſein de venir à la foire de Beaucaire; mais je ſçais que vous avez été arrêté par vos Pères d'Avignon, pour remplacer votre Prédicateur des Dominicales qui eſt tombé malade. Je vous envoye le livre du P. Hercule : ce ſont des fragmens de quelque Carême qu'il avoit prêché, qui ne laiſſent pas d'être beaux & éloquens : vous en aurez apparemment recueilli quelques fleurs. Je vous ſouhaite une bonne ſanté, & ſuis de tout mon cœur, mon Reverend Père, votre, &c.

A Niſmes, ce 20. Juillet 1705.

LETTRE CCXXIII.

Compliment ſur la mort d'une Dame.

UN mal d'yeux obſtiné, Monſeigneur, m'a privé de l'honneur de vous écrire juſqu'ici ; mais il ne m'a pas empêché de vous plaindre & de reſſentir la perte que vous avez faite d'une Dame en qui le Ciel avoit mis toutes les qualités aimables & vertueuſes, & dont le mérite ſolide en ſingulier vous étoit mieux connu

qu'à d'autres. Tous ceux qui l'avoient honorée durant ſa vie, ou l'avoient en vûë ſans l'honorer, ont pleuré ſa mort. Le Seigneur qui vous afflige depuis quelque-tems, ſemble choiſir les endroits les plus ſenſibles de votre famille, & vous avez beſoin de toute votre vertu dans des occaſions de douleur auſſi vives & auſſi réitérées. Je ne puis, Monſeigneur, que vous offrir les regrets qu'on donne à ceux qui meurent, les ſecours qu'on procure à ceux qui ſont morts, & la compaſſion qu'on reſerve pour les vivans : car pour les conſolations, vous les trouvez en vous-même dans le fond de votre ſageſſe & de votre Religion. Il ne me reſte, auſſi-bien qu'à vos autres amis, qu'à vous prier de vous conſerver, & de me croire avec autant d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 29. Août 1704.

LETTRE CCXXIV.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

J'Ai peine à croire, Monſieur, que les ennemis réuſſiſſent dans leurs projets de Catalogne, ſi le Viceroi a bonne intention & bon courage. Barcelonne ſe ſoutiendra ; c'eſt un ſiége informe fait par

des troupes débarquées dans une ſaiſon avancée, qui n'ont pas le tems de forcer par de longs travaux & des attaques continuées, une place comme celle-là qui voudra bien ſe défendre. Pour les Peuples que le Prince d'Armſtat ſéduit, s'il paroît des Troupes du Roi, ils ſeront auſſi faciles à ramener qu'ils ont été prompts à ſe révolter; l'Amirante n'eſt plus; la Nobleſſe eſt aſſez bien diſpoſée pour Philippe V. nous verrons le ſuccès. Monſeigneur l'Evêque d'Agde m'a fort exhorté de ne point prendre d'idées de cette affaire que celles que vous m'en donnerez: j'en ſuis d'avis. J'ai félicité ce Prélat du plaiſir qu'il a de vous voir ſouvent: il faut bien que je l'honore & que je l'aime, pour ne pas lui envier ce bonheur. J'eſpère que votre armée ne ſe fatiguera pas beaucoup. Je vous ſouhaite une bonne ſanté ſur vos Côtes, & je ſuis parfaitement, Monſieur, &c.

A St. Privat, ce 17. Septembre 1705.

LETTRE CCXXV.

De civilité à Madame de Monfalcon.

JE me ſuis ſoigneuſement informé, Madame, depuis que je ſuis ici de la ſanté de M. de Monfalcon, qui m'eſt fort chère: Je ſuis bien fâché que ſa guériſon

ne ſoit pas auſſi prompte que nous le ſouhaiterions. Je prens, je vous aſſure, beaucoup de part à votre peine. Je ſouhaiterois de pouvoir diminuer par quelque endroit la douleur que vous reſſentez.

J'approuverai le P. R. pour faire la fonction d'Aumônier au Château, étant perſuadé de ſa capacité, & qu'il pourra vous être utile; ſçachant d'ailleurs qu'il convient à M. le Gouverneur. Il faut qu'il me repréſente la permiſſion de ſes Supérieurs pour cela, afin d'ôter toute difficulté. Je vous prie de faire mes complimens à M. de M.... & d'être perſuadés l'un & l'autre que je ſuis toujours très-parfaitement votre, &c.

A St. Privat, ce 9. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVI.

De civilité & de piété à la Sœur Angélique du Saint-Eſprit.

JE vous ſuis obligé, ma chere Sœur, de la part que vous avez priſe à la perte que nous avons faite de mon Neveu. Il étoit tout formé, tout établi, l'aîné de ſa famille, & propre à s'avancer dans le ſervice. Dieu l'a appellé, il a eu le tems de ſe reconnoître. Il n'a plus beſoin que de nos prières. Je vous demande les vôtres. Je ſuis bien aiſe que votre Père Pro-

vincial ait fait la visite de votre Monastère. Je ne doute pas que vous n'en ayez reçû beaucoup de consolation, & vous me faites plaisir de croire que j'y ai quelque part, car personne ne souhaite plus que moi votre salut & votre repos dans la vie austère que vous avez embrassée. Le desir que vous avez de remplir les devoirs de votre vocation, & la grande charité que vos Mères ont toujours eu pour vous, vous doivent aider à porter le joug du Seigneur avec courage. Je vous offre souvent à Dieu dans mes prières, & je vous assure qu'on ne peut être plus véritablement que je le suis, ma chère Sœur, votre, &c.

Recommandez-moi bien aux prières de votre Reverende Mère Abbesse, & de la Mère de Sorges, & faites leur mes complimens.

A Nismes, ce 17. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVII.

De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragosse.

NOus apprenons avec beaucoup de douleur, Monseigneur, les malheureux progrès que font les Hérétiques & les Rébelles dans la Catalogne. Barcelonne prise, la foi de la Capitulation vio-

a eu quelque négligence à pourvoir les Places de Catalogne de garniſons & de munitions néceſſaires pour leur défenſe; on s'eſt un peu endormi ſur la difficulté des projets. L'Eſpagne n'a pas aſſez appréhendé la guerre; la France l'a portée en tant d'endroits, qu'elle a peine à ſuffire à tous. Les ennemis des deux Couronnes ont cherché les foibles, & ſe ſont appliqué à profiter de notre peu de ſoin ou de notre peu de prévoyance, & ne pouvant vaincre les Peuples par la force ils les ont corrompus par leurs artifices. Cependant avec les ſecours du Ciel, nous viendrons à bout de tout. On va lever des Milices, on va convoquer la Nobleſſe, & la rébellion & l'héréſie ſeront confonduës.

Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excellence pour le bien de l'Etat & de la Religion, & qu'il me donne des occaſions de lui témoigner par mon reſpect & par mes obéiſſances, qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 28. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVIII.

Compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars.

J'Ai vû, Madame, dans une Lettre à Madame de Nouy, la bonté que vous avez de vous ſouvenir que vous avez été quelque-tems ma Diocéſaine, & que j'ai été votre Evêque. Je n'ai pas oublié non plus les ſoins que vous preniez d'adoucir le Troupeau féroce, & de conſoler le Paſteur affligé. Nous jouiſſons, graces à Dieu, de la paix que vous nous avez laiſſée en ce païs-ci depuis que vous en êtes partie; mais depuis la priſe de Barcelonne & des autres Places de Catalogne, qui peut s'aſſurer de tant d'eſprits mal intentionnés & naturellement remuans? Pour vous, Madame, vous tenez à Strasbourg votre Cour plenière. Vous voyez la guerre de vos fenêtres, & vous n'en ſentez pas l'incommodité. L'Armée eſt aſſez bien poſtée pour ne pas craindre les ennemis, & aſſez près de vous pour vous fournir bonne compagnie, & vous n'avez d'autre chagrin que la part que vous prenez à celui de M. le Maréchal, à qui l'on ôte les moyens de vaincre. Vous aviez bien voulu vous charger de nous faire ſçavoir ce qu'il feroit en Allemagne. Et

que n'auroit-il pas fait ? Mais le ſort ou l'état des affaires, nous a fait perdre le fruit des belles actions qu'il avoit projettées, & la bonté que vous auriez eu de nous les apprendre, qui auroient été deux grands plaiſirs pour nous. Ce ſera pour la Campagne prochaine. Vous ne ſongez préſentement qu'à paſſer l'hyver à Paris, où je voudrois bien pouvoir vous aller aſſurer, Madame, qu'on ne peut vous honorer plus parfaitement que fait votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Novembre 1705.

LETTRE CCXXIX.

De civilité à une Demoiſelle.

J'Avois toujours attendu, Mademoiſelle, que M. l'Abbé de Merez s'en retournât à Alais, pour le charger de tous les remerciemens de votre ſouvenir & de toutes les aſſurances du mien. Mais je ne vois pas qu'il ſoit prêt à partir, & je ne crois pas pouvoir ni devoir différer davantage à vous témoigner le plaiſir que j'ai de parler ſouvent avec lui de tout ce que nous connoiſſons en vous de vertueux & d'eſtimable, & nous n'y connoiſſons que cela. Je ſuis revenu ici de la campagne, où j'ai demeuré deux mois, ſoit pour me

tirer des grandes chaleurs de l'Eté, ſoit pour reſpirer un air plus pur que celui de la Ville, ſoit enfin pour jouir de quelque repos & me mettre à couvert pour quelque-tems des importunités des petites affaires journalières. J'étois dans le Château de ſaint Privat, ſur la route de Bagnolles, où l'on m'avoit fait eſpérer que vous paſſeriez, & où j'aurois eu grand plaiſir de vous recevoir. Mais les devoirs domeſtiques ne vous laiſſent pas cette liberté. Je voudrois bien qu'ils vous permiſſent de venir à Sommières, où j'ai réſolu d'aller dans ſept ou huit jours faire ma viſite de la Paroiſſe & du Couvent. J'ai vû à mon retour le Père de Rouſſi Jeſuite, & je lui ai dit que vous me l'aviez recommandé avec affection & avec éloge, & que puiſqu'il avoit mérité votre eſtime, il y avoit apparence qu'il ſeroit bien eſtimé de moi. Il me paroît un homme ſage & un bon Religieux. Faites-moi la grace de croire que je ſerai toujours bien aiſe de vous témoigner que perſonne ne connoît mieux & n'eſt plus touché de votre vertu que moi, & ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes, ce 5. Novembre 1705.

LETTRE

LETTRE CCXXX.

De civilité à Madame de Monfalcon, qui lui avoit recommandé un Eccléſiaſtique, & quelque autre affaire.

J'Ai fait ſoigneuſement, Madame, ma ſollicitation à Monſeigneur l'Evêque d'Uſez en faveur de M. l'Abbé d'O... Il avoit déja diſpoſé du Bénéfice vacant que vous ſouhaitiez ; mais j'ai connu qu'il avoit de très bonnes intentions de faire du bien à un ſujet qu'il eſtime digne de le recevoir. Je n'ai encore aucune habitude avec M. le Roi ; mais ou je lui parlerai, ou je lui ferai parler par M. de Bas... Je plains bien M. le Lieutenant de Roi, affligé de ſon mal & de ſes remédes. Vous n'êtes gueres moins à plaindre. Je lui ſouhaite une prompte guériſon, & à vous une vie heureuſe & tranquille, étant auſſi parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 16. Décembre 1705.

compati à toutes les peines qu'a eües votre Excellence, & je commence à concevoir de grandes eſpérances des conſolations qu'Elle aura bien-tôt. Les Catalans, à ce que nous apprenons, ſuivant leur inconſtance naturelle, commencent déja à s'ennuyer de la domination qu'ils ont ſouhaitée. Les contributions qu'on leur demande, le mépris qu'on a pour eux, la diviſion & le peu d'intelligence qui eſt entr'eux mêmes, la rudeſſe des Anglois & des Hollandois, les profanations des Egliſes, & les ſcandales que l'héréſie & la rébellion traînent après elle, leur ont déja fait naître les premiers repentirs de leur perfidie. Le Roi Catholique apparemment marche à la tête de ſon Armée.

Nous voyons paſſer ici les Troupes qui vont s'aſſembler dans le Rouſſillon. Roſe eſt préſentement en état de défenſe. Il y a déja neuf ou dix Vaiſſeaux de Toulon ou de Cadix qui vont ſe joindre. On fait en ces quartiers de grands magaſins de vivres & de munitions. Le Château de Nice que M. de Barvvik aſſiége ſera bien-tôt pris, & toutes les Troupes du ſiége marcheront vers la Catalogne. L'Archiduc pourra bien ſe trouver embarraſſé, ſi toute cette machine ſe remüë avec diligence. Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excellence pour le bien de l'Etat &

pour l'honneur de ſon Egliſe ; & je ſuis avec toute la vénération poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 20. Janvier 1705.

LETTRE CCXXXII.

Au R. P. Mourques, ſur un établiſſement de Sœurs griſes retardé.

VOus verrez, mon Révérend Pere, par la Lettre du Pere Général des Prêtres de la Miſſion, que nous ne pouvons avoir encore les Sœurs griſes que nous lui demandions. J'aurois bien voulu que cet établiſſement eût pû commencer avec l'année, & que nous euſſions eu la ſatisfaction de donner à nos Dames ce ſecours de charité ; mais il faut attendre le tems que Dieu a marqué pour cela, garder nos bonnes intentions & ſuppléer par le redoublement de notre zele pour l'aſſiſtance des Pauvres, aux ſoins que ces bonnes filles ne peuvent pas encore en prendre. Je me recommande à vos prieres, & ſuis entiérement, mon Révérend Pere, votre, &c.

A Montpellier, ce 27. Décembre 1705.

LETTRE CCXXXIII.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard, Supérieure des Urſulines de Sommieres.

JE vous ſuis obligé, Madame, des vœux & des ſouhaits que vous faites pour moi au commencement de cette année. La confiance que j'ai en vos prieres, me fait eſpérer qu'elle ſera heureuſe pour moi, j'entens pour ma ſanctification plutôt que pour ma ſanté, l'un étant beaucoup plus important que l'autre. En vain les années ſe renouvellent pour nous, ſi nous ne penſons à nous renouveller nous-mêmes. La longue vie ne ſert de rien, ſi elle n'eſt bonne, & Dieu ne nous prolonge nos jours que pour les rendre pleins par nos œuvres ſolides & vertueuſes. Il eſt honteux pour nous d'avancer notre courſe, ſans enviſager notre fin qui n'eſt peut-être pas éloignée, & de croître en âge ſans croître en ſageſſe & en piété. J'ai beaucoup de joïe d'apprendre que votre Communauté ſe rend tous les jours plus réguliére, plus détachée du monde, & plus appliquée à ſuivre les devoirs & les obſervances de la Religion. L'affection particuliére que j'ai toujours eüe pour votre Monaſtère, m'en fait ſouhaiter avec

plus d'ardeur la ſanctification. Je ſuis bien aiſe que le Pere Agricol ſe porte mieux. Je vous ſaluë, & ſuis à vous, Madame, parfaitement.

A Montpellier, ce 2. Janvier 1706.

LETTRE CCXXXIV.

De civilité à une Demoiſelle, qui lui avoit ſouhaité une heureuſe année.

C'Eſt un heureux préſage pour moi, Mademoiſelle, en commençant cette année, que vous me la ſouhaitiez heureuſe. Je connois votre vertu, & j'ai lieu d'eſpérer que le Ciel vous accordera pour moi ce que vous lui demanderez dans vos prieres. Je vous rends ſouhaits pour ſouhaits, avec toute l'affection & toute la reconnoiſſance poſſible. Quoique je paroiſſe peu empreſſé, ne croyez pas que je ſois indifférent, ſur tout en ce qui vous regarde. Je m'informe de votre ſanté, à laquelle je m'intereſſe plus que perſonne. Je me fais redire vos occupations, vos divertiſſemens, ſi vous en avez, vos bonnes œuvres. Je recuëille les loüanges qu'on vous donne; & je m'apperçois que j'ai beaucoup de plaiſir, de l'honneur qu'on vous fait; & que votre réputation & l'eſtime que j'ai pour vous croiſſent enſemble tous les ans. Je ne ſçai pourquoi je

m'étois flaté que nous pourrions vous voir ici, & que vous deviez, durant la tenuë des Etats, un pélérinage annuel à Montpellier. C'eſt apparemment parce que je l'aurois deſiré. Mais vos devoirs vous retiennent; & ce qui ſeroit contrainte à d'autres, fait votre ſatisfaction. Je ne puis qu'approuver votre conduite, & vous aſſurer que votre Lettre m'a fait commencer agréablement cette année; que j'eſpère que le Ciel vous en continuera des longues, & que ſi je ſouhaitois d'en pouvoir vivre encore pluſieurs, ce ſeroit pour vous voir jouir du bonheur que vous méritez, & pour vous conſerver plus long-tems cette tendreſſe paternelle avec laquelle vous voulez bien que je ſois, Mademoiſelle, votre, &c.

A Montpellier, ce 10. *Janvier* 1706.

LETTRE CCXXXV.

De remerciment & de compliment à M. l'Abbé de Maulevrier, Aumônier du Roi, Agent Général du Clergé de France.

JE reçois, Monſieur, avec un plaiſir extrême, les marques que vous me donnez de votre amitié au commencement de cette année. Il ne s'en eſt paſſé aucune depuis notre ancienne connoiſſance, où je n'aye fait des vœux au Ciel pour la con-

tinuation de votre ſanté, & pour l'avancement de votre fortune. Je vous prie de croire que perſonne ne s'y intéreſſe plus ſincèrement que moi, & n'eſt avec un plus cordial attachement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 13. Janvier 1706.

LETTRE CCXXXVI.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Préſidente de Marbeuf.

LEs affaires que nous donnent les Etats de notre Province, Madame, qui ne ſont pas moins chargés ni moins embarraſſés que les vôtres, m'ont empêché juſqu'ici non pas de vous ſouhaiter d'heureuſes années, car les deſirs n'ont pas beſoin de loiſir, & partent du cœur au milieu des occupations, mais de vous écrire que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre ſanctification premiérement; & puis à la douceur & au repos de votre vie. Je ſçais bien que vous y travaillez toujours également, & que toutes vos années ſe reſſemblent ſur ce ſujet. Mais il y a toujours auſſi quelque choſe à renouveller en nous au commencement de chaque année, & il ſeroit fâcheux de ne point croître en ſageſſe à meſure que nous

croiſſons en âge, & de ne pas mettre à profit le tems & les graces que Dieu nous donne pour notre avancement ſpirituel.

Nous ſommes preſque enfermés ici par le débordement de toutes les rivières ; les moindres ruiſſeaux ſont devenus des torrens affreux. Il n'y a preſque plus de chemins, & les Couriers ou ſe noyent, ou ne marchent plus. Nous apprenons par des bruits confus, que les tempêtes & les inondations n'ont pas fait moins de ravage chez vous. Tout cela marque bien que le monde eſt perverti, & que le Seigneur eſt irrité.

Nous ſommes, graces à Dieu, aſſez tranquilles en ce païs : quoique les intentions n'y ſoient pas meilleures, on n'y fait plus de ſi méchantes actions. Ils n'ont pas perdu la vôlonté de nuire, mais on tâche de leur en ôter la commodité. Les guerres de Catalogne leur donnent beaucoup de courage, & cette Rebellion voiſine leur fournira peut-être les moyens de faire renaître leur Fanatiſme.

Nos Etats vont finir dans huit ou dix jours, & n'auront pas duré plus que les vôtres. Le Roi a grand beſoin d'argent ; les peuples commencent à n'en pouvoir plus donner... Priez pour nous, & croyez-moi autant qu'on le peut être, Madame, votre, &c. *A Montpellier, ce 16. Janv. 1706.*

LETTRE CCXXXVII.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Liſlebonne.

JE ne puis, Madame, aller plus avant dans cette année ſans vous la ſouhaiter heureuſe, compoſée de jours de ſalut, comblée de bénédictions du Ciel, remplie même de ces conſolations & de ces douceurs de la vie qui font avancer gayement dans les voies de Dieu. Je ſçais par la connoiſſance que j'ai de votre bon cœur & des tribulations arrivées dans votre famille, qu'il s'eſt paſſé pour vous d'aſſez fâcheuſes années: peut-être ne ſeront-elles pas les moins utiles à votre ſanctification par le bon uſage que vous en avez fait. A cela près, j'en demande au Seigneur qui vous ſoient auſſi ſalutaires, mais qui vous ſoient plus agréables, où vous puiſſiez être dans le calme de la Religion, plus à couvert des orages & des accidens du monde, & où vous ſatisfaſſiez à tous vos devoirs de piété, ſans qu'il en coûte tant à la nature. Ce n'eſt pas que je croye qu'on puiſſe en quelque condition qu'on ſoit, vivre aujourd'hui dans une grande tranquillité. Le ſiécle eſt devenu ſi pervers ou ſi malheureux, qu'il

ſemble qu'une partie des hommes ne ſoit faite que pour affliger & pour détruire l'autre, & que la principale fonction des perſonnes Religieuſes ſoit de gémir devant Dieu des déſordres & des malheurs publics qu'elles connoiſſent, & même qu'elles reſſentent dans leur retraite. Mais il faut s'enveloper dans ſa vertu, & chercher ſa conſolation dans l'accompliſſement des ordres de Dieu. Le Père de la Ruë vous dit tout cela mieux que moi. Je me contente, Madame, de vous demander ſi votre ſanté ſe ſoutient, ſi votre eſprit conſerve ſon agréable vivacité, ſi ceux que vous honorez de votre bienveillance, ne perdent rien par le tems & l'éloignement, & ſi vous n'oubliez pas dans vos prières ceux qui prient pour vous avec affection. Je ſuis de ce nombre, & je puis vous aſſurer que perſonne ne s'intéreſſe plus véritablement à votre ſanctification & à votre repos que moi, & qu'encore que je ne vous le rediſe peut-être pas aſſez ſouvent, je ſens qu'on ne peut pas être plus parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 22. Janvier 1706.

LETTRE CCXXXVIII.

Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort de leur Père.

J'Ai voulu, mes chères Filles, vous laiſſer quelques jours à vous-même après la mort de M. votre Père, pour rendre à Dieu, & même à la nature, le premier tribut de vos larmes, & pour demander à l'Eſprit conſolateur les premiers adouciſſemens de votre douleur. Je vous témoigne préſentement la part que j'y ai priſe, tant par le regret que j'ai eu de perdre un ami, que par la peine que j'ai reſſentie de vous ſçavoir affligées. Il ſemble que Dieu, pour éprouver votre vertu, & pour vous détacher pleinement du monde, ait voulu vous faire voir de près cette mort dont vous deviez être ſi touchées. Quoique ſon âge fût avancé, ſa ſanté pouvoit vous donner des eſpérances d'une plus longue vie. Il revenoit des Etats content de tout le monde & de lui-même. Il paſſoit, avec plaiſir, pour voir dans votre Monaſtère la plus grande & la plus heureuſe partie de ſa famille. Un accident imprévû l'arrête & l'enleve preſque ſous vos yeux. Vous avez, ſans doute, tiré vos inſtructions des cauſes de votre triſteſſe. Vous avez vû mourir un Père que vous

aimiez ; mais vous l'avez vû mourir en Chrétien, ſouffrant ſes douleurs avec patience, s'offrant au Seigneur en ſacrifice, ſe réſignant à ſes volontés, & ſortant du monde avec la même conſtance avec laquelle vous y avez renoncé. Ce doit être une grande conſolation pour vous. On diroit que la Providence vous l'avoit amené pour vous laiſſer ces bons exemples. Je ſuis perſuadé qu'au milieu de votre triſteſſe vous avez fait toutes les reflexions qui peuvent vous porter à remplir tous les devoirs de votre état, à profiter de tous les momens d'une vie qui eſt ſi fragile & ſi courte, & qui a tant de relation à l'autre qui eſt éternelle. Je vous ſouhaite toutes ſortes de bénédictions ; & ſuis avec affection, mes chères Filles, entièrement à vous, &c.

A Niſmes, ce 22. Février 1706.

LETTRE CCXXXIX.

A Mademoiſelle de Monclare la Fare, ſur la mort de M. de Tornac ſon oncle.

VOus avez perdu, Mademoiſelle, M. le Marquis de Tornac votre oncle. Il ne s'étoit jamais mieux porté qu'à ces derniers Etats, où il rempliſſoit exactement tous ſes devoirs. Il avoit encore toute ſa vigueur, & ſa ſanté lui promet-

toit plus de vie que ſon âge. Cependant peu de jours après, il eſt emporté par un accident imprévû. Vous êtes fille à réflexions, & je m'aſſure que ſur tous les évenemens qui vous peuvent regarder, vous penſez toujours ce qu'il faut. Les bonnes Filles de Sommières ont vû mourir leur père ſous leurs yeux, & Dieu ſemble leur avoit reſervé ce triſte ſpectacle pour leur faire voir de plus près la fragilité du monde qu'elles ont quitté, & les en détacher plus parfaitement.

J'ai appris des nouvelles de votre ſanté par M. votre Frère, par M. de Vence, & par quelques autres perſonnes. Chacun parle de vous comme je le puis ſouhaiter. Il ſemble qu'on s'eſt donné le mot pour me dire du bien de vous. Mais comme ils ne ſçavent pas tout l'intérêt que je prens à votre réputation, & que d'ailleurs on ne peut avoir un ſi grand nombre de flateurs, je ne puis douter qu'ils ne diſent la vérité: je les crois, & j'aime à les croire. Le Père de Rouſſi Jéſuite, a bien répondu à la bonne opinion que vous nous aviez donné de lui. Il prêche bien, il ſçait vivre, il eſt honnête homme & bon Religieux. Je vous prie de nous donner ſouvent de vos nouvelles, comme il convient à une amitié filiale; & d'être perſuadée de l'affection véritablement paternelle avec la-

quelle je ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes, ce 22. Février 1706.

LETTRE CCXL.

De civilité & de piété à la même.

NOus vous envoyons, ma chère Fille, puiſque vous voulez bien que je vous donne ce nom, dont j'ai déja l'amitié depuis long-tems, le Père Rouſſi Jeſuite, votre Prédicateur & le nôtre. Il me paroît qu'il va vous voir auſſi volontiers que vous le verrez. Il vous dira que dans les entretiens qu'il peut avoir avec moi, il eſt toujours fait quelque agréable & honnête mention de vous, & que c'eſt par ces ſortes de converſations que je me délaſſe du ſoin d'une infinité d'affaires plus embarraſſantes que difficiles. Je m'imagine que Madame de la Lande & vous, avez fait le projet de ce pélérinage de dévotion que ce bon Père va faire à Alais, où il prendra la direction de vos innocentes conſciences durant le cours de cette ſainte Semaine. Ne vous prendra-t-il jamais envie auſſi aux ſolemnités de ce païs-ci? Il y a des Prédicateurs & des Directeurs qui auroient grand ſoin de votre ame. Je vous prie du moins de dire à Dieu quelque choſe de moi dans vos prières, ſur-tout dans ces prières du cœur, qui ſe font

avec affection, & qui ſont preſque toujours exaucées. Je ferai mes vœux de mon côté pour tout ce que je ſçais que vous deſirez, & tels qu'il convient à une Fille comme vous, & à un Pere comme moi, qui eſt votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Mars 1706.

LETTRE CCXLI.

De civilité & de piété à M. le Pelletier ſur la Tranſlation de M. ſon Fils à Orleans.

J'Ai appris, Monſieur, la nomination de M. l'Evêque d'Angers à l'Evêché d'Orleans, comme j'apprends tout ce qui vous regarde avec la ſatisfaction que vous en pouvez avoir vous-même. Quoique je ſois perſuadé que ni vous ni lui n'avez pas eu grande part à cette tranſlation, & que la chair & le ſang ne l'ont pas révelée, je n'ai pas laiſſé de m'y intereſſer & de croire que la Providence avoit voulu le tirer de ſon Egliſe pour lui donner lieu de faire de plus grands fruits dans une autre. L'empreſſement qu'on a eu à le choiſir & à publier ce choix, l'envie de le voir, l'ordre de preſſer ſon départ ſans avoir égard à ſon indiſpoſition, marquent aſſez qu'on a eu quelque deſſein ſur lui, & ce ne pouvoit être que pour la gloire de Dieu & pour l'utilité de l'Egliſe. Je ne

me réjoüis donc pas avec vous, Monſieur, comme je ferois avec un autre qui regarderoit cette diſtinction comme une eſpèce de fortune, qui verroit approcher un fils du reſte de ſa famille, & multiplier du moins en ſa perſonne les honneurs & les dignités Eccléſiaſtiques. Quoique cette nouvelle élection n'ait rien qui ne paroiſſe canonique, & qu'il n'y ait ni plus de revenu ni plus de grandeur, je m'imagine aiſément que ces ſortes de changemens ne ſont pas de votre goût; que M. l'Evêque d'Angers vous paroiſſoit aſſez bien placé, & que vous aimeriez mieux le voir ſuivre ſon premier établiſſement que d'en fonder un nouveau, & faire valoir en repos un champ qu'il cultive depuis long-tems, que d'aller entreprendre un nouveau travail, & faire, pour ainſi-dire, un ſecond marché avec le Pere de famille. Agréez, Monſieur, que je vous diſe ainſi mes ſentimens, & que je devine les vôtres; & que je vous aſſure que perſonne ne vous honore & n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Avril 1706.

LETTRE CCXLII.

Compliment à M. d'Uſez, ſur la nomination de M. ſon Neveu à l'Evêché d'Angers.

JE ſouhaitois depuis long-tems, Monſeigneur, que Dieu & le Roi nous donnaſſent M. l'Abbé Poncet pour Confrère. Il le méritoit. Il l'eſt dans un Siége fort honorable, aſſez près de Paris; hélas! un peu loin d'ici. Bon air, bon païs, honnête revenu. Ce ſont de tels choix qui font honneur à ceux qui les font, qui ſont utiles à l'Egliſe, & qui réjoüiſſent tout le monde. Perſonne ne prend plus de part que moi à l'élévation du Neveu & à la ſatisfaction de l'Oncle, étant depuis long-tems ami, voiſin, Confrère, & avec un ſincère & reſpectueux attachement, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 11. *Avril* 1706.

LETTRE CCXLIII.

Compliment à M. l'Abbé Poncet, nommé à l'Evêché d'Angers.

VOus voilà, Monſeigneur, où je vous ſouhaitois, & où vous deviez être depuis long-tems, tout jeune que vous êtes. Les qualités que Dieu vous a don-

nées pour remplir les fonctions de l'Epiſcopat, les talens que vous avez exercés, ſoit dans le miniſtère de la parole, ſoit dans la conduite d'un Diocèſe, & les ſervices que vous avez rendus à l'Egliſe dès que vous y êtes entré, nous donnoient le deſir & l'eſpérance, & à vous le droit d'y être élevé comme vous l'êtes. Perſonne ne vous l'envie, perſonne ne demande pourquoi. Pareils choix réjoüiſſent tout le monde, & moi ſur tout qui ſuis avec une ancienne amitié & un reſpect encore plus tendre, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 11. *Avril* 1706.

LETTRE CCXLIV.

De civilité à une Demoiſelle.

MOnſieur l'Abbé.... Ma chere Fille, m'a fort réjoüi par les nouvelles qu'il m'a données de votre ſanté, à laquelle vous ſçavez qu'on ne peut s'intereſſer plus tendrement que je le fais. Il avoit couru quelque bruit que vous aviez été indiſpoſée, & j'ai été bien-aiſe d'être conſolé là-deſſus. Il eſt vrai que Madame Boucaud eſt bien malheureuſe d'être toujours en danger de perdre les yeux & de devenir inutile à ſon Monaſtère, elle qui y eſt très-néceſſaire. Il y a long-tems que cette fluxion la menace, & je la plains. Je

lui ai envoyé une permiſſion d'aller à Balaruc, quoiqu'elle ne me l'eût pas demandée; & plus elle a eu de diſcrétion, plus j'ai eu de condeſcendance. Les Religieuſes, ſur tout celles qui le ſont le moins, tirent avantage des graces qu'on fait à d'autres qui en ont plus de beſoin & qui le méritent mieux qu'elles. Chacune prend ſes raiſons & ſes prétextes mêmes, pour des néceſſités & des conſéquences. De là vient qu'elles s'inquiétent, qu'elles s'empreſſent, qu'elles ſe plaignent, qu'elles importunent plus par relâchement & par ennui, que par un véritable beſoin de remédes. C'eſt ce qui m'a rendu difficile pour ces ſorties de Couvents. Je vois préſentement tous les Evêques dans ce goût de reforme-là. Je ſçai que vous avez pour le Pere... votre Prédicateur d'Alais, de l'eſtime, & que vous ſeriez bien-aiſe qu'il vînt prêcher à Niſmes. Le portrait qu'on m'en a fait, & le deſir que vous avez de l'approcher plus près de nous, ſont des motifs preſſans pour moi, pour le demander à ſes Supérieurs, s'ils veulent bien me l'accorder. Vos choix ſont bons, & je me fierai toujours à votre goût. Je vous prie de faire mes très-humbles complimens à Madame la Marquiſe de la Lande, & de me croire autant que je le

ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Mai 1706.

LETTRE CCXLV.

De piété à Madame de Marbeuf, ſur la retraite de ſa Fille au Calvaire.

J'Apprends par votre Lettre, Madame, la réſolution que Madamoiſelle votre Fille a priſe d'oublier ſon Peuple & la maiſon de ſon Pere, & de s'éloigner du monde, & même de vous, qui êtes ſans doute ce que le monde a de plus cher & de plus agréable pour elle. Dieu l'a inſpirée, les Hommes de Dieu l'ont conſeillée, elle s'eſt long-tems & ſérieuſement éprouvée elle-même, & vous ne pouvez ſoupçonner dans ſa vocation ni précipitation, ni foibleſſe. Elle embraſſe une Régle auſtère pour cacher ſa vie en Jeſus-Chriſt, & non-ſeulement demeurer en lui, mais encore ſe crucifier avec lui. On ne peut être plus édifié, ni plus touché que je le ſuis d'un auſſi ſaint & auſſi généreux deſſein..... Je ne laiſſe pas de ſentir la peine que vous doit cauſer cette ſéparation, quoique je ſçache bien que votre eſprit & votre cœur ſont ſoumis à Dieu, & que la chair & le ſang ne vous révélent rien contre ſa volonté qui vous eſt connuë. Il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez attendrie & même attriſtée de la privation d'une Fille à qui vous avez donné la ſageſſe avec la

naiſſance, que vous avez formée à la piété par vos inſtructions & par vos exemples, qui vous eſt unie depuis ce tems autant par les liens de la charité Chrétienne, que par ceux d'une amitié naturelle; compagne de vos dévotions, confidente de vos bonnes œuvres, aſſiduë auprès de vous, attentive à vous plaire, & d'autant plus aimée de vous, qu'elle mérite de l'être. J'entre dans vos ſentimens, & je ne vous blâme pas de ſentir que vous êtes mere. Mais après tout, Madame, je ne puis que loüer Mademoiſelle votre fille. Elle entend la voix du Seigneur, elle la ſuit. Voudriez-vous la retenir lorſque Dieu l'appelle? Dans le tems qu'elle ſonge à ſe ſéparer de vous, ſongez à vous ſéparer de vous-mêmes. Voyez où elle va, & non pas d'où elle ſort: réfléchiſſez ſur ce qu'elle gagne, non pas ſur ce que vous perdez, & ne faites point une peine de ce qui doit faire ſon bonheur. Il eſt vrai qu'elle pouvoit choiſir une profeſſion plus douce, & vous l'auriez deſiré ainſi; mais Jeſus-Chriſt nous enſeigne que ce n'eſt pas nous qui le choiſiſſons, mais que c'eſt lui qui nous choiſit. Il n'y a pour nous de voïes de ſalut que celles qu'il nous a marquées. Mademoiſelle votre fille eſt deſtinée à plus de perfection que vous n'aviez crû. Elle ne veut que la Croix pour partage, le Cal-

vaire pour retraite, Jeſus-Chriſt ſouffrant pour modele. Les auſtérités de la vie ne la rebutent pas, elle n'a point pitié d'elle-même. Plaignez-la ſi vous voulez par tendreſſe, mais reconnoiſſez qu'elle eſt plus heureuſe & qu'elle a plus de courage que vous; ce qui vous doit être d'une grande conſolation. J'avoüe que ç'auroit été un adouciſſement conſidérable que de l'avoir toujours auprès de vous, & peut-être Dieu vous reſerve-t-il cette ſatisfaction ſenſible. Mais elle ſe donne à la Providence pour peu qu'elle ait beſoin de ſa préſence ailleurs. Vous l'aimerez tendrement en Dieu, vous la verrez par la foi, vous apprendrez les graces qu'elle reçoit de ſon Epoux, vous ſentirez l'efficace de ſes priéres, & ſi elle ne fait pas le plaiſir, elle fera la bénédiction de votre famille.

C'eſt à vous en partie, Madame, que vous devez attribuer l'embarras où elle vous jette; la bonne éducation que vous lui avez donnée, lui a fait un fonds de Religion qu'elle a bien cultivé dans la ſuite, & les ſemences de piété que vous aviez fait croître dans ſon cœur ont fructifié plus que vous n'eſpériez & preſque plus que vous ne vouliez. Je prie le Seigneur qu'il vous fortifie, & je vous aſſure que perſonne ne prend plus de part à la ſatisfaction ſpirituelle de la mere & de la fille,

Madame, que votre très-humble, &c.

A Niſmes, ce 5. Mai 1706.

LETTRE CCXLVI.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

QUand je vous ai écrit, ma chere Fille, ſur les inquiétudes de quelques Religieuſes, cette plainte ne retomboit point ſur celles qui vous ſont connuës, moins encore ſur celle que vous appellez votre amie. Elle avoit raiſon de vous faire connoître que les ſorties des Couvents ſans une extrême néceſſité, n'étoient pas de mon goût, comme étant contraires à la régularité de leur état, & à celle de notre conduite. J'ai permis à Meſdames Boucaud d'aller à Balaruc plus ſouvent qu'à d'autres, tant par l'eſtime que j'ai toujours eûe de leur vertu, que par la connoiſſance que j'avois de leurs maux & de leurs beſoins. J'ai permis à votre amie de paſſer quatre ou cinq mois hors de ſon Monaſtère. Cela ſe fait une fois. J'ai bien voulu que Madame de Boucaud vînt paſſer deux ou trois mois au Couvent de Niſmes. Cela eſt encore bon une fois. Elle voulut par reconnoiſſance attirer la Supérieure de Niſmes à Sommieres. Je loüai ſon honnêteté, mais je loüai encore plus la ſageſſe de l'autre, qui ſacrifia

ſon

ſon inclination à ſa Religion, & connut bien qu'il y avoit dans ſes viſites réciproques, une civilité qui tenoit un peu des bienſéances ſéculières. Quoi qu'il en ſoit, ma chère Fille, les facilités ne ſont pas toujours ſelon la Règle, & portent ſouvent préjudice à l'Ordre. Je ſouhaite fort d'être à portée de vous voir pour vous aider, ſi je puis, de mes petits conſeils, pour vous témoigner la part que je prens à la réputation de prudence & de piété que vous vous êtes acquiſe, pour être témoin des progrès que vous avez faits dans les pratiques de la vertu, & pour vous aſſurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, ma chère Fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 10. *May* 1706.

LETTRE CCXLVII.

De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur ſon arrivée dans cette Ville.

AGréez, Monſeigneur, que je joigne mes acclamations à celles d'Avignon & de tout votre Diocèſe. Nous avons appris ici la joie que ces peuples ont euë de votre arrivée, & nous l'avons reſſentie, tant par la part que nous prenons au bonheur de nos voiſins, que par l'eſ-

pérance que nous avons de profiter des lumières & des exemples d'un Prélat auſſi ſage & auſſi éclairé que vous. Je n'ai rien à offrir à votre Excellence qui ſoit digne d'elle, qu'un cœur toujours porté à l'honorer. La proximité de nos réſidences me donnera peut-être lieu de mériter l'honneur de ſa bienveillance, & de lui témoigner le reſpect ſincère & le parfait attachement avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 16. Mai 1706.

LETTRE CCXLVIII.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſes heureux ſuccès.

J'Avois bien toujours crû, Monſieur, que vous alliez ouvrir, à votre ordinaire, une brillante Campagne, & que les ennemis ne tiendroient pas devant vous. Nous apprenons, en effet, que les Allemans fuyent à votre approche, qu'ils ne ſe croyent pas en ſûreté dans leurs Places, qu'ils abandonnent leurs Lignes, qu'ils coupent leurs ponts de peur d'être pourſuivis, & que le Rhin ne leur paroît pas une aſſez bonne barrière pour les mettre à couvert de l'Armée du Roi que vous commandez. On nous fait eſpérer que vous n'en demeurerez pas là, & l'on ne ſçait où vo-

tre courage & votre fortune vous meneront. Vous ſçavez, Monſieur, que perſonne n'eſt plus attentif que moi, ni plus ſenſible à tout ce qui regarde votre ſatisfaction & votre gloire. Il s'en faut bien que les conquêtes de ces quartiers-ci n'aillent ſi vîte que les vôtres. Le ſiége de Barcelonne nous tient dans de grandes inquiétudes. Le Montjouy pris, nous comptions que la Ville ſeroit bientôt forcée de ſe rendre : cependant nous apprenons la retraite de M. le Comte de Toulouſe à Toulon, l'arrivée de la Flotte ennemie, le débarquement de quelques bataillons Anglois & Hollandois, notre Armée étonnée, les attaques molles, la réſiſtance plus vigoureuſe, les Troupes rébelles groſſies & encouragées par les ſecours prochains, notre artillerie mal ſervie, beaucoup de malades, peu de vivres. Nous ne doutons pas que la première nouvelle qui viendra de là, ne ſoit la levée du ſiége. Dieu veuille que ce ne ſoit que cela, & que le Roi d'Eſpagne ſoit du moins heureux dans ſa retraite. Dans le malheur de cette expédition, Monſieur, nous nous conſolons par le bon ſuccès des vôtres, & nous allons demain chanter le *Te Deum* à votre intention. Nous ſçavons de plus qu'Haguenau s'eſt rendu, & que ſi l'on vous croit, le miſérable Landau eſt en

grand danger. Je prie le Seigneur qu'il vous continuë ſes bénédictions ; qu'il commande à la victoire de vous ſuivre toute cette Campagne, & qu'il nous donne lieu de lui rendre de fréquentes actions de graces ſur votre compte. Je vous prie de croire que perſonne ne s'acquittera plus volontiers que moi de cette eſpèce de Religion, parce que perſonne n'eſt avec un plus ſincère & plus reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 16. May 1706.

LETTRE CCXLIX.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, de voir renouveller notre commerce dans ce triſte renouvellement d'affaires en Catalogne; vous reprenez l'empire de la mer, c'eſt à vous à bien uſer de votre trident, & à calmer ou émouvoir les flots pour la ſûreté de nos côtes. Je ne crois pas qu'il y ait de grands dangers, mais il ne faut pas moins veiller que s'il y en avoit. J'ai eu une véritable joie de l'arrivée de M. votre fils, & plus encore de l'amitié qu'il veut bien avoir pour mon Neveu. Je vous prie de lui faire connoître que vous m'honorez de la vôtre, & qu'on ne

peut-être plus parfaitement que moi, votre, &c.

Ce 27. Mai 1706.

LETTRE CCL.

Depiété à Mademoiſelle de Monclar Lafare, ſur ſa vocation aux Hoſpitalières.

VOus ſçavez bien, Mademoiſelle, le deſir ardent que j'ai toujours eu de vous voir ſolidement heureuſe. Vous étiez faite pour vous faire vous-même votre bonheur par votre ſageſſe à quelque état que vous fuſſiez deſtinée; mais vous avez mieux aimé le chercher en Dieu & le tenir de lui, en ſuivant ſes inſpirations & les mouvemens de ſa grace, que de le recevoir des hommes, ou de le partager avec eux par les engagemens avantageux & honorables que le monde vous a ſi ſouvent propoſé. Quoique la réſolution que vous avez priſe de vous conſacrer à Dieu, ne me fût pas encore connuë, je n'ai pas laiſſé d'entrevoir en vous depuis pluſieurs années, au milieu de tant de partis que vous refuſiez, le parti que vous aviez pris. Vos incertitudes me rendoient certains, & je trouvois toujours dans toutes les affaires ſur leſquelles vous vouliez bien me conſulter, qu'il manquoit quelque choſe à vos deſirs & à mes conſeils.

Vous voilà donc, Mademoiſelle, déterminée, & qui plus eſt déclarée pour un Inſtitut où l'on s'employe entièrement au ſervice de Dieu, & à celui des pauvres malades. Grande charité, grand mérite; mais auſſi grand dégoût & grand rebut pour la nature. Il eſt bon de vous éprouver & de connoître ſi vous allez où le Seigneur vous appelle, & s'il vous a donné autant de force que de courage pour ſoûtenir une Règle moins auſtère dans ſes ſouffrances, que déſagréable dans ſes fonctions. Venez donc examiner & voir ce que c'eſt qu'une Hoſpitalière. Vous verrez ſi vous ſerez ſatisfaite de leur charité, de leur régularité, & même de leur gayeté. Je vous attends avec impatience, & ſuis avec une affection particulière, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes, ce 29. May 1706.

LETTRE CCLI.

De civilité au P. Vignes.

JE m'étois déja attendu dès l'année dernière, mon Reverend Père, au plaiſir que j'aurois eu de recevoir chez moi Madame de Villefranche à ſon paſſage allant à Balaruc; & ſi j'avois été informé du jour qu'elle arriva ici, je n'aurois pas manqué de l'aller voir & de lui offrir ma

maiſon. Quel plaiſir n'auroit-ce pas été pour moi d'y recevoir M. le Marquis de Villefranche, & de l'y garder juſqu'au retour de Madame ſon Epouſe. J'aurois recueilli avec joie les marques de l'amitié dont il m'a toujours honoré, & lui aurois témoigné combien chèrement je conſerve celle que je lui ai vouée.

J'ai fait faire une enveloppe au troiſième tome des Ouvrages du Père Hercule : on y a mis votre adreſſe, & on le remettra au Frère Roman pour vous le rendre, ou à ſon défaut à quelqu'autre commodité aſſurée. J'eſpère que vous me ferez part du recueil que vous voulez faire de ce que vous pourrez déchiffrer de ces Ouvrages, & que vous voudrez bien continuer vos prières pour ma ſanctification, étant toujours, mon Reverend Père, très-cordialement à vous, &c.

A Niſmes, ce 4. Juin 1706.

LETTRE CCLII.

Compliment à M. le Cardinal Gualtiery, ſur ſa promotion.

J'Ai appris, Monſeigneur, avec beaucoup de joie, la juſtice que Sa Sainteté vous a rendue, que nous vous avons ſouhaitée, & que vous avez méritée il y a long-tems. Les affaires du Saint Siége,

que votre Excellence a ſi ſagement & ſi honorablement traitées, l'approbation qu'Elle a euë des Peuples qu'elle a gouverné, du Roi auprès duquel elle a été envoyée, du Pontife qu'elle a ſervi, lui ont attiré la dignité dont elle jouit comme une récompenſe de ſes vertus & de ſes ſervices. Elle doit avoir cette ſatisfaction particulière, qu'elle a l'agrément & les ſuffrages de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Pour moi, Monſeigneur, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme ſi elle n'eût regardé que vous, croyant qu'on ne pouvoit aſſez vous approcher de la première place de l'Egliſe, & ſentant qu'on ne peut être avec plus de vénération que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 15. Juin 1706.

LETTRE CCLIII.

De piété à une Demoiſelle, ſur ſa vocation à l'état de Religieuſe Hoſpitalière.

J'Avois toujours attendu, ma chere Fille, la viſite que vous m'aviez annoncée de M. l'Abbé Poquelin en qui vous avez confiance, de qui j'aurois appris plus particulièrement vos diſpoſitions préſentes, & à qui j'aurois dit plus préciſément mes

penſées. Mais puiſqu'il ne vient pas, je ne puis différer de vous répondre à vous-même ſur ce que vous ſouhaitez, comme m'intéreſſant avec toute l'affection poſſible à tout ce qui regarde votre ſalut & votre repos.

Je ne puis pas douter, ma chere Fille, que vous ne ſoïez appellée de Dieu, puiſque vous ſentez votre vocation, & que vous l'avez renduë certaine par vos bonnes œuvres, par le mépris du monde, par le goût que vous avez pris pour la retraite, & par le deſir ardent que Dieu vous a donné depuis long-tems de vous conſacrer à lui. Je ne doute pas non plus que votre réſolution n'ait été bien éprouvée & bien affermie, puiſque vous avez tant fait que de la déclarer: je connois votre cœur, qui n'eſt pas capable de ſe démentir; & j'eſpere que le Seigneur qui fait naître les bonnes intentions, fera fructifier les vôtres. Les oppoſitions que vous trouvez dans votre famille ne doivent pas vous étonner. Il n'y a point d'entrepriſe de piété qui ne ſoit traverſée quelquefois, même par les perſonnes qui devroient le plus les favoriſer. Les hommes ſe conſidérent plus eux-mêmes que Dieu. Une fauſſe tendreſſe ou une fauſſe piété leur prend quand ils voyent une jeune fille renoncer au monde, dont ils aiment

les plaiſirs, & dont ils ne connoiſſent ou ne craignent pas les dangers. Il faut un peu de patience, tous ces obſtacles ceſſeront, & vous ſerez plus confirmé dans votre pieux deſſein par la grace que Dieu vous aura fait d'y perſévérer. Je ſuis bienaiſe que vous ayez choiſi la profeſſion des Religieuſes Hoſpitalières, & que vous ſentiez en vous un attrait particulier pour le ſervice des pauvres. Votre ſanté ne ſoutiendroit pas une régle auſtère. La ſolitude entière ne conviendroit pas à votre eſprit, qui demande un peu d'action. Le ſervice des pauvres a ſon mérite, ſon occupation, ſon utilité, & même ſon auſtérité. Je voudrois que vous euſſiez vû nos Filles de l'Hôtel-Dieu de cette Ville, avec quel zéle, quelle piété & quelle gaïeté même elles rempliſſent les devoirs les plus rebutans de leur Inſtitut. Je vous prie de croire qu'on ne peut vous ſouhaiter plus de bénédiction ni faire des vœux plus ardens pour vous, que je fais. Donnez-nous ſouvent de vos nouvelles, & croyez qu'on ne peut être avec plus de zéle, ni plus paternellement que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

Notre Croix eſt en grande vénération en ce païs. Grand concours de peuple de par-tout. Beaucoup de miracles vrais ou faux. Le véritable & qui m'eſt le plus

connu, eſt une dévotion très-édifiante.

A Niſmes, ce 25. Juin 1706.

LETTRE CCLIV.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis fort aiſe, Monſieur, que vous ayez reçû vos Lettres de Service pour l'Armée du Rouſſillon : il étoit juſte qu'on vous tirât de votre repos, & qu'on vous employât à d'autres choſes qu'à garder des Côtes & gouverner des Milices & des ſignaux. Il n'y a que M. l'Evêque d'Agde qui perde à cela ; je le plains. M. le Maréchal de Teſſé paſſa hier ici ; il me dit beaucoup de loüanges de vous. J'y répondis avec plaiſir, & j'y ajoûtai, que j'étois très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Juin 1706.

LETTRE CCLV.

Sur la Croix de S. Gervaſi, à M. l'Evêque de Montpellier.

PUiſque vous deſirez d'apprendre l'hiſtoire de notre Croix, la voici, Monſeigneur. Un Berger de Provence paſſant dans notre Diocèſe de tems en tems pour quelque commerce, remarqua dans la Pa-

roiſſe de St. Gervais à deux lieuës de Niſmes, une petite montagne comme une eſpèce de petit Calvaire, où il jugea qu'on pourroit dreſſer une Croix, & réparer en quelque façon dans un Canton Catholique les profanations & les outrages que les Fanatiques avoient faits à la Croix en tant d'endroits, où ils avoient été les maîtres. Il me communiqua ſon deſſein, je l'approuvai. La Croix fut faite, bénite, poſée; les Paroiſſes voiſines y vinrent en foule, & je ne ſçai pourquoi ni comment il ſe forma en ce lieu-là tout d'un coup une dévotion qui s'échauffa, ſe multiplia, s'étendit. Il parut qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire: Les malades s'y firent porter, pluſieurs ſe ſentirent ſoulagés, quelques-uns ſe crurent guéris. Des perſonnes ſages & dignes de foi le témoignent, le bruit s'en répand dans les Provinces voiſines; de celles-là dans les plus éloignées. Le concours de Peuple ne ceſſe point: Dieu veut peut-être ſe faire glorifier dans un païs où il a été ſi offenſé. Le ſang de tant de Martyrs peut avoir obtenu grace, non ſeulement pour leurs frères, mais encore pour leurs meurtriers. Ce qui eſt de vrai & de conſolant, & que je regarde comme le véritable miracle, c'eſt la ferveur, la vénération, le ſilence, l'ordre qui s'obſerve

dans ces multitudes de gens de païs différens. Il y a eu juſqu'à ſix ou ſept mille perſonnes en un jour. Juſqu'ici je n'ai rien voulu décider. Je n'ai fait que retrancher quelques abus, & loüer la piété. Je ſuis votre, &c.

A Niſmes, ce 2. Juillet 1706.

LETTRE CCLVI.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

J'Ai appris avec déplaiſir, ma chere Fille, que vous avez été malade, & même dangéreuſement, & que vous commenciez à vous remettre. Qu'eſt devenuë cette ſanté qui paroiſſoit à l'épreuve de tout? Je crois que pour la conſerver, il faut vous tirer le plutôt que vous pourrez de l'état d'inquiétude où vous êtes. Un grand deſſein dans l'eſprit, les raiſonnemens du monde qu'on veut quitter, les oppoſitions d'amitié ou de bienſéance, tout cela forme une agitation de cœur qui fait impreſſion même ſur le corps. Il faut rompre tout d'un coup ſes liens, & venir goûter le repos & la liberté dans la maiſon de Dieu. M. l'Abbé Poquelin vous aura inſtruit de tout; il connoît les lieux. Je vous attends, & ſuis à vous, ma chere Fille, plus que jamais, &c.

A Niſmes, ce 16. Juillet 1706.

LETTRE CCLVII.

De piété & de civilité à une Demoiſelle.

J'Ai ſçû, ma chere Fille, les embarras où vous avez été durant la maladie de M. votre Pere. Sa bonne conſtitution, malgré ſon grand âge, le tire juſqu'ici de tous les dangers. Il ne doit pas pourtant ſe donner ſur cela trop de confiance. Après tant de périls échapés, il en vient un qui finit tout; & le plus ſûr eſt de ſe préparer à cette fin, d'où dépend le bonheur ou le malheur de l'autre vie. Le deſſein que vous avez de vous donner vous-même à Dieu, marque bien le peu de cas que vous faites de tout ce qui ne vous eſt pas néceſſaire pour aller à lui. Je ne doute pas, ma chere Fille, qu'avec les ſentimens de raiſon & de Religion que vous avez, vous ne ſoyez bien dégoûtée du monde. Le peu de droiture, de juſtice & de vérité qu'on y trouve, donne beaucoup de mépris pour lui. Quittez-le le plutôt que vous pourrez avec bienſéance, & allez goûter les douceurs de la paix & de la charité dans la ſolitude. Je vous y attends, & je ſuis de tout mon cœur, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 10. *Août* 1706.

LETTRE CCLVIII.

De civilité à M. le Chevalier de N..... Il y eſt parlé des affaires publiques du tems.

J'Ai eu, Monſieur, un très-grand plaiſir de recevoir de vos nouvelles. Nous ne ſçavions où vous étiez, & nous craignions que vous ne fuſſiez enveloppé dans quelqu'un des malheurs qui nous fatiguent depuis quelque-tems. Cependant, bonne ſanté, bon Régiment, bonne eſpérance pour l'avenir: que peut-on vous ſouhaiter de plus?

Il eſt vrai que cette malheureuſe Bataille *a* & les ſuites fâcheuſes qu'elle a eue nous avoient tous conſternés. Perſonne n'oſoit plus écrire des nouvelles, perſonne n'oſoit plus en demander. Il n'y avoit plus ni vigueur ni confiance Françoiſe. M. de Vendôme vient relever la gloire de la Nation, & la remettre dans ſon émulation & dans ſon habitude de vaincre. J'eſpere tout de l'armée qu'il vient commander, & je ne ſçaurois m'empêcher de craindre un peu pour celle qu'il a quittée, quelque ſage & vaillant que ſoit le Prince qui lui ſuccéde: Ce jeune Scipion *b* ne connoît pas.

a Bataille gagnée en Flandre par Marlebouroug, contre M. de Villeroy.

b Monſeigneur le Duc d'Orleans.

aſſez les ruſes de l'Annibal *a* qu'il a pour adverſaire. Nous apprenons que le ſiége de Turin prend un bon train, & que Menin fait une vigoureuſe réſiſtance. Dieu nous a humiliés, parce que nous étions trop orgueilleux : Les Ennemis le ſont devenus ; ils auront ſans doute le même ſort.

Nous ſommes ici, graces au Seigneur, dans une grande tranquillité, contens que Cavalier ſoit embarqué dans la flote Angloiſe. Ce vaiſſeau périra ſans doute, étant chargé de tant de crimes ; quelque orage imprévû ſe levera & le briſera contre quelque effroïable rocher : auſſi-bien ce ſcélérat ſeroit-il venu périr ici ſur une rouë.

Tous nos amis ſe portent bien. Faites-nous ſçavoir votre deſtinée, & mandez-nous ce qui ſe paſſera en vos quartiers. On ne peut, Monſieur, être à vous plus que je le ſuis, &c.

A Niſmes, ce 15. Août 1706.

LETTRE CCLIX.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez très-bien fait, Monſieur, d'éviter le ſervice qu'on vous propoſoit. Il vaut mieux être Brigadier en Lan-

a Le Prince Eugene.

guedoc, que Général d'Armée en Rouſſillon. Il n'y a pas grands lauriers à cueïllir d'un côté ni d'autre ; & faute de gloire, il faut chercher la commodité. Monſeigneur d'Agde eſt bienheureux de paſſer de belles journées à Montpellier, & Monſeigneur de Beziers d'être revenu victorieux de Toulouſe. Il eſt vrai que notre Croix fait grand bruit, & qu'on crie miracle de tous côtés ; il y a un concours extraordinaire de peuple qui croît tous les jours. On y vient de pluſieurs Provinces, & beaucoup d'infirmes ou de malades diſent qu'ils ont été guéris ou du moins ſoulagés. Je ſouhaite que Madame votre Epouſe reſſente les effets de ſa Foi, & que notre Croix lui ſoit favorable. Je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 23. Août 1706.

LETTRE CCLX.

Compliment à M. le Pelletier, ſur la mort de M. l'Evêque d'Orleans ſon Fils.

LA mort de M. l'Evêque d'Orleans, Monſieur, eſt une perte que l'Egliſe a faite auſſi bien que vous. Les principes que vous lui aviez donné pour ſa conduite & pour celle d'un Diocèſe, lorſque Dieu l'y eut appellé, joints à ſon application & à ſon expérience, & au zele que

le Seigneur lui avoit donné pour la converſion des Peuples, doivent le faire regreter de tous ceux qui connoiſſoient ſes bonnes intentions. Il a bien combattu, il a achevé ſa courſe, il a conſervé ſa fidélité. Il faut eſpérer qu'il aura reçû la couronne de Juſtice. Agréez, Monſieur, qu'en cette triſte occaſion, je vous renouvelle les aſſûrances de l'attachement reſpectueux avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Août 1706.

LETTRE CCLXI.

Compliment à M. de San-Vitale, nommé Aſſeſſeur du S. Office.

SI je ne me ſuis pas preſſé d'écrire à votre Excellence, Monſeigneur, ſur la Charge honorable que Sa Sainteté lui a donnée dans Rome, c'eſt que je ne ſçavois ſi elle avoit quitté Florence. J'avois toujours bien crû, Monſeigneur, que le ſaint Pere ne vous tiendroit pas éloigné de lui; que vos lumières & vos exemples devoient briller dans la plus ſainte Cour du monde, & que ſi vous n'étiez pas appellé à la dignité que tous les Gens de bien vous ſouhaitoient, vous en ſeriez du moins approché. Perſonne ne pouvoit avec plus de raiſon & de ſageſſe, préſider

aux fonctions du ſaint Office, ni rendre des Jugemens plus équitables en matière de ſcience & de vérité. Rien ne convient tant à votre Excellence, que de veiller à la pureté de la Religion qu'elle connoît & qu'elle pratique depuis long-tems avec tant d'édification. J'eſpere qu'elle ne demeurera pas dans ce degré inférieur à ſon mérite, quoique glorieux, & que l'impatience de Sa Sainteté vous élevera à un honneur dont vous devriez déja être revêtu. Comme on ne peut être plus touché que je le ſuis de l'eſtime de vos vertus, on ne peut auſſi deſirer plus ardemment de les voir couronnées, ni être avec plus d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 5. Septembre 1706.

LETTRE CCLXII.

De nouvelles ſur les affaires publiques, à Madame de Marbeuf.

J'Ai déja eu l'honneur, Madame, de vous mander que cette flote ſi terrible, qui jette la frayeur depuis ſi long-tems ſur nos côtes, ſuivant toutes les apparences, va ſecourir les Portugais qui ſe ſont engagés mal-à-propos en Eſpagne, & qui ont ſuivi trop légérement les conſeils témé-

raires des Anglois. M. le Duc de Barvvik nous mande qu'il croit les tenir, & qu'il eſpere faire périr cette Armée dépourvuë & dépaïſée. Le bruit court déja qu'ils ont été rudement battus. Le Roi de Portugal ſe trouve ſans troupes, ſe plaint, & il faut aller l'aſſiſter, ou du moins le conſoler. Ainſi il vous en aura beaucoup coûté pour vous fortifier, mais vous aurez eu le plaiſir de vous être mis en ſûreté contre les malheurs qui pouvoient vous arriver.

Pour nous, Madame, nous vivons aſſez doucement. Il s'éleve pourtant de petites troupes de nouveaux ſcélérats, qui ont déja tué deux ou trois Prêtres. On veille, on punit. Mais ſi le Duc de Savoïe & le Prince Eugene faiſoient lever le ſiége de Turin, nous ne ſerions pas long-tems en paix. Dieu eſt le maître, il faut l'appaiſer par notre ſoumiſſion & par nos prières.

Je vous renvoïe la Lettre de M.... que j'avois heureuſement gardée, & ſuis plus que perſonne, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 8. Septembre 1706.

LETTRE CCLXIII.

De civilité à S. E. Monſeigneur le Cardinal de Janſon, Evêque de Beauvais, Grand Aumônier de France.

LA Lettre que votre Eminence, Monſeigneur, nous a fait l'honneur de nous écrire dans nos Diocèſes en faveur des pauvres Frères aveugles de l'Hôpital Royal des Quinze-vingt, a trouvé, ſans doute, dans tous les Evêques, les diſpoſitions qu'elle ſouhaitoit. Pour moi, j'ai toujours été perſuadé de la néceſſité & du mérite de cette bonne œuvre. J'ai permis toutes les publications qu'on m'a demandées pour en procurer les aumônes, & pour aider ceux qui ſont commis pour les recuëillir. Les Déclarations des Rois, les Bulles des Papes autoriſent cette eſpèce de charité pour des gens privés, non-ſeulement des biens de la fortune, mais encore de la lumière du jour; & votre recommandation, Monſeigneur, m'engage auſſi fortement à leur être favorable en tout ce qui dépend de moi, & par l'honneur qu'ils ont d'être ſous la protection de votre Eminence, & par celui que j'ai d'être depuis long-tems avec un très-profond reſpect, Monſeigneur, de votre Eminence, le, &c.

A Niſmes, ce 29. Septembre 1706.

LETTRE CCLXIV.

De civilité & de piété à M. le Pelletier.

J'Ai vû, Monſieur, par votre derniere Lettre les peines que vous avez eu de la part des hommes, & les afflictions que Dieu vous a envoyées, & je ne doute pas qu'il ne vous ait fait la grace de ſupporter les unes & les autres avec réſignation & patience. Je ne crois pas troubler le repos de votre Solitude en vous communiquant une Lettre Paſtorale au ſujet d'une Croix plantée depuis quelques mois, ſur le débris, pour ainſi dire, de tant d'autres abattuës auparavant par les Fanatiques. Il a été néceſſaire d'inſtruire les peuples, d'édifier les Catholiques, & d'empêcher ceux qui ne le ſont pas, de ſe ſcandaliſer de la Croix de J. C. Cette dévotion va croiſſant. Toutes les Provinces voiſines y abordent, & Dieu veut peut-être en tirer ſa gloire. Je joins à cette Lettre un Mandement pour des prières publiques dans les conjonctures du tems. Il eſt juſte qu'étant honoré de votre amitié, je vous rende compte de certaines occupations de mon Epiſcopat, qui ne peuvent cauſer que des diſtractions convenables à votre état de Solitaire. Si j'étois ſuſceptible de quelque tentation d'aller à Paris, ce

ſeroit le plaiſir de paſſer avec vous quelques heures de ſolitude qui me tenteroit; mais le tems & les affaires ſont ſi triſtes, nos peuples ſont ſi vifs & ſi portés à s'échaper, qu'il faut être auprès d'eux pour les contenir. J'ai perdu tant de bons amis, je ſuis ſi peu propre à faire ma cour, je ſuis ſi perſuadé de mes devoirs, quoique je les accompliſſe mal, que je n'ai plus qu'à vieillir chez moi, & à me préparer comme vous, à bien mourir, en vous aſſurant de tems en tems que perſonne ne peut être plus parfaitement que moi, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Octobre 1706.

LETTRE CCLXV.

Compliment à Monſeigneur de San-Vitale, Aſſeſſeur du Saint Office.

L'Eſtime que j'ai toujours eue pour les vertus de votre Excellence, Monſeigneur, & les marques d'amitié que j'en ai reçûes, m'obligent à lui faire part des petites occupations de mon Miniſtère. C'eſt par ce motif de la juſtice que je vous rends, Monſeigneur, & de la reconnoiſſance que je vous dois, que je vous envoye cette Lettre Paſtorale au ſujet d'une Croix nouvellement élevée dans mon Diocèſe, ſur le débris de tant d'autres

que les Fanatiques ont abbattuës. Dieu y a répandu une ſi grande bénédiction, que les peuples qui y accourent de tous côtés, déclarent qu'ils y reſſentent une dévotion particulière; pluſieurs même de toute ſorte de ſexe & de condition publient avoir été guéris miraculeuſement de leurs infirmités ſpirituelles & corporelles. Comme mon Diocèſe eſt compoſé de Catholiques anciens & de nouveaux Convertis, mal convertis, j'ai été engagé à faire aux uns & aux autres une inſtruction qui leur faſſe connoître la Foi de l'Egliſe ſur le ſujet de la Croix, & leur explique la doctrine du Concile de Trente.

J'ajoute à cette Lettre un Mandement ou une Indiction de prières publiques dans mon Diocèſe pour la proſpérité des armes du Roi, & pour l'avancement de la Paix, dont tout le monde a ſi grand beſoin. Rien ne doit la faire eſpérer davantage que les larmes affectueuſes, les deſirs ardens, les prières efficaces & les puiſſantes ſollicitations du Souverain Pontife qui la demande à Dieu, qui ſeul peut la donner au nom de toute l'Egliſe dont il eſt le Chef. Je ſuis avec tout le reſpect poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 22. Octobre 1706.

LETTRE

LETTRE CCLXXVI.

De civilité à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit.

JE reçus il y a deux jours, ma chere Sœur, la Lettre que vous m'écrivîtes par votre Pere Définiteur, datée du 18. d'Octobre. J'aurois été bien-aiſe de le voir, & d'apprendre de lui l'état de votre ſanté, de votre repos, & des progrès que vous faites dans les voies de Dieu, à quoi vous devez croire que je m'intéreſſe toujours également. Quoique j'aye appellé ici une de mes Niéces dans le Couvent de ſainte Urſule où vous étiez, je ne vous ai point oubliée; il me ſemble au contraire qu'elle y tient votre place & que je vous y vois. Vous êtes beaucoup mieux, & je voudrois bien que le Seigneur lui fît la même grace qu'à vous, & qu'elle voulût aller repréſenter dans votre ſaint Monaſtère notre bonne ſœur la Mere Agnès de la Croix, dont la mémoire m'eſt toujours chere. Je me réjoüis de vous ſçavoir affectionnée à vos ſaints exercices, & aux auſtérités de votre état, & je vous remercie des prieres que vous faites pour moi, & vous prie de remercier auſſi votre révérende Mere Abbeſſe, & la Mere de Mafres & de Gajan, & de

me croire très-attaché aux interêts ſpirituels & temporels de votre Communauté, & toujours, ma chere Sœur, entiérement à vous, &c.

A Niſmes, ce 13. Novembre 1706.

LETTRE CCLXVII.

De compliment à Madame de l'Iſlebonne.

J'Ai crû, Madame, qu'après avoir été touchée des malheurs arrivés dans mon Diocèſe par la fureur des Fanatiques, vous ſeriez édifiée d'une dévotion qui vient de s'y établir en l'honneur de la Croix pour la conſolation des Catholiques. Vous verrez par la Lettre Paſtorale que j'ai l'honneur de vous envoyer, ce que c'eſt que cette Croix, qui par une Providence particulière de Dieu réveille la piété des Peuples, étonne les ennemis de la Religion, & attire la vénération & les hommages de toutes les Provinces voiſines. J'ajoûte à cette Lettre un Mandement pour des prières publiques, afin que vous connoiſſiez par mon exactitude à vous faire part de mes occupations, celle que je mérite dans votre ſouvenir & dans vos prières, étant plus parfaitement que je ne puis vous le dire, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 28. Novembre 1706.

LETTRE CCLXVIII.

De civilité & de piété à Mademoiſelle de Montclar la Fare.

SI vous avez eu, ma chere Fille, quelque conſolation dans notre entrevûe de Sommières, je n'ai pas eu moins de joie de vous y trouver dans des ſentimens de Religion, d'honneur & de prudence tels que je vous ai toujours ſouhaité, & que j'ai toujours reconnus en vous. J'aurois bien voulu avoir un peu plus de tems à vous donner, mais il faut s'en tenir chacun à ſes devoirs & aux ordres de la Providence. Il y a deux ſortes de tribulations dans la vie; l'une des maux qu'on ſouffre, l'autre des biens dont on eſt privé. Cette dernière n'eſt gueres moins ſenſible que la première : il faut pourtant s'y accoûtumer pour ſon repos. Vous avez eu le plaiſir de voir Madame de N. & de lui déclarer, comme à une ſage & fidéle amie, la ſituation de vos affaires, & des projets que vous avez faits. Nous nous en ſommes entretenus avant ſon départ, & nous ſommes convenus que vous étiez à plaindre, juſqu'à ce que Dieu rompît vos liens, & vous fît trouver, dans l'exécution de ſa ſainte volonté, le repos que vous eſpérez. Nous ſommes occupés ici de vi-

ſites, de complimens, de cérémonies & autres inutilités qui ſont devenuës des bienſéances néceſſaires. Priez le Seigneur qu'il nous ſanctifie, & croyez que perſonne ne s'intéreſſe plus véritablement à tout ce qui regarde votre ſatisfaction & votre ſalut, & ne peut être plus cordialement que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Montpellier, ce 29. Novembre 1706.

LETTRE CCLXIX.

De civilité & de compliment à M. le Prieur d'Aubort.

VOus m'avez fait plaiſir, Monſieur, de m'apprendre l'excellence & le bon ſuccès du premier Sermon du Pere Bontous. Vous y avez aſſiſté. Il vous a plû, vous êtes connoiſſeur, & il vous faut croire; vous ne pouviez m'en donner une plus grande idée, qu'en m'aſſûrant qu'il a fait pleurer beaucoup de ſes auditeurs, même des Prêtres & des Chanoines. C'eſt un bon préſage pour la ſuite de ſon Avent. Je ſouhaite qu'à mon retour je trouve tout le monde converti. Je voudrois bien que votre ſanté vous permît de faire ici vos voyages ordinaires, mais j'eſpére que les Etats ne ſeront pas longs, & je pourrai vous dire bientôt que je ſuis, Monſieur, entièrement à vous.

A Montpellier, ce 6. Décembre 1706.

LETTRE CCLXX.

De compliment & de félicitation à M. le Vice-Legat d'Avignon.

JE n'ai pas voulu, Monſeigneur, interrompre le plaiſir que vous donnoient les acclamations & les hommages empreſſés de la Province que vous venez gouverner. Je ne puis non plus attendre que l'Aſſemblée de nos Etats ſoit finie, & que je ſois de retour à mon Diocèſe, ſans témoigner à votre Excellence la joie que j'ai de ſon heureuſe arrivée. Nous apprenons déja la ſatisfaction que les Peuples reſſentent d'une domination que la bonté, la juſtice, la ſageſſe rendent auſſi agréable qu'elle eſt utile. Ces commencemens leur donnent de grandes eſpérances pour l'avenir. Pour moi, Monſeigneur, qui me trouve dans le voiſinage, & qui m'intéreſſe particulièrement au bonheur & au repos du pays de ma naiſſance & à votre gloire, j'écouterai curieuſement ce que la renommée m'apprendra de vos vertus & de vos exemples; je joindrai mes loüanges à la voix publique, & j'aurai l'honneur de vous aſſurer quelquefois de l'attachement & du reſpect ſincère avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 8. Décembre 1706.

LETTRE CCLXXI.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſon heureuſe Campagne.

VOus voilà, Monſieur, heureuſement arrivé de votre Campagne glorieuſe pour vous, honorable & utile pour le Royaume. La fortune, qui ſemble avoir voulu abandonner nos autres Généraux, n'a oſé vous être infidelle, & vous ſeul revenez content d'elle & de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez été reçû du Roi comme il convient à ſa bonté & à vos ſervices. Parmi les plaiſirs de la ſociété que l'Aſſemblée des Etats nous procure, un des plus ſenſibles pour moi, eſt de me ſouvenir des marques d'amitié que vous m'y avez autrefois données, d'en parler avec M. de Baſville, & de pouvoir vous témoigner la ſincère & reſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 23. Décembre 1706.

LETTRE CCLXXII.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

MOnſieur le Duc de Roquelaure, Monſieur, m'apprit il y a quelques jours que vous étiez rétabli dans votre emploi au ſervice de cette Province : il n'y a rien de plus utile pour le Roi, ni de plus commode pour vous que de vous donner des troupes à commander dans un païs que vous connoiſſez, & qui vous connoît. Vous ſçavez la part que je prens à tout ce qui vous touche, & vous pouvez juger du plaiſir que j'ai eu d'apprendre cette nouvelle. J'eſpérois que nous aurions la ſatisfaction de vous voir ici durant les Etats, & de vous y aſſûrer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 26. Décembre 1706.

LETTRE CCLXXIII.

De civilité & de compliment à M. Moreau.

LE ſéjour, Monſieur, que M. Bayard a fait ici, m'a été d'autant plus agréable, qu'il m'a donné lieu de parler ſouvent de vous avec lui. J'ai renouvellé dans mon eſprit le ſouvenir de ces heureuſes

années où nous trouvions au milieu même de la Cour des heures de repos & de ſolitude. J'ai appris avec plaiſir que vous n'aviez pas oublié vos anciens amis, & que tout éloignés qu'ils ſont, ils ne vous ſont pas devenus indifférens. Je n'ai pas eu moins de joie de répandre un peu mon cœur ſur les ſentimens d'eſtime & d'affection que je conſerve toujours pour vous. Les affaires qui ſont arrivées en ce païs-ci, m'ont obligé depuis que vous y avez paſſé, à une exacte réſidence : Il ne convenoit pas d'abandonner des oüailles affligées. Les troubles des Fanatiques ont paſſé, & nous joüiſſons, graces au Seigneur, d'une aſſez grande tranquillité de ce côté-là : mais les malheurs du tems, l'inquiétude des peuples, le ſoin qu'il faut avoir de les conſoler, de les adoucir, de les aſſiſter dans nos Diocèſes, rendent la préſence du Paſteur néceſſaire à de tels Troupeaux. D'ailleurs l'âge qui appeſantit, la triſteſſe qui régne par tout, font que chacun ſe tient où il eſt & où il doit être. Ces raiſons ont ſouvent arrêté l'envie que j'avois d'aller faire ma cour à nos Maîtres, & d'aller comme recuëillir les reſtes de nos amis. Je vous aſſûre que vous avez toujours été des premiers dans mon intention, & que perſonne n'eſt avec un plus ſincère & plus parfait attachement

que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 1. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXIV.

Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort d'une belle-Sœur.

IL ſemble, Meſdames, que Dieu vous prépare tous les ans quelque ſujet d'affliction nouvelle. Vous pleurâtes l'année paſſée un Père que vous aimiez & que vous honoriez uniquement, & vous venez de perdre une belle-Sœur que vous regardiez comme l'eſpérance & l'agrément de votre famille. La mort qui revient ſouvent devant vos yeux, vous doit faire connoître de plus en plus le néant du monde, & vous attacher plus fortement au Seigneur à qui vous vous êtes conſacrées, & qui ſeul demeure éternellement. Dans les tribulations qui vous arrivent, vous devez recourir à celui qui vous les envoye pour votre ſanctification. C'eſt une eſpèce de pénitence forcée qu'il vous impoſe pour vous ramener à lui, & pour vous détacher de vous-mêmes. Profitez de ces avertiſſemens redoublés; cherchez votre conſolation dans votre ſoumiſſion aux ordres du Ciel, & dans l'exactitude à ſuivre vos Règles. Je compatis cependant à votre douleur. Je ſou-

haite que le bon uſage que vous en ferez vous ſoit une ſource de bénédictions ſpirituelles, & ſuis, Meſdames, à vous entiérement en Notre-Seigneur, &c.

A Montpellier, ce 12. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXV.

Réponſe chrétienne à un compliment pour le commencement de l'année, aux Dames de Boucard.

QUoique je ſçache, Meſdames, qu'en tout tems vous faites des vœux pour moi, & que je ſente même dans mes jours heureux, l'efficace de vos prières, je ne laiſſe pas de recevoir, avec une ſatisfaction particulière, les ſouhaits que vous renouvellez au commencement de chaque année. Nous nous avançons à tout moment vers l'éternité, ſans nous en appercevoir. Notre vie s'écoule comme l'eau. La mort de nos amis nous avertit ſans ceſſe de la nôtre. Nous ſerions bien malheureux & bien coupables, ſi nous ne penſions à nous détacher de ce monde, qui n'eſt qu'une figure qui paſſe. Je vous ſouhaite à mon tour & à toute votre Communauté des jours pleins & une vie pure, afin que vous abondiez en toute œuvre religieuſe, & que vous alliez au-devant de l'Epoux avec vos lampes allumées, lorſ-

qu'il ſera prêt à vous recevoir. Je ſuis avec affection en Notre Seigneur, Meſdames, tout à vous, &c.

A Montpellier, ce 13. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVI.

De piété à une Demoiſelle, ſur la mort d'une amie.

VOs Lettres ne m'ont pas été fidellement renduës, ma chere fille, mais j'ai deviné tout ce que vous avez ſouhaité pour moi au commencement de cette année, & je me ſuis dit tout ce que vous pouviez m'avoir écrit. De mon côté j'ai demandé pour vous au Ciel ce que je lui demande tous les jours, votre ſanté, votre repos, votre ſatisfaction, & par-deſſus tout votre ſanctification. J'ai bien crû que vous auriez été touchée de la mort de Madame votre couſine. Vous l'avez aſſiſtée durant ſa maladie, & vous n'avez oublié aucun office de charité dans le beſoin qu'elle en a eu. C'eſt un aſſez triſte ſpectacle de voir une jeune, vertueuſe & malheureuſe Dame mourir dans le ſein de ſa famille, dans les premieres années de ſon mariage, & rendre à Dieu une ame occupée de ſon mal & des eſpérances flateuſes de guériſon. Je ne doute pas que votre bon eſprit ne vous ait fait faire

de ſolides réflexions ſur la fragilité des choſes humaines, ſur la néceſſité de ménager dans les maladies tous les momens qui peuvent ſervir au ſalut, & ſur les fauſſes compaſſions de ces foibles amis, qui diſſimulent aux mourans les dangers d'une mort prochaine. Il n'y a rien qui doive tant déſabuſer du monde que ces ſéparations imprévûës des perſonnes que nous aimons. On les pleure & on les oublie bientôt après... Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez contente du voyage que vous avez fait à Sommieres, que vous ſoyez tranquille chez vous, & que vous ayez cette année les mêmes intentions que l'autre. Lorſque Dieu rompra vos liens, vous vous ſauverez dans la ſolitude. Je le prie tous les jours qu'il vous conſole dans vos peines, qu'il vous affermiſſe dans vos deſſeins, & qu'il vous conduiſe dans les voies qu'il vous a marquées. Nous voilà à la fin des Etats; je m'en retourne à Niſmes dans peu de jours. Donnez-moi ſouvent de vos nouvelles, & croyez-moi autant que vous le pouvez ſouhaiter, & plus que je ne puis vous le dire, ma chere Fille, votre, &c.

A Montpellier, ce 15. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVII.

De civilité & de compliment, au Général des Chartreux.

LE Pere Tournu, mon très-Révérend Pere, a bien voulu ſe charger de vous préſenter de ma part une Lettre Paſtorale & un Mandement que j'ai fait publier dans mon Diocèſe, à l'occaſion d'une Croix miraculeuſe, & des prières ordonnées pour la proſpérité des Armes du Roi. Il n'a pas manqué d'accompagner ce petit préſent de quelques témoignages d'eſtime & de conſidération que je lui avois confié, afin qu'il les fît paſſer juſqu'à vous. Je n'ai pas mérité, mon très-Révérend Pere, la reconnoiſſance que vous me marquez. J'ai crû que tout ce qui porte le titre de Croix, de dévotion & de prière, avoit droit d'aborder dans vos ſolitudes, & que perſonne ne pouvoit mieux que vous autoriſer auprès de Dieu, le ſoin que nous prenons de le faire connoître aux Peuples. La vénération que j'ai toujours euë pour votre ſaint Ordre, m'a fait regarder ceux qui le compoſent, & plus encore ceux qui le gouvernent, comme des Hommes ſpirituels, en qui toutes les vertus Evangéliques ſe raſſemblent, & qui ſont ſéparés du monde pour en éviter les

dangers, & pour en déplorer les miſéres. Bien que l'approbation que vous avez la bonté de donner aux deux petits Imprimés que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, viennent du fond de votre charité, je ne laiſſe pas de ſentir le plaiſir qu'il y a d'être honoré de votre eſtime. Je vous ai fait dreſſer un petit mémoire de quelques Ouvrages que j'ai rendus publics en divers tems. Le nombre n'en eſt pas grand, le mérite encore moins, & rien ne peut leur attirer plus de réputation, que la place honorable que vous leur deſtinez dans votre Bibliotheque. Si j'étois en lieu où je puſſe les trouver bien conditionnés, je ne vous donnerois pas la peine de les chercher. Je vous prie de m'accorder quelque part en vos prières, & de croire qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, mon très-Révérend Pere, votre, &c.

A Montpellier, ce 15. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVIII.

De civilité à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit.

JE ſuis en peine, ma chere Sœur, ſur votre ſanté, n'ayant point reçû de vos nouvelles depuis long-tems. J'attribuë ce ſilence aux longues & fréquentes retraites que vous faites, perſuadé que vous perſé-

vérez toujours dans votre première ferveur, pour mériter les graces du Seigneur & le bonheur éternel. Je vous envoye la Lettre Paſtorale que j'ai faite ſur la Croix de ſaint Gervaſi, & mon Mandement pour la proſpérité des Armes du Roi, qui pourront remplir quelques momens de votre loiſir par la lecture que vous en ferez. Donnez-nous de tems en tems de vos nouvelles, comme vous faiſiez ci-devant. Je ne doute pas que vous ne vous ſoyez ſouvenuë de moi dans vos prières au commencement de cette année. Je vous en demande la continuation, ma chère Sœur, étant toujours très-parfaitement à vous, &c.

A Montpellier, ce 24. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXIX.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

OUſſai-je, Monſieur, interrompre pour quelques momens les projets glorieux que vous méditez pour la Campagne prochaine, je ne puis m'empêcher de vous témoigner le deſir que j'ai qu'on vous les laiſſe exécuter. La mort du Prince de Bade, l'obſtination des Mécontens de Hongrie, les mouvemens du Roi de Suede, & la Ligue qui paroît formée

contre l'Empereur, pourront vous donner lieu de venger les Manes d'Hoſtect, d'abattre l'orgueilleuſe pyramide qu'on y a dreſſée, d'abolir la honte de notre Nation, & de renverſer les trophées étrangers dans un païs où vous avez droit de maintenir & de remettre les vôtres. Quoi qu'il en ſoit, je ne doute pas que de quelque côté qu'on vous employe, vous ne ſoyez un des principaux Acteurs ou de la Paix ou de la Guerre.

Le repos que vous avez procuré à ces quartiers-ci continuë toujours. De tant de ſcélérats qui ont eu l'honneur de vous voir & de vous connoître, il n'en reſte plus que trois ou quatre qui traînent leur malheureux ſort dans des rochers inacceſſibles, juſqu'à ce que le moment de leur ſupplice ſoit arrivé.

J'attends que votre deſtination ſoit déclarée, & je ſuis avec un ſincère & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 11. *Février* 1707.

LETTRE CCLXXX.

De civilité & de compliment à Madame la Maréchalle Ducheſſe de Villars.

J'Ai appris, Madame, par les Lettres qu'on m'écrit de Paris, & je vois par celles que vous écrivez ici, qu'il vous reſte encore quelque ſouvenir d'un Evêque qui avoit eu l'honneur de vous recevoir le premier dans cette Province, & de vous adopter pour ſa Diocéſaine. Les grands Titres de Maréchalle, de Ducheſſe pourroient vous avoir fait oublier celui-là, ſi vous n'aviez autant de modeſtie & de bonté que vous en avez. Je ſçais qu'encore que vous ſoyez ſenſible aux honneurs que le monde donne au mérite, vous n'y êtes point attachée, & que la gloire qui vous vient de tous côtés, peut vous cauſer quelque plaiſir, mais ne peut produire en vous aucune eſpèce de vanité. Je me confie donc, Madame, qu'un pays où vous avez été ſi honorée n'eſt pas effacé de votre mémoire, non plus que ceux que vous y avez honorés de votre bienveillance. Montpellier où vous avez paſſé les Etats il y a deux ans, ſe louë encore du ſéjour que vous y avez fait, & Niſmes ſe glorifie tous les jours de vous avoir plus longuement poſſédée. Vous

voilà préſentement dans les divertiſſemens de la Cour, que je crois pourtant, dans l'état où ſont les affaires, aſſez médiocres. La naiſſance de M. le Duc de Bretagne doit avoir un peu égaïé la ſcene. La paix acheveroit de nous réjoüir. En quelque tems, & en quelque lieu que nous ſoyons, je vous prie de croire que perſonne n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Madame, votre,

A Niſmes, ce 11. *Février* 1707.

LETTRE CCLXXXI.

Compliment à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur une perte conſidérable.

J'Ai appris, Monſeigneur, avec beaucoup de regret, la perte que vous avez faite de trois à quatre cens loüis, pris ſur un Vaiſſeau où vous les aviez confiés, & qu'un impitoyable Corſaire a enlevés avec les effets les plus précieux de M. le Card. Gualterio. Je ne ſçais ſi cette nouvelle eſt auſſi certaine qu'on me l'a aſſurée, mais elle eſt très déſagréable. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe que votre Excellence eſt au-deſſus de pareilles pertes, & que pareils accidens ne peuvent l'inquiéter, non pas même l'incommoder, ne manquant ni de moyens ni de reſſources dans ſes affaires. Mais je ſçais

auſſi les dépenſes exceſſives qu'on fait dans un nouvel établiſſement, quelques biens ou quelques ſecours qu'on puiſſe avoir, ſurtout quand on vit noblement, & qu'on fait les honneurs d'une Ville comme vous les avez fait de la vôtre. Pardonnez moi, Monſeigneur, ſi j'entre ainſi dans ce détail, & ſi j'oſe offrir à votre Excellence, comme ſon ſerviteur & ſon voiſin une ſomme pareille à celle qu'elle ait perdue, en attendant qu'elle ait réparé ce dommage, & rétabli ſes affaires. Ce ne ſeroit point elle, ce ſeroit moi qui lui ſeroit obligé, ſi elle vouloit accepter ma bonne volonté qui ſeroit bien-tôt exécutée; & reconnoître en cela ma confiance, & le ſincère reſpect avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 12. Février 1707.

LETTRE CCLXXXII.

De civilité au même, en lui envoyant de quoi remplacer la perte conſidérable qu'il avoit faite.

J'Envoye à votre Excellence, Monſeigneur, ce qu'Elle me fait l'honneur de me marquer dans ſa Lettre. Elle a peut-être voulu croire que c'eſt un plaiſir que je lui fais; je la prie de ſe déſabuſer, & d'être perſuadée que c'eſt moi qui le re-

çois, & que la principale obligation eſt celle que j'ai à ſa confiance. J'aurois eu, Monſeigneur, un ſenſible regret qu'un autre m'eût été préféré, tant parce que j'avois déja mon droit acquis ſur cette affaire, que parce que perſonne ne peut vous honorer plus parfaitement que moi, ni être avec un attachement, ni un reſpect plus véritable, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 27. Mars 1707.

LETTRE CCLXXXIII.

De civilité Chrétienne à Madame de Boucard Religieuſe.

C'Eſt un bonheur, Madame, que vous vous portiez bien toutes dans ce tems d'auſtérité & de pénitence. Je m'imagine que vous le paſſez dans une grande régularité. J'apprens de pluſieurs endroits que le Prédicateur du Carême eſt fort ſuivi. Nous verrons à la fin le fruit qu'il aura produit. Je ne doute pas que vous ne vouluſſiez l'entendre quelquefois, mais puiſque votre Egliſe eſt trop petite, il faut vous dédommager du Sermon par quelque lecture ou méditation pieuſe, & prier le Seigneur qu'il vous prêche intérieurement & efficacement, en vous faiſant connoître & pratiquer ſa

ſainte volonté ſuivant les Règles de votre vocation, Continuez-moi vos prières, Madame, & celles de votre dévote Communauté dans ce tems de Jubilé que j'ouvrirai Dimanche prochain, &c.

A Niſmes, ce 3. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIV.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

JE reçus, Monſieur, avec beaucoup de joie l'agréable nouvelle que vous veniez commander dans mon Diocèſe, & que vous aviez Sommieres pour le ſiége de votre empire, & tout ce canton-là pour votre partage. J'apprens que vous y êtes déja arrivé, que vous commencez à vous y établir, qu'on y eſt déja fort content des prémices de votre domination, & qu'on eſt perſuadé que ce païs ſera tranquille, parce qu'il ſera bien gouverné. J'eſpere avoir bientôt l'honneur de vous voir ici, & de vous y aſſurer qu'on ne peut être plus parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXV.

De civilité & de nouvelles, au même.

J'Ai été auſſi fâché que vous, Monſieur, que M. votre Abbé n'ait pû ſe loger avec le nôtre. Le voyage qu'ils ont fait enſemble, les a ſi fort liés d'eſtime & d'amitié, que je ne doute pas qu'ils n'ayent eu quelque peine à ſe ſéparer; mais ils ſont ſi voiſins & ſi fort à portée de ſe voir, qu'ils ont de quoi ſe conſoler, ſans compter l'eſpérance de ſe réunir.

Il eſt vrai que vous n'êtes pas fort occupés ſur vos Côtes, & nous n'avons d'autres nouvelles à eſpérer de vous, que celles de vos précautions: la flotte ennemie a bien des affaires ailleurs; je vous envoye les dernières relations que nous avons reçûes de Toulon; on y a repris courage, & l'on commence à croire qu'on forcera le Duc de Savoye à lever le ſiége & à s'en retourner, s'il peut, avec ſon armée. Nous ne craignons plus Cavalier; tout eſt tranquille en ce païs: gardez bien le vôtre, & croyez-moi parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Du 13. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXVI.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

JE reçois toujours, ma chere Fille, de nouvelles marques de votre amitié, & par le ſoin que vous avez de vous informer de ma ſanté, & par le plaiſir que vous me témoignez d'apprendre qu'elle eſt, graces à Dieu, fort bonne. Nos années s'écoulent; le compte de nos jours s'accomplit inſenſiblement. La figure du monde paſſe pour nous, & nous paſſons auſſi pour le monde. Vous voyez bien que je parle pour moi. Priez le Seigneur qu'il me diſpoſe par ſa grace, à régler ſelon ſa volonté la conduite de ma vie & celle des ames qu'il m'a confiées.

Pour vous, ma chere Fille, vous ne faites preſque que commencer votre carriere. Il n'y a qu'à courir dans les voyes du ſalut, & remplir avec ſageſſe & piété ce grand nombre de jours que votre jeuneſſe ſemble vous promettre. Eſpérances raiſonnables, mais pourtant incertaines.

Je ne ſçais ſi on a publié le Jubilé pour la paix dans votre Diocèſe. Nous l'avons ordonné ici depuis le Dimanche de la Paſſion. La dévotion augmente tous les jours, Nos Dames ont fait leur retraite

ordinaire de trois ou quatre jours, après leſquels elles ſont allées faire pour concluſion leur Communion à ſaint Gervais. Cette Proceſſion a été très-édifiante, & il n'y en avoit pas eu encore de ſi belle ni de ſi nombreuſe à la Croix de ce lieu là. Il y avoit près de quinze cens femmes de toute condition, que je vis paſſer à leur retour deux à deux, chacune un cierge allumé à la main, chantant les Litanies ou les Hymnes de la Croix, après des Prêtres rangés par intervalles, les yeux baiſſés & d'une manière fort touchante.

Quoique le Mandement que j'ai fait pour exhorter le peuple à demander la Paix, & à la demander comme il faut, ne ſoit imprimé que pour mon Diocèſe, j'ai crû devoir vous l'envoyer, vous regardant toujours comme ma Diocéſaine, & comme ma fille en Notre-Seigneur, & m'étant réſervé dès votre enfance la qualité de votre Evêque & de votre Pere.

A Niſmes, ce 13. Avril 1707.

LETTRE

LETTRE CCLXXXVII.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

COmme je crois, Monſieur, que le tems de votre départ pour l'ouverture de la Campagne approche, & que l'Armée que vous devez commander s'aſſemble inſenſiblement ſur le Rhin, je ne puis m'empêcher de vous ſouhaiter & de vous augurer même une continuation de gloire & de proſpérité militaire. Quand vous auriez en tête le Prince Eugene avec ſes meilleures Troupes, l'Allemagne n'en ſeroit pas pour cela mieux défenduë; & en quelque païs que le Service du Roi vous appelle, & que votre valeur & votre fortune vous conduiſent, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, quoique nous ayons un peu perdu de notre ancienne habitude de vaincre. Il me ſemble que le Roi de Suede ne nous promet pas tout ce qu'on s'imaginoit qu'il nous faiſoit eſpérer. Je le quitterois volontiers de tous ces grands projets que les Politiques lui attribuoient: Sa véritable gloire, ſeroit de nous donner la paix; les peuples en ont autant de beſoin ici qu'ailleurs. Ce qui me le perſuade, c'eſt qu'on n'entend que plainte, qu'on ne voit que miſere parmi

eux, & qu'actuellement ils prient Dieu, à l'occaſion d'un Jubilé, de meilleur cœur qu'auparavant, & ſont devenus dévots pour tâcher d'obtenir la paix. Je vous envoie, Monſieur, le Mandement que je leur ai fait, pour les exhorter & pour leur apprendre à la demander efficacement. Je ſçais bien que ce n'eſt pas là un Imprimé qui doive aller plus loin que mon Diocèſe, mais c'eſt une marque de ma confiance & de la reconnoiſſance que j'ai de toutes vos bontés, autant que du reſpect ſincère avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 17. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXVIII.

Compliment de condoléance à M. l'Abbé Boſſuet, ſur la mort de M. de Meaux ſon Oncle.

J'Ai été ſenſiblement touché, Monſieur, de la mort de M. l'Evêque de Meaux votre Oncle. La perte que vous avez faite, & la douleur que vous en avez, vous ſont communes avec nous qui l'avons particulièrement aimé & reſpecté pendant ſa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Egliſe, dont il a été très-fidéle & très-zélé défenſeur. On peut dire qu'une grande lumière eſt éteinte en Iſraël. Ses mœurs étoient auſſi pures que ſa doctrine, & je

ne puis me ſouvenir de cet air de candeur & de vérité qui accompagnoient ſes actions & ſes paroles, & qui le rendoit ſi honnête & ſi agréable, que je ne regrette le tems que j'ai paſſé loin de lui. La Religion avoit encore beſoin de ſon ſecours, mais il avoit conſumé ſa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompenſe de ſes travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous aſsûrer que ſa mémoire me ſera toujours précieuſe, que je vous plains, & que je ſuis avec un ſincère & parfait attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 23. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIX.

Compliment Chrétien à M. le Pelletier, ſur la nomination de M. ſon fils à la charge de premier Préſident.

QUoique je ſois perſuadé, Monſieur, que vous ne penſez dans votre retraite qu'à votre propre ſanctification, & que les honneurs & les biens du monde ne vous touchent plus, je crois pourtant que vous n'avez pas été tout-à-fait inſenſible à la grace que le Roi vient de faire à M. votre fils, en le nommant Premier Préſident du Parlement de Paris. Les bienfaits du Prince doivent être reçûs comme

des choix & des inſpirations de la ſageſſe de Dieu, quand ils tombent ſur des Sujets qui le méritent, & de qui le Public peut attendre de grands ſervices pour l'adminiſtration de la Juſtice, & pour le réglement des mœurs. Les vûes & les eſpérances des Chrétiens doivent être ſpirituelles, parce qu'ils doivent chercher ſur tout le Royaume de Dieu & ſa Juſtice; mais le Seigneur veut bien quelquefois les favoriſer auſſi de ſes bénédictions temporelles, & il y a dans la Loi nouvelle des Patriarches comme dans l'ancienne. Il faut demander pour ce grand Magiſtrat cette ſageſſe qui aſſiſte devant le trône de Dieu, afin qu'elle ſoit avec lui, & qu'elle travaille avec lui, ſurtout en ce tems qu'on peut bien appeller malheureux, dont vous voyez mieux qu'un autre les maux paſſés & préſens, & ceux qui nous menacent encore, ſi par des événemens miraculeux, ou par une paix prompte & ſolide le Ciel n'en arrête le cours. Je prens la liberté de vous envoyer le Mandement que j'ai fait publier dans mon Diocèſe à l'occaſion du Jubilé, & je vous aſſure en même-tems de l'attachement & du reſpect particulier avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Avril 1707.

LETTRE CCXC.

Compliment à M. le Pelletier, ſur ſa nomination à la Charge de Premier Préſident.

AGréez, Monſieur, que je prenne part à la joie publique, ſur le choix que le Roi a fait de vous pour être premier Préſident du premier Parlement de France. La réputation de votre ſageſſe, de votre droiture, de votre équité avoit déja prévenu les eſprits en votre faveur, & vous ſembliez être fait pour cet auguſte Tribunal de la Juſtice. Sa Majeſté vous y a placé, les Peuples s'en réjoüiſſent par l'eſtime qu'ils ont pour vous, & par la protection qu'ils en eſpérent, & moi par le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis à M. votre Pere & à vous, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 26. Avril 1707.

LETTRE CCXCI.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOtre lettre, Monſieur, eſt venuë tout à propos pour me délaſſer de la fatiguante journée des corrections & des Ordonnances Synodales; & s'il eſt bon, comme vous penſez au ſujet de

M. le Préſident de Maniban, que chacun meure dans les fonctions de ſa charge, j'aime mieux mourir en ordonnant des Prêtres, qu'en les réformant. Je vous prie de vouloir bien faire mes remerciemens à Madame de Villeneuve de l'honneur de ſon ſouvenir. Je les ſerois allé faire moi-même demain; mais j'attens ici M. l'Archevêque d'Avignon, après quoi j'irai conſoler les Dames languiſſantes, & féliciter la Dame reſſuſcitée. Je ne ſçais pas bien quand je ſerai aſſez libre pour aller à Caveirac, ni quel jour je pourrai partir pour Montpellier; mais je ſçais qu'en tout tems & en tout lieu je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 13. Mai 1707.

LETTRE CCXCII.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvik, ſur la Victoire d'Almanza.

LA victoire, Monſieur, que vous venez de remporter, a donné une grande joie à toutes les perſonnes qui vous honorent comme moi. Elle eſt glorieuſe dans ſes circonſtances, & ſera ſans doute avantageuſe dans ſes ſuites. Vous avez relevé le cœur des Troupes, ruiné l'Armée des ennemis, affermi l'Etat & la Religion par le gain de cette bataille; & je ne

doute pas que cet heureux événement ne ſoit un renouvellement de proſpérités, & un acheminement à la paix, qui vaut encore mieux que les victoires. La joie a été générale, ſur tout en ce pays, non-ſeulement par l'interêt qu'on a aux progrès des Armes des deux Couronnes, mais encore par la part qu'on y prend à votre gloire. Je prie le Seigneur qu'il continuë à bénir votre prudence & votre valeur. Perſonne ne le ſouhaite plus, Monſieur, & n'eſt avec plus de reſpect que moi, votre, &c.

A Niſmes, ce 17. Mai 1707.

LETTRE CCXCIII.

De civilité au même.

J'Appris ici, Monſieur, votre maladie dans le tems qu'elle commençoit à diminuer, & j'en fus affligé & conſolé tout à la fois : Meſdames de Caſtres & de Villeneuve vous plaignoient beaucoup d'être éloigné de leurs ſecours. M. le Duc de Roquelaure a reçû vos ordres : vous ſerez avec nous, & vous remettrez la paix à Sommieres & dans la Province. Je voulois vous aller voir d'ici, mais on m'a fait peur des chemins. Je vous ſouhaite une ſanté parfaite, & ſuis, Monſieur, parfaitement, votre, &c.

A Montpellier, ce 22. Mai 1707.

LETTRE CCXCIV.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

MAdame de la Lande, ma chere Fille, dont vous connoiſſez la vertu, & qui de ſon côté connoît la vôtre, veut bien ſe charger de vous rendre elle-même cette lettre. Je reçus celle que vous eûtes la bonté de m'écrire à votre retour à Alais, pleine d'amitié & de regret d'avoir fait ſi peu de ſéjour dans un païs où vous aviez été ſi deſirée, & où vous paroiſſiez avoir eu quelque deſſein & même quelque inclination à paſſer du moins encore un jour. J'ai fait depuis ce tems-là un voïage à Montpellier : On m'y a retenu huit jours ; j'en ai demeuré trois à Caveirac, où M. le Duc & Madame la Ducheſſe de Roquelaure m'ont fait l'honneur de me venir voir. Je vous fais cette relation de mes pelerinages, afin que vous ſçachiez que ce n'eſt ni indifférence ni manque d'attention, ſi je ne vous ai plutôt répondu.

Ç'auroit été une aſſez bonne occaſion que le voïage de Madame de la Lande, ſi M. votre père n'eût été incommodé. On ne peut trouver mauvais que vous vous attachiez à ces premiers & principaux devoirs que la nature, la raiſon & la Reli-

gion vous inſpirent. C'eſt un attachement qui réjoüit le pere & qui fait honneur à la fille. La Providence régle ainſi nos occupations & nos jours, & rien n'eſt ſi Chrétien que de ſe ſoumettre à toutes les petites ſujettions qu'elle nous impoſe. Il faut ſe faire une eſpèce de plaiſir d'une obligation d'état, quand même il en coûteroit quelque choſe à notre amour propre.

M. de Merez qui eſt ſur le point de s'en retourner, vous dira les nouvelles de notre Chapitre, & vous aſſûrera auſſi bien que Madame de la Lande, qu'on ne peut être plus à vous, ma chere Fille, que je le ſuis, &c.

A Niſmes, ce 1. *Juin* 1707.

LETTRE CCXCV.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

JE m'étois toujours bien attendu, Monſieur, que vous feriez parler de vous; mais je ne croyois pas que ce fût ni ſi promptement, ni ſi hautement. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit guéres oſé tenter, & qu'on avoit quelquefois vainement tentée. Il n'y a point de barriere ſi impénétrable que vous ne forciez, & l'Allemagne a beau vous oppoſer des ri-

vières & des lignes qui ſemblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangères ; vous paſſez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la Campagne. On vous craint, on fuit devant vous. Soldats, Officiers, Généraux ſe ſauvent comme ils peuvent, & vous finiſſez une grande action ſans aucune perte. Vous voilà donc, Monſieur, à Raſtat dans le Palais du feu Prince de Bade, ou pour mieux dire, dans le vôtre, bien tranquille & bien à votre aiſe, prêt à vous promener dans le Virtemberg, & peut-être à paſſer juſqu'aux rives du Danube pour aller abatre la ſuperbe pyramide d'Hocſtet, & remettre les marques de votre ancienne victoire, peut-être par une nouvelle. Le Roi de Suede n'a qu'à marcher : vous lui avez applani les voies, s'il veut rétablir ſes Couſins. J'eſpere que les ſuites de cet heureux commencement ſeront glorieuſes. Je vous en félicite par avance par l'interêt ſincère que je prends à tout ce qui vous regarde, & par l'attachement & le reſpect particulier avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Juin 1707.

LETTRE CCXCVI.

De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Depuis ces heureux jours que j'ai eu l'honneur de paſſer avec votre Excellence, je ſçais qu'elle a fait quelques petits voyages dans ſes terres. J'en ai fait quelqu'un auſſi à Montpellier pour aller dire adieu à Madame la Ducheſſe de Roquelaure, qui a bien voulu me venir voir depuis à Caveirac. J'appris avec plaiſir, Monſeigneur, de vos nouvelles par deux Dames qui paſſèrent ici pour aller prendre les bains de Balaruc. Elles ſe trouvèrent en grand danger d'être mal logées, mal nourries, mal couchées, mauvais préparatifs pour les remédes qu'elles vont faire, & pour la ſanté qu'elles vont chercher. Sur la Lettre que vous leur avez accordée, & ſur l'honneur de votre amitié dont elles ſe ſentent fort honorées, elles auroient dû venir deſcendre chez moi : Avec de tels paſſeports, qu'avoient-elles à craindre & à ménager? Je fus aſſez heureux pour les tirer à peu près de la miſére

où elles étoient. Elles vous divertiront, Monſeigneur, du récit de leurs premières avantures. Je les attends à leur retour, perſuadé qu'elles en auront d'autres toutes agréables à vous raconter. J'ai reçû la lettre de votre Excellence au ſujet de votre vaſſal de ſaint Laurens des Arbres : Il ne parle point de ſon engagement, que nous n'aurions pas beaucoup de peine à rompre, ſi les choſes ſont comme il les dit; mais il ſe trouve redevable de bien des procédures. Je lui ai dit de venir à moi quand il faudra parler & agir pour lui... J'ai été fort en peine de vos fluxions : Elles ont ſans doute paſſé. J'embraſſe de tout mon cœur le petit aimable neveu, & j'aſſure de mes reſpects M. le Comte Gros, & toute votre compagnie. M. l'Abbé de N..... aſſurera auſſi votre Excellence de l'attachement ſincère & de la parfaite vénération avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 10. *Juin* 1707.

LETTRE CCXCVII.

De civilité au même.

MONSEIGNEUR,

Vos Dames ont fait leur voyage ſous les auſpices de votre Excellence, aſſez agréablement, ce me ſemble. On les a reçûës par tout comme des perſonnes que vous honorez de votre eſtime, méritant de l'être. Elles joignent à beaucoup d'eſprit, beaucoup de douceur & de politeſſe, & ſont les dignes oüailles d'un tel Paſteur. Je ne ſçais ſi elles ont eu toute la ſatisfaction qu'elles eſpéroient des eaux qu'elles étoient allées chercher ; mais il paroît qu'elles en rapportent une bonne ſanté. Je reconnois, Monſeigneur, la grace que vous m'avez faite de me procurer leur connoiſſance. Elles auront le plaiſir de vous raconter agréablement leurs avantures toutes agréables, mais ſçachant la bonté que vous avez pour moi, & ayant bien connu l'attachement & le reſpect que j'ai pour vous, elles auront bien ſoin de vous dire, que perſonne n'honore plus parfaitement votre mérite, & n'eſt avec plus de vénération, Monſei-

gneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nîſmes, ce 17. Juin 1707.

LETTRE CCXCVIII.

De piété à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit.

LE Pere Picot votre Provincial, ma chere Sœur, m'a rendu votre lettre, & m'a fort conſolé par tout le bien qu'il m'a dit de vous. Vous ne m'en dites pas tant vous-même, ſoit que vous vous défiez de votre vertu, vous ſentant imparfaite, ſoit que vous vouliez me la cacher, étant humble comme vous devez l'être. Je m'ennuyois, il eſt vrai, de ne point recevoir de vos nouvelles: Vous ſçavez l'interêt que j'ai toujours pris à tout ce qui vous regardoit, & vous ne devez pas douter que je n'en prenne encore plus à tout ce qui vous ſanctifie, votre ſalut m'étant encore plus cher que votre ſatisfaction. J'ai toujours demandé à Dieu qu'il vous fît oublier le monde, qu'il vous inſpirât ce que vous deviez faire pour lui, qu'il vous fortifiât dans votre vocation, & qu'il vous conduisît dans ſes voies avec beaucoup de douceur & de paix. C'eſt ce repos que je vous ſouhaite ſur toutes choſes, étant plus que

perſonne du monde, ma très-chere Sœur, tout à vous, &c.

A Niſmes, ce 20. Juin 1707.

LETTRE CCXCIX.

Compliment à Monſeigneur l'Archevêque de Saragoſſe.

MONSEIGNEUR,

Quel bonheur! quelle joie pour moi de revoir votre aimable caractère, & de penſer que voilà préſentement les chemins ouverts à notre commerce! J'ai eu l'honneur d'écrire quelquefois à votre Excellence dans les commencemens de la révolte de vos Peuples; mais j'ai bien jugé que mes lettres n'avoient pû pénétrer juſqu'à Saragoſſe, & que des gens qui n'étoient pas fidéles à vous honorer, ne ſeroient pas fidéles à vous les rendre. J'ai appris depuis par divers endroits les mouvemens de votre zéle pour la Religion & pour le ſervice du Roi, la conſtance que vous avez eu à ſouffrir perſécution pour la juſtice, ſoutenant vos Diocéſains opprimés par vos ſecours & par vos conſeils, & refuſant de fléchir le genoüil devant des Dieux étrangers, & d'entre-

tenir les Hérétiques & les Rébelles des dépoüilles du Sanctuaire. Je ne puis aſſez vous témoigner la douleur que j'ai eüe de vous ſçavoir entre les mains d'une populace ingrate & indigne d'un ſi ſage & ſi ſaint Paſteur.

Vous avez eu raiſon, Monſeigneur, de réprimer l'audace des Prêtres & des Religieux, qui contre les Régles de leur Ordre & de leur Sacerdoce, ſe ſont élevés contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Vous réduirez tout à la fidélité & à l'ordre. Je me réjoüis de vous voir préſentement en état de repos & de paix, & je ſuis avec tout le reſpect & la vénération poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 26. Juin 1707.

LETTRE CCC.

Compliment de condoléance à Meſdames de Toiras & de Bernis, ſur la mort de leur Mère.

VOus perdez, Meſdames, la meilleure Mère du monde. Je perds la meilleure amie, & le ſiécle perd la plus vertueuſe Dame qu'il eut. Je ne reconnus en elle aucun défaut, & j'y trouvai toutes les vertus. Autant de bonté que de ſageſſe, autant de religion que de raiſon. Quoique ſon âge nous dût préparer à ſa mort, elle vivoit ſi bien, elle avoit ſi bien vécu, qu'on ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter qu'elle vécût beaucoup davantage. Dieu a voulu l'appeller à lui, elle eſt ſainte, elle eſt heureuſe. Profitons des exemples qu'elle nous laiſſe; regrettons enſemble la perte que nous faiſons. Je ſouhaite que le Seigneur vous conſole, & que vous me croyiez, Meſdames, auſſi parfaitement que je le ſuis, votre, &c.

A Niſmes, ce 28. Juin 1707.

LETTRE CCCI.

De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Vos Dames ſont les plus obligeantes du monde : Votre Excellence leur a inſpiré des ſentimens d'une reconnoiſſance que je n'ai pas méritée. Elles m'ont fait l'honneur de m'écrire des lettres honnêtes, agréables, telles qu'elles ſeroient ſi vous les aviez dictées. Mais quoiqu'elles m'ayent fait plaiſir par leur politeſſe, leurs remercimens n'ont pas laiſſé de me cauſer quelque confuſion. L'affaire que votre Excellence a eu la bonté de me recommander qui regarde un jeune homme de cette Ville qu'on pourſuit criminellement, eſt aſſez difficile à accommoder. Des coups de bâton donnés à un homme glorieux & bien apparenté ne ſe pardonnent pas ſi-tôt, ni ſi aiſément. Il faut laiſſer un peu châtier l'inſolence de l'un, & calmer les reſſentimens des autres, après quoi je m'en mêlerai. J'ai déja pris quelques meſures pour cela... Pour les réflexions morales & politiques, Mon-

ſeigneur, ſur les conjonctures préſentes des guerres & des diviſions de l'Europe, c'eſt une matière bien ample & bien triſte. Le Duc de Vendôme & Mylord Marlebouroug ſe regardent : Chacun voudroit; mais aucun n'oſe. Le Maréchal de Villars parcourt & ravage une partie de l'Allemagne : tout cela tend, conjointement avec la Roi de Suede, à rétablir les Electeurs de Baviere & de Cologne. M. le Duc d'Orleans & le Maréchal de Barvvik aſſiégent Lerida, & prétendent réduire la Catalogne, & ramener le Portugal. Ces guerres-là ſont des acheminemens à la paix.... Ce qui nous touche le plus & de plus près, ce ſont les projets du Duc de Savoye & du Prince Eugene : Deux Généraux braves, ruſés, portés par inclination à nous nuire. Ils l'auroient fait plus ſûrement, s'ils euſſent commencé plutôt. Tout étoit conſterné ; mais je vois par les nouvelles que j'apprends que tout ſe raſſure. Nous ſçaurons bientôt à quoi il faudra nous en tenir : On ſe prépare par tout... Pour ce qui regarde les déſordres que les Allemans font dans Rome & aux environs, vous en ſçavez, ſans doute, plus de nouvelles que nous. Le ſaint Pere a toujours été ſi bon, ſi indulgent, ſi attentif à éviter la partialité, & à ménager les droits des Couronnes. Sa dignité

& ſa ſageſſe, jointe à ſa piété devoient lui attirer plus de vénération & de repos. Pluſieurs croïent qu'on n'auroit pas mal fait de ſe précautionner contre ces paſſages de troupes féroces, & que des contributions qu'on a levées pour elles, on auroit pû lever de bonnes troupes pour les arrêter. Pardonnez-moi mes raiſonnemens, & croïez-moi avec tout l'attachement & le reſpect poſſible, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 8. Juillet 1707.

LETTRE CCCII.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

IL y a bien long-tems, ma chere Fille, que vous n'avez reçû des marques de mon ſouvenir, quoique vous me ſoïez toûjours préſente dans mon affection & dans mes prières. J'ai eſſuyé depuis ce tems-là beaucoup de fatigues, tant pour remplir les devoirs de la vie, que pour accomplir les fonctions de mon miniſtère, mais nous ne ſommes hommes ni Evêques que pour cela. Ce qui me conſole, & qui ſans doute vous fait plaiſir par l'amitié que vous avez pour moi, c'eſt que ma ſanté n'a point été altérée, & que Dieu par ſa grace me l'a conſervée,

ſans que j'aye pris aucun ſoin de la conſerver moi-même.

Nous ne ſommes remplis ici que de triſtes idées. Cette maiſon de Caurriſſon que nous avions vûe ſi floriſſante, eſt preſque perduë. Le Comte mort ſubitement, l'Abbé quelques mois après, ſans préparation, ſans confeſſion; quelles morts! mille dettes, mille procès, mille chagrins. Y a-t-il rien de plus triſte & qui marque plus le néant & la fragilité des choſes humaines? Nous avons auſſi perdu Madame de Bernis, une des plus ſages & des plus vertueuſes femmes que j'aye connues. Elle eſt morte dans la paix du Seigneur, après une aſſez longue vie toute remplie de vertus & de bonnes œuvres juſqu'à la défaillance de la nature. Ce ſont des nouvelles qui doivent donner un grand dégoût du monde.

Toute la Provence eſt menacée d'une terrible irruption du Duc de Savoye. Il nous fera tout le mal qu'il pourra, non pas peut-être tout celui qu'il voudroit; mais qu'eſt-ce que d'avoir un peu de Religion? on regarde tous ces événemens comme des effets ou de la juſtice de Dieu qui nous punit, ou de ſa miſéricorde qui nous avertit & nous appelle à pénitence, ou de ſa Providence qui nous fait voir les vanités de toute eſpèce, la plûpart du tems confondues.

Je vous envoie, ma chere Fille, une hiſtoire de Théodoſe que vous aviez eu deſſein de lire, en deux petits volumes, juſqu'à ce que j'aye pû vous en faire relier un autre plus proprement. Les chaleurs ſont grandes ; conſervez-vous, & me croyez, ma très-chère Fille, bien cordialement à vous, &c.

A Niſmes, ce 16. Juillet 1707.

LETTRE CCCIII.

De civilité à M. le Comte Gros.

A Quoi pouvez-vous, Monſieur, attribuer le ſouvenir qu'on a de vous qu'à vous même, & à l'eſtime qu'on a de vous, quand on a l'honneur de vous connoître ? Tous ceux qui ſont attachés à Monſeigneur l'Archevêque ne peuvent manquer d'être vertueux ou de le devenir auprès de lui, & j'ai intérêt qu'on croye que ceux qu'il honore de ſon amitié la méritent. Je ſuis bien confus de n'avoir pas encore pû aller rendre mes reſpects à ſon Excellence : certaines affaires imprévûes me menèrent juſqu'aux chaleurs, & je craignis moins d'être incommodé, que d'être incommode à notre illuſtre Prélat. Dès que la ſaiſon ſera plus tempérée, & le bruit de la guerre fini,

j'irai m'acquiter du plus juſte & du plus agréable de mes devoirs. C'eſt alors que je pourrai vous dire que perſonne n'eſt plus parfaitement que moi, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 29. Juillet 1707.

LETTRE CCCIV.

A M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur un bruit déſavantageux qu'on avoit répandu contre lui.

MONSEIGNEUR,

J'ai appris avec chagrin les mauvaiſes impreſſions que des gens mal-intentionnés ou mal informés ont voulu donner de la conduite de votre Excellence en faveur du Duc de Savoye contre les interêts de la France. J'en ai parlé à M. le Duc de Roquelaure, & à M. de Baſville, qui logèrent hier chez moi, d'une manière à leur ôter tout ſoupçon d'une partialité factieuſe ni même indiſcréte, & je les ai trouvés entièrement prévenus de votre zéle pour le bien public, & de votre ſageſſe pacifique. Auſſi je puis vous aſſurer qu'ils n'ont aucune part aux lettres qu'on a écrites à la Cour là-deſſus. Je leur ai fort repréſenté, Monſeigneur, que vous n'étiez

capable ni de tenir des discours, ni de former des desseins qui ne fussent convenables à votre Episcopat, dont vous remplissez si dignement toutes les fonctions : Qu'il ne faudroit pas s'étonner, si étant né sujet du Duc de Savoye, vous aviez pour lui quelque affection particulière, mais que cela n'alloit ni à vous mêler de ses guerres, ni à porter préjudice au païs ni aux Princes qu'il veut attaquer : Que vous n'avez que des pensées de paix, & que votre caractère, autant que je l'ai pû connoître, est un caractère de douceur & de prudence apostolique. Je suis assûré que tout Avignon leur dira la même chose. Ils ont pourtant des ordres de la Cour qui feront peut-être quelque peine à ceux qui gouvernent. Je suis persuadé que tout cela s'adoucira. Le siége de Toulon n'avance point. Nos troupes ont eu le tems de s'assembler. La Ville est bien munie, & résoluë à se bien défendre. La guerre cessera, & nous n'aurons plus tous ces embarras, dont il faut espérer que la miséricorde de Dieu nous délivrera. Je prie votre Excellence d'être persuadée de la part que je prends à tout ce qui la regarde, du desir que j'aurois de la servir, & du respectueux attachement avec lequel je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nismes, ce 11. *Août* 1707.

LETTRE

LETTRE CCCV.

De compliment & de nouvelles à M. le Maréchal Duc de Villars.

J'Aurois eu l'honneur, Monſieur, de vous écrire quelquefois durant le cours de votre glorieuſe Campagne : Mais vous étiez ſi loin de nous, que nous vous avions preſque perdu de vûë. Il eût fallu vous faire tous les jours nouveaux complimens, & vous aviez bien d'autres occupations que de lire des lettres inutiles. Vous ſçavez d'ailleurs que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre gloire. Je laiſſe-là vos grands & heureux ſuccès, & me réjoüis avec vous, Monſieur, du don que le Roi vient de faire à Madame votre Sœur de l'Abbaye de Chelles, ſœur que je ſçais que vous aimez tendrement; Abbaye poſſédée autrefois & préſentement même deſirée par des Princeſſes. Mais dans l'état des affaires préſentes, vous êtes un dangereux concurrent, & les graces du Roi ne peuvent plus raiſonnablement tomber que ſur vos ſervices.

Le Duc de Savoye après nous avoir fait peur, a eu peur auſſi ; il a décampé la nuit du vingt-un au vingt-deux, ne pouvant

prendre Toulon ; pour ſa conſolation il l'a bombardée, & n'étant pas en état de faire le mal qu'il vouloit, il a fait celui qu'il a pû. S'il fût venu huit jours plutôt, nous étions mal dans nos affaires, mais il a donné le tems aux précautions & au renforcement des troupes, & faute de diligence & de bonnes meſures, il a manqué ſon coup. M. de Medavi ſuit cette armée dans ſa retraite. Je ſçais bien que pareille armée iroit bien vîte devant vous, & qu'il lui en coûteroit pour le moins ſon arrière-garde. On nous dit ici que vous n'êtes pas loin des ennemis : cela nous fait eſpérer quelque victoire ; je vous la ſouhaite, & ſuis avec un véritable & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 24. Août 1707.

LETTRE CCCVI.

De compliment & de félicitation à Madame la Maréchalle Ducheſſe de Villars.

LE Roi, Madame, ne pouvoit donner à Madame votre belle-Sœur un plus noble & plus digne préſent que l'Abbaïe de Chelles ; des Princeſſes l'ont poſſédée, des Princeſſes peut-être l'ont deſirée ; & vous l'avez heureuſement obtenuë. Cette grace vous doit être d'autant plus agréable, qu'elle approche de vous une perſonne qui vous eſt chère, & qu'elle fait voir l'eſtime & la conſidération que Sa Majeſté a pour les ſervices du Frère, & pour la vertu de la Sœur. Je vous prie de croire que perſonne ne prend plus de part que moi à votre ſatisfaction, & ne peut être plus reſpectueuſement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 25. Août 1707.

LETTRE CCCVII.

De civilité & de piété à une Demoiſelle ſur la mort de M. ſon Pere.

J'Apprens, ma chere Fille, que vous avez perdu M. votre Pere, & je ne doute pas que vous n'en ayez été fort touchée, quoique ſon âge, ſes infirmités & ſa propre réſignation dûſſent vous y avoir préparée. Vous avez vû durant long-tems devant vos yeux l'image des foibleſſes & des fragilités humaines, & je m'imagine que vous en avez profité. A quoi ſert une vie longue, qu'à nous rendre plus reſponſables à Dieu, du tems que nous en avons paſſé ſans le ſervir! Ces ſortes de morts laiſſent d'ordinaire à des familles auſſi nombreuſes que la vôtre, outre l'affliction qu'elles cauſent, certains embarras inévitables qu'il faut eſſuïer. Vous vous dites à vous-même tout ce que je pourrois vous dire de raiſonnable; votre bon eſprit réglera les ſentimens de votre bon cœur, & vous trouverez dans le fond de votre piété les conſolations qui viennent de Dieu, & qui ſeules ſont ſolides & véritables. Je fais, ma chere Fille, toutes les réflexions que je dois ſur votre état. Vous voilà préſen-

tément preſque libre. Je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi pour votre repos ou pour votre ſanctification, & ſuis plus que jamais, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Septembre 1707.

LETTRE CCCVIII.

De piété à Madame d'Arnaud.

JE ne puis que loüer, Madame, les bonnes diſpoſitions où vous êtes de vous détacher de tout ce qui peut vous retenir encore au monde, & de penſer ſérieuſement à votre ſalut. Les embarras que cauſent les affaires, les dégoûts qu'elles attirent, les paſſions qu'elles excitent, les occaſions qu'elles donnent d'offenſer Dieu, ou du moins de l'oublier, ſont des motifs de converſion & de retraite qu'il ne faut pas négliger, lorſque le Ciel nous les fait ſentir. Il eſt juſte que vous terminiez votre procès, & que vous mettiez ordre à vos affaires domeſtiques, afin que dans une parfaite tranquillité d'eſprit & de cœur, vous puiſſiez, libre de toute affection mondaine, & toute occupée de l'Eternité, vous conſacrer au Seigneur, ſi vous en avez l'inclination & le courage. Eprouvez-vous, Madame,

priez, demandez à Dieu la grace de vouloir ce qu'il veut de vous, & celle de l'accomplir. Si vous avez quelque vûë de vous deſtiner au ſervice des pauvres, accoutumez-vous à exercer la charité par les aſſiſtances que vous leur donnerez. Quand vous aurez bien affermi votre vocation, & que le tems ſera venu de l'exécuter, vous voudrez bien m'en donner avis, afin que je ſçache ce que je puis contribuer de ma part à cette bonne œuvre.

Ce n'eſt pas tant à vous qu'à la vérité que j'ai rendu le témoignage dont vous me remerciez. Madame la Préſidente de M... me paroît bien intentionnée à vous rendre ſervice. Pour moi, je ſuis véritablement, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 22. Septembre 1707.

LETTRE CCCIX.

De civilité à une Demoiſelle qui avoit perdu M. ſon pere, & qui ſongeoit à ſe retirer.

JE ne ſçais pourquoi, ma chère Fille, la lettre que je vous écrivis ſur la mort de M. votre Pere, vous a été rendue ſi tard. Je connois aſſez votre cœur pour croire qu'il a été vivement touché de la perte que vous avez faite, & vous connoiſſez aſſez le mien, pour être aſſurée que je vous plains ſincèrement, & que je compatis à toutes vos peines. Je vois bien qu'il vous faut quelque tems pour vous conſoler dans votre famille, & pour mettre quelque ordre aux affaires domeſtiques qui vous regardent; mais après cela il ſera tems de rompre des liens qui vous pèſent depuis quelques années, & de réſoudre de quelle manière vous voulez vous donner à Dieu. J'ai appris que malgré votre affliction, votre ſanté étoit aſſez bonne. Conſervez-la pour l'employer au ſervice de celui qui vous la donne. Comptez toujours que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui peut contribuer à votre conſolation & à votre ſanctification, & que je ſuis à vous, ma

chere Fille, avec une affection toute paternelle, &c.

A Niſmes, ce 25. Septembre 1707.

LETTRE CCCX.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvik, Grand d'Eſpagne.

QUelque plaiſir, Monſieur, que nous ait fait la retraite du Duc de Savoye, je lui ai ſçu mauvais gré de ne vous avoir pas donné le tems de venir du moins juſqu'à Niſmes. Ce qui me conſole, c'eſt de ſçavoir que le Roi d'Eſpagne vous attendoit pour vous faire toutes les graces, je ne dis pas que vous méritez, mais qu'il eſt en état de vous faire, en reconnoiſſance des ſervices importans que vous lui avez rendus. Comme vous ſervez deux Rois en même-tems, Monſieur, nous eſpérons que S. M. Très-Chrétienne ſuivra bien-tôt l'exemple de S. M. Catholique, & par des bienfaits qui ſeront plus conſidérables, & qui vous approcheront plus de nous, vous marquera l'eſtime qu'elle fait de votre piété, de votre valeur, de votre ſageſſe. Je prie le Seigneur que la paix, à laquelle vous aurez beaucoup contribué, vous ramene dans ces Provinces, & nous

donne lieu de vous renouveller, au moins à votre paſſage, le ſincère & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 1. Octobre 1707.

LETTRE CCCXI.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de ſaint Jean d'Aix.

VOus avez encore, Monſieur, tout le feu de votre jeuneſſe, & l'on diroit que vous avez paſſé votre vie à faire des vers. Ce que je trouve de plus loüable, c'eſt que vous choiſiſſez de bons ſujets pour faire de beaux vers. Le mérite ne peut échaper à votre eſtime. Vous ne pouvez ſouffrir que le monde ignore ce qu'il doit honorer, & vous vous chargez de faire valoir les vertus Civiles & Eccléſiaſtiques qui ſont d'une grande utilité ou d'un grand exemple. M. Arnoux & M. l'Evêque de Toulon ſont deux caractères qui vous font honneur auſſi bien qu'à eux. Vous avez fait grand plaiſir à Madame de Baſville. Faites-moi celui de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, Monſieur, &c.

A Niſmes, ce 2. Octobre 1707.

LETTRE CCCXII.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Baſtide.

J'Ai reçû, Monſieur, votre livre de l'incrédulité des Déïſtes confonduë par Jeſus-Chriſt. M. Jurieu a toujours eu des opinions extraordinaires ; & ſe croyant inſpiré de Dieu, lors même qu'il s'abandonnoit à ſon imagination déréglée, il s'eſt fait divers ſyſtêmes de Religion que ceux de ſon parti même n'ont pû approuver. Il ne lui reſtoit plus après avoir ſoûtenu ſes viſions & celles des Fanatiques, qu'à favoriſer celles des Juifs ſur la venuë du Meſſie. Vous êtes loüable, Monſieur, d'avoir armé votre zéle contre une ſi pernicieuſe doctrine, qui dément tous les témoignages ſacrés, qui ſe moque des Prophéties, qui ſous de vaines eſpérances couvre l'accompliſſement des véritables promeſſes, qui détruit les myſtères de Jeſus-Chriſt, qui tend enfin à annuller le traité de ſa nouvelle alliance, & à ruiner l'Egliſe chrétienne juſqu'au fondement. Vous avez eu dequoi employer toute votre érudition pour la défenſe de tant de vérités combatuës. Les Prophêtes, les Apôtres, Jeſus-Chriſt même

vous ont fourni des armes invincibles. Vous avez éclairci les anciens Oracles, rendu les Prophêtes intelligibles, fait valoir le nouveau Teſtament par l'ancien, & l'ancien par le nouveau, & vous avez fait connoître aux incrédules Déïſtes, s'ils ont voulu l'entendre, que Jeſus-Chriſt eſt le Fils du Dieu vivant. Je ne doute pas que Jurieu ne ſoit reconnu pour tel qu'il eſt avec ſon opinion des Milenaires miſérablement renouvellée. Je vous rends mille graces de votre ſouvenir & de votre préſent; & ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 8. Octobre 1707.

LETTRE CCCXIII.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry.

ON m'a rendu ſoigneuſement, Monſieur, un exemplaire de la belle Diſſertation que vous avez faite ſur les Oraiſons funébres. Elle eſt remplie de pieux enſeignemens, & de réflexions judicieuſes qui ramenent cette eſpèce d'éloquence à ſon véritable point, qui eſt la religion & la raiſon dont elle ſortoit quelquefois. Vous avez fort bien raiſonné ſur les règles qu'il faut obſerver, & ſur

les qualités qu'il faut avoir pour ſe ſoutenir dans ces éloges ſinguliers, où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans & rendre à Dieu comme un tribut des louanges & des fragilités humaines. Si j'avois encore été dans ces ſortes d'occupations, j'aurois été fâché que vous euſſiez ainſi découvert tous les ſecrets de notre art. Je dis notre art; car vous l'avez fort noblement exercé, & vous pouviez bien, au lieu des exemples que vous avez cité de nos ouvrages, en mettre raiſonnablement des vôtres. Vous avez ſuivi votre modeſtie & votre amitié dans cette Diſſertation. Je l'ai lûë avec plaiſir & avec pudeur, & je ne puis vous dire combien j'ai été touché des marques de tendreſſe & d'eſtime que vous y avez répanduës ſur mon ſujet. Je vous prie de me les conſerver, & de croire que perſonne ne ſouhaite plus de vous voir en l'état où votre mérite vous devoit avoir mis il y a long-tems, & n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 28. Octobre 1707.

LETTRE CCCXIV.

De civilité au Pere Vignes, ſur la mort de M. le Marquis de Villefranche.

VOus avez eu raiſon, mon Révérend Pere, de croire que je ſerois touché de la perte de M. le Marquis de Villefranche, lorſque vous m'avez écrit ſa mort. Je l'honorois ſi parfaitement, & il avoit tant de bonté & d'amitié pour moi & pour ma famille, que quoique je duſſe être préparé à recevoir une auſſi fâcheuſe nouvelle, par le triſte état où je l'avois vû, je n'ai pas laiſſé d'être pénétré de la perte d'un ſi bon & véritable ami, que je regrette beaucoup; la ſeule conſolation qui nous reſte, c'eſt la réſignation que vous marquez qu'il a eue à la volonté de Dieu, & la mort chrétienne qu'il a faite. Je ne puis aſſez loüer la généroſité & la reconnoiſſance de M. le Comte de Villefranche envers Madame ſa belle-ſœur. Cela ne m'a pas ſurpris, connoiſſant depuis long-tems le bon cœur de cette famille. Je partirai dans ſept ou huit jours pour les Etats. Je me recommande toujours à vos bonnes prières. Je ſuis très-véritablement, mon RévérendPere, votre, &c.

A Niſmes, ce 13. Novembre 1707.

LETTRE CCCXV.

A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établiſſement d'une Confrérie de Pénitens.

IL a pris ici à nos gens, Monſieur, une nouvelle eſpèce de folie, dont vous allez être ſurpris. Nous en avons vû de Fanatiques : d'autres ont vécu & vivent encore en Athées ; en voici qui veulent à quelque prix que ce ſoit, ſe faire Pénitens blancs. Il y a quelques années, dans le tems même des troubles, on me fit preſſentir ſi je voulois établir une Confrérie de Pénitens ; qu'il étoit honteux que Niſmes n'eût pas des gens de cette dévotion & de cet habit ; que cet Ordre étoit fort du goût des nouveaux Convertis ; qu'au reſte, en faveur de mon nom, on les appelleroit les Confrères du Saint-Eſprit. Comme c'étoit alors la mode des imaginations & des fantaiſies, je pardonnai celle-là ; & je me contentai de leur dire, que des aſſemblées de nouvelle inſtitution, & des Proceſſions maſquées n'étoient guéres de ſaiſon en ce païs-ci. J'avois cru que l'affaire finiroit là. J'appris dans la ſuite que la ferveur de ces gens de bien ne faiſoit que croître, qu'ils tâchoient ſourdement de s'attirer des camarades ; qu'ils avoient retenu la

Chapelle du Préſidial ; qu'ils ſollicitoient une Bulle à Rome, & qu'ils eſpéroient que le Saint Pere auroit pitié de la Ville de Niſmes, & lui accorderoit pour la rendre ſainte, une Compagnie de Pénitens. J'écoutois encore ces diſcours comme des contes faits à plaiſir, lorſque je vis venir chez moi cette vénérable troupe deſtinée à réparer par ſa piété tous les péchés commis par les Hérétiques, & même par les Catholiques. Les deux Chefs de ces Meſſieurs étoient, M.... qui portoit la Bulle, & qui me la préſenta, homme qui n'avoit jamais donné de ces eſpérances de Religion, qui n'a pas laiſſé d'avoir ſes avantures ſcandaleuſes, & dont la vie auroit à la vérité b ſoin d'être pénitente. L'autre eſt le ſieur... qui n'ayant pû vivre en repos dans la Confrérie du Saint-Sacrement, dont il étoit, voudroit ſe faire fondateur d'une autre, dont il fût le maître. Ils m'expliquèrent leurs deſirs, & je leur répondis qu'on s'étoit paſſé ſi long-tems dans Niſmes de ces ſortes de Congrégations, qu'il y avoit tant d'autres moïens de ſe ſanctifier ; qu'ils avoient leurs Paroiſſes, où ils pouvoient aſſiſter aux ſaints Offices ; que le nom de Pénitent n'étoit rien, ſi l'on ne faiſoit pénitence, & que pour ſe diſpoſer à la pénitence, il falloit

quitter les mauvaiſes habitudes & les mauvais commerces qu'on avoit : Qu'à l'égard de la Compagnie qu'ils vouloient établir, je croyois que cet établiſſement ne convenoit ni à la Religion de mon Diocèſe, ni peut-être aux affaires préſentes de la Ville & de la Province. Je pris la Bulle, où le Pape leur accorde ce qu'ils ont demandé pour l'érection de leur Confrérie ; je la leur rendis, & leur conſeillai de n'y plus penſer. Depuis ce tems-là, ils ont eu l'inſolence de me faire faire trois ſignifications, dont je me ſuis moqué. Mais enfin, ce dernier acte que j'ai l'honneur de vous envoyer, m'a paru aller un peu trop loin. Je ſçais bien que ni le Pape ni le Parlement ne me peuvent obliger d'établir une Confrérie dans mon Diocèſe malgré moi. Mais les tracaſſeries ſont toujours déſagréables, & je crois que vous aurez la bonté d'arrêter ces fous par autorité, citer inceſſamment devant vous le ſieur... & ceux qui ſont nommés dans l'acte, faire entendre que vous vous informerez des autres, leur faire une bonne réprimande, leur ordonner de me venir faire ſatisfaction, & de ſe déſiſter de cette folle prétention. M. le D. de R... voudra bien, ſi le cas y échoit, leur faire auſſi ſa petite correction. Je ſuis, &c.

A Niſmes, ce 17. Novembre 1707.

LETTRE CCCXVI.

De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai ſçu, Monſieur, que vous êtes arrivé à la Cour, que vous y avez été reçu comme vos ſervices le méritoient, & que vous avez pris quelque tems, comme de raiſon, pour vous délaſſer des fatigues de votre dernière Campagne. Je ne vous crois pas fort en repos pourtant. La gloire que vous avez acquiſe ne vous occupe point; vous ſongez à celle que vous voulez acquerir, & je ſuis fort trompé, ſi vous n'avez déja fait les projets que vous devez exécuter le printems prochain. Les Allemands ont beau prendre des réſolutions de diligence, je compte que vous les préviendrez, & qu'ils ſeront encore dans leurs maiſons, que vous ſerez ſur les bords du Rhin. Nous ſommes ici tenant les Etats de la Province. Vous ſçavez nos occupations. Harangues, viſites, affaires, don de trois millions, & autres commiſſions aſſez ennuyeuſes. Ce qui nous fait plaiſir, c'eſt de parler ſouvent de vous avec M. de Baſville, qui peut vous aſſurer de l'attachement & du reſpect ſincère avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 4. Décembre 1707.

LETTRE CCCXVII.

De civilité & de compliment à M. l'Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

C'auroit été pour moi une agréable ſurpriſe de voir arriver votre Excellence, & ç'auroit été une grande joie pour tous nos Etats aſſemblés, de voir un Prélat dont on connoît déja le mérite, & qui gagne toujours beaucoup à ſe montrer. Mais nous ne pouvons qu'être édifiés de l'application que vous donnez à vos fonctions Epiſcopales, & nous ſacrifions notre plaiſir à votre zèle. Vous aurez, Monſeigneur, plus de loiſir, & nous plus de bonheur une autre année. Vous verrez alors combien vous êtes honoré de tous ceux qui ont l'honneur d'être vos Confrères, & principalement de celui qui eſt avec tout l'attachement & tout le reſpect poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 6. Décembre 1707.

LETTRE CCCXVIII.

De civilité & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe.

MONSEIGNEUR,

En arrivant il y a quelque-tems en cette Ville, où les Etats Généraux de la Province de Languedoc ſont aſſemblés, je reçus la lettre de votre Excellence, auſſi polie & auſſi aimable que toutes celles qui me viennent de ſa part, qui me donne des aſſûrances de ſa ſanté, & des marques de ſa précieuſe amitié. Nous avions déja appris que le Château de Lerida s'étoit rendu, que nous n'y avions perdu que fort peu de monde, & que cette conquête nous ouvroit le chemin à d'autres qui ſeront plus faciles, & ne ſeront pas moins avantageuſes. Nous en avons chanté le *Te Deum* avec beaucoup de ſolemnité, & nous eſpérons que nous en chanterons encore l'année prochaine. M. le Duc de Noailles a paſſé ici, portant à la Cour de grands projets de Campagne, qu'il s'offre d'exécuter, moyennant quelques Troupes qu'il demande,

& fort peu d'argent. Notre Assemblée a donné au Roi trois millions de Don gratuit, & deux millions de Capitation. Les ennemis, suivant toutes les apparences, ont dessein de secourir puissamment l'Archiduc, dont ils sentent la foiblesse & la perte inévitable, s'ils ne pressent leurs armemens. Mais celui à qui les vents & la mer obéïssent, sera pour nous, & nous sommes à portée de prévenir leurs mauvaises intentions. Quand est-ce, Monseigneur, que Dieu touché des misères de tant de Peuples, voudra bien leur accorder cette bienheureuse Paix, après laquelle nous soupirons depuis si long-tems ? Les vœux & les prières de votre Excellence, dans ces Fêtes de la Naissance du Sauveur que je lui souhaite très-heureuses, pourront bien avancer le retour au monde. Pour moi, je prierai le Seigneur en ce saint tems qu'il conserve à son Eglise un Prélat qui observe & fait observer si exactement ses régles, qui exerce si dignement ses ministères, & que j'honore infiniment, étant avec toute la vénération possible, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 10. *Décembre* 1707.

LETTRE CCCXIX.

Consolation Chrétienne à Mademoiselle de Montclar.

COmbien d'images de mort, ma chere Fille, ont passé depuis peu sous vos yeux dans votre famille ! Père, Sœur, Oncles en moins d'un mois. Vous avez bien appris comment on meurt, & vous avez connu par-là l'importance de bien vivre. Je vous fais sur toutes ces pertes mes complimens, & vous laisse faire vos réflexions. Comme vous ne tenez guéres au monde, & que ses biens ni ses vanités ne vous touchent point, vous rendez vos devoirs à tous vos proches mourans sans intérêt & sans espérance, & vous n'avez en vûë que de gagner le Ciel par les offices de charité que vous exercez à leur égard. Il ne faut pas aussi que par fatigue ou par affliction vous affoibliſſiez votre santé. Elle vous est nécessaire pour les desseins que vous avez, & ce doit être une partie de votre piété, que de vous maintenir en état de la pratiquer, quand vous arriverez où Dieu vous appelle.

Je vous suis obligé, ma chere Fille, du soin que vous avez pris du don qu'on a fait à la Croix de saint Gervasi. Nous

avons concerté M. D. & moi les moyens d'être payés de ce legs pieux. Nos Etats avancent, & je ſuis toujours avec le même zéle, ma chere Fille, votre, &c.

A Montpellier, ce 16. Décembre 1707.

LETTRE CCCXX.

De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Agréez qu'après vous avoir ſouhaité des Fêtes heureuſes, ſaintes & ſanctifiantes pour votre Peuple, par les miniſtères de l'Epiſcopat que vous exercez ſi dignement, je vous félicite d'avoir fini la viſite de votre Diocèſe. Votre Excellence après le cours de ſes travaux Apoſtoliques, eſt revenuë en bonne ſanté dans les lieux de ſon repos, où il eſt juſte qu'elle ſe délaſſe par des occupations moins fatiguantes. Je ſçais la joie qu'on a eu de la revoir en Avignon. Je ſuis bien fâché d'avoir diſpoſé des Stations de mon Diocèſe pour le Carême prochain. Je les diſtribuë d'ordinaire aux Ordres Religieux qui ont des maiſons dans Niſmes, tant pour leur donner de l'occupation, que

pour leur fournir quelque ſecours & quelques moyens de ſubſiſter. Si je puis trouver quelque place pour le pere Raymond, il verra ce que peut votre recommandation, & avec quel reſpect & quelle déférence je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 20. Décembre 1707.

LETTRE CCCXXI.

De remerciment & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Niſmes.

JE ne pouvois, Monſieur, commencer plus agréablement cette année, que vous avez la bonté de me ſouhaiter heureuſe, que par la nouvelle que vous me donnez de votre arrivée à Paris dans une parfaite ſanté. La longueur du voyage & le mauvais tems nous avoient donné quelque crainte, & nos vœux vous ont accompagné juſqu'au lieu de votre repos. Nous les avons renouvellé au commencement de cette année, & je puis vous aſsûrer que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui peut regarder votre ſatisfaction. Je vous rends très-humbles graces des offres obligeantes que vous me faites pour le païs où vous vous trouvez. Je voudrois de mon côté pouvoir vous

être de quelque uſage en celui-ci, & vous témoigner par mes ſervices le ſincère & parfait attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 3. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXII.

De compliment à Madame la Préſidente de Marbeuf.

ETre aſſûré de votre ſanté, Madame, avoir de nouvelles marques de votre ſouvenir, c'eſt un aſſez bon commencement d'année. S'il ſuffiſoit de vous la ſouhaîter heureuſe, ou que j'euſſe en main les bénédictions que je vous ſouhaite, vous n'auriez rien à deſirer.

J'ai vû par le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, la triſte ſituation d'affaires où vos Etats ſe ſont trouvés. Vous jugez bien que les nôtres ne ſont pas moins agités. Impôts, création de Charges, ſuppreſſion d'autres, Billets de monnoyes, emprunts exceſſifs & autres fâcheuſes & inévitables ruines nous affligent fort, & nous font faire des vœux très-ardens pour la paix.

Vous voulez bien, Madame, que je vous demande des nouvelles de votre chere fille du Calvaire..... Ce n'eſt pas ſi elle eſt auſſi

auſſi fervente cette année-ci que l'autre, ſi elle porte gayement ſa croix, ſi elle a rompu tous les liens qui peuvent attacher au monde : je ſuppoſe tout cela, mais ſi elle ſe porte bien, ſi elle prie le Seigneur pour nous, ſi elle eſt prête à conſommer ſon ſacrifice. Je demande au Ciel pour elle la perſévérance, & je ſuis très-parfaitement, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 6. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXIII.

De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des Priſonniers étrangers.

JE vous ſuis bien obligé, Madame, des vœux & des ſouhaits que vous faites pour moi dans cette nouvelle année ; ceux que je fais pour votre ſanté & pour votre bonheur, ne ſont pas moins ſincères, je vous aſſure.

J'ai fait de mon mieux auprès de M. de Roquelaure & de M. de Baſville pour procurer un peu de liberté aux priſonniers étrangers que vous avez au Fort, deux deſquels doivent, je crois, avoir le Fort pour priſon. A l'égard de M. le Marquis & de M. le Chevalier, Monſieur le Duc de Roquelaure m'a fait eſpérer qu'il leur

donnera la permiſſion d'aller dans la Ville accompagnés d'un Lieutenant ou d'un Sergent ; peut-être même qu'ils ſe reſſentiront encore mieux de mes recommandations dans quelque tems d'ici : M. de Roquelaure ayant écrit à M. Amelot, Ambaſſadeur en Eſpagne, pour ſçavoir les raiſons pour leſquelles ces Meſſieurs ſont détenus. Je ſuis très-parfaitement, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 6. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXIV.

De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conſeiller au Parlement de Toulouſe.

JE me conſole, Monſieur, d'être forcé d'avoir un procès, depuis que je ſçais que vous ſerez mon Rapporteur. Quelques-uns de vos amis & des miens qui ſont ici m'en ont félicité, & m'ont offert même leurs recommandations auprès de vous ; mais je les en ai remercié, & j'ai crû qu'il valoit mieux vous laiſſer tout entier à votre équité & à votre juſtice naturelle. Je vous prie pourtant d'avoir égard aux chicanes qu'on me fait, & de me croire très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 7. Janvier 17[illegible]

LETTRE CCCXXV.

Compliment à M. le Comte de Grignan, Lieutenant Général en Provence.

JE vous dois, Monſieur, & je vous fais avec plaiſir mon compliment ſur le choix que le Roi a fait de M. l'Abbé de Rochebonne pour l'Evêché de Noyon. L'acquiſition que l'Egliſe fait d'un digne Sujet, & la ſatisfaction que vous avez de le voir placé dans un des plus honorables Siéges de France, m'obligent à vous en témoigner ma joie. Il eſt ſorti de votre Famille tant d'illuſtres Prélats qui ont ſagement gouverné de grands Diocèſes, & fait honneur à leur dignité, que nous eſpérons que celui-ci ne ſera pas moins édifiant, ni moins utile à l'Egliſe que les autres. Je ſouhaite que tout le cours de cette année continuë à vous être heureux, & que je puiſſe ſouvent vous témoigner l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & le ſincère & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 14. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVI.

e condoléance à M. le Prieur d'Aubort.

J'Apprens, Monſieur, la perte que vous avez faite de M. votre frère le Conſeiller. Je ſçais que vous l'avez aſſiſté dans ſa maladie ; vous le deviez, & je vous en loue. Il faut aider à bien mourir ceux même avec qui nous avons eu peine à bien vivre. Vous avez toujours le cœur bon, quand la Religion ou la nature le demandent, & je m'aſſûre que vous avez plaint ce bon Magiſtrat, & que vous priez le Seigneur pour lui. Vous l'avez pleuré comme frère ; il auroit été à ſouhaiter qu'il vous eût obligé de le regretter comme ami. Je ſuis, &c.

A Montpellier, ce 15. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVII.

De compliment & de félicitation à la Sœur Agnez de la Croix, de Rennes.

JE ne ſuis pas moins attentif que vous, ma chere Sœur, à ce qui peut contribuer au bonheur que vous ſouhaitez, & que le Seigneur vous prépare. Je vois dans le cours de cette nouvelle année un jour heureux, qui mettra le ſceau à votre vocation, & conſommera votre ſacrifice. Vous ne vivrez plus que pour Dieu, & vous ne compterez plus que ſur les années éternelles. Je vous prie de vous ſouvenir de moi dans ces momens favorables, où vous conſacrant toute entière, vous ferez des vœux utiles pour vous & pour les autres. Pour moi, je leverai les mains au Ciel, ma chere Sœur, & j'aſſiſterai en eſprit à la cérémonie à laquelle vous vous préparez, & qui fera tout le bonheur de votre vie.

A Montpellier, ce 18. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVIII.

A M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur la mort de Madame ſa belle-ſœur.

MONSEIGNEUR,

Je ne doute pas que votre Excellence n'ait été ſenſiblement touchée de la mort de Madame la Marquiſe de Cavaillac ſa belle-ſœur : ſa naiſſance, ſa piété, ſon application à tous ſes devoirs, ſa tendreſſe pour ſa famille, & ſon attention à tout ce qui vous regardoit, Monſeigneur, perſonnellement ; tout ce mérite qui vous l'a fait eſtimer de ſon vivant, vous fait ſentir plus vivement la douleur de l'avoir perduë. Comme perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui peut arriver d'heureux ou d'agréable à votre Excellence, perſonne ne compatit auſſi plus que moi à ce qui l'afflige. Elle n'a beſoin ni de nos réflexions, ni de nos conſeils, & les plus ſolides conſolations ſont en elle-même. Vous avez raiſon, Monſeigneur, de vouloir honorer autant qu'il convient cette Illuſtre Dame. Il eſt dans l'ordre de faire prendre le deuil aux gens de votre maiſon. Pour ce qui eſt de faire draper le

earoſſe, cela n'eſt pas fort ordinaire pour une belle-Sœur. J'ai vû pourtant de nos Evêques qui l'ont fait; parmi nous cela eſt aſſez arbitraire, & chacun ſuit aſſez ſes raiſons & ſes inclinations. Vous en pouvez uſer de même; le rang que vous tenez à Avignon, la conſidération & le reſpect d'une auſſi noble alliance, la reconnoiſſance des ſoins que cette Dame a pris de votre famille, & des obligations particulières que vous lui avez, peuvent bien autoriſer toutes les marques d'honneur & de regret que vous ferez paroître en public. Dans les deuils particuliers, quand on eſt touché, & qu'on a donné part de ſa perte & de ſa douleur aux perſonnes de diſtinction, un peu trop ſeroit plus ſupportable que trop peu. Voilà, Monſeigneur, quel eſt notre uſage en France. Vous avez plus de ſageſſe que moi, mais on ne peut avoir plus d'attachement & plus de reſpect pour vous, ni être plus véritablement que je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 18. Février 1708.

LETTRE CCCXXIX.

Compliment à Monſieur l'Evêque de Marſeille, nommé à l'Archevêché d'Aix.

MONSEIGNEUR,

Vous ne m'avez pas crû indifférent ſur la nouvelle dignité que le Roi vous a donnée. Vous voilà Archevêque dans une Province que vous aimez & qui vous aime, où vous êtes déja connu & honoré, & où vous exercerez, ſoit pour l'Egliſe, ſoit pour l'Etat, une autorité ſage & gracieuſe. Je ſçais le regret qu'a votre Troupeau de vous perdre, mais vous ne vous en éloignez pas beaucoup, & il aura la conſolation de vous voir au-deſſus de lui, & de vivre encore preſque ſous vos yeux. Perſonne ne prend plus de part que moi à votre élévation, & ne peut être avec plus d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 22. Février 1708.

LETTRE CCCXXX.

Sur un faux bruit qui avoit couru d'un différend entre M. de Montpellier & lui.

J'Ai appris, Madame, par la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer, qu'on diſoit à Paris que nous avions eu M. l'Evêque de Montpellier & moi, une querelle fort vive au ſujet de l'Opera; que l'affaire avoit été pouſſée aſſez loin, avec aigreur de ſa part & de la mienne. Je ne ſçais qui a compoſé, ou pour mieux dire, inventé cette hiſtoire. M. votre Frere ne m'a jamais parlé de l'Opera qu'indifféremment & ſans reproche; nos ſentimens conviennent aſſez là-deſſus: je ne le favoriſe ni ne l'approuve non plus que lui: il le ſouffre quand il le faut, auſſi bien que moi, peut-être un peu moins patiemment que moi; mais il n'a jamais blâmé ma tranquillité, comme je n'ai jamais blâmé ſon zéle. Vous pouvez être aſſûrée, Madame, & aſſûrer qu'il ne s'eſt rien paſſé entre M. de Montpellier & moi qui puiſſe bleſſer tant ſoit peu l'amitié dont il m'a toujours honoré, & que j'ai toujours cultivée. Je pardonne preſque à ces fauſſes relations, puiſqu'elles me donnent lieu de vous témoigner le véritable reſpect

res d'être approuvés. Je ne connoiſſois pas encore toutes les raiſons que Jeſus-Chriſt & ſaint Paul ont euës de nous défendre de plaider. S'il n'eût été queſtion que de mon intérêt ou de mon honneur particuliers, je les aurois ſacrifiés à mon repos, & Meſſieurs de Toulouſe n'auroient pas eu la peine de me juger & de ſe partager leurs jugemens. Si ma partie gardant quelques bienſéances pour la dignité, m'eût propoſé d'aller dans la maiſon du Juge, je ne ſçais ſi je n'aurois pas doucement & ſans bruit acquieſcé à ſa demande, quoique contraire aux exemples de mes Prédéceſſeurs. Mais c'eſt la dignité commune qu'il vouloit avilir dans la mienne, peut-être ſans y penſer. On dit que les Evêques ont trop d'autorité : ils n'en ont pas trop s'ils en uſent bien ; & ce n'eſt jamais une raiſon de Droit, moins encore de Religion de vouloir les abaiſſer comme Evêques. Quoi qu'il en ſoit, il faut prendre patience. J'ai d'abord penſé comme vous qu'il falloit tout laiſſer là, & vous en revenir ici. Mais on m'a conſeillé auſſi d'eſſuyer encore ce ſecond jugement, ſi vous connoiſſez qu'il puiſſe être plus favorable, &c.

A Nîſmes, ce 9. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXII.

De condoléance à M. de Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez perdu depuis peu M. votre pere, Monſieur, âgé de cent ans, plein de ſanté & de mérite. Il n'a connu ni les maux, ni les remédes qui nous font paſſer de ſi triſtes jours; il a conſervé juſqu'à la fin ſa raiſon & ſa piété; il a vêcu en homme de bien, & il eſt mort au milieu de ſa famille, comme mouroient autrefois les Patriarches. Il ne faut donc pas tant regretter de ne l'avoir plus, que loüer Dieu de l'avoir gardé ſi long-tems. Sa vie ſi ſage vous laiſſe de grands exemples, & ſa vieilleſſe ſi ſaine vous laiſſe de grandes eſpérances. Je ſçais les beaux jours que vous avez paſſé à Agde avec nos deux aimables Prélats. Je ſuis ravi que M. votre fils vienne réſider à Niſmes. Il y tiendra votre place. Il ſçait combien je l'eſtime, & il pourra vous faire ſçavoir ſouvent qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Niſmes, ce 13. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXIII.

Compliment à Madame la Préſidente de Marbeuf, ſur la Profeſſion de ſa fille au Calvaire.

JE loue Dieu, Madame, de la grace qu'il a faite à notre ſainte fille, de l'avoir conduite enfin juſqu'au ſommet du Calvaire, & d'avoir accepté en union de ſon adorable ſacrifice, celui qu'elle lui a fait d'elle-même. La voilà Profeſſe, c'eſt-à-dire, au comble de ſes ſouhaits, ne tenant plus au monde par aucun endroit, & reçûë au nombre de ces Vierges ſaintes qui ſuivent l'Agneau par-tout où il va. J'ai grande confiance aux prières qu'elle a bien voulu faire pour moi dans ces heureux momens de ſa conſécration, où le Ciel n'avoit rien à lui refuſer ni pour elle, ni pour ſes amis. Je prends part à ſa joie & à la vôtre. M. l'Evêque de ſaint Malo parle en ſaint & ſage Prélat de l'élévation de M. Deſmarets ſon frere. Le Roi en le chargeant de l'adminiſtration de ſes Finances, ne pouvoit en ce tems-ci lui impoſer un plus peſant fardeau. Il faut fournir de quoi ſoutenir une guerre ſanglante & ruineuſe, aux dépens de la vie & de la ſubſtance des Peuples, & ſe faire une

eſpèce de juſtice ſauvage, d'épuiſer les forces de l'Etat pour le défendre, & d'affliger les riches & les pauvres par des Loix dures, quoique néceſſaires. On eſt à plaindre dans ces places, & devant Dieu & devant les hommes Je ſuis bien-aiſe que Monſeigneur de Rennes ait le plaiſir de voir établir Mademoiſelle de B. agréablement. Je vous prie de vouloir bien le faire quelquefois ſouvenir de moi, & ſur-tout de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 20. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXIV.

Réponſe à une recommandation de M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

On me croit plus puiſſant & plus accrédité que je ne ſuis; mais je ne ſouhaite jamais tant de l'être que dans les affaires que votre Excellence me fait l'honneur de me recommander. Je me ſerois volontiers employé pour le jeune déſerteur d'Avignon; mais j'appris preſque auſſi-tôt qu'on m'eut rendu votre lettre, que M. le Duc de Roquelaure lui avoit accordé ſa grace. Le Lieutenant de Roi & le Major m'étant venu voir, je leur demandai ſi cette affaire étoit finie: ils me répondirent que non, & que M. de Roquelaure avoit bien écrit de mettre ce garçon en liberté, mais que c'étoit à condition que ce qu'on lui avoit repréſenté fût véritable, ce qu'ils ne croyoient pas. Je m'apperçûs qu'on diſputoit l'âge de quatorze à quinze ans, & qu'on alloit former des difficultés. Je dis à ces Meſſieurs la part que je prenois à cette affaire, & les priai de ne point former

d'obſtacles, ce qu'ils me promirent. Je ſuis bien aiſe que ce jeune homme ait obtenu ſa liberté ; j'aurois voulu que c'eût été par moi, pour mieux marquer l'attachement & le reſpect très-ſincère avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 22. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXV.

De Civilité à Madame la Ducheſſe de Roquelaure.

DEpuis mon retour des Etats, Madame, j'ai été ſi accablé d'affaires plus pénibles & ennuyeuſes, qu'importantes, que mes petits devoirs m'ont preſque ôté les moyens de remplir les grands. Ce n'eſt pas que je les aye oublié. M. le Duc a eu la bonté de me faire ſçavoir de vos nouvelles, & vous aura ſans doute mandé l'empreſſement que j'ai eu d'en apprendre. Vous ſçavez, Madame, combien je m'intéreſſe à votre ſanté, à votre repos, à votre gloire, à tout ce qui vous regarde... On ne vous a pas laiſſé ignorer les ſolemnités du mariage d'une de vos amies, les divertiſſemens, les fêtes, les préſens, la joie & la ſatisfaction mutuelle des mariés. Madame la Doüairiere auroit pû les rendre plus

riches, mais non pas plus heureux qu'ils le ſont, & qu'apparemment ils le ſeront l'un & l'autre par leur ſageſſe. Pareilles nouvelles ſont les grandes de ce pays. Nous laiſſons au vôtre les grands événemens, les mouvemens des Royaumes, le rétabliſſement des Rois, le dérangement de tous nos ennemis, les eſpérances d'une floriſſante Campagne, & plus encore d'une paix prochaine. Je vous ſouhaite, comme on fait ici, les bonnes Fêtes, & ſuis avec tout l'attachement & tout le reſpect poſſible, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVI.

De civilité & de piété à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Il faut ſuivre la coutume quand elle s'accorde avec notre inclination, & ſouhaiter à votre Excellence les bonnes Fêtes. Ses fonctions & les miennes dans des jours auſſi ſaints & auſſi occupés que ceux-ci, ne me permettent pas de paſſer les régles préciſes du devoir, & d'y ajouter aucun compliment. Je ſouhaite donc

que votre Excellence ſoutienne avec ſanté toutes les fatigues de l'Epiſcopat, ſçachant qu'elle ne s'en épargne aucune, & qu'elle ait la bonté de ſe ſouvenir de me donner quelque part dans ſes prières, & de venir ſe délaſſer quelques jours après ſa viſite de Provence, dans la ſolitude de Caveirac. Je ſuis avec tout le reſpect & tout l'attachement poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 6. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVII.

D'honnêteté & d'affaires à M. de Vallernot, Abbé de S. Æuf.

JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, de vous avoir prévenu au ſujet de la Cure D... Connoiſſant, comme je fais, le zéle que vous avez pour l'Egliſe en général, & pour votre Ordre en particulier que vous gouvernez ſi ſagement, j'ai crû que je devois me confier entièrement à votre choix pour le ſujet à qui vous voudrez remettre la conduite d'une Paroiſſe qui vous appartient, & que je regarde comme une des principales de mon Diocèſe. C'eſt un Peuple aſſez docile, & qui déférant volontiers à celui qui le gouverne, mérite d'être bien gouverné. Les deux Religieux

que vous me proposez les premiers, me paroissant d'un bon caractère; celui de Bourgogne & celui de Nisse. Le sçavoir, la piété, le zéle accompagné de prudence & de charité, sont les qualités d'un bon Pasteur. Je recevrai avec plaisir celui que vous aurez choisi des deux. J'écris à M. A... de préparer sa démission. Heureux d'avoir pû faire quelque chose qui ait pû vous plaire, & vous témoigner le sincère & parfait attachement avec lequel je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nismes, ce 30. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVIII.

Consolation Chrétienne à M. de Colonde, sur la mort de sa femme.

JE suis sensiblement touché, Monsieur, de la mort de Madame votre Epouse: personne n'a tant mérité d'être honorée pendant sa vie, personne ne mérite tant qu'on la regrette. Elle étoit faite pour pratiquer la vertu, & pour l'inspirer aux autres. Il n'y a point eu de bonnes œuvres commencées ou rétablies de son tems à Montpellier, où elle n'ait eu part, & dont elle n'ait pris soin dans la suite. Sa piété a été solide & persévérante. Elle laisse de grands exemples à cette Ville, & à

ſa famille ; vous qui la connoiſſiez mieux, Monſieur, & qui avez été non-ſeulement le témoin, mais encore le compagnon de la plupart de ſes dévotions, & qui d'ailleurs étiez uni depuis tant d'années avec elle par des liens d'une ſainte & douce ſociété, vous avez plus de raiſon de ſentir votre perte, & de vous en affliger. Mais auſſi vous avez plus de ſujet de vous conſoler, dans l'eſpérance que le Seigneur l'a reçûë & récompenſée des peines qu'elle a priſes, & des charités qu'elle a exercées en ce monde. Je ne perdrai pas la mémoire dans mes prières, de l'amitié qu'elle m'a toujours témoigné, & je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois vous faire connoître à vous & à toute votre famille le parfait attachement, & la conſidération particulière avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 7. Mai 1708.

LETTRE CCCXXXIX.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez quitté Sommieres bien promptement, Monſieur. Falloit-il interrompre ſitôt le plaiſir qu'on avoit de vous y avoir ? Car j'eſpère que vous reviendrez. Voilà ce que c'eſt que d'être néceſſaire en pluſieurs endroits. Nous vous ſouhaitâmes fort dans notre partie de Caveirac. Je vous plains d'être comme relégué ſur des côtes preſque ſauvages, où votre politeſſe aura beaucoup à ſouffrir. Au reſte, mon Neveu l'Abbé eſt réſolu de partir d'abord après les Fêtes de la Pentecôte. Envoyez-nous Monſieur votre fils l'Abbé inceſſamment, & croyez-moi très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 13. May 1708.

LETTRE CCCXL.

De remerciement à M. Sartre, Seigneur de Caveirac.

JE ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez euë de me prêter votre belle & délicieuse maison. J'ai joüi de toutes les douceurs & de tous les agrémens d'une Campagne agréable & bien cultivée. Tout y est propre, tout y est fleuri ou verdoïant. Les Fêtes me rappellent à Nismes, & comme mon premier soin en entrant ici a été de reconnoître & de sentir le plaisir que vous me faisiez, le dernier en sortant sera de vous en témoigner ma reconnoissance, en vous assûrant qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Caveirac, ce 24. Mai 1708.

LETTRE CCCXLI.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, que notre Croix faſſe des miracles chez vous; c'eſt une marque qu'il y a de la foi, & que votre piété ſe communique par vos exemples à tous ceux qui vous appartiennent. Ce bon homme que vous m'avez recommandé, marchoit avec un grand courage; il revient de ſa dévotion fort conſolé & fort édifié. Je vous eſtime heureux de paſſer vos jours auprès de Meſſeigneurs les Evêques d'Agde & de Beziers: je voudrois bien pouvoir vous en dérober quelques heures, ou m'aſſocier avec vous, & me ſatisfaire ſans vous faire tort. Les ſuccès de la Campagne ſont encore dans les mains de la Providence: les préparatifs ſont grands; les apparences ſont belles: ſi la bénédiction du Seigneur vient là-deſſus que ne devons-nous pas eſpérer? Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

Du 10. *Juin* 1708.

LETTRE CCCXLII.

D'affaire particulière & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Ménard.

SI M. l'Evêque de Montauban paſſe par ici, Monſieur, je plaiderai votre cauſe avec raiſon & avec affection. J'en connois toute la juſtice, & je crois qu'il la connoîtra auſſi, quand il en jugera par lui-même. C'eſt ſe faire honneur que de protéger un homme comme vous; & ce n'eſt pas aſſez de lui rendre juſtice, il faut ſe piquer de lui faire grace.

Il eſt vrai qu'on doit être dans une grande attente de cette Campagne. Une belle & nombreuſe armée, nos premiers Princes pour Généraux, braves Soldats, bons Officiers, ſupériorité, ce ſemble, en tout; cependant il faut tout craindre de ces grandes actions qui peuvent être glorieuſes, & qui pourroient auſſi être ruineuſes. Je voudrois qu'on eût gagné une grande victoire, mais je ne voudrois pas qu'on donnât une grande bataille. Je ſouhaite ſur tout la paix : Dieu ſçait quand il voudra nous la donner. Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 15. Juin 1708.

LETTRE

LETTRE CCCXLIII.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

NE ſoyez point en peine de ma ſanté, ma chere fille ; elle eſt auſſi bonne que je puis la ſouhaiter. Les chaleurs ne m'ont pas beaucoup incommodé. J'ai ſupporté les médiocres par la patience, le repos, le ſouterrain ; les bains m'ont aidé à modérer les grandes. Nous en voici bientôt à la fin. Pour vous qui agiſſez ſans ceſſe, & que Dieu a doüée d'un tempéramment plus vif que le mien, vous devez avoir plus ſouffert que moi. Nous ſommes faits pour toutes les ſaiſons. Le Ciel nous doit toujours également porter à ſervir & à loüer notre commun Créateur ; & les Hyvers & les Etés qui ſe ſuccédent, ſi nous les paſſons à nous ſanctifier, compoſent notre éternité. Je ſuis, ma chere fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 24. Août 1708.

LETTRE CCCXLIV.

De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Votre Excellence ne ſe repoſera-t-elle jamais ? De viſite en viſite, de Miſſion en Miſſion ; après avoir inſtruit les peuples tranquilles de votre Diocèſe, vous allez exhorter les Troupes qui en ſortent, & rien n'échape à votre ferveur & à votre zèle. Je ne doute pas que le Comtat, cette région de paix, ne ſoit étonné de ſe voir tout d'un coup en armes, & ne ſe reſſente à la fin des incommodités que cauſe la guerre. Mais l'Egliſe, toute douce & patiente qu'elle eſt, doit quelquefois ſoutenir ſes droits avec courage ; & ſaint Pierre prit l'épée & frapa même dans l'occaſion. Je m'imagine pourtant que Dieu calmera bien-tôt cet orage. Il y en a de plus difficiles à diſſiper en Flandres, où cent mille hommes de chaque côté ſont prêts à ſe détruire, preſque ſans ſçavoir pourquoi les uns les autres. Ce ſeront de grands ſujets de réflexion, quand ces heureux jours ſeront venus,

que vous voudrez vous délaſſer de vos fatigues Apoſtoliques. M. le Comte Gros, que nous avons vû ici avec un extrême plaiſir, aura dit à votre Excellence combien elle eſt honorée ici. Mon neveu a fait ſon coup d'eſſai aſſez heureuſement, à ce que ſes amis & les miens lui ont dit, ou pour l'encourager, ou pour le flater. Je le renvoye à Paris pour achever ſes études de Sorbonne. Ce ſera M. votre Neveu, Monſeigneur, qui remplira vos eſpérances, par les conſolations qu'il vous donnera. J'ai grande envie de le voir & de l'embraſſer, après vous avoir aſſuré qu'on ne peut être avec un plus ſincère attachement, & un plus profond reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes, ce 24. Août 1708.

LETTRE CCCXLV.

De civilité à M. l'Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

J'avois eu des eſpérances agréables de l'honneur de voir votre Excellence dans la délicieuſe retraite de Caveirac. J'y ai paſſé quelques jours tranquilles dans le Printems, où rien ne manquoit pour les plaiſirs & les douceurs de la campagne, qu'une Compagnie exquiſe, qui répondît aux agrémens du lieu & de la ſaiſon. Mais vous étiez, Monſeigneur, dans la ferveur de vos fonctions Apoſtoliques, dont le bruit venoit juſqu'à nous. J'ai appris même qu'après avoir porté le poids du jour & de la chaleur, vous avez été quelque tems incommodé de vos fatigues, & que votre ſanté vous eſt revenuë avec le repos. J'ai eu du moins aſſez ſouvent la conſolation d'oüir parler & de parler moi-même de votre Excellence. Meſſieurs & Dames, Dévots & autres, Séculiers & Réguliers, tout la louë, tout l'honore également. L'Automne approche; Caveirac ſera peut-être libre, les ours plus beaux & tempérés, les pro-

menades plus commodes, & je pourrai vous y réïtérer les assûrances de l'attachement sincère, & du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nismes, ce 24. Août 1708.

LETTRE CCCXLVI.

De civilité Chrétienne aux Dames de Boucard.

JE reçus à B... Mesdames, la lettre que vous m'adressâtes à N... par laquelle je connus ce que j'ai toujours bien crû, la part que vous prenez à ma santé. Dieu par sa grace, me l'a donnée assez bonne pour soutenir le travail de l'Episcopat, que le déréglement des mœurs & les misères du tems rendent tous les jours plus difficiles. J'espère trouver ma consolation dans la visite que je me propose de vous rendre devant ou après les Etats, où je serai témoin des bonnes intentions de votre Monastère, de sa régularité, de son union & de son attachement fidéle à l'avancement spirituel de toutes en général, & de chacune en particulier. J'aurai grand plaisir aussi de trouver toute la Communauté dans une santé parfaite. Je suis, Mesdames, entièrement à vous, &c.

A Nismes, ce 30. Septembre 1708.

LETTRE CCCXLVII.

De civilité & de piété à M. le Pelletier.

Bien loin, Monſieur, de s'excuſer d'avoir été long-tems ſans avoir eu l'honneur de vous écrire, le reſpect qu'on a pour votre retraite veut qu'on s'excuſe quand on vous écrit. Comme ce n'eſt pas mon intention d'abuſer du privilége que vous avez eu la bonté de me donner, je ne veux pas auſſi la laiſſer perdre. Quoique le Seigneur m'ait attaché à ce Diocèſe par des liens de Religion & de charité, & qu'il ait répandu ſes bénédictions ſur ma réſidence, mes penſées vont aſſez ſouvent du côté de votre ſolitude; & je m'imagine quelquefois, quand je paſſe ici de beaux jours, qu'ils ſeroient encore plus beaux auprès de vous. Ce païs-ci eſt devenu tout d'un coup tranquille. On n'y voit plus aucune trace de nos émotions paſſées, la paix y régne, mais la Foi n'y fait pas tout le progrès que nous ſouhaitons. La fureur a ceſſé, mais l'erreur reſte encore, & ne finira dans la plûpart de ces eſprits préoccupés, que lorſque la fin de la guerre leur ôtera toute eſpérance de ſe rétablir. Cependant les mœurs, même des Catholiques, ſe relâchent.

Vous verrez, Monſieur, par le Mandement que j'ai l'honneur de vous envoyer, que je n'ai pû diſſimuler les déſordres que produiſoit l'Opera dans cette Ville en un tems où nous avions ordonné par ordre même du Roi, des prières publiques, dans l'attente d'un grand & terrible événement. J'ai eu ſujet d'être ſatisfait de la docilité de mes Diocéſains, & je ne crois pas qu'on redreſſe ici des théâtres, & qu'on y rapporte de tels exemples & de telles occaſions de débauches. Agréez que je le ſoumette à votre jugement, & que je vous renouvelle ici l'attachement ſincère & reſpectueux avec lequel je ſuis, Monſieur, &c.

A Niſmes, ce 30. Septembre 1708.

LETTRE CCCXLVIII.

De condoléance à Monſeigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris.

MONSEIGNEUR,

Agréez que je témoigne à votre Eminence, la part que je prends à la perte qu'Elle a faite de M. le Maréchal ſon frère. Cette Province qu'il a gouvernée long-tems, & qu'il a toujours protégée, le regrette généralement, & ſe reſſouvient de ſa piété, de ſa ſageſſe, & de ſa juſtice. Pluſieurs perſonnes y ſont reconnoiſſantes de ſes bienfaits ou des marques de ſon amitié, dont ſa mort a renouvellé la mémoire. J'ai été, Monſeigneur, un de ceux qui l'ont le plus honoré, & pour qui il a eu plus de bonté. Je ne puis qu'offrir à Dieu pour lui mes prières, & lui demander pour vous ſes conſolations, en vous aſſûrant de la vénération particulière avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de votre Eminence, le, &c.

A Niſmes, ce 14. Octobre 1708.

LETTRE CCCXLIX.

Compliment Chrétien au Général des Chartreux.

J'Ai crû, mon très-Révérend Pere, que je devois vous faire part d'un Mandement que j'ai fait depuis peu dans mon Diocèſe, contre ce qu'on appelle l'Opera. Tout ce qui porte le jugement du monde vous appartient, à vous qui l'avez jugé, qui l'avez fui, & qui le condamnez tous les jours par votre vie retirée & pénitente. Comme nous ſommes perſuadé que vous priez ſans ceſſe pour la converſion des hommes, il eſt bon que vous connoiſſiez que nous y travaillons de notre côté, & que nous combattons tandis que vous tenez les mains levées. Je vous prie de demander à Dieu pour nous, la force de ſoutenir notre Miniſtère, & de me croire avec autant d'eſtime & d'attachement que je le ſuis, mon très-Révérend Pere, votre, &c.

A Niſmes, ce 19. Octobre 1708.

LETTRE CCCL.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

VOus avez raiſon, ma chere Fille, de croire que je ne vous oublie pas, & que dans votre éloignement vous m'êtes encore préſente par l'attention que j'ai & l'intérêt que je prends à votre repos & à votre ſanctification. Les mouvemens que vous ſçavez que donnent les Etats de cette Province, ſur-tout dans leur commencement, m'ont empêché de répondre plutôt à votre dernière lettre, par laquelle je vois que vous avez fait votre voyage fort agréablement, que vous êtes heureuſement arrivée, que vous avez été reconnoître les lieux que vous pouviez choiſir pour votre retraite; que le Carmel vous avoit paru un peu trop rude, après avoir connu que vos forces ne répondoient pas à votre courage; que vous avez porté ailleurs vos vûës. Il n'importe guéres où vous ſoyez, ma chere Fille, pourvû que vous ſoyez où Dieu vous veut. Il y a différentes demeures dans la maiſon du Père céleſte. Vous ne pouvez qu'être heureuſe, quand ce ſera lui qui vous placera. Tous les Ordres Religieux ſont établis pour la ſanctification des perſonnes qui

s'y engagent ; les plus auſtères ne conviennent pas toujours ; mais chaque Règle a ſa perfection, quand on l'a choiſie & qu'on l'obſerve exactement. Jeſus-Chriſt & ſa Croix ſe trouvent par tout.

Madame de Liſlebonne, dont vous connoiſſez le bon cœur & le bon eſprit, auroit bien voulu vous attirer auprès d'elle, & vous devez être bien-aiſe qu'elle ſoit un peu jalouſe de Madame de Lamoignon. Je vous prie, ſi vous la voyez, de lui témoigner le deſir que j'aurois d'aller paſſer encore quelques heures dans quelque Parloir de ſon Monaſtère.

Nous parlons ſouvent de vous avec des perſonnes qui s'intéreſſent à votre bonheur ſpirituel ; mais je vous aſſûre, ma chere Fille, qu'on n'y prendra jamais plus de part que moi. Mille remercimens à Madame de Lamoignon de l'honneur de ſon ſouvenir.

A Montpellier, ce 25. Novembre 1708.

LETTRE CCCLI.

De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année.

COmme il ne nous reſte pas, Monſieur, ſelon les apparences, beaucoup d'années à paſſer au monde, nous pouvons, lorſqu'elles commencent, nous les ſouhaiter heureuſes. Heureuſes, c'eſt-à-dire, ſaintes, occupées de Dieu, de ſes volontés, des graces qu'il nous a faites, & de celles que nous avons beſoin qu'il nous faſſe. Vous ne connoiſſez que ce bonheur, vous qui avez renoncé à tout ce que les hommes appellent ainſi, & qui dans une douce & pieuſe retraite, travaillez à l'œuvre de votre ſalut, déplorant les agitations & les miſères du ſiécle. Nous parlons quelquefois avec M. de Baſville de cette précieuſe tranquillité qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'envier en même-tems. Nous ſommes ici depuis un mois entre les beſoins de l'Etat & ceux de la Province; prêts à remplir deux ſortes de devoirs qui ſemblent preſque incompatibles, & ne faiſant des vœux comme vous que pour les affaires publiques. L'année où nous entrons ne reſſemble pas à celle que nous

venons de paſſer. Je prie le Seigneur qu'il vous comble de ſes bénédictions de douceurs ; & je ſuis toujours avec un ſincère & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 24. Décembre 1708.

LETTRE CCCLII.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

VOtre lettre du dix-huit, ma chere fille, m'a tiré de la peine où j'étois ſur votre ſanté & ſur vos affaires. J'avois appris que vous faiſiez une retraite de dix jours dans le Monaſtère où vous êtes, pour vous diſpoſer à paſſer ſaintement les Fêtes, & pour conſulter le Seigneur loin du bruit & de la communication des hommes, & connoître les deſſeins qu'il a ſur vous, & les graces qu'il vous prépare. Je n'ai oſé vous écrire en ce tems-là, de peur d'interrompre votre dévotion, & d'attirer ſur moi quelques momens de cette attention que vous aviez comme reſervée à Dieu ſeul. Préſentement je vous crois un peu plus libre, & je le ſuis un peu plus auſſi. Je vous ſouhaite au commencement de cette année, cette ſageſſe & cette docilité que Salomon demandoit au Seigneur pour connoître

ſes volontés & pour les ſuivre. Il n'y a point d'état dans le monde & dans la Religion même où l'on ne doive s'attendre du moins à des petites tribulations. Il faut les ſupporter avec patience. Madame de Liſlebonne vous pourra faire de bonnes leçons là-deſſus. Je vous prie de lui faire rendre ma lettre, & de me croire autant que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

Je remercie Madame de Lamoignon de l'honneur de ſon ſouvenir, & lui demande part à ſes prières.

A Montpellier, ce 26. Décembre 1708.

LETTRE CCCLIII.

Compliment Chrétien à Madame de C... pour le commencement de l'année.

QUand je vous ſouhaite, Madame, au commencement de cette année une longue ſuite de jours heureux, j'entends des jours de ſalut & de bénédictions ſpirituelles. Les années finiſſent ſi tôt, & les proſpérités humaines valent ſi peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre principale attention. Ce n'eſt pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le ſert plus tranquillement, cette joie qui eſt le fruit d'une bonne conſcience, ces biens qui ſont la matière de vos charités, & toutes les douceurs de la vie qui peuvent contribuer à votre ſanctification. Je ne puis mieux répondre aux bontés que vous me témoignez, ni vous marquer plus efficacement la reconnoiſſance & l'attachement avec lequel je ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 26. Décembre 1708.

LETTRE CCCLIV.

De civilité & de remerciment au P. Annat, Général de la Congrégation des Peres de la Doctrine Chrétienne.

LE Pere Vignes, mon Révérend Pere, m'a rendu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois ſouhaité dans le tems du Chapitre de Beaucaire, qu'il fût élû Supérieur de mon Séminaire, tant par la confiance que j'ai en lui, & par la déférence qu'il a pour moi, que par la connoiſſance que j'ai de ſa doctrine & de ſa prudence pour l'éducation des Eccléſiaſtiques de mon Diocèſe. Vos Peres eurent d'autres vûës, dont je n'ai pas voulu m'informer. Vous avez bien voulu les redreſſer par votre ſageſſe, mon Révérend Pere, dont je vous ſuis très-obligé. Je ſerois fâché, plus qu'un autre, d'avoir ſujet de me plaindre d'une Congrégation que j'ai tant de raiſon d'aimer & d'eſtimer. Cela ne peut arriver ſous un Général qui la gouverne comme vous, & dont je ſuis ſi parfaitement, mon Révérend Pere, &c.

A Montpellier, ce 3. Janvier 1709.

LETTRE CCCLV.

De civilité pour le commencement de l'année.

IL y a long-tems, Monſieur, que je joüis de la ſincérité & de la conſtance de votre amitié. Sur cela, les années finiſſent comme elles ont commencé, & commencent comme elles ont fini. Je ſuis pourtant bien-aiſe qu'il y ait un jour où vos vœux ſe réuniſſent, & où votre cœur s'ouvre tout entier. J'en connois tous les ſentimens, & j'aime à les entendre renouveller. Je vous ſouhaite à mon tour une ſanté parfaite, un doux repos, & des proſpérités plutôt agréables qu'utiles, telles que je crois que vous les deſirez vous-même. Votre fille eſt en droit de m'écrire comme auparavant; elle a des ſupériorités qu'elle ne perd point, & elle eſt plus eſtimable par ſa vertu, qu'elle ne l'étoit par ſa charge. Je vous prie de la ſaluer de ma part, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 3. Janvier 1709.

LETTRE CCCLVI.

Compliment au P. Chifflet.

J'Ai toujours bien crû, mon Révérend Pere, que votre amitié que vous voulez bien appeller reconnoiſſance, ne dépendoit point du tems ni du changement des années. J'ai été pourtant bien aiſe de voir au commencement de celle-ci les mêmes ſentimens & le même cœur que je reconnoiſſois en l'autre. Si de mon côté je vous ai témoigné quelque conſidération particulière, lorſque vous étiez avec nous, ce n'étoit pas tant un avantage pour vous, qu'un plaiſir pour moi; & par l'approbation générale dont vous joüiſſez, vous pouvez bien juger qu'il n'y a pas grand mérite à vous eſtimer. Je ne ſuis pas ſurpris que vous ſoyez content de votre Auditoire, parce que je ſçais que votre Auditoire doit l'être de vous. Par tout où vous prêcherez, & où l'on aura du goût pour la parole de Dieu bien annoncée, vous devez vous attendre à une foule nombreuſe & choiſie d'Auditeurs. Vous aurez fait votre voyage de Pernes, dont je ſouhaite que vous ſoyez ſatisfait. Nos Etats vont finir. Le Carême approche. Je ſuis de tout mon cœur, mon R. P. votre, &c.

A Montpellier, ce 9. Janvier 1709.

LETTRE CCCLVII.

Compliment à un Prédicateur, sur un Sermon qu'il devoit prêcher, & qu'il lui avoit communiqué.

LEs affaires, Monsieur, qui nous retiennent ici depuis plus de deux mois, & les dissipations inévitables qui les accompagnent, m'ont empêché de vous renvoyer plutôt votre cahier. Je vois avec plaisir la noble occupation que vous vous donnez. Vous sortirez de votre Cloître comme un Prophête, pour aller annoncer au Roi les vérités Evangéliques, & prêcher l'humilité aux Grands du monde. J'ai lû plus d'une fois cette première partie de votre Sermon, que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai trouvée fort propre pour la cérémonie du jour & pour l'Auditoire du païs où vous prêcherez. Ce que vous leur direz, les instruira, & ne les effarouchera point. L'humilité ne leur paroîtra pas impraticable avec les tempérammens raisonnables que vous avez pris; & je suis persuadé qu'on sera satisfait de vous, & que plusieurs se reconnoîtront dans les portraits que vous faites d'eux.

Je n'ai fait que quelques petites ratures

par-ci, par-là; & comme je n'avois en main que cette première partie, je n'ai pû juger ſi elle n'étoit pas un peu trop longue, & j'ai préſumé que quelques endroits ou quelques circonſtances du Myſtère ou de la cérémonie de la Cêne que j'aurois ſouhaité voir entre-mêlés, ſont dans la ſeconde partie. Pardonnez ma liberté, & croyez-moi très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 17. Janvier 1709.

LETTRE CCCLVIII.

De piété à une Demoiſelle.

VOtre lettre du commencement de cette année, ma chere fille, ne m'a été renduë que depuis peu. La rigueur de la ſaiſon a tout dérangé juſqu'aux Couriers. Je vous aurois déja remercié de tant d'heureux jours que vous m'avez ſouhaité, & que j'aurois ſujet d'eſpérer ſur des vœux & des prières comme les vôtres, ſi je les paſſois auſſi utilement & auſſi régulièrement que vous penſez. La vie eſt devenuë ſi triſte, par le peu de bien qu'on y fait, & par une infinité de maux qu'on y voit, que ne pouvant être agréable ni importante, on ne doit pas la deſirer longue. Pour vous, ma chere fille, qui vous diſpoſez à mourir au monde, & à cacher

votre vie en J. C. il faut demander au Seigneur qu'il vous faſſe vivre pour lui, & qu'il renouvelle votre ferveur toutes les années. J'avois ſçû par votre famille, que vous aviez enfin pris votre parti, que vous aviez commencé à vous eſſayer & à ſuivre les exercices de la Communauté, & que vous vous regardiez déja comme ſéparée du monde, & comme initiée aux Myſtères de la Religion. Vous me donnez le même avis dans votre lettre, & je vois avec plaiſir la joie que vous reſſentez dans votre retraite. Dieu vous fera d'abord goûter les douceurs d'un repos que vous n'auriez pû trouver dans le ſiécle. Les ſoins, les affections, les inquiétudes que cauſent la chair & le ſang, les bienſéances & les diſſipations inévitables dans les devoirs de la ſociété, & dans l'embarras des affaires, & même des bonnes œuvres, ne vous troubleront pas. Vous paſſerez des jours tranquilles dans votre ſolitude intérieure. Mais il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que des onctions dans l'état que vous embraſſez; il y a des croix qui ſe trouvent de tems en tems. Je ne ſçais quelles épines croiſſent parmi ces fleurs. On s'ennuye de certaines obſervances qui répugnent au propre ſens, ou qui donnent trop de contrainte à l'eſprit humain. Plus on ſe croit raiſonnable,

plus on a du dégoût. Il faut réduire ſon entendement ſous l'obéïſſance de J. C. & ſe perſuader qu'il n'y a rien de bas dans ſa Religion. Je ne vous en dis pas davantage pour cette fois. Je ſuis à vous, ma chère Fille ; parfaitement, &c.

A Montpellier, ce 22. Janvier 1709.

LETTRE CCCLIX.

De nouvelles à M. l'Abbé Ménard.

J'Ai reçû depuis deux jours, Monſieur, votre lettre du premier de ce mois. Elle eſt reſtée à Montpellier après mon départ des Etats. Me voici préſentement à Niſmes, où le froid ſurprenant de la ſaiſon a fait, comme par-tout ailleurs, de grands ravages. Nous avons accordé au Roi tout ce qu'il nous a demandé. Les miſères ſont grandes, les beſoins de l'Etat le ſont auſſi. Il eſt difficile & pourtant néceſſaire d'accommoder l'un avec l'autre. Il n'eſt pas vrai que nos Fanatiques remuent : ſi des Etrangers ne s'en mêlent, ceux du pays vivront en paix. J'ai fait depuis quelques mois un Mandement contre l'Opera ; apparemment vous l'aurez vû. Aimez-moi toujours, & croyez-moi, Monſieur, parfaitement à vous, &c.

A Niſmes, ce 20. Février 1709.

LETTRE CCCLX.

De civilité à M. Maboul, nommé Evêque d'Alet, ſur une de ſes Oraiſons funebres.

MONSEIGNEUR,

M. l'Abbé Guillot ne m'a rien appris ſur votre ſujet, dont je ne fuſſe déja bien perſuadé ; quand il m'a écrit du bien de vous, il vous a fait moins d'honneur qu'il ne s'en eſt fait à lui-même, & vous pouvez lui être obligé de ſon amitié, mais non pas de mon eſtime. L'Oraiſon funébre de Madame de Puberland, dont vous avez bien voulu me faire part, m'a paru ſi noble dans ſes ſentimens, ſi juſte dans ſes expreſſions, ſi judicieuſe dans ſes louanges, qu'encore que nous l'euſſions lûë en bonne compagnie aux Etats de Montpellier, j'ai eu un plaiſir nouveau de la relire & d'en faire connoître ici les beautés que j'y connoiſſois. Vous avez donné l'éclat qu'il falloit à des vertus qui d'elles-mêmes n'étoient pas brillantes. Vous avez tiré de la vie d'une Religieuſe toute la gloire que la Religion pouvoit attirer ſur elle ; & quoique vous me flatiez d'avoir laiſſé dans le genre d'écrire

à ceux qui viendront après moi, quelque bon exemple, je ſens bien que je n'ai fait que vous précéder, & que vous ne pouvez trouver en cet art de meilleur maître que vous-même. J'attens avec impatience, Monſeigneur, la ſatisfaction de vous voir dans cette Province avec M. l'Abbé Guillot, votre ami & le mien, Comme je ſuis le premier de vos Confréres ſur votre paſſage, je ſerai le premier à vous recevoir, & le plus porté à vous témoigner l'attachement & le reſpect avec lequel je ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes, ce 12. *Mars* 1709.

LETTRE CCCLXI.

Sur la néceſſité d'aſſiſter les Pauvres, plutôt que de bâtir des Egliſes.

J'Ai reçû votre Lettre, mon Révérend Pere. Je vous accorde la permiſſion que vous ſouhaitez d'abſoudre un cas réſervé, & de bénir les deux Chapelles de votre nouvelle Egliſe, dont l'une eſt dédiée à S. François, & l'autre à S. Antoine de Padoüe.

Quant au ſecours que vous me demandez, on n'eſt pas en état de vous le donner; les aumônes de l'aſſiette ſont réduites à ſi peu de choſes, & la misère du tems eſt devenue ſi grande, qu'il ne s'y peut rien ôter aux pauvres. Je conviens que c'eſt une bonne œuvre de bâtir des Egliſes, mais les Pauvres qui ſont les Temples vivans du Saint-Eſprit, ſont préférables. Vous ne ſçavez pas apparemment que du tems de Monſeigneur de Seguier, les aumônes de l'aſſiette étoient conſidérables; les Etats les ont retranchées: on retiroit encore une penſion du Diocèſe; moi je n'en retire point.

Pourquoi vous piquez-vous de la gloire d'avoir achevé votre Egliſe? David laiſſa le Temple à bâtir à Salomon. Un autre le

ſera auſſi-bien que vous. Quelle imagination de croire ou de vouloir faire croire que vous mourrez cette année ! Laiſſez votre vie entre les mains de la Providence de Dieu. Craignez qu'il n'entre dans votre deſſein autant d'amour propre que de zele pour le ſervice de Dieu. Laiſſez cette année aſſiſter les pauvres, & leur procurer du pain. Je ſuis, mon Révérend Pere, tout à vous, &c.

A Niſmes, ce 23. Mars 1709.

LETTRE CCCLXII.

Sur la mort de M. le Prince de Conti.

JE ſçais, Monſieur, que vous avez été ſenſiblement touché de la mort de M. le Prince de Conti. Toute la France l'a regretté avec raiſon & avec juſtice, & vous l'avez pleuré par reconnoiſſance & par amitié. Il étoit tombé dans un état ſi triſte & ſi languiſſant, qu'il étoit difficile que ſa ſanté ſe pût rétablir. Son grand mérite lui a été long-tems à charge, & je ne ſçais ce qu'on doit plaindre davantage, ou que ſes jours ſoient ſi-tôt finis, ou qu'ils ayent été ſi peu employés. Ses années auroient été peut-être plus longues, ſi elles avoient été plus heureuſes. Mais enfin Dieu a voulu le ſauver par les adverſités & les infirmités de ce monde; & ſa patience, ſa réſignation, & les autres vertus chrétiennes qu'il a pratiquées en mourant, lui valent mieux pour ſon ſalut, que les grandes actions qu'il auroit pû faire pour ſa gloire pendant ſa vie. Je ſuis votre, &c.

Environ Mars 1709.

LETTRE CCCLXIII.

De piété à une Demoiſelle, ſur ſon entrée aux Carmelites.

LEs ſoins fâcheux & continuels, ma chere Fille, que nous donnent depuis quelque-tems la diſette du bled, & l'inquiétude des peuples dans nos Diocèſes, m'ont empêché de vous témoigner auſſi promptement que j'aurois voulu, la joie que j'ai de vous ſçavoir dans les Carmelites. Il m'avoit toujours paru que c'étoit là que vous vous vouliez, & où, ſelon toutes les apparences, Dieu vous vouloit. Les réflexions & les expériences que vous avez faites ailleurs, ne vous ſeront pas inutiles pour vous affermir dans cette paiſible & ſainte vocation. Vous avez aſſez connu le monde pour le mépriſer & pour deſirer d'en être entièrement ſéparée. Vous trouverez parmi ces vertueuſes Religieuſes, des pratiques qui vous ſanctifieront, & des exemples qui vous conſoleront & vous ſoutiendront dans vos peines. Je crois que vous ſentez dans votre retraite cette paix de Dieu qui eſt au-deſſus de tout ſentiment. Je ſouhaite que le Seigneur vous la conſerve. Je n'écris point à la Mere Supérieure, ni à la

Mere Loüiſe de la Miſéricorde. Je les félicite ſeulement de ce que la Colombe eſt revenuë dans l'Arche. Je connois leur charité, & rien ne vous recommandera tant auprès d'elles que votre humilité & votre obéiſſance. Je vous prie de me recommander à leurs prières, de me donner part aux vôtres, & de me croire autant que je le ſuis en Notre-Seigneur, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes, ce 24. Avril 1709.

LETTRE CCCLXIV.

De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le remercier d'un de ſes Livres.

J'Attendois, Monſieur, avec impatience, & j'ai reçû avec plaiſir le Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Il m'accompagnera auſſi-bien que vous dans les jours avancés de mon pélérinage, & m'apprendra les devoirs d'une ſainte & ſage vieilleſſe. Dieu veuille que j'en profite au milieu de mes occupations comme vous le faites dans le ſein de votre ſolitude : car encore que nos miniſtères ſoient fondés ſur la charité, & que notre ſolitude regarde le ſalut des ames, il ne laiſſe pas de naître de ces ſoins extérieurs une diſſipation preſque inévitable dans ces tems d'agitation, ou une triſte

laſſitude dans l'âge où nous ſommes. Ce pays-ci eſt fort affligé. La perte des bleds que l'hyver a étouffés dans la terre, & des oliviers qu'il a deſſechés juſqu'à la racine, a déſolé toute cette Province, que les charges publiques avoient déja bien fatiguée. Cette misère particulière, qui eſt devenue générale dans tout le Royaume, nous doit bien faire ſouhaiter & demander au Ciel cette paix ſi néceſſaire au monde, & que Dieu ſeul peut lui donner. Je ne doute pas, Monſieur, que du port où vous avez heureuſement abordé avant les tempêtes, vous ne voyez avec douleur les troubles & les malheurs d'un Etat, que nous avons vû ſi floriſſant. Le Seigneur le veut ainſi. Il nous humilie, il nous punit. Le Roi & ceux qui gouvernent ſous lui ſont bien à plaindre. J'ai envoyé à M. de Baſville l'exemplaire de votre Livre qui lui étoit deſtiné. Il l'a reçû, & vous recevrez ſon remerciment preſqu'auſſi-tôt que le mien. Sa goute & ſon travail le vieilliſſent plus que ſes années. Vous avez été des premiers à connoître & à faire valoir ſon mérite. Perſonne ne ſert le Roi avec plus de capacité, plus d'affection & plus de ſuccès que lui. Nous voudrions bien pouvoir nous rendre ſolitaires pour quelques jours avec vous, & nous remplir des réflexions que

vous faites à loisir dans votre retraite ; mais nous sommes liés également à nos emplois, quoique différens. Je prie le Seigneur qu'il vous conserve ce que l'âge donne de vénérable, & qu'il vous adoucisse tout ce qu'il peut avoir d'incommode. Je suis toujours avec un respectueux attachement, Monsieur, votre, &c.

A Nismes, ce 28. Avril 1709.

LETTRE CCCLXV.

De piété à une Demoiselle.

J'Ai eu, ma chere Fille, une sensible joie d'apprendre par vous-même que vous commencez à goûter les douceurs du Carmel, que la grace de la vocation & la charité de vos Sœurs vous adoucissent tout ce qui pourroit y avoir d'austère, & que par le repos de votre esprit & par le desir ardent que vous ressentez de vous offrir à Dieu, & de l'adorer toute votre vie sur cette sainte Montagne, vous connoissez que c'est là que vous êtes appellée. Je ne doute pas que vous ne répondiez aux desseins que le Seigneur a sur vous, & qu'encouragée par l'exemple de tant de saintes Vierges, vous ne suiviez par tout l'Agneau avec elles. Je voudrois bien, ma chere Fille, être à portée d'assister à la cérémonie après laquelle vous soupirez.

Je prendrois volontiers pour moi l'emploi que vous avez la bonté de propoſer à mon Neveu. Il eſt entierement occupé de ſes études, & il ne vous faut pas un Novice pour une action comme celle-là. J'ai bien regretté la perte que vous avez faite de votre Mere Prieure, mais vous êtes dans un Monaſtère où toutes les morts ſont précieuſes devant Dieu, & où l'on ne peut perdre de vûë aucune vertu qui ne ſe puiſſe remplacer incontinent. Vous ſerez heureuſe de tômber ſous la direction de la Mere de Maulevrier, qui vous ſera d'un grand ſecours par ſes inſtructions, par ſes conſeils & par la bonté même qu'elle a pour vous. La mort de la Sœur de Bethune m'a d'autant plus touché, qu'elle ſe ſouvenoit encore que j'avois prêché à ſa Vêture, & qu'elle me donnoit part à ſes prières. Procurez-moi celles de la Mere Louiſe de la Miſéricorde, & de toute la ſainte Communauté. Tout ce pays eſt dans une grande misère, & vous jugez bien que le ſort eſt preſque égal de ceux qui ſouffrent ou qui compatiſſent. Demandez à l'Eſprit ſaint, qu'il conſole les uns & les autres, & croyez que perſonne n'eſt plus à vous en Notre-Seigneur, ma chere Fille, que votre, &c.

A Niſmes, ce 18. *May* 1709.

LETTRE CCCLXVI.

De civilité & de piété à M. le Pelletier.

J'Ai appris, Monſieur, dans le beau Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, que la vieilleſſe ne doit pas être pareſſeuſe, moins encore dans les Evêques que dans les autres hommes; parce qu'étant chargés de la conduite des Fidéles, ſujets à misères, à foibleſſes, à ignorances, à dérèglemens, ils doivent ſans ceſſe, ou les conſoler, ou les inſtruire, ou les corriger. La diſette qui fait gémir aujourd'hui preſque toute la France, a tenu tout ce pays-ci, par la perte des bleds & des oliviers, & par la mortalité même des beſtiaux, dans une déſolation & dans une inquiétude particulière. Les pauvres, c'eſt-à-dire, les peuples, ont beaucoup ſouffert par l'avarice des uſuriers & par la crainte de la famine. Nous nous ſommes donnés de grands mouvemens. M. de Baſville a pris & prend encore beaucoup de peine, & juſqu'ici le pain n'a pas manqué, & les petits grains dans ſix ſemaines mettront le monde en repos. Qu'eſt devenu, Monſieur, ce Royaume que nous avons vû ſi floriſſant? J'ai crû être obligé pour l'inſtructio n &

pour la conſolation de mes Diocéſains, & de ceux qui ſont dans le même cas, de faire imprimer la Lettre Paſtorale que je prens la liberté de vous envoyer. La paix pourroit nous faire eſpérer l'abondance. Il faut l'attendre du Ciel. Je ſuis toujours avec un tendre & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 31. Mai 1709.

LETTRE CCCLXVII.

D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard.

VOilà, Monſieur, de grands changemens dans le Miniſtère. Tous ceux qui n'étoient pas contens de M. Chamillard, eſpèrent tout de M. Voiſin. Ceux qui étoient de ſes amis le plaignent; quelques-uns même croient qu'un nouveau Miniſtre au commencement d'une Campagne, ſe trouvera un peu embarraſſé, & s'imaginent qu'on l'a changé un peu trop tôt ou un peu trop tard. Pour moi qui ne me pique pas de politique, je plains l'ancien, je félicite le nouveau... Je ſuis perſuadé que le Roi fait bien tout ce qu'il fait, & je prie Dieu qu'il béniſſe tout. Je vous aurois envoyé un exemplaire d'une Lettre Paſtorale que j'ai faite ſur la diſette du tems, mais il faudra attendre une com-

modité qui ne coûte rien. Aimez-moi toujours, & croyez-moi, Monſieur, parfaitement à vous, &c.

A Niſmes, ce 16. Juin 1709.

LETTRE CCCLXVIII.

De piété à une Demoiſelle.

J'Avois déja ſçu, ma chere Fille, que vous aviez ſolemnellement renoncé au monde & à ſes vanités; & que ſous le voile d'une humble Carmelite, vous en pratiquez les vertus. J'avois auſſi loué le Seigneur qui vous a inſpiré ce deſſein, & qui vous a fait la grace de l'accomplir. J'ai reſſenti une nouvelle joie, quand j'ai appris par votre Lettre que vous avez fait votre ſacrifice ſans peine; que vous connoiſſez que ce que vous avez quitté, ne vaut pas ce que vous avez acquis; que vous commencez à goûter la paix que Dieu reſerve aux ames qu'il a aimées & qu'il a choiſies pour lui, & que dans l'état où il vous a miſe, vous êtes heureuſe, & vous ſentez votre bonheur.

En effet, ma chère Fille, rien ne vous manque pour cela dans la ſainte maiſon où vous êtes; les régles qu'on y ſuit, les exemples qu'on y donne, la ſolitude qu'on y trouve, & les bénédictions du

Ciel qui tombent abondamment ſur votre ſainte Montagne.

Je vous aurois volontiers envoyé ma Lettre Paſtorale ſur les misères du tems, & je vous envoyerois encore un Mandement que je viens de faire au ſujet des prières publiques pour la proſpérité des armes du Roi. Mais les commodités ſont rares, & les frais de la Poſte ſont grands & ne conviennent guères aux Communautés.

Je me flate toujours que j'aurai quelques parts à vos bonnes prières, & que vous m'en attirerez auſſi d'autres.

Pour moi, quoiqu'éloigné & ſéparé de vous, je vous ſerai préſent en eſprit. Je prendrai part à l'accroiſſement des graces que Dieu vous fera, & je ſerai toujours, ma chère Fille, également à vous, &c.

A Niſmes, ce 15. Juillet 1709.

LETTRE CCCLXIX.

De civilité & de piété à M. le Pelletier, ſur le recouvrement de ſa ſanté.

J'Appris, Monſieur, votre guériſon plutôt que votre maladie, & je priai le Seigneur qui vous conſervoit, que ce fût pour votre ſanctification, autant que pour la conſolation de ceux qui vous honorent comme je fais. Votre retraite du monde vous en a ſans doute non-ſeulement ſéparé, mais encore détaché. Vous goûtez depuis pluſieurs années les douceurs d'une ſolitude Chrétienne : Dieu vous ayant fait la grace de vous tirer des horreurs d'un ſiécle qui devoit être auſſi malheureux & auſſi corrompu que celui-ci. L'âge avançant toujours, & la piété croiſſant avec l'âge au milieu de votre repos, vous vous préparez à bien mourir. Les maladies même dont vous êtes quelquefois affligé, & que vous ſupportez avec tant de réſignation, ſont comme des eſſais d'une mort qui ne peut guères être éloignée. Rien ne peut vous faire regretter ce que vous avez quitté. L'état où vous voyez les affaires préſentes ne donne envie à perſonne d'y avoir part ; & la ſeule tentation que vous pouvez avoir dans votre deſert, c'eſt d'être trop ſenſible aux

malheurs de la République. Mais tant que nous vivons, nous ſommes Citoyens de la Jéruſalem terreſtre. Nous devons être touchés de tout ce qui bleſſe la gloire du Roi, à qui nous ſommes ſi redevables, ou la douceur & la tranquillité d'un Etat que nous avons vû ſi floriſſant. C'eſt une triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, pourvû que la piété civile ne trouble pas la chrétienne, & qu'elle retienne dans le cœur la réſignation & la confiance.

M. le Duc de Roquelaure & M. de Baſville ont paſſé ici au retour de leur expédition du Vivarez. Ils ont étouffé dans ſa naiſſance une rébellion qui alloit devenir très-dangereuſe. La diſette du bled donne de grandes inquiétudes aux peuples, & celle de l'argent donne de grands embarras aux Riches.

Je prens la liberté de vous envoyer encore un Mandement fait depuis peu, à l'occaſion des prières pour la proſpérité des armes du Roi après la rupture de la Paix. Je vous prie de croire que je penſe ſouvent aux promenades & aux converſations de Villeneuve, & que j'ai eu quelquefois d'aſſez fortes tentations de vous y aller renouveller le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 1. Août 1709.

LETTRE CCCLXX.

A Monsieur Portalés, pour le dissuader de se faire Prêtre.

VOtre Lettre, quoique longue, Monsieur, ne m'a pourtant pas ennuyé. J'ai lû toutes vos avantures, & j'y ai fait toutes les réflexions que vous pouvez souhaiter. Il me semble que tout se réduit à sçavoir si vos parens vous ayant voué à l'Eglise & au Sacerdoce, & vous de tems en tems vous y croyant appellé, vous devez prendre ce parti, & vous y disposer, quoique dans un âge déja avancé, par des études convenables. Si vous me demandez mon avis, je vous dirai que vous n'y êtes pas obligé, & que même il ne vous convient pas à présent de vous faire Prêtre. Le vœu de vos parens ne vous engage à rien. Il faut que les vœux soient volontaires & personnels. La vocation doit venir de Dieu, non pas des hommes. D'ailleurs, ces parens mêmes qui vous avoient destiné pour l'Eglise, ne s'en souvinrent plus, & ne vous donnèrent pas une éducation conforme à cet état; ainsi vous ne devez avoir sur cela aucun scrupule. Outre cela, vous êtes dans un âge où il vous seroit difficile

d'acquerir les capacités néceſſaires. Votre Evêque a été d'avis que vous demeuraſſiez dans vos petits emplois, où vous pouvez vous ſanctifier en vous appliquant à l'inſtruction d'une petite jeuneſſe que vous porterez à la piété, & gagnant ainſi votre vie ſelon l'ordre où la Providence vous a mis : car pour des penſions ou des gratifications de la Cour, le tems ne permet ni d'en eſpérer, ni d'en demander. Si j'avois quelque occaſion de vous ſervir & de vous employer utilement dans mon Diocèſe, je le ferois avec plaiſir, vous aſſurant que je ſuis véritablement, Monſieur, tout à vous, &c.

Je me charge de faire dire les trois Meſſes à S. Gervaſi.

A Niſmes, ce 13. Août 1709.

LETTRE CCCLXXI.

De nouvelles à M. l'Abbé Menard.

LE Ciel n'eſt pas encore bien pour nous, Monſieur. La dernière affaire auroit pû être heureuſe, ſi le Général n'eût été bleſſé, & ſi le nombre n'eût enfin prévalu ſur la valeur. On peut dire que nous n'avons pas perdu la bataille, mais que nous ne l'avons pas gagnée. Les ennemis ont plus ſouffert que nous. Nous avons pris de leurs drapeaux: ils ont été chargés pluſieurs fois; mais enfin ils ſont demeurés maîtres du champ de bataille, & nous nous ſommes retirés ſous nos Places comme vaincus, après d'aſſez grandes pertes. Je ſuis fort touché de la bleſſure de M. le Maréchal de Villars, ſoit par le beſoin qu'on a de lui, ſoit par l'amitié qu'il a pour moi. Je vous prie de me faire ſçavoir les nouvelles que vous apprendrez de ſa bleſſure, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 20. Septembre 1709.

LETTRE CCCLXXII.

Compliment à M. de Baſville, ſur la mort de M. de Lamoignon ſon frere.

J'Ai appris, Monſieur, la mort de M. votre Frere; j'en ſuis touché pour lui & pour vous. Vous avez toujours véeu dans une ſi parfaite union de cœur & d'eſprit : vous faiſant dans les tems heureux un bonheur commun, dans les tems difficiles, vous ſervant de conſolation l'un à l'autre; toujours également amis, toujours également freres. Qu'il eſt aiſé de juger de votre douleur! On me mande qu'on ne peut pas être plus regretté qu'il l'eſt. Je n'en ai pas douté; il ne peut preſque mourir perſonne de votre nom que ce ne ſoit une perte publique; M. de Lamoignon ſur tout, qui s'étoit acquis depuis long-tems l'eſtime & l'amitié de la Cour & de la Ville, par cette droiture & cette bonté qui le faiſoient l'arbitre de tous les différends, & le rendoient agréable & utile à tout le monde. Ces ſéparations, Monſieur, ſont bien ſenſibles : mais à quoi ne doit-on pas être accoûtumé dans la vie? Je voudrois bien pouvoir vous être de quelque uſage dans votre affliction, mais vous n'avez beſoin que de

vous-même, & votre ſageſſe vous en inſpirera plus que je ne ſçaurois vous en dire. Il me ſuffit de vous aſſurer que je prens part à votre douleur, que je ſens la mienne, & que je ſuis, &c.

Environ Septembre 1709.

LETTRE CCCLXXIII.

De conſolation à M. le Pelletier, ſur les infirmités de la vieilleſſe.

LA viſite, Monſieur, que je viens de faire à M. le Duc d'Uzez, arrivé depuis peu dans cette Province, m'a empêché de répondre à votre Lettre. Je vois que vous avez quitté votre ſolitude de Villeneuve avant que la ſaiſon de la campagne fût avancée. Il faut ménager une ſanté foible; l'air de Paris eſt moins ſubtil, les ſecours y ſont plus préſens; & quand on approche l'âge des Patriarches, il faut ſe mettre ſous les ſoins d'une famille, & recevoir de ſes enfans les fruits de la bonne éducation qu'on leur a donnée. La confidence que vous me faites de l'état où vous êtes, & où vous réduit le poids des années, me toucheroit davantage ſi vous n'en parliez pas ſi bien, & ſi je ne voyois par-là encore tout votre eſprit dans votre Lettre, & dans celles

que M. de N... m'a communiquées. Mais enfin votre appréhenſion eſt raiſonnable ; tout ce qui tend à ſa fin, diminuë néceſſairement ; la vigueur paſſe, les organes s'uſent, l'eſprit s'affoiblit avec le corps ; le feu qui nous anime s'éteint inſenſiblement, & la raiſon auſſi bien que les ſens ſuccombent quelquefois ſous les infirmités de la vieilleſſe. Ceux qui comme vous ont mené une vie toujours occupée, qui ont été chargés de pénibles & importantes affaires, qui ont pris à cœur les intérêts de l'Etat comme ceux de leur famille, qui ſont vivement touchés des malheurs préſens & des misères de la Patrie ; ceux-là, dis-je, ont à craindre que l'application & l'uſage qu'ils ont fait de leur eſprit, n'y cauſent enfin quelque défaillance. La nature ceſſe auſſi ſouvent d'elle-même. Il y a peu de ces vieilleſſes heureuſes qui ſe ſoutiennent juſqu'à la fin, & où le tems n'ôte à l'homme quelque partie de lui-même ; & cette bénédiction que Moïſe prononça : *Sicut dies juventutis tuæ, ita ſenectutis tuæ*, ne ſe renouvelle guères depuis. Nous avons vû, vous & moi, Monſieur, des hommes dont on avoit eſtimé le jugement & la ſageſſe, après avoir rempli les premières Charges & les premiers emplois du Royaume, traîner un reſte de vie dans une indolence

pitoyable, ſans raiſonnement, ſans intelligence, oublier leur propre nom. J'avouë que cette eſpèce de mort vivante eſt une humiliation quand on la ſent ou qu'on la prévoit. L'homme ne fait jamais plus de pitié, que lorſqu'il commence à rentrer dans ſon néant. La mort naturelle eſt la peine du péché; la mort civile ou morale en eſt la pénitence. Il faut s'y réſigner quand on la voit approcher, & dans le danger de ne pouvoir plus offrir à Dieu avec liberté le ſacrifice des bonnes œuvres & de la loüange, lui en faire un de ſon inaction & de ſon ſilence. Après cela, il faut ſe conſoler de tout. L'Apôtre nous apprend que, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes au Seigneur. Nous devons croire que toute affliction comme toute conſolation vient de lui, que c'eſt toujours un bien que ſa volonté s'accompliſſe en nous. En nous ôtant ce qui ſert à le connoître & à le ſervir, il nous ôte en même tems ce qui peut induire à l'offenſer. Cet affoibliſſement que vous croyez remarquer en votre perſonne, eſt une marque de l'attention que vous avez vers vous-même. Il n'eſt pas étonnant que vous éprouviez quelque changement & quelque diminution de force, que votre imagination ſe refroidiſſe, que votre application ſe relâ-

che, que vos prières ſoient moins ferventes, que vos penſées & vos actions ſoient moins vives, que le corps qui ſe corrompt, appéſantiſſe l'ame. Vous touchez ce terme fatal de la vie, dans lequel il n'y a plus que travail & douleur, ſelon l'Ecriture. La réflexion que nous avons à faire, Monſieur, (car à deux ou trois années près, nous ſommes dans le même cas) c'eſt de nous regarder ſur le déclin de l'âge comme des ſerviteurs qui vont devenir inutiles; de mettre à profit les heures que Dieu nous laiſſe, avant que le tems vienne, où, ſelon l'Evangile, il ne ſera plus libre de travailler pour le ſalut. Hâtons-nous de lui offrir des connoiſſances & des affections qui ſeront tous les jours plus uſées, & prions-le que s'il veut nous punir avant notre mort de la privation des douceurs temporelles & ſpirituelles de la vie, il conſerve du moins dans nos cœurs mortifiés un fond de religion, de foi, d'humilité & de patience. C'eſt une grace & une bénédiction du Ciel pour vous, d'être au milieu de votre famille, aimé & honoré de vos enfans, qui adouciront vos peines, qui reſpecteront juſqu'à votre foibleſſe, & qui touchés de tendreſſe, de piété & du deſir de vous prolonger un reſte de vie, auront les mêmes ſoins de votre vieilleſſe que

vous avez eu de leur enfance. Quoique je ſois perſuadé que vous n'avez pas beſoin de mes leçons, & qu'un eſprit ſolide & tranquille comme le vôtre ne ſoit pas ordinairement ſujet à de pareils dérangemens, j'ai bien voulu vous obéir, Monſieur, & vous témoigner avec quelle déférence je ſuis, votre, &c.

A Niſmes, ce 9. Novembre 1709.

LETTRE CCCLXXIV.

Compliment à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur la mort du Prince Pamphile qui avoit une penſion ſur l'Archevêché d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Vous voilà donc déchargé de mille cinq cens écus Romains de penſion ſur votre Evêché. Le Prince Pamphile ne pouvoit mourir plus à propos pour vos Hôpitaux. Quelque joie que m'ait donné cette nouvelle, parce que j'aime à voir groſſir vos revenus, j'ai cru, après y avoir bien penſé, que vous n'en étiez pas plus riche; que le bien qu'on vous laiſſe, eſt un bien que vous donnez, & que ce ſont

vos pauvres qu'il faut féliciter & non pas vous. M. l'Evêque d'Uſez & M. l'Evêque de Montpellier vous en feront leur compliment. Je vous fais le mien, Monſeigneur, moins ſur l'acquiſition que vous faites, que ſur la diſtribution que vous en ferez. Agréez que j'aye l'honneur de vous renouveller en même-tems tous les ſentimens de reſpect & de vénération avec leſquels je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 8. Décembre 1709.

LETTRE CCCLXXV.

De civilité au même.

MONSEIGNEUR,

On vous a dit vrai; nous ſommes ici ſouvent enſemble. On y voit un Concile de dix-huit Evêques travailler pour le bien public, & chercher les moyens de ſoutenir l'Etat & la Province. Des affaires d'elles-mêmes aſſez triſtes, ont bien beſoin de quelques intervalles de gayeté: Nous en profitons; heureux ſi vous vouliez en profiter vous-même, & venir recevoir les complimens du Clergé de France, peut-être moins polis, mais peut-

être

être auſſi plus ſincères que ceux d'Italie ſur le gain de votre penſion Pamphilienne. Je vous les réïtére encore avec tous les ſentimens de reſpect avec leſquels je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 12. Décembre 1709.

LETTRE CCCLXXVI.

De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année.

PArmi tous les embarras, Monſieur, où nous nous trouvons ici au ſujet des affaires de la Province, qui ſont à peu près comme celles du Royaume, nous ne laiſſons pas de trouver quelques bons momens, M. de Baſville & moi, & ce ſont ceux où nous parlons de vous : nous repaſſons les différens états de votre vie, & nous ne croyons pas que vous ayez ſujet de regretter les ſoins que vous avez pris pour le Public & pour votre famille, qu'on a regardé de tout tems comme les plus nobles devoirs, & les premières eſpéces de charité des Peres & des Citoyens. Nous louons les miſéricordes de Dieu ſur vous, de vous avoir tiré des emplois difficiles & dangereux, & de vous avoir mis dans le port avant les tems de confuſion

& de trouble. Je vous avoue que nous vous envions quelquefois la douceur de votre retraite.

Je ne manquerai pas de faire votre repréſentation à ce digne Magiſtrat, au ſujet de ſes derniers diſcours à l'ouverture de nos Etats. Il écrivit à M. ſon Neveu de vous les communiquer, ainſi que faiſoit M. ſon Frere : ce que je crois déja exécuté.

Comme nos années, à meſure que nous vieilliſſons, nous doivent être plus précieuſes, & qu'aſſurés de mourir bientôt, nous ſommes plus preſſés de bien vivre ; je vous ſouhaite pour cette prochaine année des bénédictions du Ciel plus abondantes, & ſuis avec un plus parfait attachement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 29. Décembre 1709.

LETTRE CCCLXXVII.

Compliment Chrétien à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, pour le commencement de l'année.

MONSEIGNEUR,

Je vous ſouhaite cette nouvelle année mille bénédictions ſpirituelles, telles que je dois vous les ſouhaiter, & mille bénédictions temporelles, telles que les pauvres vous les ſouhaitent. Votre charité ſe fortifie tous les jours; vous l'exercez par vos aumônes, vous la perſuadez par vos diſcours & par votre Lettre Paſtorale, où vous ramenez les Eccléſiaſtiques à l'origine & à l'adminiſtration primitive de leurs biens. Si chacun avoit un cœur comme le vôtre, il y auroit fort peu de beſoins ſans ſecours. Les Traitans de la contrebande ſont devenus ſourds à nos prières trop ſouvent réitérées. Nous avons laſſé leur patience, & ils ont laſſé notre charité. M. Rouſſet vient de me rendre la lettre de votre Excellence, & s'eſt incontinent retiré. Il fera tout ce qu'il voudra de moi, quand il me parlera de votre part, parce que perſonne n'eſt avec

plus de reſpect & de ſoumiſſion, que moi, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier, ce 1. Janvier 1710.

LETTRE CCCLXXVIII.

Compliment Chrétien à Madame de C. pour le commencement de l'année.

ON n'a qu'à vous ſouhaiter des années, Madame, on eſt aſſuré qu'elles commencent, qu'elles finiſſent & qu'elles ſe paſſent heureuſement, je veux dire dans une ſuite continuelle de bonnes œuvres; vous uſez du tems & de la ſanté que Dieu vous donne d'une manière à vous en attirer la continuation. M. l'Evêque d'Agatopolis que j'attendois ici, n'y paſſera peut-être pas. Il m'a envoyé votre lettre, & m'a fait commencer cette année plus agréablement que je ne penſois... Nous ſommes ici tenans les Etats de la Province de Languedoc, entre les demandes du Roi, les beſoins du Roïaume & les miſères des Peuples. Il eſt aſſez difficile de ſatisfaire à des devoirs ſi différens, & à concilier les deſirs avec la puiſſance. Tous nos vœux doivent tendre à prier le Seigneur qu'il veüille bientôt donner la Paix au monde, afin que

nous le ſervions plus tranquillement. Je vous demande toujours quelque part dans vos prières, & je vous aſſûre que perſonne ne vous honore plus, & n'eſt plus parfaitement que moi, Madame, votre, &c.

A Montpellier, ce 10. *Janvier* 1710.

AVIS.

Les Lettres Françoiſes qui ſuivent, s'étant trouvées ſans date d'année, & la plûpart ne renfermant aucuns faits qui ayent pû leur ſervir d'époque certaine, l'on n'a pû mettre ces Lettres dans un meilleur ordre, qu'en laiſſant de ſuite celles qui ſont adreſſées à une même perſonne.

LETTRE CCCLXXIX.

De civilité & de remerciment à M. Benoiſt, Auditeur de Rote.

JE vous rends très-humbles graces, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'offrir de me loger dans votre maiſon, ſi mes affaires me permettent de faire le voyage d'Avignon. Il eſt vrai que j'ai ſouvent pris la réſolution d'aller voir ce qui me reſte de parens & d'amis dans la Province, & de paſſer quelques mois dans mon païs, après en avoir été éloigné durant tant d'années. Je n'ai jamais trouvé de conjoncture favorable, & j'ai toujours été obligé de remettre la partie à un autre tems. Je n'eſpère pas que je puiſſe être plus heureux cet Eté. Monſeigneur le Dauphin marche avec la Reine vers la frontière, & je doute fort que je puiſſe quitter la Cour. Ainſi, Monſieur, je vous remercie très-humblement des offres obligeantes que vous me faites. Je ſçais bien que je ne trouverois nulle part ni plus de civilité, ni plus de bonté que chez vous; auſſi ne ſerois-je point ailleurs ni plus agréablement, ni plus volontiers. Mais ma deſtinée m'attache encore ici, & je ne crois pas trouver de

cette année, le peu de tems que j'avois deſtiné à ce voyage, où l'un de mes plus grands plaiſirs ſeroit de vous embraſſer & de vous aſſûrer qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit avec plus de zéle & de paſſion, votre, &c.

A Paris, ce 31. Mars.

LETTRE CCCLXXX.

De civilité, au même.

JE vous rends mille graces, Monſieur, du ſoin que vous avez pris de faire la diſtribution des livres que j'avois pris la liberté de vous adreſſer, & de la bonté que vous avez eu de rendre à Mademoiſelle de Montauban la lettre de M. de Montauſier. Je lui ai montré la vôtre, pour lui faire voir la foibleſſe où l'âge réduit cette bonne femme, afin qu'il ne s'étonnât pas de la mépriſe qu'elle avoit faite, & qu'il ne ſoupçonnât pas qu'il y eût de la fraude. Cependant comme Madame de Doiſſans lui a écrit deux lettres pleines de reſſentiment, dont il a été piqué, & que je crains que la lettre qu'il écrit à cette Dame, ne ſoit un peu forte; je vous prie d'avoir la bonté de la lui rendre, enſorte qu'elle ne tombe pas en d'autres mains que les ſiennes. Je reçus il y a quelque-tems une de vos let-

tres pour M. Cramoiſy que je lui envoyai d'abord de Saint Germain ; & comme je lui ai écrit d'ici qu'il fît tout ce que vous ſouhaitiez très-promptement, il m'a répondu qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir reçûë. Si j'étois à Paris ou à Saint Germain, j'envoyerois faire un éclairciſſement là-deſſus ; mais parce que nous ſommes encore ici pour plus d'un mois, je vous prie d'avoir la bonté d'écrire encore une fois à M. Cramoiſy vos volontés, & je les lui ferai ſçavoir. Je n'ai pas eu le tems de m'arrêter à Paris, pour vous envoyer la ſuite du Journal que vous m'aviez demandé ; à la première occaſion après notre retour, je m'en ſouviendrai. Je vous prie de témoigner à M. de Salvador, que le petit préſent que je lui ai fait ne méritoit pas les remercimens qu'il a eu la bonté de me faire, que je lui ſuis obligé de la manière honnête avec laquelle il l'a reçû, & que je ſerois heureux ſi j'avois quelque choſe de plus précieux à lui offrir. Faites-moi la grace auſſi d'aſſurer tous mes parens & amis de mes très-humbles ſervices, & de croire que vous n'avez perſonne qui ſoit avec plus d'affection & de ſincérité que je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Fontainebleau, ce 29. Mai.

LETTRE CCCLXXXI.

De civilité, au même.

IL n'eſt pas vrai, Monſieur, que j'aïe été nommé à l'Evêché de Toulon, & le bruit que vous dites qui en a couru dans votre Ville, n'a aucun fondement, ſinon la bonne opinion qu'on y a peut-être de moi. Je vous ſuis obligé des ſouhaits que vous faites pour moi là-deſſus. Je ſuis plus tranquille que vous ne ſçauriez croire, & je me trouve ſi bien où je ſuis, que je crains preſque ce que mes amis me ſouhaitent. Je vous prie d'aſſurer M. le Vicelégat de mes très-humbles reſpects. Je ne manquerai pas de lui envoyer les feüilles du Journal des Sçavans tous les mois, à meſure qu'elles paroîtront. Je n'ai pû envoyer à Paris depuis que j'ai reçû votre lettre; je ne laiſſerai pas de mettre dans ce paquet les feüilles du mois de Janvier que l'Auteur m'avoit données, & que vous me ferez la grace de préſenter à ſon Excellence. Si les autres n'ont pas plus d'étenduë que celles-ci, je pourrai les envoyer par la poſte, afin que vous les receviez plutôt. C'eſt une affaire de ſi peu de conſéquence que la dépenſe que je ferai pour cela, que je prie ſon Excel-

lence de n'en être point en peine. Je voudrois trouver quelque occaſion plus conſidérable de lui témoigner la paſſion que j'ai pour ſon ſervice. Les Gens d'affaires de M. de Montauſier ne ſont pas ici préſentement ; ainſi je ne ſçais ſi on a payé régulièrement Mademoiſelle de Montauri, tante de M. le Baron d'Oiſſan. Je vous en rendrai compte au premier jour. Je vous prie cependant de faire rendre cette lettre à un Pere qui eſt Confeſſeur de cette bonne femme. On ne ſçait pas l'Ordre dont il eſt ; ainſi on ne peut pas la lui adreſſer directement. Par ſon titre, je juge qu'il doit être Carme Déchauſſé. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, & ſuis, Monſieur, &c.

A Verſailles, ce 18. *Février.*

LETTRE CCCLXXXII.

Au même, pour s'excuſer de recommander l'affaire qu'il avoit à Rome.

JE reçus à mon retour du voyage, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vous pouvez penſer combien je vous ſuis obligé de l'honneur de votre ſouvenir. Toutes les bontés que vous avez pour moi me donnent un très-ſenſible déplaiſir de ne pouvoir vous ſervir comme je le voudrois dans l'affaire que vous avez à la Cour de Rome. Si j'avois trouvé les conjonctures favorables, je n'aurois pas attendu que vous m'en euſſiez écrit pluſieurs fois. Mais vous ſçavez en quel état ſont les affaires, & le mécontentement de ces deux Cours. Les eſprits s'aigriſſent plutôt que de s'accommoder, & les Miniſtres ne ſe veulent charger de rien. Je n'ai pas laiſſé de ſolliciter M. l'Evêque de Laon, neveu de M. le Cardinal d'Eſtrées, qui eſt de mes amis; mais il m'a dit franchement, qu'il ne recommandoit pas même à M. ſon Oncle ſes propres affaires, & qu'on ne lui laiſſoit à faire que celles du Roi. Voilà où l'on en eſt, & je ne prévois pas qu'il y ait ſi-tôt du change-

ment. Ainſi, Monſieur, contentez-vous de ma bonne volonté, & croyez que je ſuis plus mortifié que vous de ne pouvoir vous témoigner dans une affaire qui vous touche comme celle-là, avec quelle paſſion je ſuis, &c.

A Saint Germain, ce 28.

LETTRE CCCLXXXIII.

De civilité au même, qui lui avoit recommandé un de ſes parens.

JE reçus il y a quelque-tems, Monſieur, des mains de M. votre couſin le Prieur, une lettre, dans laquelle vous me faiſiez l'honneur de me le recommander & de me renouveller en des termes fort obligeans ces témoignages d'amitié dont je vous ai toujours été ſi obligé. Vous pouvez croire, Monſieur, qu'il ne me ſçauroit rien arriver de plus agréable ni de plus glorieux que de trouver quelque occaſion de vous rendre quelque ſervice: Vous l'éprouverez à votre égard & en la perſonne de vos amis, quand vous ou ma fortune m'en procurerez les moyens. Il ne faut que voir M. votre Couſin, pour avoir bonne opinion de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Je ne l'ai vû qu'un moment, & j'en ſuis très-édifié. Il s'eſt promptement

renfermé dans ſon Séminaire, & moi qui releve d'une grande maladie, & qui rétablis tout doucement ma ſanté, je n'ai pû encore ſortir pour lui aller rendre viſite : à peine ai-je eu le loiſir de l'aſſurer que tout ce qui vous touche d'amitié ou de parenté, m'eſt très-cher & très-conſidérable, & que je fais tout le cas que je dois de ce que vous prenez la peine de me recommander, parce que je ſuis plus que perſonne du monde, Monſieur, votre, &c.

A Paris, ce 12. *Novembre.*

LETTRE CCCLXXXIV.

De civilité au même, en lui envoyant une piece de Poëſie.

VOus voulez bien, Monſieur, que je prenne la liberté de vous offrir une petite Poëſie, que j'ai été obligé de rendre publique, & par la ſollicitation de mes amis, & par l'ordre de perſonnes d'une autorité abſolue ſur moi. Je croirois manquer à ce que je dois à la bonté que vous m'avez témoignée, ſi je la faiſois paſſer par vos mains, ſans vous en préſenter un exemplaire. Je vous prie, Monſieur, de la recevoir, non pas comme un ouvrage digne de votre approba-

tion, mais comme une marque d'eſtime & de confiance, & de croire que ſi je ne ſuis fort bon Poëte, je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Ce 15. Novembre.

LETTRE CCCLXXXV.

Remerciment au même, pour la part qu'il avoit priſe à la mort d'un de ſes proches.

J'Ai reçû, Monſieur, dans toutes les occaſions des marques ſi ſincères & ſi touchantes de votre amitié, & de la bonté que vous avez pour moi, que je n'ai pas douté que vous n'ayez pris part à l'affliction domeſtique que Dieu nous a envoyée. J'en ai été ſenſiblement touché; & quoique j'euſſe tâché de m'y préparer ſur les nouvelles que j'avois reçûës de l'extrémité de ſa maladie, la nouvelle de ſa mort n'a pas laiſſé de m'affliger autant que ſi elle m'avoit ſurpris. Il faut chercher les véritables conſolations dans la ſoumiſſion aux ordres de la Providence de Dieu, qui diſpoſe de nous comme il lui plaît, & recevoir avec reconnoiſſance les témoignages de bonté que nos amis nous donnent dans ces fâcheuſes rencontres. Je vous ſuis obligé de vos ſoins, & je vous ſupplie d'être bien perſuadé que

perſonne n'eſt à vous avec plus de paſſion que j'y ſuis, ni plus ſincèrement, &c.

A Verſailles, ce 24. Octobre.

LETTRE CCCLXXXVI.

De civilité au même.

JE viens de recevoir l'avis, Monſieur, par M. le Cardinal de Bonſy, que les Etats du Languedoc ſe tiendront cette année à Niſmes, & s'ouvriront le 17. du mois prochain. Je me ſuis réjoüi de me trouver ſi proche de vous. Je profiterai de cette occaſion de voiſinage, & je ne puis m'empêcher de vous en avertir, parce que je ſçais que vous m'aimez, & que vous me regardez comme votre, &c.

A Revel, ce 10. Septembre.

LETTRE CCCLXXXVII.

De remerciment & de civilité, au même.

IL y a long-tems, Monſieur, que je reçois des marques de votre amitié. Celles que vous avez la bonté de me donner au ſujet du Sermon que j'ai fait à l'ouverture des Etats, ne me touche pas moins que toutes les autres. Elle me fait connoître que j'ai toujours quelque part à l'honneur de votre ſouvenir & de votre eſtime. Il n'eſt pas difficile de vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de moi. Votre inclination vous préoccupe pour le mérite, & vous croyez volontiers que j'ai fait tout le bien que vous deſirez que je faſſe. Je vous prie de me continuer cette bonté, & de me croire avec toute la reconnoiſſance poſſible, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier, ce 23. Novembre.

LETTRE CCCLXXXVIII.

De civilité au même, pour s'excuſer de ce qu'il n'avoit pû aller à Avignon.

JE pars de ce païs-ci, Monſieur, avec un extrême déplaiſir de ne pouvoir vous aller rendre la viſite que j'avois réſolu de vous rendre, & à tous nos amis d'Avignon. M. l'Evêque de Montpellier devoit être de ce voyage : il s'eſt trouvé mal, & moi je me trouve ſi preſſé d'affaires importantes, qui me rappellent dans mon Diocèſe. La ſaiſon eſt avancée, les chemins ſont mauvais, j'ai un grand voyage à faire. Deux Evêques de mon voiſinage m'ont prié de les ramener chez eux dans mon carroſſe. M. de Baſville & M. le Cardinal de Bonſy m'arrêtent deux jours à Montpellier, & les Fêtes de Noël me preſſent. Voilà, Monſieur, ce qui fait mon déplaiſir. Je me flate que vous ne m'en aimerez pas moins, & je vous aſſûre que je prendrai l'année prochaine un mois d'avance pour vous aſſûrer que je ſuis toujours également, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 3. Décembre.

LETTRE CCCLXXXIX.

De civilité au même, qui lui avoit ſouhaité les bonnes Fêtes.

JE viens de recevoir, Monſieur, les marques obligeantes de votre ſouvenir dans le ſouhait que vous me faites des bonnes Fêtes. Je ſuis ſi accoutumé à toutes vos bontés, que je ne ſçais plus quels remercimens vous en faire. Je m'imagine que vous ne doutez pas de ma reconnoiſſance, & que vous êtes bien perſuadé que je reſſens, comme je dois, toutes les graces que vous me faites. Ma ſanté eſt fort bonne, & le Carême ne m'a point affoibli. Je vous ſouhaite mille proſpérités, & je ſuis avec toute l'affection & l'eſtime poſſible, votre, &c.

A Niſmes, ce 13. Avril.

LETTRE CCCXC.

Remerciment au même, pour quelques nouvelles, & des livres qu'il lui avoit achetés.

JE reçois toujours, Monſieur, des marques de votre amitié. J'ai reçû la Bulle du Pape contre la trop grande élévation des parens & des neveux, & j'ai été bien aiſe de voir ces belles & nobles expreſſions, dont Sa Sainteté ſe ſert pour faire paroître ſon zéle pour la diſcipline. Vous me promettez encore un livre qui nous convient, & que je n'ai pas. Je vous en ſuis très-obligé; mais il faudroit me mander ce qu'il vous coûte. Sur ce pied-là, je vous prierai de m'en chercher de pareils, & de me mander ſi vous en rencontrez quelques-uns de bons, afin que ſelon les matières ou les uſages que j'en puis faire, je les achete. Si j'en pouvois trouver ici quelques-uns de votre goût, vous verriez la reconnoiſſance que j'ai de toutes vos bontés, & l'attention avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 12. *Mai.*

LETTRE CCCXCI.

De civilité & de remercîment, au même.

VOus ne manquez, Monſieur, aucune occaſion de me témoigner votre amitié, & je n'en trouve aucune de vous témoigner ma reconnoiſſance. Le compliment que vous me faites ſur le Sermon qu'on m'a fait faire à l'ouverture des Etats, eſt une marque de votre bonté ordinaire. J'ai eu peut-être en cette rencontre un peu trop de déférence aux prières & aux ordres d'une aſſemblée qui avoit trop bonne opinion de moi, & j'ai un peu hazardé ma réputation pour marquer mon obéïſſance. Le ſuccès a été heureux : car vous ſçavez qu'il y a des témérités qui réüſſiſſent, & qu'il y a un mérite dans la ſurpriſe, qui fait paſſer les défauts mêmes pour des vertus. Je vous rends graces de tout le bien que vous penſez & que vous dites de moi, & vous aſſûre que perſonne n'eſt plus véritablement & plus cordialement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Narbonne, ce 20. Décembre.

LETTRE CCCXCII.

De civilité & de remerciment, au même.

LA bonté que vous avez, Monſieur, de me ſouhaiter tous les ans les bonnes Fêtes, me les fait paſſer agréablement, & le renouvellement des années m'eſt toujours heureux par le renouvellement de votre amitié. Ce qui me fait plus de plaiſir, c'eſt qu'en ces occaſions, ſoit que vous faſſiez des vœux pour moi, ſoit que vous m'offriez vos ſoins pour mes affaires, ce ne ſont pas des complimens ſtériles que produit la coûtume & la bienſéance; ce ſont des offices effectifs qui partent du cœur, & qui continuent dans les actions l'affection qui les a fait naître. Je vous prie de croire auſſi que ma reconnoiſſance eſt de même, que je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois vous en donner des marques, & que j'ai toujours du moins le deſir de vous faire connoître par mes petits ſervices qu'on ne peut être plus que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes, ce 23. Décembre.

LETTRE CCCXCIII.

De consolation à Madame l'Abbesse de S. Ausone, sur la mort de M. son Frere.

L'Estime particulière que j'avois pour M. votre frère, Madame, & l'honneur qu'il me faisoit de m'aimer, m'ont donné un grand regret de sa mort, & m'obligent de vous témoigner, quoique je vous sois inconnu, la part que j'ai prise à votre affliction & à votre perte. Sa piété, dont j'ai souvent été le témoin, doit être d'une grande consolation à tous ceux qui le regrettent, & nous avons tous les sujets du monde de croire que Dieu a couronné sa vertu. Je lui avois fait une prière, Madame, il y avoit quelque tems, que je croyois très-avantageuse pour vous & pour votre Abbaye : c'étoit de vous proposer M. Robuste.... La connoissance que j'ai de son habileté & de sa sagesse, & l'expérience de son désintéressement & de sa probité, font que je vous fais la même proposition. Je suis assûré que vous en aurez de la satisfaction, & que vous en tirerez de l'avantage. Je voudrois, Madame, contribuer de quelque autre chose à votre repos & aux intérêts de votre Maison, & vous témoigner par

quelque ſervice conſidérable, la conſidération & l'eſtime avec laquelle je ſuis, Madame, votre, &c.

A Lavaur, ce 27. Décembre.

LETTRE CCCXCIV.

De civilité à M. Fieſchi, Archevêque d'Avignon, en lui envoyant l'Hiſtoire du Cardinal Ximenez.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis extrêmement ſenſible à toutes les marques de bonté que j'ai reçû de votre part, & je ne ſerai ſatisfait qu'après avoir trouvé l'occaſion de vous en témoigner mes très-humbles reconnoiſſances. Je l'aurois déja fait, ſi les affaires d'un Diocèſe où la foi de pluſieurs eſt encore infirme, & où le Troupeau a beſoin du Paſteur, ne m'euſſent empêché d'en ſortir. Juſqu'ici je me ſuis contenté, Monſeigneur, de recueillir les bons exemples que votre Excellence ſeme dans tout le voiſinage, d'apprendre ce qu'elle fait & de lui ſouhaiter ce qu'elle mérite; mais il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez, & qu'il me reſte des devoirs à rendre, & des conſolations à recevoir. Je chercherai

avec ſoin les occaſions d'avoir l'honneur de vous voir, & de ſatisfaire en même-tems à mes obligations & à mes devoirs. Cependant, Monſeigneur, je prends la liberté d'envoyer à votre Excellence l'hiſtoire du Cardinal Ximenez que j'avois compoſée quelques ſemaines avant mon Epiſcopat, & que j'ai laiſſée aller au public depuis peu de tems. Ce n'eſt pas un préſent que je vous fais, c'eſt un tribut que vous doivent tous ceux qui ſçavent honorer l'eſprit & la vertu. La bonté que vous avez eue de prévenir de votre eſtime l'Auteur & l'ouvrage, fait que l'un & l'autre vous ſont également redevables. Je vous prie de recevoir avec le même accueil favorable, le livre que j'ai eu l'honneur de vous offrir, & le profond reſpect avec lequel je ſuis, de votre Excellence, le, &c.

LETTRE

LETTRE CCCXCV.

De civilité & de piété, à la ſœur Angélique du Saint Eſprit.

IL me ſembloit bien auſſi, ma chère Sœur, qu'il y avoit long-tems que je n'avois reçû de vos nouvelles, & j'étois en peine de votre ſanté, car je ne doute ni de votre ſouvenir, ni de votre zéle à prier le Seigneur pour moi. Vous m'apprenez que vous allez entrer en retraite: quelle joie pour vous de donner ce tems à des réflexions ſalutaires, & à paſſer dix jours entre Dieu & vous, ſans aucune communication avec les hommes! Je crois que vous employerez quelques heures de votre zéle à demander que la colère de Dieu s'appaiſe, & que ſa miſéricorde revienne ſur nous. Priez-le qu'il confonde les méchans, qu'il protege nos Egliſes, qu'il réüniſſe le Troupeau, & ſur tout qu'il ſanctifie le Paſteur. Je ſuis bien-aiſe que vous éprouviez toujours la charité de vos bonnes Meres: elles compatiſſent à vos infirmités, & vous devez par votre exacte régularité leur marquer votre reconnoiſſance. J'eſpère que j'aurai quelque occaſion de vous revoir encore une fois, & de vous aſſurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis en Jeſus-

Chriſt, ma chère Sœur, votre, &c.

A Niſmes, ce 29. Octobre.

LETTRE CCCXCVI.

Conſolation chrétienne à M. de Salvador, ſur la mort de ſon Epouſe.

LA part que je prends, Monſieur, à tout ce qui vous touche, me fait reſſentir la perte que vous avez faite de Madame de Salvador, & me la rend commune avec vous. Quoique ſes maladies fréquentes vous euſſent fait craindre ce malheur depuis long-tems, je m'imagine qu'elle s'y étoit plus préparée que vous, & que vous en avez été frapé comme ſi vous ne l'aviez pas prévû. Vous avez pourtant la ſageſſe qu'il faut pour modérer votre douleur; & ſa piété, ſa réſignation, ſa patience dans ſes maux, ſont des conſolations ſolides, qui touchent un eſprit pieux & raiſonnable comme le vôtre. Je ne manquerai pas de faire pour elle les prières que vous ſouhaitez, & de lui en procurer de meilleures que les miennes. Si je pouvois d'ailleurs vous être de quelque uſage ou de quelque conſolation, je vous offre tout ce qui dépend de moi, & vous prie de croire que perſonne n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c. *A Niſmes, ce 11. Avril.*

LETTRE CCCXCVII.

De recommandation à M. le Préſident de Riquet, ſur une Cure en litige.

AGréez, Monſieur, que je vous recommande le droit du ſieur d'Avrolle, & que je vous prie de lui rendre une prompte juſtice. Il a obtenu des proviſions en Cour de Rome pour m'aider à chaſſer d'une Cure de mon Diocèſe un Moine qui s'y étoit introduit, & qui n'avoit rien moins conſervé que ſa réforme. C'étoit un Religieux ſorti de l'Ordre, & condamné à y rentrer par un Arrêt du Parlement d'Aix. Un Abbé lui a conféré une Cure relevant de ſon Abbaye ſans le connoître que par une mine trompeuſe. J'ai bientôt reconnu ce qu'il étoit. Les remontrances, les Séminaires réitérés n'ont pû le corriger. J'eſpere que vous aurez la bonté & la juſtice de m'en délivrer, & de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, &c.

LETTRE CCCXCVIII.

A Madame la Préſidente de Druillet, ſur le même ſujet.

VOici, Madame, une nouvelle eſpèce d'affaire, à laquelle moi, mon Diocèſe & cet honnête Eccléſiaſtique qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, ſommes également intéreſſés. Nous plaidons contre un Moine autrefois réformé : il ne veut pas être Religieux, & il l'eſt; il veut être Curé, & il ne peut l'être; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'il ne mérite d'être ni l'un ni l'autre. Votre crédit ne ſera jamais mieux employé qu'à m'en délivrer. Dieu me garde pourtant qu'il paroiſſe devant vos yeux : vous le prendriez pour un Anachoréte, & vous ſeriez pour lui contre moi. Son concurrent n'eſt pas ſi dévot, mais il vous dira plus ſincèrement à quel point je vous honore. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCXCIX.

A Madame de C... ſur la mort de ſon mari.

QUe puis-je vous dire, Madame, & quelle conſolation puis-je vous donner dans l'affliction que Dieu vous envoie. Je ſens preſque autant que vous la perte que vous avez faite; & je juge par la douleur que j'ai, de celle que vous avez euë dans la ſurpriſe de cette mort que vous appréhendiez tant. Il n'y a qu'à ſe tourner vers Dieu, qui eſt le Pere des miſéricordes, & le Dieu de toute conſolation : car les hommes, comme diſoit Job, ne peuvent être dans les peines qui nous arrivent, que des conſolateurs importuns. Quelque ſenſible que ſoit la perte & la ſéparation d'une perſonne qui nous étoit ſi chere, nous devons penſer que nous ne l'avons pas perduë, puiſque le Seigneur l'a appellée à lui, à qui nous ſommes tous également, ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions. Les ſentimens de piété & de religion qu'il lui avoit donnés & qu'il avoit augmentés ſur la fin, nous doivent être comme des gages de ſon bonheur, & de la miſéricorde qu'il lui a faite; & cette mort ſi touchante nous doit faire rentrer en nous-

mêmes dans l'attente de ſon jugement. Vous n'aurez pas manqué, Madame, de faire ces réflexions. J'ai fait faire ici des prières qui ſont les ſeuls offices d'amitié que je puis lui rendre. Je m'y employerai, & des gens meilleurs que moi, vous offrant dans cette occaſion tout ce qui dépend de moi, & fâché de ne pouvoir vous aller rendre tous les ſoins dont je pourrois être capable, & dont vous pourriez avoir beſoin dans le triſte état où vous êtes : car je vous prie de croire que perſonne n'eſt ſi véritablement ni ſi conſtamment que moi, Madame, votre, &c.

Permettez-moi, Madame, de témoigner ici à tous Meſſieurs vos enfans, la part que je prends à leur douleur & à leur perte.

A Mazamet, ce 17. Mars.

LETTRE CCCC.

De consolation.

J'Ai bien du déplaisir, Monsieur, de la perte que vous avez faite de M. de Regis votre beau-pere. Vous avez raison de croire que j'y prendrai part, & que je serai touché de votre douleur & de celle de Madame votre Epouse. La piété de l'un & de l'autre vous servira de consolation. Je voudrois pouvoir vous en donner quelqu'une, & vous témoigner efficacement la passion avec laquelle je suis, &c.

A Nismes, ce 16. Février.

LETTRE CCCCI.

De recommandation pour un homme qui avoit une affaire.

UN de nos bons Marchands de Niſmes, Monſieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juſte, & qui lui eſt de conſéquence. Comme il ſçait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui ſera pas inutile. Je vous prie, Monſieur, de lui rendre la juſtice qu'il vous demande; & de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a. Je vous en ſerai très-obligé. Je ſuis, Monſieur, avec une eſtime particulière, votre, &c.

A Niſmes, ce 1. Avril.

LETTRE CCCCII.

De civilité & de piété à une Demoiſelle.

JE vous ſuis bien obligé, ma chere Fille, de l'inquiétude où vous êtes de l'etat de ma ſanté à l'occaſion des fatigues que nous donnent en ces tems-ci les fonctions de notre Miniſtère. Je vous avoue que ſi je voulois m'écouter, & ſuivre mon inclination douce & tranquille, j'écarterois mille embarras de petites affaires ſouvent inutiles, toujours ennuyeuſes, qui me dérobent un tems que je pourrois peut-être employer plus agréablement pour moi & plus ſolidement pour d'autres. Mais que faire? ſommes-nous Evêques pour rien? Les Miniſtères de l'Egliſe, ſur-tout l'Epiſcopat, ont été établis pour l'utilité des Peuples. Il faut écouter leurs plaintes, leurs beſoins, leurs doutes pour les conſoler, les aſſiſter & les inſtruire en toute patience & doctrine. Ce doit être là notre occupation. Que ſi nous nous trouvons accablés pour nous être rendus trop acceſſibles, il ne faut pas ſe rebuter des indiſcrétions & des importunités qui ſurviennent, & la même charité qui nous les attire, nous les doit faire ſupporter.

LETTRE CCCCIII.

De civilité Chrétienne aux Religieuſes de Sommières.

J'Ai reçû, Meſdames, avec beaucoup de joie, les vœux que vous avez faits pour moi dans le cours de mon voyage, & au commencement de cette année. Je ſuis ſi perſuadé du zéle & de la bonté de votre cœur ſur mon ſujet, que je n'ai pas douté que vous n'ayez employé le crédit que vous pouvez avoir auprès de Dieu pour ma conſervation. J'aurois bien ſouhaité que la ſaiſon eût été moins rude, & les chemins plus praticables pour aller vous voir, & vous féliciter des progrès que vous pouvez avoir faits dans la vertu depuis mon abſence. Mais je n'ai pû ſatisfaire mon deſir, & je puis dire, mon impatience. Le tems ſe radoucira, j'irai paſſer quelques beaux jours auprès de vous, & ſi la viſite que j'ai à vous rendre, n'eſt pas ſi prompte, du moins ſera-t'elle plus longue. Faites que j'y trouve toutes les ſatisfactions que cherche un Paſteur dans la partie de ſon Troupeau, qui lui eſt plus chère, & que vous voyant touchées des devoirs de votre vocation, je vous regarde, ſelon les termes de ſaint Paul, com-

me ma couronne & ma joie. Je prie toute votre Communauté de me continuer toujours ſes prières, & de me croire auſſi véritablement que je le ſuis, Meſdames, votre, &c.

A Niſmes, ce 8. Janvier.

LETTRE CCCCIV.

De civilité à Madame de Theiran, Religieuſe de Sommières.

EN quelque endroit que je ſois, Madame, je reçois avec un même plaiſir, les marques de votre ſouvenir, & ſoit que vous me ſouhaitiez un heureux voyage, ſoit que vous vous réjoüiſſiez de mon heureux retour chez moi, comme c'eſt toujours le même cœur de votre côté, c'eſt toujours du mien la même reconnoiſſance. Je ſuis bien-aiſe que toute votre Communauté Religieuſe ſoutienne la rigueur de la ſaiſon, & qu'il y ait de la ſanté dans votre Monaſtère. Je me perſuade qu'on s'y perfectionne toujours dans la piété, & qu'on y prie bien Dieu pour moi. Je me réjoüis de l'heureux retour de vos Demoiſelles; elles portent, par-tout où elles vont, les marques de la bonne éducation que vous leur donnez; & ſi elles vous font plaiſir, quand elles

reviennent, elles vous font honneur, quand elles ſortent hors de chez vous. Je ſuis ravi que Madame votre ſœur ſe porte bien. Je vous ſouhaite à toutes, mille bénédictions, & ſuis de tout mon cœur, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 7. Février.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

LETTRE CCCCV.

De civilité, à la même.

JE ne ſuis pas fâché, Madame, que mon départ de S... vous ait donné quelque petit chagrin ; c'eſt une marque de votre amitié, que j'eſtime comme je dois, & dont je vous ſuis très-obligé. Les Automnes finiſſent, les Printems reviennent, & il faut s'accoûtumer à ſe revoir & à ſe ſéparer les uns des autres. Je perds une partie de mon repos quand je quitte la campagne. Les affaires s'accumulent dans la Ville, & il faut les terminer avant les Etats. Meſdames M. ſont arrivées. Les jours ſont ſi courts, & leur voiture étoit ſi lente, qu'elles n'ont pû paſſer chez vous. Je ſaluë toute votre Communauté régulière & ſéculière, & je ſuis de tout mon cœur, Madame, votre, &c.

A Niſmes, ce 4. Novembre.

LETTRE CCCCVI.

De civilité, à la même.

JE ne puis assez vous témoigner, Madame, la douleur que j'ai d'apprendre l'état où se trouve Madame de B... Je la plains, je vous plains & toute votre Communauté. Vous avez bien fait de lui donner le Confesseur qu'elle souhaitoit. Comptez que pour le spirituel & pour le temporel, il n'y a point de consolation & de soulagement que je ne vouluſſe lui procurer. Si j'avois crû lui être utile, je serois allé moi-même l'assister. Mandez-m'en des nouvelles incessamment. Conservez-vous vous-même, & croyez-moi parfaitement, Madame, votre, &c.

A Nismes, ce 20. Mars.

LETTRE CCCCVII.

Compliment sur le rétablissement de la santé, à Madame Boucaud Religieuse.

UN voyage que j'ai fait à Nismes, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à votre lettre. Vous sçavez assez combien je m'intéresse à votre santé, pour croire que j'ai beaucoup de joie d'apprendre qu'elle se rétablit. Je sou-

haite que les infirmités du corps fortifient l'ame, & que le bon uſage que vous aurez fait de vos maladies, vous en procure une entière guériſon. Je ſerai bien aiſe d'y avoir pû contribuer, & de vous avoir fait connoître que je ſuis véritablement, Madame, votre, &c.

A Sommieres, ce 24. Août.

LETTRE CCCCVIII.

A M. d'Aldeguier, après la perte d'un procès où il avoit été pour lui.

MOnſieur l'Abbé.... Monſieur, que j'avois chargé de la pourſuite de mon affaire dans votre Parlement, m'a fait connoître les bonnes intentions que vous avez euës de me rendre, & de me procurer même la juſtice que j'avois lieu d'attendre de tout Juge auſſi peu prévenu & auſſi équitable que vous. J'ai toujours honoré la Magiſtrature, & j'étois perſuadé que les Magiſtrats honoroient de même l'Epiſcopat, & que la juſtice & la Religion s'entraidoient enſemble. Vous avez agi, Monſieur, & vous avez parlé dans vos avis ſur ce prncipe, comme beaucoup d'autres. Dès que vous êtes devenu mon Juge, vous ne vous êtes plus regardé comme ma partie: vous n'avez

pas cru que ce fût un honneur pour vous d'humilier les Evêques, & vous avez ſoutenu le droit & les bienſéances de la dignité, ſans vous arrêter à je ne ſçais quels mécontentemens qui ne me regardoient point, & qui étoient étrangers à mon affaire. Je ſçais la bonté que ces Meſſieurs ont euë de dire du bien de moi en me condamnant. Je mérite moins les louanges qu'ils m'ont données, que la juſtice ou la grace qu'ils pouvoient me faire. Agréez donc que je vous faſſe ici mes remercimens, & que je vous aſſure qu'on ne peut être avec plus de reconnoiſſance ni plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CCCCIX.

Compliment à M. l'Evêque de Caſtres, ſur la mort d'un ami.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez appris la perte que nous avons faite d'un de nos meilleurs amis. Je n'avois jamais trouvé plus de probité & de bonne foi qu'en lui; & comme il n'y a guères de perſonnes que j'aye tant eſtimé, il n'y en a guères dont je doive tant regretter la mort. Je vois avec

beaucoup de peine tous mes anciens amis de la Cour mourir les uns après les autres, & j'aurois tort ſi ces exemples ne me détachoient du monde, & ne m'obligeoient à penſer à moi. Je compatis comme je dois à la douleur de M. N. & je lui ſouhaite toutes les conſolations dont elle a beſoin en cette occaſion. Je ne doute pas que vous ne lui ſoyez d'un grand ſecours dans ſon affliction, & c'eſt un bonheur pour elle & pour vous que vous ſoyez dans ſa maiſon. Je vous prie de vouloir bien témoigner à M. ſon fils, que je lui conſerverai l'amitié que j'avois pour M. ſon pere, & que j'eſpère qu'il voudra bien ſuccéder à celle qu'il avoit pour moi. J'ai une grande impatience de vous revoir, & de vous aſſurer que perſonne n'eſt, &c.

LETTRE CCCCX.

Compliment au même.

MONSEIGNEUR,

Je ſerois bien fâché que vous euſſiez trouvé à Paris des plaiſirs qui puſſent vous y retenir. Le monde y paroît avec plus de faſte & plus de grandeur; mais

vous en connoiſſez l'inutilité & l'agitation, & je vous crois aſſez ſage pour préférer à la vie tumultueuſe des gens de Cour, la douce & commode tranquillité dont nous joüiſſons en ce pays-ci. Nous ſommes aſſemblés dans cette Ville depuis ſix ſemaines. Nous donnons au Roi des ſommes immenſes, & nous croyons qu'il eſt permis, pour aſſiſter l'Etat dans ſes beſoins, d'appauvrir un peu notre Province. Le zéle que nous avons pour le ſervice de S. M. & les eſpérances de la Paix, qui n'a jamais paru plus prochaine, nous ſoutiennent encore, & laiſſent entrevoir aux Peuples un plus heureux avenir. Dieu veüille que ce que nous ſouhaitons nous arrive bientôt. Je ſuis bien-aiſe d'apprendre que vous trouvez quelquefois ſur votre chemin des gens de bien qui ſe ſouviennent encore de moi. Quoique j'aye perdu de bons & illuſtres amis, il m'en reſte quelques-uns que j'honorerai toujours, & dont je ne voudrois pas être oublié. C'eſt la ſeule ambition que j'aye en ces quartiers-là. M. N. & Madame N. ſont de ce nombre. J'ai un extrême déplaiſir du triſte état où eſt réduit ce dernier, que j'ai toujours regardé comme l'ami le plus officieux, le plus droit & le plus fidéle qu'on pût trouver. Je plains bien Madame N. connoiſſant,

comme je fais, la bonté de ſon cœur & ſa tendreſſe pour ſon époux. Je vous prie de leur témoigner les ſentimens que j'ai pour eux, & de leur dire pour moi tout ce que vous ſçaurez de plus touchant... Vous me faites plaiſir de me mander l'envie qui vous a pris d'écrire contre M.... ce ſera une occupation pour vous, un profit pour le public & un honneur pour la Religion. Je crois bien que votre adverſaire n'eſt pas digne de vous, mais en réfutant ſes menſonges, vous éclaircirez des vérités qui pourront édifier & convaincre des gens qui en ont beſoin. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXI.

Compliment Chrétien à Mademoiſelle d'Aubijoux, ſur les cérémonies du Baptême qu'elle avoit reçûes.

VOus avez enfin reçû, Mademoiſelle, les cérémonies du Baptême. On vous a revêtuë de la robe d'innocence : on vous a mis en main le flambeau de votre Foi. L'Egliſe vous reconnoît en tout pour ſa fille. Vous portez un nom qu'elle vous a donné, & vous voilà préſentement tout-à-fait Chrétienne. Vous avez ſans doute entendu, & M. N. vous l'aura bien expliqué, que vous devez renoncer

aux pompes du ſiécle ; c'eſt-à-dire, n'avoir aucun attachement à ſes vanités, ni à ſes plaiſirs ; & ſelon Saint Paul, uſer du monde comme n'en uſant pas. J'aurois bien voulu vous rendre moi-même cet office de Religion, qui vous rend plus parfaitement ma Diocéſaine, mais Dieu me réſerve peut-être à quelqu'autre fonction & à quelqu'autre cérémonie de Sacrement. Croiſſez toujours en vertu, & croyez-moi votre bon Paſteur, &c.

LETTRE CCCCXII.

Compliment à M. de Riquet, ſur la mort de ſon Epouſe.

JE ſçais, Monſieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de Madame votre Epouſe ; il n'y en eut jamais qui méritât davantage d'être pleurée. Sa douceur, ſa piété, ſa ſageſſe vous avoit uni avec elle par des liens auſſi étroits que ceux de votre mariage ; & vous regrettez avec raiſon d'être privé d'une ſociété qu'un engagement mutuel, & plus encore une conformité d'humeur & de vertu vous avoit renduë ſi agréable. Mais vous ſçavez, Monſieur, qu'il n'y a guères de bonheur durable, & que par des ſéparations ſenſibles & rudes, Dieu ſe

plaît quelquefois à récompenser la vertu de ceux qu'il appelle à lui, & à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laisse en cette vie; il n'y a de consolations solides dans ces rencontres que celles qu'on tire de la Religion, qui nous enseigne à nous soumettre aux ordres de Dieu, à respecter ses saintes volontés & à remplir de lui ces vuides qu'il fait dans notre cœur. Je vous souhaite toutes les consolations que vous trouverez dans le fond de votre piété, & vous assûre que personne ne compatit plus sincèrement à votre douleur, & n'est avec un plus parfait attachement que je le suis, &c.

LETTRE CCCCXIII.

Sur l'antiquité de l'Histoire, & de ceux qui l'ont écrite.

DEpuis qu'on aime la gloire, Monsieur, on louë ceux qui l'ont cherchée, ou qui l'ont acquise par leurs vertus & par leurs actions, & l'Histoire est aussi ancienne que la valeur & le mérite. Il y eut des Ecrivains presque aussi-tôt que des Conquérans; & dès qu'on eut appris l'art de remporter des victoires, on apprit l'art de les publier. Ceux qui s'étoient rendus illustres par leur courage, cher-

chèrent une eſpèce d'immortalité, & ſe voyant dans la néceſſité de mourir, voulurent vivre dans l'eſprit des hommes; & ceux qui reſtoient après eux, trouvèrent des moyens de conſerver leur mémoire & de ſe conſoler de leur perte. Les premiers Hiſtoriens furent des Peintres & des Sculpteurs; les premiers mémoires furent en portraits & en figures. On apprenoit la vie des Héros en voyant leurs viſages, où elle étoit comme peinte en racourci; & ces volumes de bronze & de marbre, furent les anciennes Hiſtoires des premiers Peuples. On trouva bientôt après l'art de dreſſer des arcs de triomphe, & d'élever des colomnes qu'on enrichit de quelques inſcriptions, qui furent comme des relations en abregé, & des commencemens d'Hiſtoires. Nous apprenons de Diodore, que dans l'un de ces magnifiques tombeaux que les Rois d'Egypte avoient fait bâtir avec tant de ſoins & tant de dépenſes, il y avoit un portique où leur guerre contre les Bactriens étoit repréſentée en belle ſculpture. Ces Princes avoient joint la pompe de leurs triomphes à celle de leurs funérailles; & faiſant des images de leurs victoires les ornemens de leurs ſépultures, ils avoient affecté de ſe rendre immortels dans le lieu même où ils étoient morts. Euhemere, qui ſelon

les Auteurs profanes & Eccléſiaſtiques, fut un homme ſans religion, compoſa ſon Hiſtoire d'une entretiſſeure de titres & d'inſcriptions ſacrées qu'il avoit recuëillis dans les anciens Temples. Ænée fut ſurpris de voir les combats & les Héros de Troie en peinture dans le Temple de Cartage naiſſante. Il vit brûler encore une fois ſon pays en effigie, & il auroit été bien-aiſe de voir qu'on avoit repréſenté ſes malheurs paſſés, s'il n'eût été en état de ne penſer qu'aux préſens; & ſi ſes égaremens & ſes fatigues de la mer lui euſſent permis de ſe réjoüir des actions qu'il avoit faites, & des dangers qu'il avoit échapés dans un ſiége de pluſieurs années. Valerius Meſſala donna le deſſein d'un tableau, où il fit exprimer tous les événemens de la guerre qu'il avoit conduite contre Cartage, & contre Jeron Roi de Sicile. L. Scipion fit expoſer dans le Capitole un tableau qui repréſentoit la victoire qu'il avoit remportée dans l'Aſie, & L. Oſtilius Mancinus, qui fut le premier qui paſſa juſqu'à Cartage, fit repréſenter la ſituation & le retour de cette Ville fameuſe; & montrant lui-même au Peuple tous les endroits par où l'on pouvoit l'attaquer, il étoit l'interpréte de ſon Hiſtoire, & donnoit des mémoires publics de ſon expédition, avec tant de gra-

ce & tant de civilité, qu'il gagna l'affection du Peuple, & obtint le Conſulat à la première Aſſemblée. L'Empereur Severe, après avoir gagné la victoire ſur les Parthes, plutôt par la lâcheté d'Artalan, que par ſa propre valeur, envoya la relation de ſon combat & de ſa victoire au Sénat par ſes lettres, & la repréſentation au Peuple par des tableaux qu'il en fit faire. Enfin les arcs de Conſtantin & de Septimius, & les colomnes de Trajan & d'Antonin, n'ont-ils pas fourni des mémoires aux curieux, & ces livres de marbre n'ont-ils pas ſervi à enrichir les Hiſtoires?

Mais je ne m'arrête pas à cette manière d'Hiſtoire; je parle de celles qui décrivent les grandes actions, non pas de celles qui les repréſentent; de celles qui ſont les ouvrages de l'eſprit, non pas de celles qui ſont les ouvrages de l'art; de l'Hiſtoire en livres, non pas de l'Hiſtoire en tableaux; qui inſtruit l'eſprit, & non pas qui frape les yeux; & qui donne une vie aux Héros, qui eſt à l'épreuve du tems & de la violence. Il eſt mal-aiſé de trouver la ſource & l'origine de cet art agréable de raconter les grandes actions. Les Peuples Latins avoient eu ſi peu de ſoin de recuëillir des mémoires, qu'il ne reſte aucun veſtige de relation de leur tems, & qu'ils ſemblent ou n'avoir rien fait de

mémorable

mémorable, ou l'avoir voulu cacher à la postérité. Denis d'Halicarnasse en fait sa plainte dans le premier livre de ses Antiquités Romaines. Il parut enfin une espéce d'Histoire dont les Pontifes avoient dressé le plan quelque-tems après la fondation de Rome, comme remarque l'Orateur Romain.

Les Grecs qui avoient si bonne opinion de leur Nation, qu'ils prenoient tous les Etrangers pour des barbares, & qui joignoient à l'usage des sciences, cet orgueil qui les accompagne ordinairement, se sont donnés toute sorte de préférence dans la connoissance des Arts libéraux. Ils ont voulu passer non-seulement pour les maîtres, mais encore pour les inventeurs de tous les Ouvrages de l'esprit; & non contens d'avoir quelque ordre d'excellence au-dessus des autres, ils se sont encore attribués quelque ordre de tems, & se sont persuadés que ce n'étoit pas assez d'être les plus célébres, s'ils n'étoient aussi les plus anciens dans l'intelligence des disciplines humaines. Les Auteurs Hébreux soutenus par quelques Auteurs Ecclésiastiques, veulent que Moyse soit le premier Historien, & que les relations qu'il a écrites de la création du monde, soient les premières écritures, & par l'ancienneté de leur sujet, & par celle de

leur Auteur. Ils reprochent aux Grecs ce que leur reprochoit autrefois le Vieillard d'Egypte en la perſonne de Solon, que les Grecs étoient encore dans leur enfance; qu'ils ſçavoient à peine ce qu'ils voyoient, & qu'ils n'étoient point inſtruits des myſtères des choſes paſſées. Ils diſent avec Tacite, que les Egyptiens ont introduit l'uſage des Hyéroglifes, & gravé ſur les marbres ces ſymboles myſtérieux qui étoient cômme des mémoires figurés des actions paſſées; que les Phéniciens ont imité cette façon d'écrire l'Hiſtoire, & qu'ils l'ont enſeignée aux Grecs, dans la grande liberté qu'ils avoient d'entretenir avec eux toute ſorte de commerce.

Quoi qu'il en ſoit, il y a quelque apparence que Moyſe les a devancés dans la compoſition de l'Hiſtoire; mais il n'eſt pas certain qu'il en ait été l'inventeur. Enoc, qui fut le ſeptième deſcendant d'Adam, avoit écrit devant lui, s'il en faut croire les Peres de l'Egliſe après ſaint Jude, qui ſe ſert de l'autorité des paroles qu'il en a tirées dans ſon Epître Catholique. Je ſçais bien que ce Livre n'eſt reçû ni dans le Canon des Hébreux, ni dans celui des Chrétiens, & que l'Egliſe & la Synagogue le rejettent également. Les uns, parce qu'il contenoit des choſes tou-

chant le Meſſie, qui ne leur étoient pas favorables, ſelon la remarque de Tertulien; les autres, parce que l'ancienneté du Livre faiſoit douter de la vérité de l'Auteur, comme rapporte S. Auguſtin, ou parce que les Hérétiques l'avoient dépravé, au ſentiment de Clement Evêque de Rome. Il eſt certain qu'il avoit donné ſujet à tous les premiers Peres de l'Egliſe, de croire que les Anges avoient des corps; qu'ils avoient eu commerce avec les filles des hommes, & qu'ils avoient produit les Géans. Mais bien qu'il ne fût pas canonique, il ne laiſſoit pas d'être utile, & ne paſſoit pas pour condamné, parce qu'il n'étoit pas reçû. Il eſt à croire que Moyſe ayant été élevé dans la Cour du Roi d'Egypte comme s'il eût été Prince, avoit appris toute la ſageſſe des Egyptiens, comme ſaint Eſtienne le dit dans les Actes des Apôtres. Clement Alexandrin, qui étoit natif d'Egypte, & Diodore qui avoit eu de grandes communications avec les Prêtres de cette région, nous apprennent qu'on élevoit les enfans, premièrement à écrire une lettre avec netteté & avec élégance; qu'on leur donnoit enſuite le ſoin d'écrire l'Hiſtoire, & qu'on les appelloit *Scribæ Sacrorum*; & que le dernier degré étoit d'être admis dans les myſtères de la ſcience hiéroglifique, & dans l'inter-

prétation de leurs ſacrées cérémonies ; qu'enfin leur fonction principale, lorſqu'ils étoient élevés à la dignité du Sacerdoce, étoit de lire au Roi, pour ſon inſtruction, les anciens Mémoires qui contenoient les actions & les entrepriſes des grands Hommes. Ce qui peut convaincre qu'il y avoit des Hiſtoires écrites du tems de Moïſe, comme Saint Auguſtin a crû dans ſes Livres de la Cité de Dieu, & dans ſes queſtions ſur la Geneſe. Mais je n'en veux croire qu'à Moïſe même. Ne cite-t-il pas dans le Livre des Nombres, l'Hiſtoire des guerres du Seigneur, qui furent celles du tems d'Abraham, ſelon Ugo de Saint Victor. Je ſçais bien que les Hébreux donnent à ce paſſage un ſens prophétique, & qu'ils veulent que Moïſe ait cité des Livres qu'il prédiſoit, & des guerres qu'il avoit prévûës. Mais cette interprétation n'eſt pas fort ſûre. Joſeph nous veut faire croire que les enfans de Seth ayant appris par tradition de leurs ancêtres qu'Adam avoit prédit deux déſolations du monde ; l'une, par l'incendie, l'autre par le déluge, avoient fait dreſſer deux colomnes, l'une de pierre vive, l'autre de terre cuite, où ils avoient imprimé les mémoires & les traditions de leurs Pères, qui devoient ſe conſerver en dépit des eaux & des feux ; mais je crains

que ces colomnes de Joſeph ne ſoient auſſi fabuleuſes que celles d'Hercule. Quant à la vanité des Egyptiens, qui ſe vantoient de ſçavoir l'Aſtrologie depuis plus de cent mille ans, elle n'eſt fondée que ſur l'impunité de mentir, & ſur l'erreur qu'ils avoient de l'éternité du monde. Pour les Chinois, il eſt preſque vérifié qu'ils ont des hiſtoires plus anciennes de plus de cinq cens ans que celles de Moïſe, écrites du tems d'Abraham. Voilà, Monſieur, bien de l'antiquaille. Croyez-en ce qu'il vous plaira, pourvû que vous croyez que je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXIV.

Sur les qualités de ceux qui écrivent l'Hiſtoire, & ſur l'eſtime qu'on en a fait dans toutes les Nations & dans tous les tems.

C'Eſt un emploi plus important qu'on ne penſe, Mr, que celui d'écrire l'Hiſtoire; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit, que ceux qui donnent l'immortalité, doivent la mériter eux-mêmes, & qu'il faut que celui qui décrit les grandes vertus, ſoit auſſi Héros en ſa manière, que l'ont été ceux qui les ont pratiquées. Auſſi toute l'Antiquité n'a ſçû réſoudre à qui ce ſoin devoit appartenir. Denys de Thrace

& Aſclepiade étoient d'avis que l'Hiſtoire étant une partie de la Grammaire, étoit l'ouvrage propre des Grammairiens. Catulus vouloit que cet emploi fût réſervé à l'Orateur, mais à l'Orateur parfait, tel qu'il étoit dans l'idée d'un de ſes amis. Un galant homme chez Lucien ſoutenoit que c'étoit à faire aux Médecins, peut-être parce qu'étant fils d'Eſculape, ils avoient appris de lui l'art de faire revivre des morts, & de retirer du tombeau ceux que leurs vertus devoient avoir rendus immortels, ou parce qu'étant petit-fils d'Apollon, ils devoient ſçavoir tous les ſecrets de l'éloquence. Mais un Sage lui diſputa ce droit, qu'il diſoit appartenir aux Philoſophes, parce que l'Hiſtoire étant un ouvrage de grand diſcernement, & de beaucoup de conduite, la ſageſſe devoit préſider dans l'eſprit de ceux qui la compoſoient, & que le même tempérament faiſoit les Hiſtoriens & les Philoſophes. Peut-être n'eſt-il pas moins véritable que les Capitaines & les hommes d'Etat ſont les Hiſtoriens nés de leurs actions, ou de celles de leurs ſemblables, puiſqu'ils ont droit de pénétrer les deſſeins des autres, ou de ſçavoir les leurs, & qu'ils ont & la connoiſſance & l'uſage de la politique : faute de connoître l'importance de cet exercice, il s'eſt fait de grandes

entrepriſes ſur l'Hiſtoire : des Soldats & des Politiques, des Philoſophes & des Orateurs, des Médecins & des Grammairiens, des Religieux & des Dames mêmes, ſe ſont mêlés indifféremment d'écrire. Peut-être ſe ſont-ils imaginés que c'étoit un art ſans fineſſe ; qu'il ne falloit que ſçavoir penſer & ſçavoir dicter ; que tout homme étoit aſſez raiſonnable pour être Hiſtorien, & que nous naiſſions tous aſſez éloquens pour faire des relations & des mémoires. Je ſçais bien qu'il n'eſt pas mal aiſé de tracer de ces Hiſtoires qui ne ſont qu'un amas indigeſte d'évenemens, & qui n'ayant ni l'ordre, ni le diſcernement néceſſaire, ne font pas beaucoup d'honneur ni à ceux qui les compoſent, ni à ceux qu'elles louent. Mais lorſqu'il s'agit d'entrer dans les ſecrets de la politique, de juger des conſeils, de faire des réflexions judicieuſes ſur la conduite des grands hommes, & d'écrire des hiſtoires qui vivent plus long-tems que leurs Auteurs, & qui ſoient une poſſeſſion perpétuelle de gloire, ſelon les termes de Thucydide ; je ſuis de l'avis de Lucien, qu'il n'eſt rien qui demande tant d'art, tant de ſoin & tant de prudence. Auſſi les peuples les plus polis & les plus éclairés, n'ont donné cet emploi qu'à ceux qu'une prudence reconnuë avoit élevés dans les

affaires, & qu'une dignité ſouveraine rendoit vénérables à leurs Républiques.

Lorſque le Peuple Hébreu, que l'Ecriture appelle le Peuple aîné, le Peuple favori, le Peuple ſaint, étoit l'admiration ou la terreur des autres Peuples, Dieu qui répandoit ſur lui ſes faveurs, exigeoit auſſi ſa reconnoiſſance; il les faiſoit vaincre, mais il vouloit être reconnu pour l'Auteur de leurs victoires, & ne leur accordoit ſes bienfaits qu'à condition qu'ils en conſervaſſent la mémoire. Il leur ordonna d'abord d'en faire une tradition perpétuelle dans leurs familles; il voulut que les premières inſtructions qu'on donneroit aux enfans fuſſent des révélations du ſecours de Dieu, & de la valeur de leurs peres; que les anciens racontaſſent à leurs neveux les merveilles de leurs Nations, comme des Hiſtoriens domeſtiques, & qu'il ſe fît parmi les Iſraélites comme une hiſtoire vivante, & un récit continué par tous les dégrés des générations... Après qu'il a voulu ſe communiquer au monde, & faire paroître au dehors les miracles de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, il a choiſi Moyſe pour être l'Ecrivain de la création; il a voulu qu'il fît connoître à tous les ſiécles les premiers effets de ſa Providence viſible dans la naiſſance de la nature. Pour le diſpoſer à

cet emploi, il permit qu'il fût élevé en Prince, qu'il fût nourri dans la Cour du Roi, qu'il fût instruit dans son enfance de tous les arts & de toutes les disciplines d'Egypte, & choisit pour écrire l'Histoire de sa Puissance, celui qu'il avoit choisi pour être le Législateur de son Peuple, le dompteur des tyrans, & comme le maître de la Nature. Josué, qui lui succéda pour le gouvernement, fut aussi son successeur en matière d'Histoire; & depuis, ce soin fut donné à des Conquérans, à des Prophétes & à des Pontifes; & Joseph même, qui fut le dernier de leurs Historiens du tems de Tite & de Vespasien, descendoit des Prêtres & des Princes d'Israël, & méritoit son emploi par sa qualité & par les dignités de ses Ancêtres.

Les Egyptiens n'eurent pas moins de vénération pour ceux qui devoient écrire les Histoires de leur Nation. Diodore nous apprend que la seconde dignité parmi eux, étoit celle du Sacerdoce, & que les Prêtres avoient l'honneur après les Rois, tant parce qu'ils étoient les Ministres des Dieux, que parce qu'ils étoient les premiers Conseillers du Prince, & les maîtres communs de toutes les sciences. Aussi étoit-ce une religion & un usage sacré de diviser en deux parties les revenus que

le Roi tiroit des entrées & des impoſitions publiques, dont la première étoit reſervée pour l'uſage des ſacrifices, & pour l'entretien particulier des Prêtres. L'autre entroit dans l'épargne du Prince, & étoit deſtinée à ſervir aux néceſſités de l'Etat. Ces hommes que leurs fonctions, leur dignité, & leur âge rendoient vénérables; qui par une grande connoiſſance des Aſtres, perçoient les voiles de l'avenir, & qui jugeoient par leurs ſacrifices, des bons & des mauvais ſuccès des entrepriſes de leurs Souverains; ces hommes, dis-je, avoient le ſoin de recueïllir, de compoſer & de garder comme un dépôt ſacré, les mémoires publics, pour en tirer dans les occaſions, des avertiſſemens & des exemples pour la conduite de leurs Princes. Ce fut ce qui obligea Herodote à paſſer en Egypte, & à viſiter les Prêtres de Vulcan & ceux du Soleil, pour apprendre pluſieurs ſecrets qu'il jugeoit néceſſaires pour l'ordre & la diſpoſition de ſon Hiſtoire.

Croyez-vous que les Perſes ayent eu moins de curioſité & moins de vénération pour l'Hiſtoire. Le Livre d'Eſther nous apprend que le Roi Aſſuere ne pouvant point dormir une nuit, ſe fit apporter les Annales & les Hiſtoires des ſiécles paſſés, ou pour adoucir ſes inquiétudes

par une lecture agréable, ou pour occuper un tems qu'il avoit deſtiné au repos, & retirer quelque fruit de ſa veille, comme le remarque Joſeph. Lorſque ce Prince eut découvert la conjuration des Eunuques, & qu'il eut pourvû & à la vengeance de leurs crimes, & à la ſûreté de ſa perſonne, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait inſérer cette entrepriſe dans les Hiſtoires; il en fit dreſſer le mémoire en ſa préſence, & voulut l'écrire lui-même dans ſon Journal, employant ainſi à écrire les actes publics cette même main qui portoit le ſceptre, & qui remportoit des victoires.

Les Grecs ont été barbares ſur le ſujet de l'Hiſtoire, & Tatian leur reproche la négligence qu'ils ont eue à recueillir les mémoires de leur Nation. D'où vient que ceux qui ſe ſont aviſés depuis de nous expoſer leurs actions & leurs coûtumes, ne trouvant aucun fondement de vérité, ont rempli leurs Livres de fables & de menſonges, & ont ſuivi leur imagination & leur caprice, n'ayant aucune autorité ni aucun témoignage à ſuivre. Les Romains ont été mieux policés; ils ont connu que les grandes actions ſont des exemples pour tous les ſiécles; que les deſcendans doivent s'inſtruire par les vertus de leurs Ancêtres, & qu'il eſt important pour la

prospérité des Etats, de conserver une tradition publique des choses mémorables qui s'y passent. Aussi donnèrent-ils la charge d'écrire les Annales à leurs Pontifes qui les exposoient en public ; & par la fidélité qu'ils observoient dans leurs relations, & par la vénération qu'on avoit pour leur dignité souveraine, ces Mémoires avoient presque la même autorité que celle qu'on donnoit aux choses sacrées. Beaucoup de personnes de qualité trouverent cette occupation digne d'eux; & Cornelius Nepos se plaint dans son Livre des illustres Rhéteurs, qu'un Affranchi de Pompée eût osé prendre de lui-même un emploi qui n'étoit dû qu'aux plus grands & aux plus honnêtes Citoyens de Rome.

L'Eglise, qui, étant inspirée du Saint-Esprit, a conservé dès sa naissance une sainte politique, a fourni d'abord des Historiens de la vie de J. C. a fait décrire les actions & les miracles de ses Apôtres, a nommé dans la suite des tems des Ecrivains pour recueillir les exemples de fidélité & de constance que ses Martyrs avoient donnés dans les persécutions des Tyrans. Ces Mémoires étoient gardés avec tant de religion, que Saint Anthere aima mieux mourir que de les exposer aux Infidéles, & fut martyr pour conser-

ver les Actes des Martyrs. Les Egliſes particulières imiterent l'Egliſe de Rome, où les Notaires qui étoient les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques ont même précédé les Evêques juſqu'au tems de Pie II. Le Pape Leon X. réduiſit leur Collége au nombre de douze de ſept qu'ils étoient, leur accorda de grands priviléges, & leur donna le rang qu'ils tiennent aujourd'hui dans la Cour Romaine, où renouvellant en quelque façon leur ancien Miniſtère, ils aſſiſtent aux Congrégations de la Propagation de la Foi, & tâchent de l'établir dans les Pays infidéles, & de la remettre dans les Royaumes hérétiques.

Voilà, Monſieur, la conſidération qu'on a toujours faite de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire. Si l'on avoit aujourd'hui le même ſoin, nous ne verrions pas tant de Livres inutiles, tant d'Hiſtoires mortes & de Mémoires, qui comme des corps ſans ame, n'inſpirent aucun ſentiment généreux, & ne valent guères mieux que ces Gazettes froides, & ces nouvelles ennuyeuſes qui ſont des perſécutions qui ſe font toutes les ſemaines. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXV.

Compliment à M. de Furſtemberg, Evêque de Paderborne. On y loue quelques vers de ce Prélat.

Illuſtriſſimo atque Excellentiſſimo Principi Furſtemburgio, Epiſcopo Paderbornenſi, Coadjutori Monaſterienſi, Spiritus Flecherius S. P. D.

QUibus ego verbis, Illuſtriſſime atque Excellentiſſime Princeps, meam in ſcribendo tarditatem excuſem, toties à te beneficiis, & honorificâ meî recordatione laceſſitus; Poëmata tua elegantiſſima ſummâ cum admiratione perlegeram. Quædam etiam è meis collegeram huc & illuc ſparſa, ut ſin minùs parem, ſaltem aliquam pro meâ tenuitate vicem rependerem. Gravibus tunc negotiis avocatus, curam omnem litterariam intermiſi. Urgebat me quidem prætermiſſi officii conſcientia; atque ubi primùm mihi ſum redditus & muſis, ad te epiſtolam pietatis in te meæ teſtem deſtinaveram, cùm ecce percrebuit rumor, Cæſarianos à noſtris coercitos ad Paderbornam divertiſſe, omnemque in te nihil tale meritum belli molem recidere. Dolebam equi-

dem læſam à tuis dignitatem tuam. Dolebam ea monumenta non tam vetuſtate ſuâ quàm politiſſimis tuis verſibus commendata, barbari militis furoribus eſſe pervia. Nunc, quia omni curâ ſolutus metuque, otio tuo frueris, id mihi concedas velim, Princeps Excellentiſſime, ut tibi gratias, quas debeo quàm ampliſſimas, referam, & me tuorum carminum admiratorem profitear. Quàm nativus in iis nitor! Quàm molles aptique ubique numeri! Quàm ingenua & liberalis amœnitas! Quanta orationis integritas, morumque! Quanta ingenii felicitas! Quanta vis! Ego, dùm ea legerem unà cum Illuſtriſſimo Duce Montauſerio (noſti quàm peritus ille ſit earum rerum & judex & artifex) multa nos ſubiit admiratio; in tuas identidem laudes erupimus: tota plauſibus noſtris inſonuit Sereniſſimi Delphini Domus....

CÆTERA DESIDERANTUR.

I Kal. Januar. anno ſalutis M. DCLXXII. Datum in Fano Sancti Germani.

LETTRE CCCCXVI.

De M. l'Evêque de Paderborne, à M. Flechier, pour le remercier de quelques Oraiſons funébres qu'il lui avoit dédiées.

Ferdinandus Epiſcopus ac Princeps Paderbornenſis ac Monaſterienſis, viro Clariſſimo Spiritui Flecherio, Abbati ſancti Severini, S. P. D.

CAſus virorum illuſtrium non tantùm externo librorum cultu & Typographi induſtriâ, ſed novo amoris in me tui ſymbolo, & eruditi nominis ornamento, multò quàm anteà illuſtriores accepi, & ita hoc munere ſum gaviſus, ut oblata exemplaria me avidè inſpectantem jucundiſſimè detinuerint: Quantùm nitore atque elegantiâ editionis delectatus ſim, Bibliopola ipſe teſtatum faciet: ſed quali honore, quali voluptate inſignis hæc dedicatio me affecerit, explicare vix poſſum. Nihil tam placidè blanditur, nil humanis auribus tam ſuavè ſonat quàm veniens à laudato viro diſertæ laudis concentus. Hanc in tua fœcundia quæ in celebrandis heroum geſtis ſæpè exercetur, facile eſt guſ-

tare dulcedinem. Sed in me vix invenio, quæ tot Encomiis viam aperiant, & multa ex illis non meruiſſe me pudet. Tibi tamen, Vir clariſſime, præcipuas habeo gratias, quòd amico ſtylo in Galliæ Luce gloriæ meæ conſulas, dùm ipſi tribuis quæ mihi deſunt; & perfectos in re ſtatuariâ imitatus artifices, me effingas, non qualis ſum, ſed qualem me credi cupis, & qualis eſſe deberem. Hæc grata fateor, & decora ſunt, ſed ſi de me tantum ſcribas, me te tuaque amare ac mirari, me pietatem, eloquentiam, amicitiam, officia, ac monumenta tua plurimi facere, ac tibi, omnia fauſta ac magnifica optare, quæ felix ingenium & ubique celebrata virtus jam diu meruere, tunc vera de me prædicabis, & propter hæc in te juſta ſtudia ab universâ Galliâ jure laudabor. Vale interim & me ama ut ſoles, nobiſque interdum communica immortales vigilias tuas, quæ digniſſimam exteris quoque præbent te laudandi materiam.

Neuhuſii, VI. Id. Januar. M. DC. LXXX.

LETTRE CCCCXVII.

Compliment à M. de Acevedo.

Clariſſimo Doctiſſimoque D. D. Antonio Emmanueli ab Acevedo & Ybañez, Spiritus Epiſ. Nem. S. P. D.

TUas, Vir clariſſime, litteras accepi, quibus quæ tua ſit in me animi ſtudiique propenſio, & quanti me, & qualeſcumque ingenii mei fœtus æſtimaveris, citra fucum, ut ais, ultra meritum, ut opinor, profiteris. Summo quidem honore, ſummoque gaudio me tua illa humanitas affecit, tùm ob eximias ingenii tui dotes, ſingularemque doctrinam ac ſapientiam, tùm ob præclara Illuſtriſſimi Antiſtitis avunculi tui merita, cujus neſcio, an dignitatem magis, an pietatem venerer. Eam ego famam, eas amicitias, quæ mihi apud vos feliciter contigerunt, non genio meo, ſed veſtræ in Cardinalem Ximenium reverentiæ tribuendas puto. Illius vitam olim cùm in aulâ Regiâ degerem, eâ, quâ potui, diligentiâ, conquiſitis etiam librorum veſtrorum auxiliis, ſcripſi & in lucem edidi. Prodiit iis temporibus, quibus Galli Hiſpanique, mutuis inter ſe diſſentioni-

bus, non tàm odio gentis, quàm æmulatione imperii, decertabant; qui nunc arctis æterniſque Regum Regnorumque fœderibus conjuncti, Rebellium & Hereticorum ſuperbiam conterent. Hiſtoriam hanc exteri hominis excepit Gallia pene ut ſuam, eoque experimento didici, eamdem eſſe apud omnes populos ſummarum virtutum æſtimationem, & viros Religione, prudentiâque in adminiſtratione Rerum publicarum egregios, non unius regionis tantùm, ſed univerſi orbis exemplo natos eſſe. Nunc, quia tibi eruditiſſimo juris Pontificii Profeſſori Primario, totique Academiæ celeberrimæ, inſtitutoris veſtri geſtorum Gallica placuit enarratio, amplum operis mei fructum videor retuliſſe. Vale, Vir clariſſime; quam mihi tàm officiosè, tàm comiter benevolentiam ſpondes ex animo perſolve, meque venerabili Academiæ, Collegioque inclyto ſtudiosè commenda.

LETTRE CCCCXVIII.

D'affaires particulières, à M. l'Archevêque de Pise.

Illustrissime & Reverendissime Domine Colendissime.

LItteris Dominationis tuæ, Archipræsul admodùm venerande, eâ quâ par est, diligentiâ respondissem, nisi absentis. Nom... litteras ego etiam expectassem, tum ut caritati tuæ satisfacerem, tum ut illius voluntatem proprio testimonio comprobarem. Homo ille alioqui diligens ac industrius, relictâ, quam feliciter exercuerat, mercaturâ, variis sese artibus & negotiis temerè implicans, post varios fortunæ casus, Lugdunum se contulit, ubi ædificiis, itineribusque publicis reficiendis præpositus, rem quoque suam resarcire & augere nititur. Scripsi ad illum Annam Catarinam Lodoisiam, Nom.. Fratris sui, Liburni habitantis, filiam, fidem Catholicam, abjuratis erroribus, professam, à Sereniſſimo Etruriæ Duce beneficè exceptam, tuis sacris manibus consignatam, in Monasterium sanctæ Marthæ adductam esse, ubi se votis solemnibus Deo dicare desiderat, verùm à

parentibus in odium ſuſceptæ fidei neglectam, omnique ope atque auxilio deſtitutam, Patruum ſuppliciter orare, ut de ſuis, aut defunctæ Aviæ donis, velit religioſum propoſitum adjuvare. Neptis ad illum epiſtolam miſi, pii operis meritum expoſui, commendavi, hortatus ſum: naturam, Religionem, Conſcientiam interpellavi. Ex iis quæ reſcripſit quid ſperandum ſit, Illuſtriſſima Dominatio tua facilè intelliget. Cæterùm gaudeo virginem hanc ab hereſeos ſinu Cæleſti gratiâ evocatam ad ovile tuum, imò ad monaſterium ſanctarum Virginum auſpicatò tanquam ad portum ſalutis appuliſſe. Paſtoris inſuper in te boni pro tuendis alendiſque ovibus ſollicitudinem ac providentiam & miror & laudo. Mihi etiam gratulor hanc meæ in te obſervantiæ & venerationis ſignificandæ occaſionem oblatam eſſe, poſtquam... Nom... Patruus in hanc Urbem redierit, coram alloquar, & ſi qua beneficii ſpes adfulſerit, juvabo, monebo, meque tibi litteris meis iterum, Illuſtriſſime ac Reverendiſſime Archipræſul, ſervum addictiſſimum & devotiſſimum profitebor.

Nemauſi, III. Id. Maii, an. M. DCCIV.

LETTRE CCCCXIX.

De compliment au même, pour le féliciter ſur une dignité à laquelle le Roi d'Eſpagne l'avoit élevé.

Clariſſimo & ornatiſſimo Domino Emman. Ant. ab Acevedo & Ybañes. Spiritus Nemauſenſis Epiſcopus S. P. D.

JAmpridem optaveram, clariſſime Domine, ut digna virtutibus, laboribus etiam tuis merces accederet. Sperabam propenſam in te Regis voluntatem, ſi quis eſſet beneficentiæ locus, non defuturam. Dignitatis quoque tibi proximè conferendæ neſcio quæ ad te præſagia nuper ſcripſeram, & benè mihi gratulor tibi præproperè eſſe gratulatum. Nunc gaudeo te ad Senatorios honores evectum, apertamque tibi deinde viam ad altiores Magiſtratus. Ea Principum conditio eſt magnifica prorſus ac penè divina, ut ſelectorum hominum miniſterio, ſaluti & felicitati Populorum invigilent; dum enim eruditos, proboſque viros juri dicundo, reique-publicæ adminiſtrandæ honorificè addicunt, non tam eorum commodis, quàm aliorum utilitati conſulunt; egentibus auxilia ſuppeditant, virtuti

præmia conſtituunt, conſiliis imperium juvant, ingeniorum æmulationem accendunt, & ſibi æquitatis & prudentiæ laudem comparant. Quod ad te attinet, nihil Regi Cath. opportunius quàm tuis conſiliis uti, teque ſui Fiſci Procuratorem & Patronum in Senatu Pintiano inſtituiſſe. Fruere fauſtè, feliciterque dignitate quæ tibi ſub his fortunæ initiis jucunda & commendabilis obtigit, donec merito quidem tuo, avunculi patrocinio, Regis beneficiis cumulatior tibi honos accreſcat. Vale, clariſſime Domine, de novo rerum tuarum ſtatu certiorem me facito cùm Pintiam perveneris, meque ubique terrarum tui amantiſſimum exiſtima.

Nemauſi, VI. Kal. Maii anno reſtit. ſal. M. DCCV.

Adreſſe de la Lettre.

Clariſſimo, ornatiſſimoque Domino D. Emmanueli Antonio ab Acevedo, & Ybañes, Regi à conſiliis & Fiſci in Senatu Pintiano Procuratori & Patrono.

CÆSAR-AUGUSTAM.

LETTRE CCCCXX.

Au Pape Clement XI. pour ſolliciter la Béatification de M. Vincent de Paul, dont on fait la vie & l'éloge en abregé.

Beatiſſimo Patri noſtro Clementi Papæ XI.

BEATISSIME PATER,

Virorum fide ac pietate illuſtrium virtutes ad ſanctæ ſedis ſolium deferre conſuetudo eſt & religio, ut ſummorum Pontificum judicio probati, & cælitum faſtis adſcripti Eccleſiæ ornamento ſint & exemplo. Eo animo Vincentium, virum Evangelicum, Congregationis Miſſionum Inſtitutorem, ad tè, Beatiſſime Pater, ſuppliciter adducimus; ut cui in cœleſti patriâ coronam juſtitiæ juſtus judex retribuit, eidem immortalem gloriam, ac venerationem in terrâ viventium Sanctitas veſtra decernat.

Nihil illi ad perfectam vitæ integritatem & laudem defuit: præcipua in illum à Patre luminum dona confluxerant. Fides in Deum firma, & ab omni novitatum ſuſpicione libera; ſapientia hominum utilitati & paci conſulens; ſingularis in rebus arduis

arduis pro animarum ſalute conſtantia ; omnis ambitionis expers humilitas : mira in condonandis injuriis facilitas, in perferendis morbis patientia , in ſuſtinendis pœnitentiæ laboribus fortitudo. Iis acceſſerant animi candor ingenuus , prudens morum ſimplicitas , caſta & innocens converſatio , condita piâ hilaritate modeſtia , benefica in pauperes miſericordia præ ceteris , & promovendæ Religionis , illuſtrandique Sacerdotii ardens & continua ſollicitudo.

Ad eos uſus , Beatiſſime Pater , natus in Galliâ Vincentius difficillimis temporibus. Florentiſſimum imperium hæreſes , civiliaque bella infeſtaverant , multi à fide Catholicâ , & Regis obſequio deſciverant Principes , populique ; diviſæ in factiones Provinciæ mutuis ſe cladibus adflixerant , ubi vicerant Calviniſtæ , templa diruta , disjectæ aræ , Sacerdotes vel fugati , vel interfecti ; ſacra aut ſpreta aut abolita , inter armorum , errorumque licentiam obſolverat Religio.

Ut primùm ſacris ordinibus initiatus , ſtudiiſque Theologicis munitus vir Dei prodiit , defeciſſe ſanctos , & diminutas à filiis hominum veritates intelligens , Paſtorum incuriam , inſcitiam populorum increpans , exponendæ Eccleſiæ doctrinæ , diſciplinæ reſtituendæ incubuit.

Totum ſe Miſſionibus Apoſtolicis devovit. Quocumque illum divina providentia duceret, laborans in Evangelio, iniquos abducebat à vitiis; hæreticos ad fidem revocabat; ignaros docebat vias Domini; obvios quoſque ad pœnitentiam hortari ſolitus; exemplo ipſe præïre: Sacerdotum zelum accendere, ſæpe etiam ſupplere, & miniſterium verbi omnibus charitatis officiis confirmare, adjunctis, ubi operi non ſufficeret, operariis, ſibi imputans, ſi quis divinam legem aut ignoraret, aut ſperneret.

Cùm audiſſet ruſticam plebem neglectam à Parochis in tenebris ambulare, continuò exarſit. Evangeliſare pauperibus miſſum ſe credidit, apud quos fides ſimplicior, uberior doctrinæ fructus, & purior docentis intentio. Exiit ergo in vicos & villas, in vias & ſepes, & aſpera rura indefeſſo labore percurrens, myſteriorum Chriſti, Sacramentorum Eccleſiæ fidem, Chriſtianæ vitæ præcepta diſſeminans, viles quidem mundo animas, at Redemptori precioſas in domum Domini, & in ſpem regni cœleſtis induxit.

In Urbem regiam deinde vocatus officiiſque majoribus intentus, quæ non pauperibus auxilia contulit? Nata eſſe & cum illo creviſſe viſa eſt miſeratio. Inopum neceſſitates inquirens, divitum con-

ſcientiam ſollicitans, omnem charitatem exercuit. Alendis confectâ ætate ſenibus, orphanis, atque incertæ nativitatis infantibus educandis, damnatis ad triremes remigibus à durâ ſervitute eximendis, civibus morbo ſimul & inopiâ laborantibus juvandis, curandiſque omnem operam ac diligentiam adhibuit. Oppreſſas bellis tum domeſticis tum externis familias, imò Provincias conquiſitis collectiſque opibus ſublevari, egenis Pariſios concurrentibus Xenodochia extrui, annuos cenſus ſuppeditari curavit. Nulla miſeriarum ſpecies quæ non illum miſericordem ſenſerit, & ne quid magnificis deeſſet operibus, ut corporum commodo, ita animarum ſaluti ubique proviſum eſt. Eleemoſinæ doctrinæ, vitæ auxiliis, acceſſêre Religionis documenta.

Ille eſt, Beatiſſime Pater, ex iis miſericordiæ viris quorum pietates non defuerunt, & quorum nomen extollere, & laudes nuntiare gaudet Eccleſia.

Is etiam eſt qui in diebus peccatorum corroboravit pietatem. Chriſtianos originis ſuæ cœleſtis oblitos, & ſæculi negotiis & cupiditatibus implicatos ad rerum divinarum cogitationem & curam invitans, ſolitarias ac ſalutares Miſſionum domos aperuit. Qui priſtinam vitam emendare, & conſcientiam humili accu-

ratâque delictorum confessione detergere : qui vana & fragilia despicere, æterna meditari : qui abjuratis voluptatibus asperas pœnitentiæ vias ingredi : qui ad perfectius vitæ genus vocati, vocationem explorare ac certam facere vellent, officiis, consiliis, monitis, exemplis juvabantur. Spiritualia, ut vocant, decem dierum exercitia, solitudo, silentium, quies, cogitationes sanctæ, pia colloquia, preces, orationes, lectiones assiduæ : procul ab omni hominum commercio quisque Deo vocabat & sibi. Iis paulatim successibus pietas christiana refloruit, iisdem nunc etiam floresçit.

Præcipua, Beatissime Pater, & quæ magis ad sanctitatem vestram pertinet, de reformando Clero, à quo Religio derivat in Populos, Vincentii sollicitudo, ordinandorum impositam ab Episcopis curam suscepit. Continuo per se suosque probare illos, hortationibus excitare, orationibus disponere ; morum eis innocentiam commendare, scientiam sanctorum infundere ; Ecclesiasticæ vocationis gratiam, divini sacrificii pretium recensere, ut à peccatoribus segregati & Christo ritè addicti ad cultum Altarium, vel ad opus Ministerii, eâ quâ par est reverentiâ accederent.

Ut Presbyteros Episcopis, ita Ecclesiæ

dignos parabat Epiſcopos. Annæ Auſtriacæ quæ tunc temporis Regnum adminiſtrabat à ſacris Conſiliis, Apoſtolicæ virtutis viros ad ſummas Præſulum ſedes evehendos vel indicans vel mandans, ſuis aut teſtimoniis aut ſuffragiis, Clero Gallicano eum, quo nunc etiam præfulget, ſplendorem contulit.

Frequentes de inquirendis ſcripturarum ſenſibus, de adimplendis tum converſationis, tum Evangelicæ Prædicationis officiis tractationes quid referam; quid ſeminaria in pleriſque Regni Diœceſibus ab eo erecta, directaque? Plenus dierum obiit Vincentius viarum Domini ſcrutator, ſectator bonorum operum, ſpirituum diſcretor, meliorum chariſmatum æmulator aſſiduus. At in congregatione quam inſtituit, filios reliquit poſt ſe ſuæ charitatis hæredes, ſui Sacerdotii ſucceſſores, quorum alii tamquam Angeli veloces ad miniſteria Miſſionum miſſi in omni patientiâ & doctrinâ ignaris & rudibus elementa fidei, peccantibus divina judicia, reſipiſcentibus pœnitentiæ leges, quærentibus Regnum Dei & juſtitiam ejus æternas remunerationes annuntiant. Alii quaſi Sanctuarii cuſtodes, ne quis immundus præſumat ingredi, vigilantes, Clericos in Seminariis educatos, & ad priſcam Eccleſiæ diſciplinam informatos

per ordinum gradus ad Sacerdotii culmen religiosè perducunt.

Ignoſce, Beatiſſime Pater, noſtris in eum virum affectibus, cujus merita, cujus exempla hâc noſtrâ ætate mirati ſumus. Quod vidimus teſtamur, & ſcimus quia verax eſt teſtimonium noſtrum. Viget apud nos venerabilis Vincentii memoria. Spirat adhuc recens virtutum odor, quo totam Galliam perfuderat. Ejus vitæ ac laborum in regimine animarum, manentes adhuc fructus præcipimus, Sanctitati veſtræ gratulaturi & nobis, ſi vota noſtra audierit, & illum beatificaverit in gloriâ. Id cum aliis Præſulibus, ô Beatiſſime Pater, ſuppliciter poſtulat, Sanctitatis veſtræ humillimus, & obſequentiſſimus filius.

Nemauſi, XIII. Octobris anni M. DCCIV.

LETTRE CCCCXXI.

De compliment & d'éloge, ſur un Ouvrage de politique, compoſé par M. de Acevedo.

Ampliſſimo Domino Emanueli de Acevedo & Ibañes, Spiritus Flechier Epiſc. Nemauſ. S. P. D.

LIbrum quem optaveram, quem poſtulaveram, ampliſſime Domine, ſcriptum à te, juſſu regio editum libenter accepi, libentiùs legi. Si qui ab Amanuenſi aut à Librario errores irrepſerint; Autoris famæ, dignitati operis nihil obſtat. Novi quæ ſit plerumque iſtorum hominum inſcitia, quæ incuria, quæ litterarum verborumque inverſio, quæ in editione librorum deformitas, niſi fideli oculo, manuque ſollicitâ, continuò dirigantur. Tu, ne quid muneri tuo nitoris ac elegantiæ deeſſet, diligentiâ etiam tuâ correctum & mendis omnibus repurgatum ad me mittere voluiſti. Tractatum ergo tuum, Vir ampliſſime, de jure Regum in bona Eccleſiaſticorum perduellium temporalia avidè attentèque pervolvi. Oeconomicam poteſtatem omni rationis atque eruditionis genere confirmas, autoritate legum

Doctorum placitis, decretis Principum, majorum exemplis ſententiam tuam promoves, & quidem efficaciter. Cujuſvis enim ordinis vel dignitatis Eccleſiæ miniſtri ſint, Reipublicæ cives eſſe non deſinunt. In ſpiritualibus officiis Deum timere, in civilibus Regem honorificare eadem illis Religio, eadem ex Apoſtolorum præcepto conſcientia eſt. Quamlibet animarum poteſtatem exerceant, ſub poteſtate tamen conſtituti ſunt, cui nec licitè nec impunè reſiſtitur. Quæ igitur habenda eſt ratio eorum hominum qui ſacris addicti, pacemque Evangelicam profitentes, iniquis factionibus contra jus faſque omne ſe implicant, populorum animos ad ſeditionem incendunt, læſæ Religionis, & violatæ Majeſtatis rei. Eorum, quia Regibus ſubditi ſunt, corrigendi atque privandi judicium apud Reges eſtó. Ut exiliis perſonæ, ita ærariis facultates obnoxiæ ſunt. Cur enim propriis vitæ commodis fruantur, qui in publica commoda peccare audent? Hanc ſententiam cui nos aſſentimur, Vir ampliſſime, validè propugnas: eâ tamen prudentiâ, ut Eccleſiæ ſalvis immunitatibus, quod Dei eſt, Deo ſerves; quod Cæſaris, Cæſari tribuas.

Dertoſam expugnatam vobis nobiſque gratulamur. Aurelianenſis Dux Catalauniâ

versùs progreditur.... Quid in Belgio evenerit non ignoras. Cogitaverat Burgundiæ Dux vi aut induſtriâ Gandavum occupare. Urbs erat Anglorum injuriis, & ſacrilegiis offenſa, modico præſidio munita, & in obſequium Philippi V. Principis ſui propenſa : obſtabat hoſtilis exercitus, quem cùm fictis itineribus, & ſimulatis expeditionum conſiliis Dux longiuſculè divertiſſet, noſtri, occiſis aut deluſis cuſtodibus, civitatem ingreſſi, Anglos acclamantibus Populis expulerunt. Eodem penè tempore Brugæ à noſtris etiam captæ. Inopinato deinde exercituum ad Aldernatam concurſu initum à quartâ ad nonam poſt meridiem prælium, pari virtute & ſucceſſu, licèt numero diſpari... capti cæſique utrimque multi. Ardens nationum æmulatio centena hinc inde hominum millia in mutuam perniciem, proh dolor ! accendit. Vale, ampliſſime Domine, & me tuî obſervantiſſimum, & amantiſſimum puta.

Prid. Kalend. Aug. anno ſalutis, M. DCCVIII.

LETTRE CCCCXXII.

Compliment au même, ſur la nomination de M. ſon Oncle à l'Archevêché de Tolede, & à la Charge d'Inquiſiteur.

Clariſſimo Doctiſſimoque D. D. Antonio Emanueli ab Acevedo & Yba es, Spiritus Epiſc. Nem. S. P. D.

ACcidiſſe novas Cæſar-Auguſtuno Archiepiſcopo Avunculo tuo dignitates, & gaudeo, & tibi gratulor. Supremus Inquiſitionis Arbiter, Toletanæ Eccleſiæ Antiſtes electus, omnibus præeſt religionis officiis. Tali egebat Inquiſitore Hiſpania olim intacta, & noſtrorum temporum erroribus inacceſſa, nunc ab Hæreticis ex parte oppreſſa, qui in Regnum Catholicum adducti, rebelles animos, & in omnem pravitatem faciles, Doctrinæ vitæque ſuæ, ſi non veneno, ſaltem exemplo inficiunt. Quis vigilare poſſit attentiùs, ne qua labes priſcam ſinceramque Chriſti fidem deformet, ne quis ex tot inimicis hominibus bono ſemini furtim ſuperſeminet zizaniam? Talem Toletanæ Regioni Paſtorem Rex optimus præpoſitum voluit, ut ſumma eſſet in eo non ſolùm tuendæ, ſed etiam promovendæ

pietatis auctoritas. Ecclesiam ergo Hispaniarum primariam, tot sanctis Præsulibus, tot Conciliis, tot prærogativis ac juribus venerabilem reget, mites populos & potestatibus à Deo ordinatis obsequentes placido ducet imperio. Cardinalis Ximenii, quem singulari veneratione coluit, sedem implebit, illius successor, cujus se alumnum prædicaverat. Id tibi, amplissime Domine, tam jucundum esse debet, quàm illi honorificum est, quòd eum nec ambitio, nec conquisita Procerum suffragia, sed summa in Deum pietas, humanitas in populos, præclara deinde in Regem & Rempublicam merita ad illum Ecclesiasticæ dignitatis apicem adduxerint. Id unum supereſt, ut Avunculi tui gloriam, tuâ etiam illustres, & cujus virtutes imitaris, honores quoque consequare.

XI. Kal. Nov. anno à rep. salute M. DCCIX.

LETTRE CCCCXXIII.

A Monſieur l'Evêque de Niſmes ſur ſon retour de Paris & ſur ſon naufrage aux Portes de Beaucaire.

LA nouvelle de votre retour, Monſeigneur, jointe à la ſolemnité des bonnes Fêtes & aux approches de la nouvelle année, m'invite à me réjoüir avec vous & à vous ſouhaiter toute ſorte de bonheur. Il me paroît que c'en eſt un que vous vous ſoyez tiré ſans beaucoup de perte de l'accident qui eſt arrivé à votre équipage aux portes de Beaucaire. L'on m'a raconté cette triſte avanture : il falloit auſſi qu'un voyage glorieux comme le vôtre fût terminé par quelque choſe de ſurprenant ; mais pourquoi faut-il que mon Diocèſe ne ſoit le théatre que de ce qui vous arrive de tragique ? Par tout ailleurs on n'entend retentir que le bruit de vos harangues & des autres ouvrages que vous avez mis au jour ; & nous n'avons pour partage que les frayeurs du danger où vous avez été de faire naufrage au port. J'eſpère, Monſeigneur, que pour me raſſurer vous me ferez part de vos merveilles, & que préſentement que vous

ſerez tranquille chez vous, nous aurons un peu plus de commerce enſemble. Le profit que je m'en promets, me le fait ſouhaiter, autant que de vous bien perſuader que je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE CCCCXXIV.

Réponſe.

L'Honneur que vous me faites, Monſeigneur, de me ſouhaiter une heureuſe année me fait eſpérer toute ſorte de bonheur dans celle que nous commençons; & me fait oublier les malheurs que j'ai eu dans celle que je viens de finir aſſez triſtement. Vous avez ſçû mon naufrage, preſque auſſi-tôt qu'il eſt arrivé, & vous avez eu la bonté de reprocher à vos terres & à vos eaux d'avoir voulu ſervir de théatre à une avanture qui pouvoit être plus tragique. Je m'en ſuis tiré ſans beaucoup de perte. Il ne peut arriver de malheur entier dans un pays, où vous donnez quelquefois vos bénédictions; & je n'aurois jamais crû pouvoir périr ſi près de vous. Quoi qu'il en ſoit, Monſeigneur, vous avez dans votre Diocèſe, un fleuve difficile à gouverner. Je ne le regarderai jamais

de bon œil, que quand il faudra le paſſer pour vous aller rendre mes devoirs. Dès que l'impreſſion que j'ai fait faire de quelques-uns de mes Sermons ſera en état d'être vûë, j'aurai l'honneur de vous en préſenter un exemplaire comme un gage du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXXV.

J'Ai crû, Monſeigneur, qu'il n'y avoit point de tems plus propre à débiter des Sermons que le Carême. Je prends la liberté de vous en envoyer un volume dont la lecture de tems en tems, ſi vous daignez y jetter les yeux, pourra vous tenir lieu de mortification & de pénitence; ſi je croyois mon amour propre, je n'expoſerois pas à un jugement auſſi exquis que le vôtre les fautes de ma jeuneſſe; mais je me ſouviens que vous m'avez toujours honoré de votre amitié, & je me ſens obligé de vous en témoigner en toute occaſion ma reconnoiſſance, & le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXXVI.

Réponſe.

L'Etat de ma ſanté, Monſieur, ne m'a pas permis juſqu'à préſent de lire le recuëil de vos Sermons que vous m'avez fait la grace de m'envoyer, ni même de vous en faire mes très humbles remercimens. Bien loin que cette lecture me puiſſe tenir lieu de mortification, comme vous me faites l'honneur de me le mander, je vous avouë que j'en reſſens une très-grande de ne pouvoir pas m'y appliquer autant que je voudrois. Ce qui me conſole eſt l'eſpérance de pouvoir me dédommager, par le plaiſir que j'aurai d'admirer vos diſcours. Je ſuis aſſuré par avance d'y trouver, non ſeulement la pureté du langage, mais encore celle de la doctrine, & tout ce que le talent de la chaire le plus accompli peut produire de plus délicat & de plus parfait : mais ce qui me touche davantage, eſt de pouvoir conſidérer dans cet ouvrage de votre eſprit un préſent de votre cœur & un gage de l'honneur de votre amitié. Si je ſçais profiter des leçons d'éloquence, dont ce livre ne peut pas manquer d'être rempli, je ne ſerai plus en peine de trouver des

termes pour vous exprimer ma gratitude & le reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXXVII.

Compliment à un ami qu'on n'a pas trouvé chez lui.

JE vous écris de votre Cabinet & peut-être de votre plume; combien en ſortiroit-il de jolies choſes, ſi elle étoit conduite par votre main; & vous verrez que la mienne n'en ſçaura pas tirer un ſimple remerciment de toutes les honnêtetés que je viens de recevoir chez vous. Si elle ne ſçait pas exprimer une fort grande reconnoiſſance, elle ne ſera pas l'interprête de mon cœur. Si j'avois un peu du ſuperflu de votre éloquence, je vous en dirois davantage, & je tâcherois de vous perſuader que je ſuis avec un reſpect infini, &c.

LETTRE CCCCXXVIII.

Excuſe ſur le retardement des réponſes.

SI vous aviez autant de plaiſir à m'écrire des lettres, que j'en ai à lire les vôtres; je ſuis perſuadé que vous feriez plus ſouvent ce que vous faites ſi bien. Vous ne devez pas attendre de moi le même empreſſement à écrire. Mon

inclination m'y porteroit aſſez auſſi bien que mon devoir; ſi je pouvois contenter l'un & l'autre, avec autant de politeſſe que j'en vois dans tout ce que vous écrivez. J'ai mis ſouvent la main à la plume : mais elle me tombe des mains, quand je conſidère combien d'eſprit il faudroit avoir pour répondre aux productions du vôtre. Attribuez mon peu de ponctualité à mon peu de ſuffiſance. Je me fais honneur de vos Lettres; je les montre à tous les connoiſſeurs. Vous ne ſçauriez vous faire honneur des miennes : Ainſi vous devez m'écrire ſouvent, & vous contenter que je vous écrive rarement. De cette maniére en me faiſant beaucoup de plaiſir, vous vous acquerez beaucoup de gloire. Je tâcherai de compenſer par les ſentimens du cœur, ce qui peut manquer aux proportions de notre commerce. Vous ſerez toujours un ami fort éloquent. Je ſerai un ſerviteur fort paſſionné & fort fidéle, &c.

LETTRE CCCCXXIX.

Réponſe à un diſcours d'éloquence.

JE vous avoue, Monſeigneur, que je ſuis enchanté de l'éloquent diſcours

dont vous m'avez régalé. Le bruit qu'il avoit fait dans la Province m'en avoit deja donné une grande idée ; mais elle n'approche pas des beautés qu'une lecture curieuſe & attentive m'y a fait remarquer. Le ſujet eſt ſingulier, l'économie du deſſein judicieux, le raiſonnement ſolide, la variété des figures agréable, le ſtile naturel ſans négligence, & les expreſſions riches ſans affectation. Je n'ai pû me laſſer de le lire & de le relire ; j'y ai trouvé chaque fois de nouveaux agrémens qu'on découvre avec plaiſir, qu'on admire avec juſtice : mais qu'on ne ſçauroit expliquer à moins que d'avoir une éloquence ſemblable à la vôtre. Que dirai-je de la charmante lettre dont vous avez accompagné ce beau préſent ? Le tour délicat dont elle eſt, lui donne tout le mérite d'un ouvrage parfait. Je n'en excepte que les loüanges que vous me donnez qui ſont un peu hors de leur place. Apparemment après avoir prouvé avec beaucoup d'eſprit que l'ambition eſt une vertu, vous avez voulu encore exercer le vôtre, à établir comme une vérité ce nouveau paradoxe, que comme il y avoit de l'orgueïl dans la modeſtie des Stoïques, il y avoit auſſi dans mon ignorance beaucoup

d'habileté ; mais malheureuſement, je ſens dans moi-même la réfutation de tout ce que vous alléguez ſur ce ſujet. *Aliud ſentio ex epiſtolâ tuâ, aliud ex conſcientiâ meâ : an quiſquis ita nitet, ut tibi comparatus non ſordeſcat* ? Je ne dois pas préſumer, Monſieur, de remplir l'opinion que votre eſprit ſe forme de moi, il y met trop du ſien. Je me contente de répondre aux ſentimens de votre cœur ; perſuadé par vos raiſons, qu'on peut deſirer les honneurs avec honneur. Je ne ſouhaiterois rien tant que de mériter celui de vos bonnes graces. Que je ſerois heureux ſi la bonté que vous me témoignez, me pouvoit faire entrer en quelque commerce avec vos muſes, & m'attirer leur confidence ! J'étudierois avec plaiſir dans leurs ouvrages, les régles de la véritable éloquence, & je les employerois enſuite à vous exprimer les ſentimens de reconnoiſſance & de reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXXX.

Réponſe à un Vice-Légat.

C'Eſt un ſervice de parent & d'ami que M. le Cardinal de J. m'a rendu de me procurer l'honneur de votre con-

noiſſance. Le témoignage qu'il m'a rendu de vos illuſtres qualités s'accorde parfaitement, avec ce que la renommée nous en avoit appris, c'eſt aſſez auſſi que vous ayez part à ſon amitié pour mériter l'eſtime de tous ceux qui ont l'honneur de lui appartenir. Les relations qu'il vous a faites de moi, peuvent être ſuſpectes, mais quand j'aurai l'honneur d'être connu de vous plus particulièrement, j'eſpere de vous perſuader que je ſçais au moins honorer le mérite par tout où il ſe trouve; & cela ſuffit pour avoir pour le vôtre une ſingulière vénération, &c.

La ſeule idée que j'ai de la bonté de votre cœur, me fait ſouhaiter d'avoir un peu de part en l'honneur de votre bienveillance: j'irai au devant de tout ce qui pourra m'en rendre digne, & vous marquer le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCCCXXXI.

Au même, ſur ſon Sacre.

J'Aurois eû un ſi grand plaiſir d'être employé à la cérémonie de votre Sacre, que je n'aurois jamais crû qu'un voyage qui étoit ſi fort ſelon mon cœur,

pût être, en aucune manière, préjudiciable à ma ſanté. Cependant le ménagement que vous avez bien voulu avoir pour moi eſt ſi obligeant qu'il me tient lieu de la ſatisfaction que j'aurois reçûë. Comme c'eſt aujourd'hui le jour que vous avez déterminé pour cette fête, je le deſtine auſſi pour y aſſiſter en eſprit, & pour vous ſouhaiter la plénitude des graces qui ſont attachées au caractère Epiſcopal. Toute l'Egliſe doit ſe réjoüir d'avoir acquis en vous un digne Miniſtre. Si elle fait juſtice à votre mérite, elle n'a point de dignité auſquelles nous n'ayons lieu d'eſpérer de vous voir élevé, &c.

LETTRE CCCCXXXII.

Au même, ſur ſa retraite à Rome, pour être Chambrier du Pape.

SI je ne regardois que par rapport à moi-même votre éloignement, j'aurois ſujet d'en être fâché, parce qu'il me prive du plaiſir que j'avois d'être dans votre voiſinage, & de l'honneur de vous voir quelquefois. Mais il eſt juſte que je ſois moins ſenſible à la perte que je fais, qu'à l'avantage que vous trouvez dans l'emploi que vous allez

remplir, qui ſera pour vous un degré aſſuré à de plus hautes dignités. Je vous ſupplie très-humblement d'être perſuadé que l'eſtime que j'ai conçûë de votre mérite, & le ſouvenir que je conſerve de toutes vos honnêtetés à mon égard, me feront toujours prendre une très-grande part à votre élévation. J'eſpere auſſi que vous voudrez bien me conſerver l'honneur de vos bonnes graces, & vous ſouvenir quelquefois d'un des Prélats de France, qui vous honore le plus, & qui eſt avec plus de reſpect, Monſeigneur, &c.

LETTRE CCCCXXXIII.

A l'Evêque de N. député des Etats pour porter les Cahiers au Roy.

NE vous déplaiſe, Monſeigneur, il falloit que le deſir de me venir voir ne fût pas bien ardent, puiſque quelques goutes de pluye ont été capables de l'éteindre. Il n'y a que la ſolemnité des bonnes fêtes qui puiſſe m'obliger à vous le pardonner. Vous avez ſans doute mieux aimé les aller paſſer chez vous. Cela eſt juſte; mais cela ne contente pas l'envie que j'avois de vous voir ici. Je vous trouve charmant dans

vos railleries ſur les harangues que vous aviez à faire. Vous vous donnez le plaiſir de paroître pauvre dans votre abondance, & de faire ſemblant d'être à pied, quand vous voyez devant vous un Char de Triomphe qui vous attend ; c'eſt ainſi que vous faites valoir la marchandiſe, & que vous nous préparez à admirer vos ouvrages. Que vous êtes aiſe de voir où placer vos belles penſées, vos phraſes pompeuſes, vos tours délicats, vos applications ingénieuſes ! Dieu ſçait combien vous allez briller dans un lieu où tout eſt brillant. Il ne faut pas vous ſouhaiter une heureuſe année ; mais ſeulement que vous faſſiez un bon uſage de tout le bonheur qu'elle vous prépare. J'y applaudirai de loin & même de près, quand vous m'aurez fait part de vos merveilles. Je m'attends à ce plaiſir, & je ne déſeſpère pas d'avoir celui de vous voir avant votre départ. Vous n'aurez pas toujours pour excuſe un chemin impraticable ; j'en ferai plutôt la moitié pour me trouver ſur votre route, & pour vous donner ma bénédiction. Dans cette attente je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous ſouhaite bien ſincèrement autant de proſpérité qu'à moi-même, &c.

LETTRE CCCCXXXIV.

Pour demander grace à un Evêque en faveur d'un Eccléſiaſtique.

JE crois, M. que vous êtes content de la ſoumiſſion que N. veut avoir pour toutes vos volontés. Agréez, s'il vous plaît, qu'après avoir condamné ſa conduite je ſollicite votre clémence en ſa faveur. Je ſuis perſuadé que vous ne voulez pas que la brebis égarée périſſe, mais ſûrement qu'elle revienne ſous la houlette de ſon légitime Paſteur. C'eſt la ſituation où je trouve cet Eccléſiaſtique. J'eſpère que vous voudrez bien exercer à ſon égard la charité que vous ne refuſez jamais aux pécheurs pénitens. Comme il ſe voit engagé dans les Ordres ſacrés ; ſi pour avoir voulu entrer dans l'Egliſe par une brêche, la porte lui en étoit fermée pour toujours, ce ſeroit pour lui un ſujet de déſeſpoir. Il eſt de votre ſollicitude paſtorale, de le garantir de ce malheur, & de ne pas le traiter avec toute la rigueur que ſa faute mérite. Il a d'ailleurs la capacité & les autres qualités requiſes, & ſur tout une bonne volonté de ſe rendre capable de ſervir aux Autels. Ayez donc la bonté de ratifier ſon ordination, & de l'admettre au nombre des Miniſtres du ſanctuaire. Je vous demande cette grace pour lui, & pour moi celle de me croire, &c.

REFLEXION

REFLEXIONS SUR LES DIFFERENS CARACTERES DES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Envie.

L'Envie eſt de tous les vices celui que l'on pardonne le moins ; il marque une foibleſſe d'eſprit & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuſer.

Ce vice, tout honteux qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſouvent le vice des plus grands hommes ; un Alexandre pleure quand il apprend les victoires de ſon Pere, & il croit que c'eſt lui ôter une partie de ſa gloire, que de la partager avec lui.

* Un Saül ne peut ſouffrir que ſon Peuple donne à David plus de loüanges qu'il ne lui en avoit donné ; & le rang qu'il tient ne le peut ſatisfaire, quand il voit un de ſes Sujets plus eſtimé que lui.

Une Dame de qualité demanda un jour au Prince Maurice de Naſſau, qui il jugeoit être le premier Capitaine de ſon Siécle. Le Prince lui répondit, qu'il croyoit que le Marquis de Spinola étoit le ſecond. Cette réponſe étoit aſſûrément ſpirituelle & adroite, mais étoit-elle une preuve de ſon envie ou de ſa modeſtie ? ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre tout enſemble ? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier : il aima mieux donner lieu à le penſer ; mais il n'héſita pas à nommer Spinola pour le ſecond, afin de ne ſe pas compromettre avec lui, & qu'on lui fît juſtice ſur cette préférence.

M. le Prince, c'eſt aſſez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il mérite, avoit coutume d'appeller le Comte d'Harcourt, le Cadet la Perle. Il eſt vrai que ce Comte en portoit toujours une à l'oreille, & qu'il étoit Cadet du Duc d'Elbeuf ; mais je crois que ſes belles actions, & ſur tout ce qu'il avoit fait à Turin, ne contribuèrent pas peu à le faire ainſi appel-

* 1. *Reg.* c. 10.

ler. Notre Héros n'étoit pas fâché de cacher ſous un nom de plaiſanterie le nom d'un homme qui marchoit ſur ſes pas, quoiqu'il ne le ſuivît que de loin.

Il me ſouvient que ce Comte dans une rencontre en Guyenne, ayant eu un avantage conſidérable ſur les Troupes que commandoit en perſonne M. le Prince, un Officier qui étoit dans la confidence de ſon Alteſſe & de ſes plaiſirs, lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles, & que M. le Prince lui répondit avec cette préſence, cette juſteſſe & cette vivacité d'eſprit qu'il conſervoit toujours, qu'il ne falloit plus l'appeller le Cadet la Perle, mais la Perle des Cadets. Il en eſt des grands Capitaines à l'égard de la gloire, comme il en eſt des femmes bien faites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes ſont peu amies, & s'accordent peu ſur leurs prétentions: chacune croit être en droit de ſe préférer; & chacune remarque des défauts dans ſa rivale, qui ne ſont point venus à la connoiſſance de celles qui ne ſont point intéreſſées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toujours ſur leur conduite; & quelque bonne & louable qu'elle paroiſſe aux yeux des autres, ils y trouvent ſans ceſſe à redire, & ne la ſçauroient approuver. Tantôt on

devoit charger l'ennemi, & tantôt on devoit mieux diſputer le terrein; tantôt on n'a pas ſçû profiter d'un avantage, & tantôt on s'eſt trop expoſé voulant en profiter; tantôt la bravoure l'a emporté ſur la prudence, & l'on s'eſt oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat; tantôt on a manqué une belle occaſion par trop de ſageſſe & trop de circonſpection.

Ainſi deux grands Capitaines ne ſont jamais parfaitement contens l'un de l'autre; & la raiſon, c'eſt qu'ils ſont tous deux grands Capitaines, & qu'ils ſçavent tous deux qu'ils le ſont; l'un nuit à l'autre, & ils ſe font tous deux une idée de ce qu'ils ſont toute à leur avantage.

A entendre parler des Gens de guerre, ils ne ſont point envieux les uns des autres, mais chacun croit avoir plus d'attachement à ſa profeſſion, aimer plus la gloire & mieux payer de ſa perſonne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Régiment ſoit détaché pour une occaſion, & qu'il y faſſe au-delà de tout ce que l'on en pouvoit attendre, on voit peu les autres l'en loüer; ils ſe contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû, & qu'ils en auroient tous fait autant, s'ils avoient été commandés.

Il eſt étrange qu'une belle action ſoit re-

gardée avec des yeux ſi différens; les Généraux approuvent hautement l'action de cet Officier, parce qu'ils le voyent beaucoup au deſſous d'eux, & qu'ils ne peuvent porter envie à ſa fortune; ſes ſemblables ne la loüent & ne la publient pas, parce qu'ils craignent que le mérite de cet homme ne le faſſe élever au-deſſus d'eux.

Il y a une ſorte d'envie qui eſt bonne & raiſonnable, & c'eſt ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Séminaire trois ou quatre perſonnes, qui ſe diſtinguent par leur travail, par leurs belles inclinations & par leur vertu; on a envie de les imiter, rien n'eſt ſi loüable. Un Gentilhomme eſt à l'Académie, & tout le monde jette les yeux ſur lui, parce qu'il eſt extrémement adroit & fort porté au bien, on a envie d'en faire le modéle de ſa conduite; cette envie eſt honnête & mérite d'être approuvée de toute la terre; mais ce qu'on appelle proprement envie eſt toujours pris en mauvaiſe part.

Un homme envieux ne peut avoir d'amis, parce qu'il n'eſt pas d'humeur à en ſupporter les défauts, & qu'il n'en peut voir l'heureux établiſſement ſans chagrin. Rien ne ſatisfait un homme de cet eſprit: il ne faut paroître ni heureux, ni malheureux avec lui; il mépriſe le malheu-

reux ; & l'heureux lui fait passer de fâcheux mo[illegible]ens.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui n'a point de naissance & qui a peu de bien porte envie aux Nobles & aux riches ; mais que les Nobles & les riches portent quelquefois envie à un Bourgeois, c'est ce que l'on auroit peine à croire, si l'expérience ne nous le faisoit pas connoître.

Nous nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux, & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous sommes si accoutumés à notre bonne fortune, que nous n'y sommes plus sensibles ; & celle que nous reconnoissons depuis peu dans un particulier, l'emporte sur la nôtre, quoique nous en ayons presque toujours joüi.

Comme notre vie est bornée à quelques années, notre esprit est de même borné à quelques connoissances ; tout ce qui est au-delà, n'est pas à son point de vûë, & c'est pour lui comme s'il n'étoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumières que nous, celles que nous n'avons pas ?

Chacun a son talent : nous devons l'en laisser joüir paisiblement, comme il nous laisse joüir du nôtre. Notre bonheur ne dépend pas de celui des autres, mais de nous ; & c'est assez pour être heureux

que d'être contens de ce que nous ſommes.

Il eſt tant de charges dans le monde, tant de ſortes de grandeurs, tant de biens, pourquoi envier ce que M... en poſſéde ? Pourquoi nous acharnons-nous ſur cet homme ? a-t-il tous les biens de la terre & tous les emplois du ſiécle ? Laiſſons-lui ce qu'il a, & ſongeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il eſt devenu ce qu'il eſt, mais penſons ſérieuſement qu'il ne tient qu'à nous d'être plus que nous ne ſommes ; la vertu tient lieu de tout à un eſprit bien fait, à un homme raiſonnable, à un Chrétien.

Les richeſſes, les emplois, l'eſtime, ou la vertu, ſeront toujours les heureuſes ſuites de notre travail & de nos bonnes actions ; l'un eſt récompenſé d'une manière & l'autre de l'autre, mais c'eſt toujours récompenſe ; & celui qui paroît quelquefois ſi bien partagé, n'eſt pas toujours en effet celui qui eſt le mieux.

Si l'on me demande d'où vient que l'envie régne par-tout, & qu'il y a peu de gens, de quelque qualité & de quelque profeſſion qu'ils ſoient, que l'on ne voye ſujets à ce vice, je dirai deux choſes. La première eſt, que perſonne ne ſe fait jüſtice à ſoi-même ni aux autres ; la ſeconde, que chacun s'eſtime & s'aime plus qu'il ne doit, & n'eſtime & n'aime pas aſſez les autres.

Si nous nous en croyons, c'eſt notre eſprit, notre ſcience, notre excellence, en un mot, c'eſt notre mérite qui nous a pouſſés & élevés, & c'eſt la fortune ſeule qui a élevé les autres.

Pourquoi faiſons-nous cette diſtinction ? C'eſt qu'il eſt plus agréable & plus loüable de ne devoir qu'à ſoi-même ce que l'on eſt, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuſe ; c'eſt que notre amour propre trouve ſon compte quand nous décidons ainſi ſur notre mérite ; c'eſt que par cette diſtinction nous croyons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'eſt pas de mon ſentiment ſur l'envie, & je n'y trouve point à redire. M... ſoutient que l'envie eſt néceſſaire au public, & que ſi on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me diſoit il y a quelques jours, que ſans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'eſprit, & dans un genre de vie trop unie ; il ajoutoit que comme un peu de poivre ou de moutarde releve une ſauſſe, un peu d'envie anime nos actions, & leur donne un goût piquant, qui nous les rend plus agréables & plus faciles ; mais je penſe qu'il nommoit envie, ce que j'appelle

émulation. Quoi qu'il en ſoit, quand cette envie ne paſſe pas les bornes de l'honnêteté & de la charité, elle peut être reçûë par tout, & même dans les Cloîtres & dans les Seminaires, ſans qu'on penſe à faire le procès à ceux qui lui en donnent l'entrée.

Ne ſoyons point envieux du bonheur apparent de ceux que l'on croit ſi bien établis dans le monde; leur grandeur & leur fécilité dureront peu : ils ont beau s'élever ils tomberont bien-tôt; leur diſgrace ou leur mort ſuivra de près leur établiſſement & leur élevation. (*a*) Que ſont devenus ces hommes dont les emplois & les richeſſes ont fait tant de jaloux? Conſidérons leurs tombeaux, & voyons ce qui leur reſte de leur magnificence & de leur grandeur.

Ces Princes & ces Généraux d'armées, que l'ambition & le commandement ont tant diſtingués; ces grands Capitaines autant eſtimés par leur conduite que par leur courage; ces hommes voluptueux & efféminés, qui ſe ſont rendus ſi remarquables par leur dépenſe & par leur vie toute criminelle (*b*), ont fait bruit l'eſpace de vingt-cinq ou trente ans, & puis ils ſont morts, comme les autres, qui n'ont

(a) *S. Aug. in Pſ.* 8. 36.
(b) *S. Aug. in Pſal.* 8. 36.

pas été dans ces emplois honorables, ou dans ces honteux emportemens. *

Il eſt ſans doute que l'honneur fait la ſatisfaction de l'homme par rapport à la ſociété civile; que le repos fait ſa conſolation, par rapport à ſa perſonne, & que la grace fait ſon bonheur, par rapport à la ſainteté de la Religion; mais l'envie ſeule le dépoüille de tous ces glorieux avantages, puiſqu'elle lui ôte l'honneur à l'égard du monde, le repos à ſon égard & la grace à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot, un envieux eſt un malheureux qui vit ſans honneur & ſans repos, & preſque ſans apparence de converſion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il ſçait être envieux & jaloux de ſa fortune; en voici un bel exemple. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poëte Italien le Taſſe qu'il avoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme qui par envie & par jalouſie lui avoit rendu mille mauvais ſervices, il répondit: Ce n'eſt pas le bien, la vie ou l'honneur que je deſire ôter à cet envieux; c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté. On ne pouvoit parler plus juſte, & avec plus de modération.

* *Orig. in Pſ. 36.*

CHAPITRE II.

De ceux qui imitent les autres.

ON ne doit pas loüer un homme préciſément parce qu'il en imite un autre ; on ne doit pas auſſi le blâmer parce qu'il ne l'imite pas. C'eſt vertu d'imiter un homme de probité ; c'eſt un vice d'imiter celui qui vit dans le déréglement. Ainſi quand on veut ſe faire un modéle pour ſa conduite, il faut le bien choiſir.

Il ſeroit auſſi extraordinaire aux Bourgeois, de vouloir imiter les gens de Cour dans leurs manières, qu'il le ſeroit aux gens de Cour, de vouloir imiter les Bourgeois. Leur naiſſance & leurs emplois mettent une différence entr'eux, qui doit paroître en toutes choſes. Dès que les uns tiennent des autres on les méconnoît, & ils ne paſſent plus pour ce qu'ils ſont.

L'eſprit d'un Bourgeois & d'un Gentilhomme dans une même perſonne, gâte tout, & fait que l'on cherche le Bourgeois dans le Gentilhomme ſans le trouver. L'eſprit d'un Gentilhomme & d'un Bourgeois dans un même homme, cauſe un ſi biſarre mélange, que l'on n'y reconnoît ni l'un ni l'autre.

Un Gentilhomme qui s'abbaiſſe juſqu'à

prendre l'air & les manières d'un Bourgeois, & un Bourgeois qui s'éleve jusqu'à prendre les manières & l'air d'un Gentilhomme, sont deux masques qui font rire tout le monde, & qui le divertissent.

Il ne faut pas nous mettre sur un pied à vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, sous prétexte que nous sommes de même profession; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même génie. On voit des gens sçavans écrire avec beaucoup d'esprit & de politesse, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand esprit.

Chacun doit se connoître, & n'entreprendre que les choses dans lesquelles il peut réüssir. Outrer ses talens & son génie, & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'est manquer de conduite & de jugement; c'est vouloir se mettre en possession d'un héritage qui ne lui appartient pas, & sur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits, joüissons-en paisiblement, & laissons la vigne de Naboth à celui qui en prend le soin & qui la cultive soir & matin. Ne faisons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a éta-

blis pour rendre justice à ses Sujets.

On peut réüssir dans toutes sortes de professions, mais il faut s'y donner tout entier; dès que l'on se partage, & que l'on en embrasse plus d'une, on quitte le solide pour l'apparent. Pour se faire honneur on se perd, & pour devenir riche on se ruine.

Un homme qui se distingue dans ses gestes, dans son marcher, dans son équipage, dans ses meubles, dans ses actions; en un mot un homme qui est singulier, n'a pas l'esprit bien fait; & on peut assurer, s'il n'imite pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de singulier en lui, fait croire que ce qui ne paroît pas l'est encore plus, & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuse idée de ce qu'il dit, de ce qu'il pense & de ce qu'il est.

Il arrive assez souvent, quand on veut imiter quelqu'un qui a du mérite & de la réputation, qu'on l'imite dans des choses qui ne sont pas celles qui le mettent au-dessus des autres; on s'attache à ce qui accompagne son mérite, & non pas à son mérite; on prend l'ombre pour le corps, ainsi on a beau marcher sur ses pas, on ne va pas où il va; on a beau se copier sur lui, on ne lui ressemble jamais.

Il faut être habile Peintre, pour faire

une bonne copie d'un bon original. De même pour bien imiter un homme que tout le monde eſtime & que le mérite fait diſtinguer, il faut avoir preſque autant de mérite, & n'être guères moins eſtimé que lui.

Heureux celui qui eſt parvenu à ce point de perfection, qu'on ne ſçait ſi c'eſt lui qui imite, ou ſi c'eſt lui qui eſt imité. On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit décider ſi Philon avoit imité Platon, ou ſi Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui menent une vie exemplaire, & il y en a qui ſans faire paroître tant de piété en ont en effet beaucoup; mais les uns & les autres ne ſont pas ceux qui ont le plus de ſectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il ſoit bien à cheval, il ſe fait en un jour plus de Diſciples & plus d'Imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroiſſe à la Cour avec une coëffure modeſte, moins riche, & qui ne donne pas un air ſi jeune que celle des autres, elle marche ſeule dans ſon chemin, perſonne ne la ſuit, ſa coëffure ſera toujours à bon compte, & les Marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix. Qu'une femme trouve une nouvelle manière de ſe coëffer & de ſe

bien mettre, toutes les autres s'étudient à ſe mettre & à ſe coëffer de même.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir ſi l'on le doit & ſi on le peut; c'eſt-à-dire, ſi le tempérament, les emplois, l'humeur, l'eſprit & la profeſſion dont on eſt, permettent de l'imiter. Tout ce qui eſt bon en général peut être imité de tout le monde; mais ce qui n'eſt bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonſtances, n'eſt pas bon à toutes ſortes de perſonnes & en tout tems: ainſi c'eſt indiſcrétion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à notre état & à nos inclinations. Nous ne ſommes pas toujours à nous: nous nous devons ſouvent au Public; & c'eſt lui faire une injuſtice, que de nous dérober à lui pour vivre en particulier & ſelon notre caprice. La prudence & l'expérience ſont deux grandes maîtreſſes ſur ce point; leurs leçons ſont toujours bonnes en quelque âge que l'on ſoit, & elles ſont toujours d'un prompt ſecours contre le faux zéle.

Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe imiter & être imité; à force d'imiter les autres on ſe perfectionne, & on eſt imité: de cette manière nous recevons des leçons ſans en prendre, & on en reçoit de nous ſans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'or-

dinaire plus d'impreſſion que ce qui entre par les oreilles, & c'eſt la raiſon pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Prédications; les inſtructions qui ſe font de cette manière ne frapent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir être imité dans ce que l'on fait, c'eſt s'applaudir & faire ſon éloge, c'eſt avoir de ſoi uhe opinion que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas; mais vouloir imiter les autres, c'eſt commencer à ſe connoître, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque choſe.

Il faut tâcher de n'être jamais content de ſoi; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jettér ſa vûë ſur ceux qui nous ſuivent; cela fait que nous ne nous arrêtons pas, mais que nous avançons toujours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus ſûrement & plutôt où nous voulons aller.

CHAPITRE III.

De la Religion.

A Parler ſincèrement, on peut dire qu'il y a peu de Chrétiens qui ſçachent bien ce que c'eſt que leur Religion, & en quoi elle conſiſte ; on eſt élevé par des Parens qui font profeſſion du Chriſtianiſme, on en fait de même profeſſion ; mais ſi on eſt de famille noble & ancienne, on s'étudie bien plus, pour l'ordinaire, à vivre en homme de naiſſance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il me ſouvient qu'étant à Veniſe, j'eus la curioſité de me trouver une fois à l'aſſemblée du Sénat, qui ſe tient tous les Dimanches au matin, ſans avoir égard au jour. J'avois, à la vérité, oüi la Meſſe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en ſortit qu'à midi, mais pluſieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avoue que je fus ſcandaliſé que ce jour qui doit être plus particulièrement employé au culte de Dieu, fût choiſi pour les affaires de la République : je ne pus m'en taire, & je dis à un Noble que je voyois quelquefois au billard, que cela me faiſoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo, Veneziani e poi Chriſtiani*, qu'ils naiſſoient

Vénitiens, & qu'ils étoient après faits Chrétiens ; que quand ils avoient donné leurs soins à ce qui regardoit l'Etat, ils pensoient après à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens : paroles les plus libertines & les plus impies que j'aye oüies de ma vie. Si j'avois suivi les mouvemens de mon indignation, je lui aurois dit mille injures ; mais je parlois à un Noble, & j'étois à Venise : il n'en falloit pas davantage pour me rendre sage. Je levai seulement les épaules, & lui fis connoître que sa réponse me surprenoit & m'affligeoit également ; il n'en fut pas plus touché, nous nous séparâmes & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmi nous qui ne parlent pas si librement que ce Noble, mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes sentimens. Ils donnent tous les jours leurs premiers soins à leur établissement & à leur famille, & puis ce qui leur reste de tems est employé aux devoirs de leurs consciences. Combien en voyons-nous les Fêtes & les Dimanches, faire leur cour le matin, rendre & recevoir visite, solliciter leurs affaires, & enfin aller à la Messe lorsqu'il est près de midi ? Ce n'est pas là parler, mais agir en Vénitien.

On ne peut être trop délicat sur le fait de la Religion, ni trop zélé pour tout ce

qui la regarde. Etant à Saint Maur il y a quelque tems, on me conta que M. le Prince, Père du dernier mort, n'y arrivoit jamais qu'il ne descendit d'abord à l'Eglise. Ce culte extérieur marquoit un grand fond de piété & de Religion, capable d'édifier.

Loin de faire servir la Religion à ses vûës & à ses desseins, il ne faut considérer ses emplois, ses biens & sa naissance, que pour les faire servir à la Religion, & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une Religion; mais à ne pas vivre selon les loix & les maximes de cette Religion. On sçait ce que l'on doit croire; on sçait de plus ce que l'on doit faire, mais on en demeure là; on se contente de croire, & on remet toujours à faire ce que l'on est obligé de faire.

La Foi est le principe de toutes nos bonnes actions, mais les mauvaises l'obscurcissent & l'étouffent. Plus on est dans la pratique des bonnes œuvres, plus la Foi s'augmente: au contraire, quand on vit dans le déréglement, peu à peu on cesse de craindre; & quand on a cessé de craindre, on cesse de croire.

Le désordre mene toujours plus loin que l'on ne pense. C'est un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut; c'est un

torrent qu'on ne peut arrêter quand on le ſouhaite ; on ſe perſuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs, & on ne prévoit pas que cette corruption ſe communique, & qu'elle s'étend preſque toujours juſques ſur la créance. En effet, l'expérience fait connoître que la Foi ne peut guere demeurer ſaine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion, & non pas aux perſonnes qui font profeſſion de cette Religion ; il faut s'attacher à notre créance & non pas à ceux qui nous l'enſeignent. La cabale fait ſouvent agir & parler ceux qui paroiſſent les plus zélés, & il eſt difficile de démêler ce zéle d'avec l'intérêt ; on le déguiſe ſi bien qu'on les confond, & qu'on le prend aſſez ſouvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir que l'on ſe mette de la Congrégation des Jéſuites : je ne ſuis pas de leur ſentiment ; je n'en eſtime pas plus un homme pour en être, mais je ne l'en eſtime pas moins, il n'y a que la manière dont vit ce Congréganiſte qui me le fait loüer ou blâmer. Peut-être n'en ſeroit-il pas moins homme de bien, peut-être ne le ſeroit-il pas tant : ainſi je regarde cette Congrégation comme une choſe extérieure, qui peut ſervir ou ne pas ſervir à ſa perfection, ſelon l'uſage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite, ont ſans doute pris le meilleur parti, s'ils ſont véritablement détachés; ſi leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs perſonnes, & ſi l'orgueïl & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas ſur leurs pas.

Quoique toutes les vertus du Chriſtianiſme forment & entretiennent un ſaint commerce entre Dieu & nous, il eſt néanmoins certain qu'il y a une vertu univerſelle, dont le propre effet eſt de lier la créature raiſonnable avec ſon Créateur, & de la lui ſoumettre par des marques autentiques de reſpect & d'adoration; & cette vertu c'eſt la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de ſa puiſſance, & nous porte ſans ceſſe à le loüer. Cette vertu fait que non-ſeulement nous lui conſacrons notre cœur, & notre eſprit, & notre mémoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le benir & lui rendre à toute heure mille actions de graces.

Cette vertu eſt la première des vertus, & nous n'en pouvons douter, ſoit que nous la conſidérions par rapport à ſon objet, ſoit par rapport à ſes fonctions & à ſa fin; on peut même aſſûrer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Notre Religion eſt admirable dans ſes maximes, & les vérités fondamentales qu'elle établit, ſont toutes divines. Dans les autres Religions, on donne quelque choſe à la raiſon, beaucoup aux paſſions, & preſque tout à la nature : dans le Chriſtianiſme on combat ſes paſſions, on détruit la nature & on ſoumet la raiſon.

De tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde, dont nos Pères nous ont laiſſé des monumens, & de tout ce qui eſt arrivé en nos jours, il n'y a rien que la ſainte Ecriture n'ait remarqué, parce que tout cela a rapport à notre Religion, & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la ſuivre.

Plus les Pécheurs ſont les eſprits forts, pour ne pas croire de Religion, plus ils ſont à plaindre ; plus ils ſont intrépides & aſſûrés, plus ils ſont connoître la grandeur de leur mal ; plus ils paroiſſent contens, plus ils ſont en danger de ſe perdre. Ils reſſemblent à ces malades à qui une fiévre chaude donne de puiſſantes forces ; (*a*) la mort approche de ces malades à meſure que leurs forces augmentent, & lorſqu'ils en montrent tant, on a lieu de croire qu'il n'y a preſque plus rien à eſpérer pour eux. Que dis-je ? Ces impies qui

a *S. Aug. in Pſal.* 8. 38.

font gloire de leur libertinage & de la force d'esprit qu'ils se donnent, sont dans un pire état que les frénétiques, puisque leur maladie sera bien-tôt suivie d'une mort éternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une véritable Religion. Quoique cette Religion semble n'avoir été connue que du tems que (*a*) les Fidéles furent à Antioche appellés Chrétiens, il est néanmoins certain qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle s'est fait voir dans tous ceux qui ont saintement vêcu selon la Loi de la nature, ou selon la (*b*) Loi de Moyse. C'est ce qui a fait dire à Eusebe dans son Histoire de l'Eglise, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faisoient profession, devoit passer pour la première & pour la plus ancienne de toutes les Religions. La différence qui paroît entre les Justes de l'ancienne Loi & ceux de la nouvelle, ne regarde que le tems. Le Fils de Dieu fait Homme a été l'objet de la Foi des uns & des autres; ceux-là croyoient qu'il viendroit au monde pour les racheter; ceux-ci croyoient qu'il est venu, & qu'il les a en effet rachetés; (*c*) cette différen-

(a) *Act. c.* 11.
(b) *Euſ. l.* 1. *c.* 4.
(c) *S. Aug. Epiſt.* 49.

ce des tems n'en a pas mis dans leur créance : ils doivent donc les uns & les autres être reconnus pour Chrétiens, appellés, & être appellés Chrétiens.

Le Myſtère de l'Incarnation (*a*) a été ſi puiſſant & ſi efficace qu'il n'a pas été moins utile à ceux qui l'ont crû parce qu'il étoit promis, qu'à ceux qui le croyent parce qu'ils le voyent heureuſement accompli dans toutes les circonſtances prédites par les Prophêtes.

J'avouë néanmoins que les Saints de l'ancienne Loi n'ont point été appellés Chrétiens, mais je ſoutiens qu'ils en menoient la vie, & qu'ils en avoient la créance ; ils n'étoient pas Chrétiens de nom, mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loi de Grace, mais ils étoient en état de grace ; la Foi en Notre-Seigneur & ſa grace ont été de tous les tems ; de manière que l'on peut aſſurer que ces Saints étoient tout enſemble & de l'ancien & du (*b*) nouveau Teſtament, parce que vivant dans la Loi de la nature ou dans celle de Moyſe, ils appartenoient à la Loi de Grace.

Il eſt vrai qu'ils n'ayoient pas le Baptême & nos autres Sacremens, mais ils n'en étoient pas moins Chrétiens, parce

(a) *S. Leo. Serm. 4. n. Nat.*
(b) *S. Auguſt. Epiſt. 120.*

que

que ce n'eſt pas dans la diverſité des Sacremens ou des Sacrifices que conſiſte la diverſité des Religions.

Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en * offre le ſoir, ne change pas pour cela l'objet de ſon Culte & de ſa Religion ; il régle ſeulement les marques de ſa piété ſelon la différence des lieux & des tems.

Il s'enſuit que la Religion Chrétienne a été de tous les ſiécles, & que ce n'a pas été une nouveauté aux Fidéles après la venuë du Meſſie de vivre dans la crainte de Dieu, de le ſervir & de l'aimer.

* *S. Aug. Epiſt. 49.*

CHAPITRE IV.

Sçavoir le Monde.

IL faut ſçavoir le monde pour y vivre & pour n'y vivre pas ; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti ! Rien ne porte plus à le prendre que la connoiſſance parfaite de la manière dont on a coûtume d'y vivre, & du danger dans lequel on eſt de s'y perdre.

Mais puiſque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons rempli nos devoirs à ſon égard, il eſt bon

que nous pensions à régler notre conduite sur ce que le monde demande de nous, afin de vivre doucement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'est ce qu'on appelle sçavoir le monde.

La première, la plus générale, la meilleure & la plus importante maxime que l'on puisse donner sur cette matière, c'est de ne désobliger jamais personne, de ne parler mal de qui que ce soit, de souffrir avec bonté les défauts des autres, de donner des loüanges à ceux qui en méritent & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on est en commerce.

Il ne faut jamais se vanter, ni se distinguer mal à propos. Parler de sa naissance devant ceux qui n'en ont point, c'est les insulter; en parler devant ceux qui en ont, c'est se compromettre. Parler d'étude & de Lettres devant des Artisans, c'est s'en moquer; en parler devant des gens d'épée, c'est souvent imprudence & s'exposer à contre-tems.

Celui qui se donne de ces airs élevés & de distinction, de ces airs qui se font si aisément remarquer, passe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'est indiscrétion; parler toujours, c'est

imprudence ; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſçavoir le monde, & c'eſt le moyen de rendre une converſation douce, utile & agréable.

Il vaut mieux relever la penſée de notre ami que la nôtre. Quand on en uſe ainſi, on fait connoître que l'on eſt capable des bonnes choſes ; qu'elles ſont de notre goût ; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent ; que nous ne ſommes point incommodes ni amateurs de nos ſentimens, & que nous ne ſommes pas entêtés mal à propos de tout ce que nous diſons.

Un Eccléſiaſtique, un Prêtre, un Religieux doit toujours paroître ſage & retenu dans les Compagnies ; & on peut dire qu'il ne ſçait pas le monde, quand il parle, rit, badine & raille autant que les autres. Son caractère & ſon habit doivent lui impoſer une modeſtie que l'on ne demande pas de ceux qui ne ſont point de ſa profeſſion. Le moins qu'il ſe trouve dans les compagnies des femmes & de la jeuneſſe, c'eſt toujours le mieux ; s'il n'y eſt appellé pour affaire ou pour quelque œuvre de charité, il y fait toujours une méchante figure.

Un honnête homme trouve toujours bien plus ſon compte dans les Compa-

gnies des gens de qualité, que dans celles des Marchands ou du menu peuple. Le respect est l'ame des unes, & la familiarité celle des autres. Ainsi tout ce qui se dit chez les uns, ne passant jamais les bornes que la bienséance & la civilité prescrivent, est bien plus de son goût, que ce qui se dit chez les autres avec une familiarité bourgeoise, qui pour l'ordinaire est trop libre & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde; il ne faut être que prudent & sage; il ne faut que se souvenir de son nom, de sa famille, de ce que l'on est, des lieux où l'on est, & de ceux ou de celles avec qui l'on est.

Les leçons que l'on se donne sur ce sujet, sont aisées & naturelles; on n'a qu'à faire un bon usage de sa nourriture & de son éducation; on n'a qu'à voir souvent des gens d'honneur & de qualité; on en sçait toujours assez quand on se fait une agréable habitude de vivre avec eux.

Sçavoir le monde, c'est vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magistrat, qu'avec un Bourgeois ou un Religieux; c'est recevoir leurs visites, leur en rendre de différentes manières; il ne faut pas s'étudier là-dessus; le bon sens & l'expérience nous en apprennent assez,

Sçavoir le monde, c'eſt ne ſe faire jamais d'affaire avec perſonne ; c'eſt porter reſpect à qui on le doit ; c'eſt être familier & honnête à ſes ſemblables ; c'eſt être indulgent & charitable à ſes inférieurs.

Sçavoir le monde, c'eſt parler de piété avec ceux qui en font profeſſion, de charges & d'emplois avec ceux qui en ont, de nouvelles à ceux qui en ſont curieux & qui les aiment ; de peinture, de ſculpture, d'architecture, de géographie & d'aſtronomie, à ceux qui en font leur paſſion.

Sçavoir le monde, c'eſt s'accommoder ſans peine à l'humeur, à l'eſprit & aux deſirs de nos parens, de nos voiſins, de nos amis, & généralement de tous ceux avec qui nous vivons, & avec qui nous avons affaire.

Ce n'eſt ſouvent ni la bonne mine, ni les belles actions, ni l'enjoüement de l'humeur, ni la vivacité de l'eſprit qui plaiſent dans un homme, mais un certain air, & un je ne ſçais quoi d'honnête & d'engageant, qui fait qu'il eſt bien venu par tout. Il y a des gens qui ſont mieux faits que lui, & qui ont en effet plus de mérite, qui ne ſont pas néanmoins ſi bien reçûs & pour leſquels on ne marque pas la même joie quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naiſſance, du bien, de la jeuneſſe & des bonnes qua-

lités, si vous n'avez le don de plaire, vous n'en êtes pas plus aimé; & si vous ne sçavez pas vivre agréablement avec le monde, le monde n'en vit pas plus agréablement avec vous.

Sçavoir le monde, c'est être toujours égal, toujours sage toujours bien-faisant; c'est ne brusquer & ne chagriner jamais personne; c'est être complaisant en tout tems & en tous lieux, & toujours prêt à souscrire aux volontés de ses amis; c'est ne soûtenir jamais ses opinions avec chaleur, déférer beaucoup à celles des autres; c'est n'avoir jamais de contre-tems.

Sçavoir le monde, c'est faire bon visage à tous ceux que l'on voit; c'est en ménager en toutes occasions les humeurs & les esprits; c'est en approuver, ou au moins en excuser toujours la conduite; c'est donner lieu à tout le monde d'être content de nous.

Enfin sçavoir le monde, c'est n'être à charge à personne, c'est vivre sans contrainte, c'est n'être jamais incommode par trop de circonspection & trop de cérémonie, c'est ne pas outrer l'honnêteté que l'on se doit les uns aux autres.

En un mot, sçavoir le monde, c'est vivre dans une certaine liberté qui n'est ni trop respectueuse, ni trop familière, dans une certaine liberté que ceux qui ont le

plus de politeſſe, ont établie parmi eux, que l'uſage & la coûtume ont autoriſée, & qui eſt bien reçûë par tout.

CHAPITRE V.

Des Rapports.

UN homme qui ſçait vivre, un honnête homme ne fait jamais de rapports, parce qu'il en prévoit les dangereuſes conſéquences; il ſçait que les rapports font toujours des affaires; qu'ils broüillent les parens & les amis, & qu'ils font naître des ſoupçons ou des querelles qui ont de fâcheuſes ſuites.

Les rapports nuiſent toujours à celui qui les fait, & à celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les fait. Ce ſont des coups de lance qui en tuent ou bleſſent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui ſe faſſent ſans exagération; ce ſont des pelotes de neige qui groſſiſſent à meſure qu'elles paſſent par différentes mains.

Celui qui fait un rapport ne peut avoir que deux vûës; ou d'obliger celui à qui il le fait, ou de ſe ſatisfaire en le faiſant. Il n'entre jamais dans les intérêts de la perſonne de qui il le fait, & c'eſt toujours à ſes dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celui à qui on fait un rapport, on lui cauſe mille ſujets de chagrin & de jalouſie, & cette jalouſie donne ſouvent lieu à une prompte colère & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus ſa raiſon, ni les conſeils de ſes parens ou de ſes amis; on s'abandonne tout à ſa paſſion, & on pouſſe les choſes à l'extrêmité.

Voilà le plaiſir & le ſervice que rend celui qui a l'indiſcrétion de faire de ſemblables rapports. Il a beau s'en repentir, il n'en eſt plus tems; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre, & il a mis un poignard dans le ſein de cet homme jaloux; il ne l'en peut retirer, ſa plaie eſt mortelle, & il n'y a plus pour lui aucun remede.

Celui qui fait un rapport ne peut auſſi y trouver ſon compte, puiſque d'une part il ſe fait un ennemi de la perſonne de laquelle il parle,& que de l'autre il doit ſe faire un honteux reproche d'avoir par ſon imprudence troublé le repos de ſon ami, & de l'avoir conduit ſur le bord du précipice, où il eſt prêt à ſe jetter.

Un ami doit toujours mettre un voile ſur le viſage de ſon ami, pour l'empêcher de voir ce qui peut lui donner de la peine; il doit à ſon égard s'impoſer un ſilence perpétuel ſur les choſes qui peu-

vent le chagriner ; il n'y a point de prétexte, quelque ſpécieux qu'il paroiſſe, qui l'autoriſe à parler dans ces rencontres.

Une des premières loix de l'amitié & de la ſociété civile ; eſt d'en bannir pour jamais toutes ſortes de rapports : il y a mille choſes qui regardent notre famille qui ne ſont point du reſſort de l'amitié : c'eſt l'outrer que de lui faire prendre des ſoins qui ne ſont point de ſa portée & de ſa connoiſſance.

Un ami doit être délicat ſur ce qui regarde ſon ami, & il ne doit jamais lui apprendre ce qui peut lui déplaire ; une méchante nouvelle paſſée par la bouche d'un ami, en eſt plus ſenſible à celui qui la reçoit.

Il y a de la malhonnêteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoi déſobligeons-nous cet homme, qui ne nous en a jamais donné ſujet, & qui peut-être dit mille biens de nous dans le tems que nous l'outrageons ? Il y a toujours de la lâcheté à attaquer les gens quand ils ne ſont point en état de ſe défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous ſont à notre avantage, nous ne les aimons pas ; la raiſon eſt, que nous ſouffrons avec peine, que les choſes que nous avons cachées par vertu ſoient connuës

que notre modestie en est offensée, & que les loüanges qu'elles nous attirent, ne sont pas de notre goût.

Si ces rapports sont contre nous, on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous causer. Ainsi tous les faiseurs de rapports sont toujours regardés d'un mauvais œil, & ils ne doivent par tout passer que pour des flateurs & des imprudens.

Il est impossible que celui qui fait le honteux métier de rapporteur, ne donne beaucoup de prise sur lui; c'est ce qui fait qu'on lui rend souvent ce qu'il a prêté, & qu'on le lui rend avec plaisir & avec usure; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, & l'on prend grand soin de le faire connoître en tout tems & en tous lieux pour ce qu'il est.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M...avoit mal parlé de moi en bonne compagnie: je lui dis que je m'étois fait un calus sur les rapports, que je n'y étois pas sensible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voie, m'entroit par une oreille, & sortoit par l'autre. J'ajoûtai que tout ce que l'on dit des absens est pour l'ordinaire suspect, & que les blessûres que je ne recevois que de loin, ne me faisoient jamais de mal; qu'au reste c'étoit à ceux en pré-

ſence de qui on avoit parlé de moi, de prendre mon parti; ou de ſe déclarer contre, puiſque c'étoit ſeulement pour eux qu'on avoit parlé.

Quand on parle dans une compagnie d'un homme abſent, tous ceux qui compoſent cette compagnie doivent être garans de ce que l'on en dit, puiſque la juſtice les oblige à ne pas ſouffrir que l'on condamne ceux qui ne ſont point appellés pour ſe défendre; s'ils permettent cette injuſtice, ils autoriſent par approbation ou par leur ſilence, tout ce que l'on dira d'eux quand ils ſeront ſortis.

Si on ne parloit jamais des abſens, il n'y auroit plus de rapports, & celui qui ſe mettroit ſur le pied d'en vouloir faire, paſſeroit pour un ennemi de la ſociété civile, pour un homme à être chaſſé de toutes les compagnies & pour un fourbe, ſans honneur & ſans probité.

M... vint une fois dire à M.... qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de lui mille choſes qui lui auroient donné du déplaiſir s'il les avoit ouïes. Cet homme plein d'eſprit, je puis ajoûter, & plein d'une véritable probité, reçut ce rapport d'une manière à ſurprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit: Si on me connoiſſoit bien, Monſieur, on en pourroit dire

beaucoup plus sans que je fusse en droit de me fâcher; je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence; s'ils en parloient en ma présence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confusion; je vous prie de leur en marquer ma reconnoissance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je pense qu'il n'aura plus l'entêtement d'en faire de sa vie.

M... avoit raison de prendre ainsi les choses; il n'y a que les vérités qui offensent; & comme il n'avoit rien à se reprocher sur ce qui avoit donné occasion à ce rapport, il étoit assuré que tout ce que l'on avoit dit à son desavantage étoit faux & controuvé. Ce froid & cette présence d'esprit à recevoir de pareils rapports, justifient celui à qui on les fait, condamnent celui qui les fait, & encore plus ceux qui sont cause qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien tel qu'il soit, de qui on ne puisse rendre les intentions suspectes, & de qui les actions ne puissent paroître intéressées; mais il va son train ordinaire, il ne change en rien sa conduite, il ne fait remarquer en lui ni inconstance ni foiblesse; il ne veut que sa conscience pour garante de son genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui se passe dans son cœur. Toutes

les médiſances que l'on en peut faire, ſont autant de coups de canon tirés en l'air, qui font du bruit, mais qui ne peuvent faire de brêche à ſa réputation ni à ſa vertu.

Un homme ſage n'écoute jamais les rapports, & par ce moyen il ferme la bouche à celui qui lui en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on ſe déclare contre les rapports, & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire, & que l'on guérit de cette paſſion.

On ne doit jamais avoir de langue ni d'oreille pour les rapports, & je ne ſçais lequel eſt plus coupable de celui qui les écoute ou de celui qui les fait; mais je ſçais bien que rien n'entretient davantage un homme dans la honteuſe habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on lui donne, & la joie qu'on lui témoigne de les entendre.

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger des gens, dès qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois ſujet à toutes ſortes de vices, puiſqu'il n'y en a point que l'on puiſſe éviter plus facilement. Oüi, un ſeul rapport qu'un homme m'auroit fait, feroit capable de me donner une idée de ſon génie & de ſon humeur, dont je ne reviendrois jamais.

Nous ne devons point nous flater ſur notre conduite, on y peut toujours donner quelque atteinte; mais nous excuſons bien plus volontiers ceux qui en parlent à notre inſçû, que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques meſures, puiſqu'ils n'en parlent qu'en notre abſence, & les autres ne nous ménagent en aucune manière, puiſqu'il nous diſent à nous-mêmes ce que nous ſerions bien-aiſes de ne ſçavoir pas. Chacun connoît ſes défauts, mais il eſt fâché que les autres les connoiſſent, & encore plus qu'on lui vienne dire qu'ils les connoiſſent; c'eſt mettre un homme à la dernière épreuve & pouſſer ſa patience à bout.

C'eſt une imprudence de rapporter ce que l'on ne ſçait que par quelque particulier qui peut mentir ou exagérer, & c'eſt une injuſtice de croire ce que l'on nous dit de cette manière. Cependant, c'eſt une injuſtice que l'on ne commet que trop ſouvent, parce qu'on eſt peu en garde de ce côté-là, & que l'on ſe laiſſe d'autant plus aiſément aller à la commettre, qu'il ſemble que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celui qui a fait le rapport, de la vérité duquel on le fait garant.

L'infidélité d'un ami qui a trahi notre ſecret, ne nous met point en droit d'en uſer de même à ſon égard ; notre devoir ne dépend pas du ſien ; ſa mauvaiſe conduite n'autoriſe point la nôtre. Il a violé le ſecret que je lui avois confié, c'eſt une faute qui n'eſt pas excuſable ; mais il a été mon ami, il mérite que je le conſidère, non pour ce qu'il m'eſt à préſent, mais pour ce qu'il m'a été ; le ſecret que je lui dois eſt une vieille dette, elle ſubſiſte toujours, & je ne lui dois pas moins ce ſecret maintenant, que je lui devrois l'argent qu'il m'auroit prêté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec lui : il faut ſouffrir cette petite indiſcrétion, nous la rendre utile, & tâcher d'en profiter ; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage, & à ne nous pas communiquer ſi facilement, ſur tout dans les choſes qui ſont de conſéquence.

Il me ſouvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoiſſance. Un de ſes amis auſſi imprudent qu'il vouloit paroître fidéle & affectionné, lui vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ſes manières d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il répon-

dit qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le ſoin de remarquer ſes défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajoûta qu'il n'étoit pas du ſentiment de Platon, qui croïoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ſes actions; qu'il eſtimoit au contraire en devoir parler & s'en ſouvenir, afin de leur faire du bien, ou du moins de leur en ſouhaiter.

CHAPITRE VI.

De l'Eſprit.

TOut le monde ſe flate ſur l'eſprit; il y a peu de gens qui ne croïent en avoir; cependant il y en a peu qui en aïent en effet. Avoir de l'eſprit, n'eſt pas avoir de ce brillant & de cette vivacité, qui vont ſi vîte & ſi loin; l'avantage de concevoir aiſément, n'eſt qu'une partie de l'eſprit.

Il faut de la ſolidité, du jugement, de la force & de la pénétration dans l'eſprit. Ces dernières parties ſont les plus néceſſaires & les plus eſſentielles; elles ſont l'ame de l'eſprit, la vivacité n'en eſt que le corps, dont la beauté ſaute ſouvent aux yeux.

Un eſprit qui a de la vivacité eſt une pierre qui a de l'éclat; celui qui a de la

vivacité & du jugement, eſt un diamant qui a tout ce qu'il lui faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui bel eſprit, n'en a que le nom, & ce bel eſprit eſt de tous les eſprits celui qui l'eſt le moins.

Celui qui veut paſſer pour bel eſprit, reſſemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'armée, qui ne porte l'épée que dans les Villes, & qui ne s'y fait diſtinguer que par ſes plumes & ſes habits dorés. C'eſt un brave d'Opera & de Comédie; il ne paroît brave que dans ces lieux de plaiſir, & fait plus de bruit lui ſeul dans une compagnie, que n'en font ſix braves véritables qui ont bien ſervi pluſieurs campagnes.

Le bel eſprit ne paroît jamais parmi les Sçavans & ceux qui font profeſſion de Lettres; il ne ſe trouve qu'avec des gens du ſiécle qui n'aiment que les plaiſirs, & qui ſont peu capables de juger des bonnes choſes; de belles paroles, un peu de feu & beaucoup de hardieſſe, voilà le caractère du bel eſprit, & en quoi il conſiſte.

Dès qu'un homme s'eſt déclaré bel eſprit, il tranche & décide ſur tout, il ſe produit par tout, & rien n'eſt bon que par ſon eſtime & par l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel esprit coûte peu ; un Sonnet assez bien tourné & dont la chute est heureuse, quelques Stances dérobées, mais déguisées & habillées de neuf, ou quelques traductions aisées à faire, mettent un homme en droit de s'ériger en bel esprit, & de passer pour tel.

La différence qu'il y a entre un homme qui a de l'esprit & un bel esprit, est la même que l'on met entre un Gentilhomme & un Hobereau ; l'un a cent titres de noblesse qu'on ne lui peut disputer, l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne lui pas passer.

Il semble que la Nature se surpasse elle-même en de certains siécles,& que quand elle nous donne des Rois & des Héros d'une grandeur d'ame extraordinaire,elle pense à nous donner en même-tems des gens qui soient capables de parler d'eux, & de les loüer comme ils le méritent, des gens qui ne se distinguent par leur esprit & par leur éloquence,que pour rendre leur siécle plus remarquable, & que pour immortaliser davantage la gloire du Prince sous lequel ils vivent.

Tel a été le siécle d'Alexandre, dans lequel ont fleuri Socrate, Platon, Aristote & Demosthene. Tel a été le siécle d'Auguste, sous lequel Virgile,Horace, Ovide & plusieurs autres ont excellé d'une ma-

nière à être encore autant estimés qu'ils l'étoient dans leur tems.

Tel a été le quatrième siècle, dans lequel vivoit l'Empereur Théodose, qui a immortalisé son nom par son mérite & par sa vertu; siècle de tous les siècles le plus illustre par les écrits de saint Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Jérôme & de saint Augustin; écrits dont la doctrine & la piété leur on fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Pères de l'Eglise.

Tel est le siècle dans lequel nous vivons sous l'heureux Régne de LOUIS LE GRAND. Combien y voyons-nous de gens d'un mérite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux siècles passés? Combien d'excellens Ecrivains s'y distinguent, soit dans les matières de piété; soit dans celles qui ne regardent que les belles Lettres? Je n'ose entreprendre de les nommer, parce qu'ils se présentent en foule à mes yeux. Ainsi semblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui se trouvant embarrassé sur le choix de tant de belles fleurs qu'il y voit, n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces Ecrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le préfére à tous les autres.

Dès qu'un homme n'a point de nais-

ſance ni de bien, il ſe retranche ſur l'eſprit, & ſon eſprit lui tient lieu de tout: c'eſt pour lui une place-d'armes, dans laquelle il ſe croit en ſureté, & il eſt perſuadé qu'on ne l'en peut faire ſortir. L'eſprit qu'il ſe donne, & que ſouvent il n'a pas, le conſole de ſes pertes & de ſes chagrins; heureux de n'en avoir pas plus, puiſqu'il ne ſerviroit qu'à lui faire reſſentir plus vivement ſes diſgraces.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui ſe ſoit fait juſtice ſur ce point. On m'a conté de lui qu'étant un jour avec deux ou trois perſonnes de ſa profeſſion, il leur dit, *Vous êtes bien heureux vous autres d'avoir de l'eſprit.* Je ne ſçais ce que penſèrent ceux à qui il avoit parlé ſi ingénument, mais la réflexion que j'y ai fait, eſt qu'il falloit qu'il eût du diſcernement, pour faire cette diſtinction entre lui & ceux à qui il parloit, & c'eſt peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de ſon eſprit.

Ceux qui paroiſſent avoir le plus d'eſprit & qui parlent beaucoup, font ſouvent des fautes conſidérables, auſquelles ceux qui n'ont pas l'eſprit ſi brillant, ni ſi vif, ne ſont pas ſujets. C'eſt ſans comparaiſon comme ces chevaux, qui allant l'amble ou l'entre-pas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un

pas réglé, ne font dans tout un voïage.

Ces génies aiſés & à qui rien ne coûte, vont quelquefois ſi vîte, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut aſſûrer que le jugement les ſuit de ſi loin, qu'il n'accompagne preſque jamais ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils diſent ; leurs penſées ſont des flêches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jetter.

M.... paſſe pour avoir de l'eſprit la première fois qu'on le voit ; à la ſeconde viſite on en rabat la moitié, & à la troiſième on ne lui en trouve plus du tout. La raiſon eſt, que c'eſt un homme qui a du monde & qui parle aſſez de tout ; & comme à la première vûë on n'examine pas les gens de ſi près, & qu'on ne ſe donne pas la liberté d'approfondir les choſes, il ſe tire d'affaire & ſe ſauve comme il peut ; mais on n'a pas pour lui la même indulgence dans la ſuite ; ainſi on découvre ſon foible, & c'eſt toujours par là qu'on le prend, & que l'on le reconnoît pour ce qu'il eſt.

Un homme qui a beaucoup d'eſprit, mais qui n'a point la politeſſe ni l'agrément que les converſations du monde donnent, ne laiſſe pas d'être homme d'eſprit : on peut dire de lui que c'eſt un diamant brut, qui a beſoin d'être taillé &

mis en œuvre, afin qu'on ſçache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politeſſe, mais qui n'a point de fond d'eſprit & point de ſolidité, reſſemble à un diamant du Temple propre à parer une Muſicienne de l'Opera, ou une Actrice de la Comédie.

Je fus un jour fort ſurpris dans une première viſite que je rendois à une Dame. A peine étions-nous entrés en converſation, qu'elle me cita ſaint Baſile : à ces grands mots je me crus perdu, & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui débutoit par un paſſage d'un Père Grec, je penſai me lever & avoüer mon inſuffiſance. Elle reconnut mon embarras, & s'étant un peu humaniſée, je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru, qui ne ſeroit ſuivi d'aucun orage accompagné de foudres. Je rappellai toute ma préſence d'eſprit, & j'en eus aſſez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coûtume de jetter à la tête des gens, afin de leur donner une avantageuſe idée de ſon mérite. Son deſſein ne réüſſit pas à mon égard : le feu qu'elle avoit allumé me parut un feu de paille, qui ne produiſoit qu'une épaiſſe fumée, & qui ne duroit qu'un moment. J'eus néanmoins l'honnêteté de ne lui pas dire ce que je penſois

d'elle, mais je n'ai pas eu peine à être fidéle à la réſolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi-douzaine de femmes de mérite & d'eſprit, en ont gâté deux mille. Ces femmes de diſtinction ont parlé & ont écrit, & elles ont fait naître ſans y penſer l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles; elles ont été les vives ſources de mille ruiſſeaux bourbeux. Les loüanges qu'elles ſe ſont juſtement attirées par leurs écrits, ont été les innocentes cauſes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres incapables de s'élever au-deſſus de leur ſexe. Les heures que les unes ont ſi bien employées, en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu paſſer comme elles ſur le Parnaſſe & avec les Muſes.

Il y a des terres qui portent toutes ſortes de grains & de fruits, & qui en portent en tout tems, mais cela eſt rare. Il y a de même des eſprits féconds de toutes manières & capables de tout; mais il s'en voit peu. C'eſt avoir de l'eſprit, que de connoître la capacité de ſon eſprit, & de juger à quoi il eſt propre.

Il y a autant de ſortes d'eſprits que de viſages; tous les viſages ne plaiſent pas: il en eſt de même des eſprits. On a beau

l'avoir fin, vif, pénétrant & univerſel, il faut quelque choſe de plus ; il fau tun je ne ſçais quoi d'agréable & d'engageant pour plaire.

La raiſon pour laquelle un eſprit élevé eſt peu du goût du monde, & que le bel eſprit plaît & ſe fait aimer par tout, c'eſt que l'un n'a que la ſuperficie de l'eſprit, dont tout le monde eſt capable, & que l'autre eſt grand & ſolide, qui ſont des qualités auſquelles peu de gens peuvent prétendre & parvenir.

Quelque bon & grand eſprit que l'on ait, il faut toujours le cultiver ; c'eſt une terre qui devient inutile à ſon Maître quand elle ne porte pas, & qu'elle ne remplit pas ſes greniers ; c'eſt une mere qui perd ſon lait quand elle n'en nourrit pas ſon enfant : c'eſt un diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure, pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'eſprit paſſe d'un loüable travail à une molle oiſiveté ; il ne faut pas qu'il deſcende du Parnaſſe pour aller chercher les Jardins d'Epicure ; il ne faut pas qu'il quitte les Muſes pour ne plus aimer que la bonne chere & les plaiſirs.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Des Ouvrages d'esprit.

PLus on lit de certains Ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité; c'est un peu de dorure sur du plâtre ou sur du ciment; rien n'y est relevé, & rien n'y paroît qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux Ouvrages en toutes langues & en tout tems. Les Egyptiens ont excellé dans la sublimité des pensées; les Chaldéens dans les Sciences; les Grecs dans l'éloquence, & les Romains dans la politesse du discours: ainsi ce n'est pas chez les Grecs seuls qu'il faut chercher la Science & la manière de bien écrire, comme Ciceron nous l'a voulu faire croire, & après lui Quintilien.

Homere, à la louange duquel on a dit qu'il avoit passé * les bornes de l'esprit humain; & Demosthene qui a été l'étonnement & l'admiration de toute la Grece, ont été regardés comme des prodiges; cependant si Virgile & Ciceron eussent

* *Quint. lib.* 12. *c.* 2.

vêcu dans leur tems, ils leur auroient disputé l'honneur d'être les deux plus grands hommes de leur siécle, & leurs Ouvrages auroient suspendu le jugement des Sçavans, sur la préférence des uns & des autres.

Si Messieurs de Balzac & Voiture eussent été du tems de Ciceron, ils auroient pû de même disputer de l'éloquence avec cet Orateur, quoique dans une Langue différente.

Si Messieurs de Corneille & Racine, qui, à l'honneur de la République des Lettres & de toute la Nation, ont porté la Poësie Françoise au plus haut point qu'elle ait jamais été, & qu'elle sera peut-être jamais, eussent aussi été du siécle de Virgile, ils ne lui auroient en rien cédé, soit pour la pureté de la Langue, soit pour la netteté du discours, soit pour la noblesse des expressions, soit pour la sublimité des pensées, soit pour le génie qui brille par tout, soit pour la beauté des Vers.

On peut même dire à l'avantage de ces excellens modernes, que l'ancien & fameux Poëte n'a pas été comme eux sujet à des rimes, qu'il ne s'est jamais vû contraint en aucune chose dans sa manière d'écrire, & qu'ainsi il n'a pas eu peine à suivre ses pensées & à les exprimer; au lieu que nos Messieurs ont reconnu avec

plaisir la loi de la rime, & qu'ils ont tellement naturalisé cette rime, qu'il semble que la raison en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toujours dans leurs Ouvrages que la rime suit la raison, & qu'elle en est toujours la sçavante & l'agréable interpréte : on n'y voit jamais la raison gémir comme une esclave sous la loi d'une rime incommode ; & l'on peut dire que la rime y court toujours après la raison, & jamais la raison après la rime. Il semble en un mot que dans leurs Ouvrages la raison & la rime soient deux sœurs qui ne se séparent point, & qui sont toujours d'une parfaite intelligence.

* Ou bien on peut dire que dans leurs Ouvrages la raison est une autre Judith, & la rime une autre Abra ; que l'une coupe la tête de la paresse ou de l'ignorance, & que l'autre porte le glaive, dont sa Maîtresse se sert pour remporter cette glorieuse Victoire.

Je demande excuse à mon Lecteur, si je me suis laissé emporter en faveur de nos illustres Poëtes ; ç'a été un torrent à la violence duquel je n'ai pû m'opposer, mais je reprens le fil de mon discours.

Toute l'antiquité s'est déclarée pour Homere contre Virgile, & tous les modernes prennent le parti de Virgile con-

* *Judith. c.* 10.

tre Homere ; il en eſt de même de Demoſthene & de Ciceron. Les Ecrivains de notre ſiécle trouveront auſſi dans ceux qui viendront après eux des défenſeurs autentiques de leur Proſe & de leurs Vers, & cela arrivera ſans doute, lorſque tout le monde ne ſera plus ſi entêté & ſi prévenu en faveur de l'antiquité.

* Un certain Dyoniſius dit autrefois à Heliodore, Secrétaire de l'Empereur Adrien, que Céſar pouvoit le combler d'honneurs & de biens, mais qu'il ne pouvoit le rendre ſçavant & éloquent. En effet, c'eſt l'eſprit, le travail & l'application qui font mériter ces deux belles qualités : la naiſſance n'y contribuë en rien ; elle peut même être regardée comme un obſtacle preſque inſurmontable aux Belles-Lettres. Cependant ces qualités ont donné dans les yeux de quelques Empereurs ; ils les ont trouvées ſi belles & ſi fort à leur gré, que ne ſe contentant pas d'être les Maîtres du monde, ils ont encore voulu paſſer pour Orateurs ou pour Poëtes.

La modeſtie de Numerien, qui vivoit à la fin du troiſiéme Siécle, eſt remarquable ſur ce ſujet ; il permit qu'on lui dreſſât une Statuë ſous le titre d'Orateur très-éloquent, ſans y faire ajoûter celle d'Em-

* *Xiph. in Adr.*

pereur, faiſant connoître par cette conduite que la Puiſſance ſouveraine n'augmente en rien le mérite d'un ſçavant homme.

La bonté d'une piéce qui commence à paroître, ne dépend donc pas de la faveur, ou des richeſſes; on peut à la vérité acheter le ſuffrage de quelques particuliers, pour la publier & en faire par tout l'éloge, mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui eſt bon, l'eſt toujours, & ce qui ne l'eſt pas, ne le peut devenir.

L'Hiſtoire nous apprend que quelques Empereurs ont été amateurs de leurs Ouvrages, qu'ils ont banni ou fait mettre en priſon pluſieurs de leurs Sujets, pour n'avoir pas voulu donner des loüanges à leur Proſe, ou à leurs Vers, que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas mériter; mais cette injuſtice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits; ils n'en ont été ni plus eſtimés, ni mieux reçûs.

Un ouvrage d'eſprit eſt comme une maiſon que l'on veut bâtir, il y entre toutes ſortes de matériaux; il y faut de la vivacité, de la ſcience, du jugement & de l'éloquence, & par-deſſus tout, beaucoup d'agrément dans les penſées & dans les expreſſions: il faut que rien n'y paroiſſe extrême, que rien n'y ſoit outré;

il faut en bannir les distinctions recherchées & étudiées, & les pointes fades & du vieux tems.

On veut dans les Ouvrages d'esprit une véritable beauté, & non une beauté fardée, qui se trouve pour l'ordinaire dans des jeux ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui consiste dans des traits bien formés & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut, pour qu'un discours paroisse beau, qu'un peu de blanc & de rouge, c'est à-dire, qu'un peu de feu dans les pensées, & qu'un peu de choix dans les termes & dans la manière de parler; il faut pour qu'un discours soit beau en effet, de l'élévation & de la solidité dans les pensées, du jugement dans les moyens de les bien mettre au jour, de la netteté dans les périodes, & de l'éloquence dans les expressions.

On reconnoissoit il y a vingt ans l'Ouvrage d'un Provincial au stile dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'esprit; le peu d'ordre, d'agrément & de politesse qui s'y trouvoit, marquoit toujours la main dont il sortoit: mais à présent que les Académies se sont établies en plusieurs Provinces, les Belles-Lettres y fleurissent comme à Paris: la cime du Parnasse s'est étenduë jusques sur l'An-

jou, la Guyenne & la Provence ; & les Muſes ſe trouvent auſſi agréablement ſur les bords de la Loire, de la Garonne & du Rhône, que ſur ceux de la Seine.

La Science & l'Eloquence d'Athènes & de Rome, ainſi que deux grands Fleuves qui ont eu un long & rapide cours, ſont venues ſe confondre & ſe perdre dans celles de Paris, comme dans les eaux de la mer ; & cette vaſte mer qui n'a point de bornes, s'eſt communiquée aux Provinces ſans rien perdre de ſes eaux, & ſans déroger au tribut qu'elles lui doivent.

Le centre de la Science & de l'Eloquence eſt toujours fixé à Paris : tout ce qui s'en trouve dans chaque Province, eſt une ligne qui par une différente route, tend toujours à ſon centre.

Paris eſt la mere de la Science & de l'Eloquence : celles qui paroiſſent dans les Provinces en ſont les filles. Si ſes filles lui reſſemblent, elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, d'agréable & de riche, au ſoin qu'elle a pris de les élever.

Une lettre de conſolation doit être autrement écrite que celle d'un compliment ſur un mariage avantageux, ou ſur une nouvelle dignité : le ſtile gai & enjoüé plaît dans de certaines rencontres, & le ſérieux dans d'autres ; mais qu'il ſoit ſé-

rieux ou qu'il ſoit gai, il faut toujours ſe ſouvenir de celui à qui on écrit, & pourquoi on lui écrit.

Quand on ne perd jamais ſon ſujet de vûë, on écrit juſte, on ne prend point le change, & on ne finit pas un billet par des termes de condoléance, lorſqu'on l'a commencé par quelques mots pour rire, & par quelques plaiſanteries.

Il faut dans toutes ſortes d'Ouvrages, garder une modeſtie chrétienne. Nous vivons dans un ſiécle où la pureté de la Langue régne de toute manière : la délicateſſe non-ſeulement des Dames, mais encore de tous les gens raiſonnables eſt ſi grande ſur ce point, que c'eſt aſſez pour méſeſtimer un Livre & le rebuter, que d'y trouver des expreſſions un peu libres.

Le ſecret pour bien écrire, eſt de s'attacher moins aux mots qu'aux penſées, & à l'égard des penſées, de s'attacher moins à celles qui ſont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui ſont ſimples & naturelles. La raiſon s'accommode peu des penſées recherchées & outrées, & celles qui n'ont que du brillant, nous plaiſent ſeulement en paſſant, & ne ſont pas capables de nous arrêter; mais celles qui ſont ſimples & naturelles ſe goûtent à longs traits, & plus on les lit, plus on y trouve d'agrémens & de beauté.

Il n'eſt pas juſte de demander des Dames & des gens d'épée, des lettres d'un ſtile auſſi correct que de ceux qui font profeſſion de bien écrire : ainſi les unes ne ſont pas moins bonnes que les autres, & ſouvent elles plaiſent davantage.

Il y des beautés régulières qui n'agréent pas tant que de jolies perſonnes : il en eſt de même des écrits ; ce qui eſt en effet le plus beau & le meilleur, ne plaît quelquefois pas tant, qu'une certaine manière d'écrire libre, galante & agréable.

Il ne faut pas toujours être ſi délicat en matière d'ouvrages, il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaît & ce qui nous divertit. Ceux qui ſe ſont donné la peine d'écrire dans le deſſein de nous donner quelques momens de plaiſirs, méritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur ſont échapées : & c'eſt en cela que conſiſte une partie de la reconnoiſſance que nous leur devons, & que nous ne leur pouvons refuſer.

Ceux qui écrivent le plus, ne ſont pas ceux qui écrivent le mieux : un méchant Peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'eſt pas ce que nous faiſons, qui nous fait mériter de l'eſtime, c'eſt la manière dont nous le faiſons. L'Imitation & l'Introdu-

ction à la vie dévote, ont plus fait de véritables converſions, que mille & mille Livres de dévotion qui ont paru depuis, & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent ſur le front leur condamnation; ou ſi l'on n'en veut pas parler dans ces termes, il faut au moins avoüer que leur nombre les rend inutiles & de nul uſage.

Il y a des gens qui croyent qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien écrire; & moi je dis que c'eſt le vrai moyen de ne parler jamais bien, & d'écrire toujours mal. Pour écrire ou parler juſte, il faut être véritable & naturel: celui qui écrit d'un ſtile de Roman n'eſt bon qu'à être imprimé, qu'à empêcher de dormir pluſieurs filles ou femmes, & je ne ſçais combien de jeunes gens oiſifs & incapables de s'appliquer à quelque choſe de bon, qu'à paſſer après par les mains de toutes les Beurrières des Halles, & qu'à ſervir enfin à allumer le feu des Bourgeoiſes de Paris.

Il y a aſſez de gens qui ſçavent pour eux, mais il y en a peu qui ſçachent pour les autres; il ſuffit à un homme qui n'eſt ſçavant que pour lui, que ſon eſprit ſoit ſa bibliothèque, & que tout ce qu'il ſçait y ſoit en confuſion comme des Livres les uns ſur les autres; mais un Sçavant pour le Public doit avoir de l'ordre dans ce

qu'il ſçait ; il doit s'énoncer & écrire avec netteté ; tout ce qu'il dit ou écrit ſans méthode, ne ſert qu'à remplir de ténébres ceux qu'il veut inſtruire, au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu, mais bien, s'en conſolent. Les quatre vers de M. de Brebeuf ſur l'invention de l'Ecriture, ont à jamais immortaliſé ſon nom : cependant ce ne ſont que quatre vers, mais ils paroiſſent ſi naturels & faits avec tant de facilité, qu'il ſemble que l'eſprit n'y ait eu aucune part.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit Critique & Satyrique.

LA différence de nos ſentimens ſur ce qui ſort de nos mains, & ſur ce qui n'en ſort pas, eſt une injuſtice que l'on ne peut excuſer. Cette injuſtice eſt une fille qui ne peut avoir pour père que l'amour propre, & pour mère que la jalouſie : ainſi tout ce qui paroît de cette manière eſt toujours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur un livre, pour remarquer tout ce qui s'y trouvoit de foible, de mal imaginé, de

mal suivi & de mal exprimé. Je lui repartis qu'il étoit bien heureux d'avoir tant de lumières, mais qu'il n'étoit pas le seul qui en eût, & que ceux qui en avoient, décidoient peut-être de ses Ouvrages avec la même promptitude qu'il décidoit de ceux des autres.

Il n'est pas mal-aisé de trouver à redire à ce que les autres font; mais on auroit souvent beaucoup de peine à faire mieux. Ceux qui censurent ainsi, sont des pères qui n'ont des yeux que pour leurs enfans; c'est assez que les autres ne soient pas à eux, pour les trouver laids & difformes.

C'est une méchante maxime à un homme de faire le difficile sur toutes sortes d'écrits; s'il croit montrer par cette conduite qu'il a le goût bon, il se trompe; on prend souvent sa délicatesse pour un manque de jugement, & on se persuade qu'il n'en parle pas comme il le devroit, parce que ce qu'il y a de beau & de relevé passe la portée de son esprit.

Dès qu'on veut s'ériger en critique, & dès qu'on s'est mis en tête de trouver à redire à tout, on se fait bien des ennemis. Personne n'échape à un homme de cet esprit: il ne pardonne rien ni à ses parens, ni à ses amis; il faut que tout le monde se ressente de sa bile & de sa mauvaise humeur; s'il ne contredit, s'il n'offense

quelqu'un, il n'eſt point content, & tout ſon plaiſir eſt de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne ſe plaît guères à vivre avec les autres; & comment y vivroit-il, puiſqu'il ne peut vivre avec lui-même ?

Cenſurer le vice en général, eſt une vertu, mais le reprendre dans un particulier, c'eſt agir avec imprudence & contre la charité; c'eſt en vouloir moins au vice qu'à la perſonne.

Il faut haïr le crime & le déteſter, mais il faut épargner le criminel & l'aimer; il faut condamner le mal & le fuir, mais il faut excuſer celui qui le commet, & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame ſi belle & l'eſprit ſi bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des eſprits ſi peu raiſonnables, qu'ils voyent toujours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toujours un mauvais tour à tout ce qu'ils diſent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'eſt plus aiſé que de s'ériger en Critique : on n'a qu'à avoir bonne opinion de ſa perſonne, qu'à vouloir ſe faire diſtinguer, & qu'à porter toujours deux balances, dans l'une deſquelles on ne manque pas d'abbaiſſer toutes ſortes d'Auteurs, & de s'élever dans l'autre;

Ce n'eſt point l'eſprit qui rend les gens Satyriques ; c'eſt l'humeur, c'eſt l'envie, c'eſt la valeur, c'eſt le tempéramment. Un homme qui a fait quelque Ouvrage, qui n'a pas été ſi bien reçû qu'il s'en étoit flaté, croit rendre juſtice aux autres, quand il les traite comme il en a été traité, & ſouvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en précede la lecture. Il ſe fait un plaiſir de les décrier : ſi c'eſt avec raiſon, ce qu'il n'examine pas, cette diſcuſſion lui paroît inutile ; il ſe venge, c'eſt aſſez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité, ce que nous trouvons de naturel, de nouveau & de bon dans ce qui paroît des autres, nous en feroit excuſer ce qui n'y eſt pas ſi bien penſé, ni ſi juſtement exprimé. Qu'une perche dans un arpent ne ſoit pas de même nature que le reſte, on ne laiſſe pas de dire que c'eſt une bonne terre, & celui à qui elle appartient a lieu de s'en loüer ; qu'un parterre plein de fleurs ne brille pas tant de deux ou trois endroits que dans tous les autres, ce parterre ne laiſſe pas d'être agréable, d'être trouvé beau & de plaire.

La mélancolie & la bile d'un Auteur ne doivent pas préjudicier à la réputation d'un autre. Celui qui ſouffre avec impatience l'applaudiſſement que l'on donne à

un Ouvrage qui n'eſt pas de lui, doit voir avec la même peine des gens plus nobles & plus riches que lui, puiſqu'il n'y a pas plus de raiſon de ſe chagriner de l'un que de l'autre.

La Satyre qui ne s'attache qu'au vice en général, & qui ne tombe point ſur les particuliers, corrige agréablement les hommes de leurs foibleſſes, de leurs erreurs & de leurs entêtemens, & elle leur donne une haute idée de l'honnêteté & des bonnes mœurs.

La Satyre, à bien parler, ne regarde que les eſprits mal-faits, les fripons & les libertins; pour être bonne & bien reçûë, il faut qu'elle ſoit vive, morale, plaiſante & ſpirituellement tournée; mais ſur tout qu'elle ſoit faite dans des termes qui ne puiſſent offenſer les oreilles chaſtes des Dames & des gens raiſonnables.

Dans un portrait Satyrique, mais qui n'eſt que général, chacun s'y reconnoît ou méconnoît autant qu'il lui plaît; on ſe l'applique & on en profite ſi l'on veut. Si on ne ſe l'applique pas, au moins on conçoit que ce portrait n'eſt guères avantageux, & on fait après de plus en plus ce que l'on peut, pour ne lui pas reſſembler.

Meſſieurs Deſpreaux & Moliere ont pouſſé ce genre d'écrire au plus haut point

qu'il pouvoit aller, & M. de la Fontaine dans ſes Fables, a inſinué la même morale, mais d'une manière plus douce & plus facile.

On doit loüer la Satyre qui eſt générale, en ce que ſans offenſer perſonne, elle eſt utile & plaît à ceux qui la liſent, & qu'elle fait voir que l'eſprit de l'homme eſt capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en ſervir avec honneur, & l'eſtime que l'on a pour leurs Ouvrages eſt donnée à juſte titre; on ne les flate pas quand on approuve en eux ce qui le mérite; mais ce tour d'eſprit eſt ſi particulier & ſi rare qu'il ne faut pas s'étonner ſi on en trouve peu qui réuſſiſſent.

Je ne ſçais ſi ceux qui ſe mettent en poſſeſſion de condamner tout ce qu'ils voyent, ne ſont pas leurs propres cenſeurs, & ſi leur Satyre ne tombe pas ſouvent ſur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers ſur le ton de Critique, ne fait pas tant de mal que l'on penſe: que l'eſprit y a plus de part que le cœur, & qu'on ne doit regarder ce qui ſe dit ou s'écrit de cette manière, que comme des productions d'un eſprit vif, gai, & qui ſçait ce que c'eſt que le monde.

Tant de gens s'intéreſſent & penſent être marqués dans les Ouvrages de cette nature, qu'ils ne ſont pas bien aiſes de divertir les autres, ou de les inſtruire à leurs dépens. Ils rendent l'Auteur reſponſable de tout ce que l'on dit en conſéquence de ſon Ouvrage; ils veulent qu'il ait penſé tout ce que ſes écrits ont fait penſer, & le menent ainſi malgré lui plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moi j'aimerai toujours mieux nos Virgiles & nos Horaces François, que nos Juvenals & nos Perſes; le génie honnête, libre & élevé des premiers me plaira toujours plus que celui des autres, quoiqu'il ſoit plein de feu, d'agrément & de force.

CHAPITRE IX.

Des gens de bien.

L'Apôtre n'avoit rien à ſe reprocher. Il avoit employé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoiſſances; il avoit ſouffert dans les fonctions de ſon miniſtère tout ce que l'on y pouvoit ſouffrir, & cependant il n'oſoit dire qu'il étoit * juſte, & qu'il étoit en état de grace.

Après cet exemple, qui de nous peut

* 1. *Cor.* 4.

avoir la présomption de s'estimer homme de bien ; & qui peut déclarer que celui qui le paroît, l'est en effet ? Tout ce que nous voyons faire de loüable, doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu, & qu'ils l'aiment, mais c'est une témérité de l'assurer.

Un homme qui n'agit que dans la vûë de Dieu, & rien que pour lui, est certainement homme de bien ; mais où est cet homme ? La lanterne de Diogène seroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand prêt à faire une action de charité on a oublié le monde, on ne s'est pas toujours oublié soi-même, & souvent un peu d'amour propre ou de vanité se trouve en notre chemin, lorsque nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même assez ordinairement, que celui qui a oublié le monde dans sa mémoire, ne l'a pas oublié dans son cœur ; & lorsqu'il croit en être absolument détaché, il reconnoît que le monde vit encore plus en lui, qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action généreuse se fait avec éclat, elle perd pour l'ordinaire beaucoup de son mérite, parce qu'il est presque impossible que la nature n'y trouve son compte, & que celui qui va faire cette action ne s'y sente pas un peu porté, par

la réputation qu'elle va lui donner ; ce qui ſe fait dans le fond d'un deſert, ou dans un lieu ſéparé de l'embarras du ſiécle, eſt bien plus agréable à Dieu. Une ame en cet état vuide de tout ce qu'il y a dans le monde, ne ſe remplit que de ſon Créateur ; elle ne penſe qu'à lui plaire & qu'à lui marquer ſon amour, ou pour mieux parler, cette ame n'agit plus, c'eſt Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine à juger de l'excellence, du mérite & de la ſainteté de cette action, quand elle eſt faite de cette manière.

Celui qui dans une maiſon régulière a le moins de talent, eſt peut-être celui qui eſt le plus homme de bien. Une Sœur Converſe a ſouvent plus de vertu qu'une Religieuſe du Chœur, & même que la Maîtreſſe des Novices ; elle eſt plus humble, elle a moins d'occaſions de s'applaudir ſur ce qu'elle fait : elle eſt regardée comme la dernière de la maiſon, & elle ſe regarde elle-même comme telle ; c'eſt aſſez pour être la première aux yeux de Dieu.

Il ne ſuffit pas pour être vertueux que nous ne faſſions pas de mal, il faut de plus que nous pratiquions le bien ; ſouvent nous ne faiſons pas le mal, parce que nous ne ſommes pas en état de le faire, ou que notre humeur & notre tem-

pérament ne nous y portent pas ; s'en abſtenir ainſi n'eſt pas un grand effort, & il n'y a en cela ni mérite ni vertu.

Il ne faut qu'une mauvaiſe inclination pour rendre un homme vicieux ; mais il en faut pluſieurs bonnes pour le rendre vertueux ; c'eſt pour cela qu'il y a ſi peu de gens de bien, & qu'il y en a ſi grand nombre qui ne le ſont pas.

Il eſt facile à un homme qui n'aime ni la crapule, ni le vin de ne s'enyvrer jamais, mais il n'eſt pas facile à un homme qui aime l'argent, de n'être pas avare. Il n'eſt pas de même facile à un homme élevé dans les plaiſirs, d'y renoncer pour jamais.

Le mérite d'une action augmente ſouvent par les circonſtances & par les motifs de celui qui l'a fait ; c'eſt ce qui eſt cauſe que celui qui donne peu, donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

Deux Religieuſes font toutes deux l'Oraiſon ſoir & matin ; elles aſſiſtent toutes deux au Service de l'Egliſe, & la ferveur de l'une ſemble ne pas l'emporter ſur celle de l'autre ; cependant il y a quelquefois bien de la différence entre leur extérieur & ce qui ſe paſſe dans le fond de leurs cœurs. Il en eſt ainſi de toutes les actions qui ſont faites en apparence de la

même manière, & par des perſonnes de même caractère & de même perfection.

De deux ou trois Eccléſiaſtiques qui parlent enſemble de la vertu, ce n'eſt pas toujours celui qui en parle le plus, ni même celui qui en parle le mieux, qui eſt en effet le plus homme de bien; mais c'eſt celui des trois qui deſire le plus de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut eſtimer la vertu ſans l'aimer, & on ne peut l'aimer ſans en avoir; c'eſt elle qui eſt cauſe qu'on l'aime, & que l'on a toujours peur de la perdre.

Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte; c'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui lui reſſemblent.

Cela ne ſe peut dire d'un homme de bien; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'eſt la vertu qu'il aime.

Un homme de probité ſe contente de faire le mieux qu'il peut ce qu'il doit faire, ſans penſer à ce que l'on en dira; les réflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ſes vûës; il fait le bien, parce qu'il l'aime, & il l'aime parce qu'il eſt aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il ſe cache, il trouve Dieu; quand il ne ſe cache pas, il ne voit que Dieu; tout ce qui l'environne eſt comme l'air qui ne fait point changer de poſture ni d'action à celui qui agit; & on peut dire pour lors que le monde eſt avec cet homme, mais que cet homme n'eſt pas avec le monde.

Il me ſouvient d'une belle parole de Saint François de Sales ſur ce ſujet. Il avoit été en conférence pour une affaire de piété avec une Dame de la Cour. Quelqu'un lui demanda enſuite ſi cette Dame étoit belle; il répondit qu'il n'en ſçavoit rien. Et ne l'avez-vous pas vûë, repartit l'autre? Oüi, dit le Saint, je l'ai vûë, mais je ne l'ai pas regardée.

Il en eſt de même de tous les gens de vertu, qui dans des aſſemblées publiques font quelque bonne action. Ils ſont avec le monde comme s'ils n'y étoient pas; ils voyent le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien, qui dans l'Egliſe eſt vû de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les éléve pas plus au Ciel; il n'en eſt pas auſſi plus longtems à genoux: il ſe contente d'un extérieur modeſte; en voilà aſſez pour ceux qui le voyent; mais dans le fond de ſon cœur, il s'abandonne aux doux mouve-

mens de la grace ; il écoute Dieu & en adore la grandeur, la puiſſance & la bonté ; tout ce qui ſe paſſe ainſi ne vient point à la connoiſſance de ceux qui le voyent, & c'eſt ce qu'il ſouhaite.

L'homme de bien l'eſt en tout ; s'il change ſa manière de vivre, c'eſt pour s'accommoder aux lieux où il eſt & aux emplois dans leſquels il ſe trouve engagé ; il a toujours les mêmes vûës, la même fin & les mêmes deſſeins ; il change ſeulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moyens de ſervir Dieu & de procurer ſa gloire.

Un homme de bien qui parle de la vertu & qui inſtruit les autres, reſſemble à une mere qui ſe nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que d'en nourrir ſon enfant. Celui qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, ne laiſſe pas de parler aſſez ſouvent de la vertu ; mais pour ſuivre la penſée de ſaint Iſidore, on peut dire que cet hypocrite reſſemble au Corbeau famélique, qui apportoit à Elie du pain, dont il ne ſe nourriſſoit pas lui-même.

Se propoſer dans de certaines actions une fin honnête, & n'en uſer pas de même dans les autres, c'eſt faire dans la Morale ce que font les Faux monnoyeurs dans le commerce, qui pour donner cours

à une piece fausse, la couvrent d'une petite feüille d'or ou d'argent, & la marquent au coin du Prince.

Un homme de bien est toujours d'accord avec lui-même; ce qu'il veut aujourd'hui, il le voudra toujours; toutes ses actions se font à même fin, il ne se cache & ne se montre pas plus dans les unes que dans les autres; c'est toujours même zéle, même prudence, même modestie & même humilité. Celui qui n'est homme de bien qu'en apparence, n'agit pas toujours par un même principe; il ôte souvent à ses emplois & à ses exercices le mérite qu'ils pourroient avoir; parce qu'il n'est jamais tout entier ce qu'il devroit être; c'est un homme qui se partage & qui se divise lui-même; c'est un homme dans lequel tout se combat & tout se contredit; ses dehors démentent ce qu'il a dans le cœur, & il n'est rien moins que ce qu'il paroît être.

Pour être homme de bien dans les Bénéfices, il le faut être autrement que dans les Charges du siécle & dans le mariage; ces différens états demandent de différentes manières d'agir. Tel seroit homme de bien s'il n'étoit que Laïque, qui n'en fait pas assez pour l'être dans sa profession, & tel Laïque en fait plus qu'il ne doit; ils ne sont ni l'un ni l'autre dans

les

les voies où Dieu les appelle, ou s'ils y ſont, l'un y marche trop lentement & l'autre trop vîte ; l'un s'arrête & ſe détourne ; l'autre à force d'aller va trop loin & s'égare.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre en gens de bien, c'eſt que perſonne ne s'étudie à l'être ſelon ſa profeſſion, & qu'il y a peu de Directeurs qui bornent le zéle de ces nouveaux commençans, ou qui leur faſſe entendre qu'ils n'en ont pas aſſez. On voit des gens retirés ou des Religieux, & on en fait le modéle de ſa vie : ce n'eſt pas là ce que Dieu demande d'un Magiſtrat, d'un homme d'épée ou d'un Marchand.

Les pratiques de dévotion des autres nous plaiſent pour l'ordinaire, & celles que nous pourrions pratiquer dans l'état où nous ſommes, ne nous reviennent pas : ainſi il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui faſſent ce qu'ils doivent, & qui ne faſſent que ce qu'ils doivent.

On s'entête des mortifications des autres & de leurs auſtérités, & on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on eſt ; on meſure ſes forces ſur celles d'autrui, & on n'a aucun égard ni à ſon tempérament ni à ſa profeſſion. Un homme aſſis ſur les fleurs de lys veut vivre en Bénédictin ; &

cette bizarre conduite fait qu'il ne vit ni en Bénédictin ni en Magistrat, & qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

Le secret de la dévotion est de ne la jamais outrer, de ne se rendre jamais singulier, & de ne se faire jamais distinguer par des excès & par des extrêmités remarquables.

Une vie unie & toujours égale marque un grand fond de piété : il est bon de ne rien faire d'extraordinaire, mais il faut toujours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.

CHAPITRE X.

Des Dévots.

IL y a bien plus de gens qui veulent paroître dévots, qu'il n'y en a qui desirent de l'être. On se fait souvent honneur de la dévotion ; on la fait servir à ses vûës & à ses desseins, & on en fait peu profession, que l'intérêt ou l'ambition n'en soit la véritable cause.

Il y a une grande différence entre un homme de bien & un Dévot. Celui-là aime la vertu, travaille sans cesse à l'acquerir, & en fait mille actes en secret ; celui-ci ne cherche que les apparences de la vertu : ce qui se fait sans éclat n'est pas

à ſon gré, & il eſt content pourvû qu'il paſſe pour Dévot.

Un homme véritablement touché parle peu & va à la pratique; celui qui ne l'eſt pas & qui le veut paroître, parle beaucoup & ne ſonge point à faire ce qu'il dit: l'un ſe mortifie en tout ce qu'il peut, l'autre cherche ſes aiſes & ſes commodités en toutes rencontres; l'un eſt doux & modeſte, l'autre bruſque & impatient; l'un ſe hait, pour ainſi dire; & l'autre s'aime.

Un faux Dévot ſouhaite d'être conſidéré & honoré par tout; il devient l'ennemi irréconciliable de celui qui ne lui rend pas tout l'honneur qu'il croit lui être dû; il eſt ſi attaché à ſes ſentimens, qu'il les ſoutient toujours avec opiniâtreté; il ne connoît de raiſon que celle qu'il ſe donne, & il penſe qu'on ne la peut trouver que dans ſa tête, dans ſes paroles & dans ſes Ecrits.

Un homme de bien eſt toujours égal & honnête à tout le monde; un Dévot eſt tantôt gai, tantôt chagrin; il s'offenſe de tout & ne ménage perſonne; l'un eſt bon à ſes Domeſtiques, en prend un très-grand ſoin dans leurs maladies & les récompenſe de leur ſervice; l'autre chaud & prompt n'en peut rien ſouffrir, & la moindre faute eſt un légitime prétexte pour les renvoyer.

Un homme de probité n'eſt point difficile pour le boire & pour le manger ; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le Dévot ; l'un ſe cache avec ſoin dans ſes aumônes & dans ſes bonnes œuvres ; l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde ; l'un eſt humble, & l'autre eſt vain ; l'un ne penſe qu'à plaire à Dieu, l'autre qu'à plaire au monde.

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le ſiécle, prend ſouvent le parti de s'ériger en Dévot. Cela eſt bientôt fait : il n'a qu'à réformer un peu ſon extérieur, qu'à faire le ſévère, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien.

Une femme que l'on a vuë aimer beaucoup le monde, & que l'on y remarquoit à cauſe de ſa vanité & de ſa dépenſe, n'a pas plutôt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer ſon genre de vie ſans ſe faire moquer d'elle, qu'on la voit tout-d'un-coup parler ſur le ton de Dévote ; & cela, parce qu'elle ne met plus de rouge ni de mouches, qu'elle ne va plus au Bal, au Cours ni à la Comédie, & qu'elle eſt devenuë modeſte dans ſa coëffure & dans ſes habits.

De même une Joüeuſe qui a beaucoup perdu, qui n'a plus de crédit, & ſur la

parole de laquelle on ne peut plus joüer, paſſe dans un moment d'une extrêmité à l'autre, & parle plus haut dans une aſſemblée faite pour le ſecours des pauvres, que toutes celles qui y vont depuis dix ans, & qu'un zèle qui a continué depuis tant de tems, fait paſſer pour les plus charitables de la Paroiſſe.

On me dira peut-être : Il n'y a donc point de véritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde ? Dieu me garde d'avoir une telle penſée ; il y a un retour aſſurément ; mais il n'eſt pas facile, & on ne trouve pas Dieu ſi aiſément après l'avoir ſi peu cherché.

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaiſes habitudes & de nos paſſions déréglées. Pour trouver du ſoulagement dans ces peines, nous n'en devons pas chercher dans nos maiſons de campagne, dans les Charges ou dans la confidence de nos amis ; ces remédes ſont toujours foibles pour de ſi grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes pour y chercher ce que nous n'avons pû rencontrer ailleurs, nous n'y (*a*) trouvons ſouvent qu'une ſéditieuſe révolte & qu'une guerre domeſtique : tout nous y paroît en trouble & en armes, & nous reconnoiſſons que nous n'avons point de plus

(a) *S. Aug. in Pſ.* 14.

grand ennemi que nous mêmes. C'eſt un ennemi que nous avons toujours ſur les bras, qui nous fait front par tout, & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres ? Il faut recourir à Dieu ; il doit être ſeul notre refuge ; mais pour nous le rendre favorable, il faut recourir à lui avec autant de ferveur & d'empreſſement que d'amour & de foi.

Recourir à Dieu de cette manière, n'eſt pas ſe faire Dévot d'habitude & de profeſſion. Recourir à Dieu de cette manière, n'eſt pas regarder la dévotion comme un azile dans ſes pertes & dans ſes diſgraces ; recourir à Dieu de cette manière, n'eſt pas ſe faire Dévot par intérêt ou par vanité.

La dévotion eſt un voile qui cache bien des défauts. Dès qu'on s'eſt mis ſur le pied de Dévot, on ſe permet bien des choſes que l'on refuſe à ceux qui ne paſſent pas pour tels. On ſe voit dans la pratique des bonnes œuvres, on eſt toujours en commerce avec des gens de bien, on n'entend parler que de charités, on ſe forme ſur cela une idée de ſon mérite & de ſa probité ; & ce Dévot qui ſe regarde comme n'étant plus ſujet aux foibleſſes ordinaires des hommes, tombent ſouvent dans le péché des Anges.

La première choſe que fait un Dévot ou une Dévote, c'eſt de chercher un Directeur qui ne ſoit pas ſi ſévère, & qui s'accommode un peu à ſes infirmités. Un Dévot ſe croit une perſonne publique, qui mérite qu'on ait pour lui des égards, qu'on n'auroit pas pour d'autres; il eſt fort entêté des ſervices qu'il rend aux Pauvres & à l'Egliſe; il en perſuade le Directeur, qui dans cette vûë le ménage en toutes rencontres: ainſi la nature ne patit point, & elle ſe trouve à ſon aiſe avec cet homme de détachement & de grace.

Il en eſt du Dévot comme du bel eſprit; on eſt l'un & l'autre à juſte prix, mais on ne peut paſſer pour homme d'eſprit ou pour homme de probité, ſi on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dès qu'on ſouhaite paſſer pour dévot, on fait connoître qu'on ne l'eſt pas. L'humilité eſt le ſceau ou la preuve eſſentielle de la véritable piété. La dévotion dans les Hypocrites, reſſemble à la pouſſière que le vent emporte à toute heure; & dans les gens de bien, elle eſt comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou (*a*) les orages ne peuvent abbattre.

Si je parle des Dévots d'une manière à

(a) *Pſal.* 1.

ne pas faire deſirer d'en augmenter le nombre, on ne doit pas s'en prendre à la dévotion, mais au caractère & à l'eſprit des faux Dévots. Ma penſée n'eſt pas de décrier la véritable piété; on n'en ſçauroit parler en trop bons termes; il n'y a pas même aſſez de langues pour en faire l'éloge; mon deſſein eſt ſeulement de faire connoître la dévotion mondaine & intéreſſée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la véritable piété que le faux zèle & le métier de ces Dévots du ſiécle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaiſe foi, fait que l'on impute injuſtement les mêmes défauts à ceux qui ſont humbles & pleins de droiture & de charité.

La différence qu'il y a entre un véritable & un faux Dévot, eſt la même qui ſe trouve entre une beauté naturelle & une beauté fardée. L'une paroît toujours ce qu'elle eſt ſans ſoin & ſans artifice; l'autre n'eſt plus rien, dès que le blanc & le rouge lui manquent, ou qu'elle n'a pas eu le tems de les employer pour ſe maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur ſecours.

La véritable piété eſt toujours reconnuë pour ce qu'elle eſt, ſans que celui qui en fait profeſſion, s'étudie à la faire paroître; au contraire, la fauſſe piété a beſoin

que celui qui s'en fait honneur veille ſans ceſſe à garder des meſures & à ſe contraindre, afin qu'il paſſe pour ce qu'il n'eſt pas.

Les vrais & les faux Dévots ſe trouvent ſouvent enſemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite ſociété entr'eux. On peut même dire qu'ils ſe plaiſent à être les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croyent leurs ſemblables, & que les derniers veulent faire paſſer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'eſprit de leurs parens & de leurs amis. La charité eſt le motif qui unit les uns; la vanité ou l'intérêt, eſt le motif qui unit les autres.

Un faux Dévot eſt ſouvent un avare ou un ambitieux maſqué, qui ne s'attribuë ce beau nom, que pour mieux cacher ſon avarice ou ſon ambition; il faut bien du diſcernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un véritable Dévot ſoient en concurrence pour un emploi ou pour un Bénéfice, il arrive peu que le véritable Dévot ſoit préféré. La raiſon eſt, qu'il demeure tranquille, laiſſe à la diſcrétion de celui qui doit nommer, à faire le choix qu'il trouvera à propos, & que le faux Dévot uſe de toutes les adreſſes

de toutes les intrigues & de toutes les soupleſſes que ſon eſprit lui fournit pour parvenir à ſes fins. Il n'y a que le tems qui faſſe connoître que l'on a été ſurpris, & que l'on n'a pas choiſi celui qui méritoit de l'être.

Un faux Dévot paroît preſque toujours ce qu'il n'eſt pas, & ne paroît preſque jamais ce qu'il eſt ; il ſe donne à lui-même, pour tromper le monde, le conſeil que Jéroboam donna à (*a*) ſa femme pour tromper le Prophéte Ahias. Il change ſon extérieur, mais le cœur ne change pas ; & au lieu que Rebecca donna à (*b*) Jacob les habits d'Eſaü pour ſurprendre Iſaac, il ſe donne les habits de Jacob pour ſurprendre l'eſtime de tous ceux qui le voïent.

(a) 3. *Reg. c. l.* 4.
(b) *Gen. c.* 27.

CHAPITRE XI.

De la Médiſance.

LA Médiſance eſt le plus infâme de tous les vices ; il eſt d'autant plus à craindre, que quiconque tombe dans ce défaut, donne ſouvent un coup mortel à un homme qui ne connoît pas la main qui le tuë ; & l'on peut aſſurer que tous les Médiſans ſont des lâches, des traitres & des aſſaſſins.

J'appelle Médiſans tous ceux qui parlent mal des autres ; ſoit que ce qu'ils en diſent ſoit vrai, ſoit qu'il ne le ſoit pas : la raiſon eſt, qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manières. En effet la coûtume eſt, que l'on ne ſuſpend pas ſon jugement dans ces rencontres ; on ſe perſuade que le bruit commun eſt garant de la vérité de la choſe, & pour la croire on ne ſe tient pas obligé de l'examiner de plus près.

Nous ne recouvrons pas notre réputation perduë par une médiſance, comme nous recouvrons notre ſanté perduë par un excès que nous avons fait, ou par un accident qui nous eſt arrivé. L'un dépend de notre conſtitution, de notre tempé-

rament & de notre régime de vie ; l'autre ne dépend point de nous : nous ſommes entre les mains du public, qui ne fait grace à perſonne, & qui, quand il eſt prévenu, ne revient preſque jamais ſur les impreſſions qu'on lui a données.

Il eſt étrange que nous ſoyons ſi éclairés ſur les actions de nos parens & de nos amis, & que nous ſoyons aveugles ſur les nôtres. Il eſt ſurprenant que nos yeux groſſiſſent toujours les objets pour les autres, & qu'ils les rappetiſſent ſans ceſſe dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroiſſent des fourmis & des moucherons, lorſque celles des autres ſe préſentent à nous comme des chameaux & des éléphans. Si nous avons tant de lumières pour porter un prompt jugement ſur ce que l'on dit & ſur ce que l'on fait par tout, d'où vient que nous demeurons dans les ténébres, pour ce que nous diſons & pour ce que nous faiſons ?

Il y a quelque tems que M... me vint dire : Sçavez-vous que M... a fait une méchante action ? Je lui répondis : Non, je ne le ſçais pas. Il eſt bon, me dit-il, que tout le monde le ſçache ; ſur quoi je lui repartis, qu'au contraire il étoit bon que perſonne ne le ſçût, & que l'honnêteté que l'on ſe devoit les uns aux autres & la charité obligeoient à taire de pareilles ac-

tions. J'ajoûtai qu'il ne falloit pas qu'il fût du nombre de ceux qui croïent faire leur éloge quand ils condamnent la conduite des autres.

Trois jours après, M... m'arrêta dans une ruë pour me faire une confidence, qu'apparemment il avoit faite à plusieurs autres avant moi, & cette confidence se terminoit à me dire, que M... avoit eu une affaire qui lui faisoit tort. Je lui dis que j'avois peine à croire ce qu'il me rapportoit, parce que celui dont il me parloit étoit homme prudent & sage, & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjurai ensuite mon médisant, de faire plutôt valoir les bonnes actions que de publier celles qu'il croyoit mauvaises. Je remarquai que ce que je lui disois le touchoit; cela fut cause que je n'en demeurai pas là, & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel, que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise, fut relevé avec tant de rigueur, & que ce que l'on faisoit de bien avec application fût enséveli dans un éternel oubli, & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois après l'expérience acheva de me convaincre sur le grand nombre de Médisans, & voici comment cela arriva.

Etant en compagnie, M... me tira à part pour me dire qu'un de mes amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre; qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il me vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de me la conter, je lui fis un compliment qui le surprit & qui ne lui plut guères. Je lui dis que je m'étois mis en possession il y avoit déja du tems, de n'entendre jamais parler mal de personne; que s'il avoit quelque chose de bon à me dire de mon ami, je l'écouterois avec plaisir; si non, que je le priois de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut sur son visage, soit de honte, soit de dépit: je ne fis pas semblant de la remarquer, & pris congé de lui sans pousser les choses plus loin. Nous nous séparâmes, lui peu content de moi, comme je crois, & moi fort satisfait d'avoir ainsi reçû ce Médisant. J'en ai toujours usé depuis de cette manière, dont je me suis très-bien trouvé.

Nous sommes tous si malheureusement nés, que le mal nous touche plus que le bien; cela se voit par expérience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions, elles feront moins d'impression

ſur nous qu'une mauvaiſe que l'on nous aura appriſe. Nous avons à choiſir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaît le plus pour la publier : c'eſt à quoi nous ne penſons pas ; mais nous n'avons pas aſſez de langue pour faire ſçavoir la mauvaiſe à tout le monde. Rendons nous juſtice ſur ce procédé. D'une part il marque un grand fond de corruption dans notre cœur & dans notre eſprit ; & de l'autre, il fait bien connoître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, il en veut des preuves & des témoins, & croit que ce ſeroit foibleſſe de s'en rapporter légerement à ce que l'on en dit : Que la médiſance lui en forge une honteuſe & déteſtable, il ajoute foi au premier récit qu'on lui en fait. Demandez-lui la raiſon de cette différence, il vous répondra que les Dévots ſe donnent les uns aux autres mille bonnes actions, auſquelles ils n'ont jamais penſé, & n'aura pas l'équité de dire auſſi que l'on attribuë pluſieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eu le deſſein ni la volonté de les commettre. Il eſt prudent & circonſpect pour ſe rendre ſur ce que l'on dit de l'une,

& il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il ſoit convaincu, puiſque c'eſt une bonne action ; dans l'autre il eſt perſuadé d'abord, parce que c'en eſt une mauvaiſe.

Après une bataille gagnée on dit il y a quelque tems dans un lieu où j'étois, que M...., avoit reçû un coup de mouſquet dans le dos. Un homme de la compagnie ne manqua pas de dire, que cette bleſſure ne lui étoit pas fort glorieuſe, puiſqu'il ne pouvoit l'avoir reçû qu'en fuïant. Je pris la parole & dis à cet homme, que les plus braves s'expoſoient ſouvent à de ſemblables bleſſures, parce qu'ils s'engageoient trop parmi les ennemis, & qu'étant envelopés, ils reçoivent des coups de toutes parts, & qu'ils étoient ainſi tués ou bleſſés. J'ajoûtai que ce fut de cette maniére que Judas, ce grand & illuſtre Machabée, finit glorieuſement ſes jours en gagnant la victoire.

Je ne ſçais ſi mon avis l'emporta ſur le ſien, mais je ſçais bien qu'il n'en falloit pas davantage à un eſprit mal fait & grand parleur, pour aller conter la choſe comme il l'avoit penſée.

Si un Gentilhomme, un Officier de mérite & de diſtinction, bleſſé à la vûë d'une armée, n'eſt pas ainſi à couvert

d'une médiſance, comment un particulier, un homme ſans nom, ſans crédit & ſans autorité, s'en pourra-t-il défendre ?

Bien ſouvent un homme parle mal d'un autre, parce que s'il s'étoit trouvé en ſa place, il auroit commis le mal dont il l'accuſe ; ſa foibleſſe lui donne une idée de celle de l'autre, & le reproche de ſa conſcience appuie ſa médiſance & en eſt tout le fondement. Il eſt perſuadé qu'il auroit ſuccombé à la tentation ; il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pû réſiſter. Voilà comment la plûpart des choſes ſe paſſent en ce monde, de quelle manière on décide ſur les actions d'autrui, & ſur quel pied on s'en rend les arbitres & les juges.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe la malheureuſe habitude de parler mal de tout le monde ; que préſentement pour réparer ce qu'il avoit gâté, il diſoit du bien de toutes ſortes de perſonnes, qu'il en diſoit même qui n'étoit pas ; mais qu'il aimoit mieux employer des fauſſetés à l'avantage des autres, que des vérités à leur deſavantage. Sa fin & ſon motif étoient bons ; c'eſt ce qui me donna lieu de lui dire ce que ſaint (*a*) Auguſtin a autrefois penſé touchant les deux ſages

(*a*) *S. Aug. lib. cont. Mend. c.* 15.

femmes des Egyptiens, Zéphora & Phua qui firent un menſonge officieux pour ſauver la vie à pluſieurs innocens, que Dieu récompenſeroit aſſurément ſes vûës & la pureté de ſes intentions, & je lui conſeillai de continuer, ſans néanmoins bleſſer la vérité, à établir la réputation de tout le monde, à en dire par tout du bien,& à n'en perdre jamais les occaſions.

Il y a, ce me ſemble, plus de lâcheté à médire de quelqu'un, qu'à lui dire des injures. La raiſon eſt, que celui qui fait une médiſance, attaque un abſent; il n'a perſonne en tête qui lui réſiſte, & cette manière d'agir ne peut être que d'un homme ſans cœur & ſans honneur, qui ne riſque rien, & qui prend toutes ſes ſuretés. Celui qui dit des injures, ne les dit pas en ſecret & à l'oreille d'autrui; il ne les confie pas à un Etranger ſur la religion d'un ſerment; il attaque ſon ennemi en face, il ne lui céle & ne lui déguiſe rien, & ſans craindre de s'attirer ſa colère, il le combat à forces égales. Ainſi je n'ai pas de peine à conclure, que ſi celui qui dit des injures eſt le plus emporté, l'autre eſt le plus dangereux, mais que l'action de l'un eſt plus excuſable que celle de l'autre.

Il me ſemble que l'on peut avec raiſon comparer les Médiſans aux vautours &

aux corbeaux, qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits, mais ſeulement les charognes ſur leſquelles ils ſe jettent pour ſe repaître. Les médiſans en uſent de même; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions; ils ne ſont curieux que des mauvaiſes, & ne s'arrêtent qu'à celles qu'ils peuvent cenſurer & critiquer.

On peut auſſi comparer les Médiſans à la mer, & cette comparaiſon me paroît encore plus juſte & plus belle que l'autre. Comme la mer enſévelit dans ſes abîmes l'or, l'argent, les pierreries & tout ce qu'il y a de précieux dans le vaiſſeau qu'elle engloutit, & qu'elle ne pouſſe ſur les rivages que quelques puants cadavres, & d'inutiles reſtes d'un fâcheux naufrage; de même les Médiſans cachent les bonnes qualités de ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des loüanges; ils repréſentent ſans ceſſe leurs défauts, ſans ſe reſſouvenir jamais de leurs vertus; ils ſuppriment leurs belles actions, & ne font mention que de ce qui leur eſt échapé par ſurpriſe, par foibleſſe ou par imprudence.

Ce n'eſt pas aſſez à un homme de n'être pas auteur d'une médiſance, il faut de plus qu'il n'en ſoit pas complice; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt pas aſſez de ne l'avoir pas inventée, il faut encore qu'il ne la dé-

bite & qu'il ne la répande pas. Je ne sçais si celui qui entre le premier dans une Ville pour la piller, y fait plus de tort que ceux qui le suivent, qui ruinent, qui saccagent & qui mettent le feu par tout.

Je finis ce Chapitre par la réponse du Tasse, cet illustre Auteur de la Jérusalem. On lui rapporta qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux. Laissez-le faire, repartit le Tasse, il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit de moi. Diogène avoit coûtume d'assûrer que de toutes les morsures de bêtes sauvages, la plus dangereuse étoit celle du Médisant, & des Domestiques, celle du flateur.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent ensemble.

LE Prophéte Roïal (*a*) s'écrie, que c'est une bonne & agréable chose que les Frères demeurent ensemble, & qu'ils soient unis. Cette exclamation doit servir à nous faire faire une sérieuse réflexion sur la douceur que nous trouvons à être les uns avec les autres; mais il faut que ceux qui sont unis de cette manière, le

(a) *Ps.* 133.

ſoient plus par l'honnêteté & la charité, que par une demeure extérieure & locale.

Rien ne contribue plus à faire goûter la douceur de demeurer enſemble, que la paix & l'union ; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'eſt de l'avoir avec ſoi-même. Un homme ſans paſſion & qui vit dans la régle, s'accommode aiſément à toutes ſortes d'humeurs & d'eſprits, & il eſt difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne régne pas dans notre cœur.

Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconſtant puiſſe plaire ? Le moyen qu'un homme qui n'eſt jamais content de lui, le puiſſe être des autres ? Le moyen qu'un homme s'accommode à ce que les autres veulent, quand il ne ſçait pas ce qu'il veut lui-même ?

La ſource & la cauſe ordinaire de la peine que l'on a à vivre enſemble, vient de ce que l'on ne ſe ménage pas aſſez & de ce que l'on n'a pas aſſez de complaiſance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglément dans nos intérêts, quand nous n'avons pas les mêmes égards pour ceux avec qui nous vivons ; nous ne pouvons ſouffrir leur humeur, lorſque nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la nôtre ; en un

mot, on ne nous aime pas, parce que nous n'avons pas l'eſprit de nous faire aimer.

C'eſt pour cela que le Sage aſſure que la douceur dans les paroles & dans la manière de vivre, multiplie les amis, & (*a*) qu'il appelle cette douceur l'arbre de vie, parce qu'elle procure par tout la paix, le repos & l'union.

Nous nous faiſons tous honneur de notre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'eſt les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toujours l'emporter ſur eux, c'eſt vouloir ſans ceſſe s'élever & ſe diſtinguer; & cela n'eſt pas agréable à ceux qui ſont de notre commerce & de notre ſociété.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ſes opinions, & qu'il s'érige un empire ſur les ſentimens de tous ceux qu'il voit. Cet aſcendant qu'il veut prendre & cet air déciſif ne ſe ſouffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumières des autres ne ſont que des ténébres auprès des ſiennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoît pas en lui tout l'eſprit & toute la raiſon qu'il ſe donne.

Quand un homme ſoûtient ſes opinions avec chaleur, on croit que c'eſt la paſſion & non la raiſon qui le fait agir: on regar-

(a) *Eccleſ. chap. 6.*

de cette paſſion comme une injuſte violence, à laquelle on s'oppoſe avec obſtination; & cette obſtination à combattre ce que l'on ſoûtient avec chaleur, altère leur eſprit, & trouble la paix de ces deux partis ſi oppoſés & ſi différens.

Celui qui croit qu'on lui doit déférer en tout, ſe trompe; il n'a pas tant de ſcience ni tant d'eſprit que les autres ne prétendent en avoir autant, & chacun en cela ſe tient ſur le qui-vive.

Le privilége de décider, qu'un bel eſprit ou qu'un Sçavant s'attribuë, n'eſt reconnu & reçû qu'autant qu'il plaît à ceux qui ne le lui diſputent pas; il ne dépend pas de lui ſeul; & ſe le donner ainſi avec hauteur, c'eſt le moyen de n'en pas jouïr paiſiblement.

Pour conſerver la paix dans une ſociété bien établie, ce n'eſt pas aſſez de ne contredire perſonne, ou par coûtume, ou par une autorité que l'on ſe donne mal à propos; il faut de plus avoir une réciproque indulgence, & ſe pardonner tous beaucoup de choſes.

Nous ne devons pas agir comme ſi tout nous étoit dû, & comme ſi nous ne devions rien aux autres; nous ſommes tous foibles & pleins de défauts.

Il faut nous prendre & nous conſidérer ſur ce pied, & quiconque veut profiter

des agrémens que l'on trouve dans une honnête ſociété, doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit auſſi ſouffrir.

Les défauts des autres doivent être regardés avec des yeux de complaiſance & de compaſſion, & non avec des yeux de chagrin & d'impatience; lorſque nous les regarderons ainſi, nous n'aurons pas peine à nous y accoutumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impreſſion ſur un eſprit bien fait? Non certes, il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Un homme ſage doit-il changer ſa conduite, parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment?

Il ſeroit ridicule qu'un homme s'impatientât & ſe mît en colère, parce que tout-d'un-coup la pluye ſurvient & ſuccéde au beau tems. Il n'eſt pas moins impoſſible de changer l'eſprit & l'humeur des gens, que d'empêcher le changement des ſaiſons, & de les accommoder à nos vûës, à nos deſſeins & à nos ſouhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres, fait qu'on ſe connoît trop bien, & que ne ſe pouvant rien cacher, on s'en eſtime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence, il faut ne ſe pas voir ſi ſouvent;

vent ; on ſe brûle quand on s'approche trop du feu, & on ſe broüille quand on ſe voit de ſi près & ſi ſouvent.

Lorſqu'on commence à ſe voir, on ſe déguiſe & on ſe contraint aiſément, mais à la longue on ſe fait connoître pour ce que l'on eſt. On ne voit les gens qu'en perſpective & de loin dans les premières viſites, mais celles qui ſuivent les font voir de plus près & au naturel.

On me dit il y a quelque tems que trois hommes demeuroient enſemble depuis dix ans, & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entr'eux, que celui de la civilité & de l'amitié. Je repartis que l'on pouvoit conclure qu'ils étoient tous trois fort honnêtes gens, & qu'ils avoient l'eſprit bien fait.

Ne ſe plaire qu'avec les Grands, c'eſt s'élever au-deſſus de ce que l'on eſt, & faire voir une ambition peu réglée. Ne ſe plaire qu'avec ſes inférieurs, c'eſt s'abbaiſſer lâchement & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ſes ſemblables, & tâcher de s'en faire aimer, c'eſt avoir des ſentimens d'un galant homme, qui ſe ſoutient dans ſa condition avec honneur.

Quand on eſt toujours avec les Grands, on ſe captive & on s'impoſe une loi de reſpect dont on ne peut ſe diſpenſer

Quand on eſt toujours avec ſes inférieurs, on ſe fait une habitude de vivre d'une manière peu proportionnée à ſa naiſſance. Quand on eſt toujours avec ſes ſemblables, on n'oſe ſe démentir & ſe rendre indigne du rang & de la famille dont on eſt.

On voulut mettre il y a quelque tems un Gentilhomme auprès d'un Prince. Ceux qui s'employèrent pour cela en dirent tous les biens poſſibles, & parlèrent de ſon eſprit & de ſon mérite comme de quelque choſe de fort extraordinaire; il n'en fallut pas davantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent, ou qui ſont de leur confidence, ne veulent pas de ces gens ſi diſtingués; ils les craignent & ne les aiment pas.

Avec ſes ſemblables, il faut ſouvent cacher une partie de ce que l'on vaut, pour ſe rendre plus familier. On gagne plus à ſe faire aimer qu'à ſe faire paſſer pour habile ou pour bel eſprit. Rien n'eſt plus incommode à une ſociété que celui qui veut toujours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui ſe trouve à vivre dans une ſociété, il ne faut ni manquer d'eſprit, ni en avoir trop; ces deux extrêmités ſont également nuiſibles. On peut même aſſurer que pour

l'ordinaire on a plus de complaiſance pour celui qui a peu d'eſprit, que pour celui qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un & de la jalouſie pour l'autre.

Un ſecret infaillible pour vivre bien dans une ſociété, c'eſt de ne ſe mêler des intérêts des autres, qu'autant qu'ils le veulent & qu'ils nous témoignent le deſirer. Sous prétexte de vouloir être utile, on fait ſouvent remarquer plus de curioſité que d'affection, & plus d'empreſſement pour ſçavoir les choſes, que de paſſion pour rendre ſervice.

Donnez à tout le monde des marques de votre civilité & de votre honnêteté, & tout le monde vous en donnera. Loüez ceux qui le méritent, excuſez ceux qui en ſont dignes, ne blâmez jamais perſonne, & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce, rendez-leur de bons offices en toutes rencontres ; en un mot, aimez-les, & ils vous aimeront.

CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

LE Prophéte Royal (a) aſſûre que nous ſommes tous menteurs ; il pouvoit ajoûter que nous ſommes auſſi tous vains,

(a) *Pſal.* 116.

& qu'il n'y a de la différence entre nous, que dans la manière de l'être. C'eſt ſe faire grace, c'eſt ſe méconnoître, & c'eſt vouloir ſe diſtinguer ſans raiſon, que de ne pas convenir de cette vérité.

La bonne mine, la bravoure, les emplois, l'eſprit & la naiſſance, ſemblent autoriſer la bonne opinion que chacun a de ſoi; & nous ne croyons pas faire injuſtice à ceux à qui nous nous préférons, quand nous ſommes perſuadés que ces avantages nous élevent au-deſſus d'eux.

On m'a ſouvent voulu faire croire que M... étoit fier & glorieux; jamais homme ne l'a moins été: ſes belles livrées, ſon magnifique équipage, le nombre de ſes Domeſtiques & ſon grand air, lui font tort. A le pratiquer, on le trouve en toutes rencontres civil, familier & obligeant; une demi-heure de ſa converſation dément toutes les apparences, & détruit toutes les préventions que l'on avoit contre lui.

On ne doit pas croire qu'un homme eſt vain, à cauſe qu'il paroît l'être. Il ne doit paſſer pour tel, que quand ſes paroles ou ſes actions font connoître qu'il l'eſt en effet.

Il y a une ſi grande liaiſon entre la douceur & l'humilité, qu'elles ſont preſque inſéparables. Saint Bernard dit que ce

ſont deux ſœurs. (*a*) L'une ſe cache autant qu'elle peut ; toujours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroître, ni à ſe produire ; l'autre au contraire ſe fait connoître en tous tems, & donne indifféremment à tout le monde des preuves de ce qu'elle eſt.

On peut dire qu'il en eſt de même de la vanité & de la fierté ; elles vont rarement l'une ſans l'autre, & ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tous momens.

On ne veut jamais paſſer pour vain ; c'eſt un défaut qu'on prend ſoin de ſe cacher à ſoi-même ; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, & pour homme qui prétend qu'on le diſtingue, & qui croit bien mériter qu'on faſſe attention à ce qu'il eſt.

Voulez-vous ſçavoir ſi un homme eſt vain ? Ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il penſe lui être dûs. Sa fierté offenſée fera bientôt paroître ſa vanité ; & l'une viendra au ſecours de l'autre, pour vous donner une parfaite idée de celui que vous deſirez connoître.

J'étois il y a fort peu de jours dans une compagnie, où je vis deux hommes d'un caractère bien différent. L'un avoit du mérite, & l'autre croyoit en avoir. On

(*a*) *S. Bern. Serm.* 12. *in verb. Apoſ.*

donna beaucoup d'applaudiſſemens au premier, & il étoit juſte qu'on les lui donnât. Le ſecond qui remarquoit avec impatience qu'on ne penſoit point à le loüer comme il le ſouhaitoit, interrompoit ſouvent le diſcours, afin de donner occaſion de parler de lui; mais la longue perſévérance à ne pas prendre le change pouſſa ſa patience à bout, & fut cauſe qu'il s'en alla. Une ſi bruſque ſortie ſurprit; mais comme on n'avoit pas eu la complaiſance de le loüer tandis qu'il étoit préſent, on n'eut pas auſſi la foibleſſe de le condamner lorſqu'il fut parti. Le motif qui l'avoit obligé à prendre une ſi prompte réſolution, fut d'abord connu de toute la compagnie, & un petit ſourire fut la ſeule peine que ſon chagrin & ſa vanité lui attirèrent.

Si nous n'étions pas prévenus injuſtement de notre mérite, nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque, & nous trouverions toujours des raiſons pour nous mettre au-deſſous d'eux; mais nous ſommes ſi délicats amateurs de tout ce qui part de nous, que nous croyons, quand on loüe quelqu'un, que l'on nous dérobe les loüanges qu'on lui donne.

C'eſt un abus de s'imaginer qu'on ne puiſſe faire une action d'éclat, ſans y être

pouſſé par la vanité. Chacun peut ſe diſtinguer ſelon ſes emplois, ſans penſer à s'attirer des louanges. La joie de bien faire ſon devoir eſt une récompenſe aſſez glorieuſe pour celui qui cherche à s'en acquitter avec honneur, ſans qu'il porte ſes vûës plus loin.

Il en eſt des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'eſt accoutumé à ſouffrir ſans ſe plaindre, on ſe poſſéde dans les douleurs & dans les afflictions, & le repos de l'eſprit n'en eſt point troublé. De même à force de faire de bonnes actions ſans vanité, on s'en forme une habitude. La droiture & la probité ſe naturaliſent en nous, & ſe tournant en notre ſubſtance, elles deviennent la régle de tout ce que nous faiſons.

Un Prince ſuce la grandeur avec le lait; l'air qu'il reſpire eſt un air plein du reſpect qui lui eſt dû. Tout lui apprend qu'il eſt Prince, & rien ne lui dit qu'il eſt homme, & homme ſujet à mille foibleſſes comme tous les autres. Il ne faut donc pas être ſurpris s'il ſe regarde ſans ceſſe comme Prince, dont le nombre eſt fort petit dans chaque Etat, & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes, dont toute la terre eſt couverte.

Si nous paſſons des Palais des Princes dans les maiſons de ces favoris de la fortune, dont les richeſſes & les grandes Charges font tant de jaloux, nous n'y trouverons que des gens qui s'eſtiment & qui s'aiment, que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enyvrés comme ils ſont de tout ce qui flate la chair & les ſens, le moyen qu'ils ne s'applaudiſſent pas ſur leur apparent bonheur ? le moyen qu'ils ſe faſſent des leçons chrétiennes dans cette abondance ? le moyen qu'ils ne s'élevent pas quand tout les éleve ? & le moyen qu'ils ne ſe diſtinguent pas eux-mêmes, quand tout les diſtingue ?

Ce n'eſt pas toujours dans les grands trains & dans les dépenſes exceſſives que la vanité ſe trouve ; elle eſt ſouvent le vice des pauvres & des malheureux. Lorſqu'elle paroît avec éclat, elle fait des envieux & des ennemis ; mais quand elle ne ſe montre qu'avec des habits déchirés & pleins de piéces, elle trouve des flateurs & des amis ; cependant elle eſt pour lors d'autant plus à craindre, qu'elle eſt moins connuë ; & ſi on ne la regarde de bien près, déguiſée comme elle eſt, on s'y laiſſe tromper, & on lui donne des loüanges qu'elle ne mérite pas.

Il ne faut pas ſe perſuader qu'un hom-

me eſt humble & ſans vanité, parce qu'il eſt pauvre. Il ne faut pas croire auſſi pour être vain que ce ſoit aſſez d'être riche; on peut être riche & conſidéré ſans être vain, comme on peut être humilié & pauvre ſans être humble.

La vanité eſt de tout Pays : il n'eſt point pour elle de terre étrangère ; elle a été & ſera de tous les ſiécles. Elle ſe trouve dans toutes ſortes d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes de profeſſions ; il n'y a que la manière d'être riches ou pauvres qui nous rende humbles ou vains.

Quoiqu'on doive dire à la loüange de ceux qui vivent dans la retraite & hors du commerce du monde, qu'en ſe cachant comme ils font, ils renoncent de cœur & d'eſprit à la vanité, ils ne ſont pas néanmoins les ſeuls qu'on puiſſe croire véritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du ſiécle & même à la Cour ; & leur humilité eſt d'autant plus grande qu'elle trouve par tout des obſtacles, que tout la combat & qu'elle ſçait triompher de tout.

La plûpart des gens d'épée parlent avec tant de retenuë de ce qu'ils ont fait, que cela doit donner de la confuſion à un Poëte, à un Avocat, à un Prédicateur, quand il veut qu'on faſſe l'éloge d'un Ou-

vrage auquel il a travaillé beaucoup de tems, & qui ne lui a coûté ni bras ni jambe.

On n'a pas ſujet d'être content de ſoi, quand on n'a fait une bonne action que dans la vûë d'en recevoir de l'applaudiſſement. La loüange doit être regardée comme l'ombre d'une bonne action ; elle la ſuit & ne la précéde pas : ainſi celui qui ſe porte à la faire dans le deſſein d'en être loüé, renverſe l'ordre des choſes, puiſqu'il fait marcher devant lui ce qui doit le ſuivre.

L'homme a pour la vanité un ſi grand penchant, que ſouvent il ſe fait honneur du bien d'autrui. Je connois un Officier qui ne croyant pas parler devant un homme de ſa profeſſion & Officier comme lui, nous faiſoit croire qu'il avoit monté le premier à la bréche d'une Ville qui avoit été aſſiégée. Ce ſecond Officier l'ayant écouté paiſiblement ſans l'interrompre & ſans le contredire, lui repartit : Tout ce que vous avancez, Monſieur, touchant ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, me ſurprend ; & de la manière que vous parlez, il y a long-tems que vous devriez être mort, parce que je n'ai monté que le ſeptiéme à cette même bréche, & je ſuis ſûr que ceux qui y étoient montés avant moi, ont tous été tués. L'un fut

plus crû que l'autre, & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action, que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté ſi mal-à-propos, à compter toujours les choſes comme elles ſe ſont paſſées, & à ne ſe pas faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit fauſſement.

On ſe fait encore quelquefois honneur d'une Chanſon ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoiſſant point l'Auteur, ne ſont point d'humeur à s'inſcrire en faux ſur une bagatelle de cette nature. Ainſi il arrive aſſez ſouvent que celui qui ne peut ſe faire un mérite de ce qui ſort de ſon fond, tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à ſon voiſin.

Il faut que nous ſoyons bien peu raiſonnables pour rechercher avec autant d'empreſſement, ce que nous ne pouvons poſſéder qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Les ſuperbes équipages, les honneurs & les grands emplois, ont ſans doute de l'éclat, mais c'eſt un éclat qui trompe ceux qui en ſont ébloüis. Ces marques de grandeur & de puiſſance entretiennent (*a*) notre vanité, & nous empêchent de reconnoître que le monde eſt pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer, que lorſqu'il nous oblige à le mépriſer.

(a) *S. Aug. Epiſt.* 144.

Persuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flater nos sens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos espérances & purifier notre amour.

CHAPITRE XIV.

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumières de la Foi, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoît combien son esprit est borné, & le peu de tems qu'il a à vivre; il se représente ce qu'il y a à sçavoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Médecine, dans les Mathématiques & dans les Secrets de la Nature. Ce nombre innombrable de choses qu'il peut apprendre, l'accable, & il voit que ce qu'il sçait est si peu, qu'il se croit obligé d'avoüer qu'il ne sçait rien: c'est se rendre justice, & c'est rendre témoignage à la vérité que de parler de cette manière.

Un Philosophe Chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philosophe Payen; il doit se piquer de connoître Dieu & de le craindre; il doit se piquer de connoître notre Religion & celui qui en est l'Auteur

& le Chef ; il doit ſe piquer de croire tout ce que l'Egliſe croit.

Un homme de qualité doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui ſoit capable de deshonorer ſa famille & ſon nom ; il doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui puiſſe donner la moindre atteinte à ſon honneur & à ſa réputation.

Ne ſe piquer pas d'être Chrétien & de craindre Dieu, c'eſt manquer de Foi & de Religion ; ne ſe pas piquer de vivre ſans reproche ſelon le monde, c'eſt manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toujours de beaux équipages, d'être bien meublé, de tenir bonne table & de faire grande dépenſe, c'eſt marquer qu'on n'a pas le goût bon, & que l'on borne ſes ſoins à ſes plaiſirs, à ce qui ne les mérite pas ; il faut tâcher de ſe diſtinguer par des endroits plus ſolides & plus honorables.

Se faire remarquer par ſa bravoure & par ſa conduite parmi les gens d'épée, par ſa droiture & par ſa probité parmi les Magiſtrats, par ſa ſcience & par ſon zéle parmi les Evêques, les Docteurs & les Abbés, c'eſt quelque choſe de plus loüable & de plus eſtimé.

Se piquer de bien danſer, de bien joüer au mail ou au triquetrac, & de bien placer une balle dans un tripot ; c'eſt faire

voir qu'on eſt jeune & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choſes.

Il y a quelque-tems que je me trouvai avec un Abbé à qui on parla de chevaux, & de la difficulté qu'il y avoit à les bien choiſir. Il dit qu'il ſe piquoit de s'y connoître & de ne s'y pas laiſſer tromper. Je lui repartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas, & puiſque Dieu lui avoit fait la grace de lui donner un rang conſidérable dans le monde, de laiſſer aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien ſçavoir leur métier. J'ajoutai qu'il ſeroit ſurprenant que ces ſortes de perſonnes ſe piquaſſent de décider ſur les Matières Bénéficiales & de ſçavoir les Peres de l'Egliſe.

Je ne ſçais ſi cet Abbé avoit plus raiſon qu'un autre de ma connoiſſance, qui ſe piquoit de tirer en volant mieux qu'homme de France. Comme il s'en piquoit ſouvent, un goguenard lui dit un jour, qu'il l'alloit faire paſſer par-tout pour le premier & le meilleur Abbé du Royaume, puiſqu'il prenoit tant de ſoin de ſes Moines & qu'il les nourriſſoit de cailleteaux & de perdreaux.

Un Gentilhomme n'en fut pas quitte à ſi bon compte. Il ſe piquoit de chanter proprement, & le diſputoit même aſſez ſouvent à ceux qui en font profeſſion.

Cela fut cauſe qu'un Muſicien ſans garder de meſures & ſans faire réflexion ſur celui à qui il parloit, lui dit un jour qu'il feroit bien mieux de ſe faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occaſion, que d'être de tous les Concerts & que d'avoir toujours une place dans le parterre de l'Opera. L'inſolence du Muſicien déplut fort au Plumet; il vouloit s'en venger, mais on accommoda l'affaire; l'un fit excuſe, l'autre la reçut, & ils s'en retournèrent tout deux toujours fort entêtés de leur *Ge, re, ſol, ut,* & de leur *Sol, la, mi, la.*

Un homme qui ſe pique d'étude & d'eſprit, trouve tous les jours des gens qui ont plus d'eſprit & plus d'érudition que lui, qui néanmoins ne s'en piquent pas. Pour ſe piquer de quelque choſe, on n'en eſt pas plus habile; on marque ſeulement que l'on veut paſſer pour ce qu'on n'eſt pas & pour ce que l'on voudroit être.

Un Brave ne ſe pique jamais de l'être; il laiſſe ce partage à ceux qui ne le ſont qu'à demi. Un Docteur doit encore moins ſe piquer de ſcience, parce que la ſcience eſt d'une ſi grande & ſi vaſte étenduë, qu'on peut demeurer d'accord qu'il y a très-peu de Sçavans; mais qu'il y a bon nombre de gens qui ſont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut paſſer pour Sça-

vant ou pour bel esprit, se fait tous les jours des affaires dont il se tire avec peine; il se met un fardeau sur les épaules si lourd & si pesant, qu'il s'en trouve souvent accablé.

Il me souvient qu'étant à la campagne chez un Gentilhomme de mes amis, deux Religieux y arrivèrent un soir; ils furent reçûs avec toute l'honnêteté qui étoit duë à leur caractère & à leur profession. Un de ces Pères plein de feu se fit écouter avec grande autorité. Comme il se piquoit de science & d'esprit, & qu'il parloit beaucoup, il en dit plus dans une heure qu'un autre n'auroit pû faire en deux. Un Ecclésiastique qu'il prit sans doute pour le Curé ou pour le Vicaire du Village, fut un de ses plus paisibles Auditeurs; & il lui laissa dire tout ce qu'il voulut. Comme personne ne lui tenoit tête, il tranchoit & décidoit sur tout. Enfin comme son heure de parler étoit passée, & qu'il prenoit haleine, cet Ecclésiastique crut qu'il étoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de tems qu'il avoit beaucoup de Littérature, qu'il raisonnoit juste, qu'il ne se jettoit pas de branche en branche, qu'il ne prenoit point le change, & qu'il alloit droit au fond des questions, tant sur le fait que sur le droit.

La manière de s'énoncer & la ſolidité de ſon diſcours ſurprirent beaucoup ſon adverſaire, & lui imposèrent un reſpectueux ſilence. Je puis dire à l'avantage de cet Eccléſiaſtique, que ſa modeſtie dans cette rencontre parut encore plus que ſa ſcience ; il menoit le Religieux par la main, & le faiſoit marcher pas à pas, ſans qu'il parût le conduire, & l'éclairoit ſans faire valoir ſa lumière. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout enſemble, & demanda au Maître de la maiſon le nom & l'emploi de l'Eccléſiaſtique avec qui il avoit eu affaire. C'eſt, lui répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes amis. Cela dit, il n'y eut plus moyen de faire parler celui qui ſe piquoit tant d'eſprit & de ſcience, & ſans vouloir ſe compromettre davantage, il prit le parti de s'en aller le lendemain dès la pointe du jour.

Rien n'eſt plus plaiſant que de voir deux hommes ſe piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penſer qu'ils ſçavent tous deux tout ce que l'on peut y ſçavoir ; mais en leur donnant une audience paiſible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs portraits, ſont autant de traits qui les défigurent & qui les empêchent de reſſembler.

Si on les en croit sur ce qu'ils disent, ils ont le discernement juste, ils connoissent parfaitement les manières tendres & dures. L'un dit hardiment : Ce tableau n'est pas correct ; l'autre, le coloris m'en plaît ; l'un, les attitudes en sont belles, mais le dessein n'en est pas sçavant ; l'autre, il y a de l'imagination & du génie dans ce tableau, mais il est contre l'histoire, & le Peintre s'est donné des libertés qui ne sont pas permises ; l'un trouve que les figures en sont bien placées ; l'autre qu'elles sont trop confuses & qu'elles ne disent pas assez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler ; mais ils les appliquent à contre-tems, & louent souvent un Peintre d'une chose dont il en faudroit louer un autre. Ce sont des demi-sçavans qui ont eu commerce avec les bons & les véritables connoisseurs.

Il y a quelque-tems qu'un homme voulut à toute force jouer du clavecin dans une compagnie où j'étois ; il croyoit en jouer parfaitement & s'en piquoit ; cependant il ne satisfit pas. Quand il fut parti, on en parla fort à son désavantage ; un de ceux de la Compagnie dit en plaisantant, que quand il voudroit il ne

joüeroit pas mal, qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas joüer; ces trois mots plûrent plus que le jeu.

Si chacun faiſoit bien ſon métier & s'acquittoit bien des devoirs de ſa profeſſion, on ne ſe piqueroit jamais de rien; on ſe pique peu de bien faire ce qu'on doit faire; c'eſt pour l'ordinaire des choſes qui ne ſont pas de notre état, dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit nous paroît trop commun; on veut aller au-delà & ſe faire un mérite par ce qu'on pourroit ne pas faire, & ce que les autres ne font pas.

Un homme de qualité me diſoit un jour, qu'il falloit ſe piquer de quelque choſe; qu'un bon Conſeiller alloit au Palais ſoir & matin ſans porter ſes vûës plus loin; qu'un riche Marchand étoit dans ſa boutique toute la ſemaine, & ne ſe mêloit que de ſon trafic; que cette vûë lui paroiſſoit trop tranquille & trop bourgeoiſe; qu'en ſe piquant de quelque choſe; on s'impoſoit une néceſſité de la bien ſçavoir & de la bien faire, & que cela faiſoit diſtinguer un homme & le mettoit au-deſſus des autres.

Se piquer de cette manière, n'eſt pas dans mon ſens une choſe que l'on puiſſe blâmer, pourvû que l'amour propre & l'ambition n'y ayent point de part. Ainſi,

on peut conclure que ſe piquer de quelque choſe, peut être une bonne ou mauvaiſe maxime, ſelon les choſes dont on ſe pique, & ſelon les vûës & les motifs qui font qu'on s'en pique.

CHAPITRE XV.

De la Conſcience.

IL n'y a point d'homme qui ne veüille paſſer pour être délicat ſur le fait de la conſcience; mais deux choſes font que ſouvent cet homme n'en vit pas mieux; la première eſt, que ſa délicateſſe eſt imaginaire; la ſeconde, qu'il ſe fait une conſcience à ſa mode.

Sa délicateſſe eſt imaginaire, parce qu'il ſe forme une idée d'une délicateſſe qu'il n'a point. Cette délicateſſe qu'il ſe donne n'eſt que pour des crimes énormes, ou que pour des vices auſquels il ne ſe ſent pas porté par humeur & par inclination.

Il ſe fait une conſcience à ſa mode, parce qu'il ne fait point ſcrupule de mille choſes qui regardent ſes intérêts, ſon ambition ou ſes plaiſirs; ainſi il ſe croit fort délicat ſur les devoirs de ſa conſcience; parce qu'il ne fait pas conſcience de tout ce qu'il veut faire, & que ſa délicateſſe

ne tombe que ſur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conſcience de cette manière ne doit guères vivre en repos. Il reſſemble à un malade qui ſe défend le vin & les fruits, & qui mangeant par excès de toutes ſortes de viandes, eſt à toute heure en danger de mourir.

Tout le monde ſçait que nous nous devons ſoûmettre à la Loi de Dieu, & c'eſt notre conſcience qui nous fait connoître à quoi cette Loi s'étend & les reproches que nous avons à nous faire ſur ce ſujet.

Notre conſcience eſt un miroir dans lequel nous nous reconnoiſſons pour ce que nous ſommes. C'eſt dans ce miroir que notre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auſquelles elle réſiſte ou auſquelles elle ſuccombe. Nous avons beau nous flater, ce miroir eſt toujours fidéle & nous repréſente toujours notre intérieur tel qu'il eſt.

Notre conſcience eſt encore comme un grand livre, dans lequel nos penſées, nos paroles & nos actions ſont écrites; c'eſt un regiſtre qui tient compte de tout. Ce livre ou ce regiſtre s'ouvre quelquefois de lui même, & c'eſt lorſque nos peines d'eſprit & les reproches que nous nous

faiſons, nous portent à changer de vie; mais ce livre ſe referme preſque auſſitôt, parce que nous ne nous appliquons pas aſſez à profiter des bons mouvemens que nous reſſentons, & que ces bons mouvemens durent peu manque d'y être fidéles.

J'oſe dire de plus, après Saint Bernard, que notre conſcience eſt comme un égoût où toutes les ordures de notre vie vont ſe décharger, & cet égoût eſt quelquefois ſi plein qu'il regorge; mais de peur que la mauvaiſe odeur qui en ſort ne nous incommode & ne nous faſſe peine, nous le rebouchons incontinent, & nous le couvrons de fleurs; c'eſt-à-dire, de vains projets de converſion & de fauſſes eſpérances d'un véritable détachement. Pour peu que nous le rebouchions ainſi, nous reprenons le train ordinaire de notre vie, & nous nous endurciſſons plus que jamais dans le mal.

Quand un homme meurt dans la grace de Dieu, & que ſa conſcience n'a rien à lui reprocher, dès que ſon ame eſt ſéparée du corps, il voit dans Dieu tout ce qu'il a fait & ſouffert pour lui. Quelle joie & quelle conſolation!

Quand un homme meurt dans le péché, il reçoit une lumière bien différente; une lumière funeſte qui ſe répand ſur

toutes les ordures & ſur toutes les abominations de ſa vie, lui fait connoître ſans confuſion & ſans ſucceſſion de tems tout le mal qu'il a commis; & pour lors, quel ſujet d'affliction & de déſeſpoir!

Tant que l'on joüit d'une ſanté parfaite, on ſe pardonne aiſément ſes mauvaiſes habitudes. Le prétexte en eſt facile & favorable. On ſe repréſente la foibleſſe humaine & les occaſions journalières & preſſantes du péché; il n'en faut pas davantage pour les excuſer.

Souvent même nous tirons de l'impunité de nos déſordres paſſés, une pernicieuſe aſſurance pour l'avenir, & après avoir long-tems étouffé les juſtes remords de notre conſcience, nous nous procurons une tranquillité d'eſprit, qui doit nous faire trembler.

Le péché reſſemble à une racine d'épine. Quoique nous manions cette racine, & que nous la preſſions dans nos mains, elle ne nous fait point de mal, & ſouvent elle nous paroît moins rude que ne le ſont les racines des autres plantes; mais à meſure qu'elle pouſſe, elle s'arme de pointes, & quelquefois elle pique de telle ſorte, que les bleſſures qu'elle fait ſont mortelles.

Il en eſt de même du péché. Nous ne remarquons pas d'abord tout le mal qu'il

nous fait, mais dans la ſuite nous le reſſentons vivement, & il devient quelquefois ſi grand que l'on n'en guérit jamais.

Qu'importe à un homme de n'être pas heureux ſur la terre, pourvû qu'il le ſoit dans le Ciel? qu'importe qu'il ſoit mort au monde, aux honneurs, aux plaiſirs, à lui-même, pourvû que par la pureté de ſa conſcience, il demeure écrit ſur le Livre de Vie?

Celui qui vit dans la retraite, joüit d'une paix d'eſprit & d'une joie intérieure, que la pureté de ſa conſcience lui donne, & que la corruption du monde ne lui peut ôter.

Celui qui vit dans l'embarras du ſiécle & dans les plaiſirs, ſe livre lui-même à de preſſans remords, & l'on peut aſſurer (*a*) que les ténébres des cachots les plus noirs, & de l'enfer même, n'approchent pas de l'horreur & des ténébres qui régnent dans ſa conſcience.

(*b*) Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel pour entendre ſa voix, pour apprendre les merveilles de celui qui l'a créé; nous n'avons de même qu'à jetter les yeux ſur notre conſcience pour entendre ſa voix, qui nous reproche ſans ceſſe l'abus que nous faiſons de nos lumières & de notre ſanté.

(a) *S. Aug. Epiſt.* 151.
(b) *S. Chriſ. hom.* 9. *& ad popul. Antio.*

Malheureux

Malheureux eſt celui qui ne la veut pas écouter, ou qui la fait parler ſelon qu'il le deſire, puiſque quelque injuſtice qu'elle lui conſeille, ou quelque plaiſir qu'elle lui permette, il eſt toujours celui qui perd le plus, & qui en ſera le plus puni.

Celui qui a le moins de conſcience, eſt quelquefois celui qui en parle le plus, & qui veut le plus que l'on croye qu'il en a.

On ne peut ſuivre une meilleure régle que celle de la conſcience, mais il ne la faut pas corrompre, afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos foibleſſes.

Pourquoi voyons-nous des pécheurs ſe convertir véritablement & de bonne foi ? & pourquoi en voyons-nous qui ne ſe convertiſſent qu'en apparence & pour quelques jours, ſi ce n'eſt parce que les uns font une ſérieuſe réflexion ſur ce que leur conſcience leur dit, & que les autres n'en font qu'une légère ; que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs paſſions ?

Un homme qui ne veut pas payer ce qu'il doit, ne veut ni voir ni entendre ſes Créanciers : il les fuit & ſe cache dès qu'ils paroiſſent. Il en eſt de même du pécheur à l'égard de ſa conſcience ; il ne

veut ni jetter les yeux sur elle, ni l'entendre. Dès qu'elle se présente à lui, cent faux prétextes lui servent de voile pour se cacher ; il se dérobe à elle, & la perd de vûë.

Que la conscience d'un homme de bien est différente de celle d'un mondain, d'un avare & d'un voluptueux ! Le premier examine sans cesse ce que sa conscience demande de lui, & il ne l'a pas plutôt connu, qu'il court & qu'il vole à l'exécution ; l'autre n'a jamais le tems ni la volonté de la consulter, & encore moins d'exécuter ce qu'elle lui conseilleroit.

Un homme qui aime le jeu & la Comédie, ne fait pas conscience de donner presque tout son tems à l'un, & de perdre souvent plusieurs heures à l'autre.

Celui qui veut vivre en vrai Chrétien, fait conscience que le jeu soit sa plus ordinaire occupation, & ne regarde pas la Comédie comme un divertissement digne de ses soins & de son attachement.

Le jeu & la Comédie sont deux choses bien différentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pourquoi ? C'est que la conscience de l'un est plus timorée & plus délicate que celle de l'autre ; que l'un s'applique continuellement à écouter sa conscience, & que l'autre n'y pense jamais ;

c'eſt que l'un préfére les devoirs & même les conſeils de ſa conſcience à tous les plaiſirs de la vie, & que l'autre ne les préfére pas.

L'un & l'autre ont les mêmes Commandemens de Dieu & de l'Egliſe à obſerver ; mais la conſcience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de différence entre un Seigneur & un Payſan, entre une Dame de qualité & ſa Servante ; mais je ſuis perſuadé que la conſcience de la Servante & du Payſan eſt preſque toujours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Nobleſſe, la Cour, les emplois font croire aux gens du ſiécle, que leur conſcience a des priviléges que le menu peuple ne connoît pas ; cela eſt cauſe qu'ils ſe croyent diſpenſés de beaucoup de choſes, que les autres obſervent fort exactement.

Tous les Chrétiens ſont également obligés à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs ne s'en acquittent, il eſt à craindre, lorſqu'ils en ſeront punis comme Chrétiens, qu'ils ne ſoient pas épargnés comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas ſe faire une conſcience trop délicate, ni s'en faire une qui ne la ſoit pas aſſez ; la prudence & le conſei

doivent là-deſſus régler notre conduite.

Nous ne ſommes pas tous appellés au même genre de vie ; ainſi la conſcience ne doit pas être la même dans tout le monde. Il y a des devoirs attachés à chaque état dont on ne peut ſe diſpenſer ; ces devoirs ſont différens ſelon la diverſité des profeſſions ; auſſi c'eſt ce qui met de la différence dans les conſciences.

Tout le monde doit avoir la même délicateſſe ſur les devoirs généraux des Chrétiens, mais cette délicateſſe peut être plus ou moins grande ſelon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicateſſe de conſcience pour un Commandement de Dieu, plutôt que pour un autre ; elle doit être la même pour tous. Tel va juſqu'au conſeil dans des choſes particulières, qui viole impunément un Commandement dans les autres.

On voit ſouvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis, qui ne peuvent ſe réconcilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône, mais ils ont un attachement criminel, & d'autres enfin font ſcrupule de toutes choſes, à l'exception de celle qui fait leur paſſion.

La délicateſſe de conſcience de toutes ces ſortes de perſonnes, ne doit paſſer

que pour fauſſe & imaginaire. Que dis-je ? On peut aſſurer qu'ils n'ont point du tout de conſcience, ou que s'ils en ont une, elle eſt prête à s'élever contr'eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

CHAPITRE XVI.

De la Sincérité.

AUtant que l'homme par ſa nature corrompuë, aime le déguiſement & le menſonge, autant il aime la vérité, quand la Grace & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit régner en nous de toutes manières, de même la vérité doit ſe rendre maîtreſſe, non ſeulement de notre cœur & de notre eſprit, mais encore de tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui ſort de nous ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que nos paroles ſoient toujours d'accord avec nos penſées & nos actions, & que rien en nous ne ſe démente.

Il ne faut jamais parler contre la vérité, mais on peut ne la pas faire connoître ; on doit même quelquefois en faire un ſecret comme d'une choſe que l'on n'eſt pas obligé de reveler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la vérité & ne la pas publier, mais il n'y en a point où l'on puiſſe la déguiſer & mentir.

La sincérité a toujours été estimée de tout le monde; elle a toujours été regardée comme le partage & le caractère d'un honnête homme; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un imposteur. Le déguisement & le mensonge ont toujours été en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occasion qui se présente, & quelque prétexte que l'on ait, la chasteté n'apprend pas à faire des actions impudiques; que la piété n'apprend point à offenser Dieu; que la charité n'apprend pas à nuire à notre prochain, nous devons assûrer que la vérité ne peut aussi nous apprendre à (*a*) mentir, & qu'ainsi le mensonge ne peut jamais être excusable, quelque fin & quelque motif que se propose celui qui ment.

Le mensonge a en soi une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne lui peut ôter (*b*). Cette difformité est si grande, qu'elle a été reconnuë par les Philosophes Païens, qui ont déclaré que le mensonge étoit de soi mauvais & blâmable.

Si nous en croyons Elien, qui vivoit dans le second Siécle sous l'Empereur Adrien, Pytagore avoit coûtume de dire, que les Dieux avoient fait à l'homme

(a) *S. Aug. contr. Mend. c.* 19.
(b) *Arist. lib.* 4. *Eth.* 7.

deux graces conſiderables, en lui donnant le moyen d'être ſincère & de rendre de bons offices à ſes amis.

(*a*) Il y a beaucoup de choſes dans le Texte Sacré qui paroiſſent menſongères, leſquelles ſont néanmoins de ſolides vérités, & que l'on reconnoît pour telles lorſqu'on les examine de près. En effet, quand on tâche d'en pénétrer la ſignification, on découvre qu'elles ſont dites par figure, par analogie & par rapport à celles qu'elles ſignifient, & dont elles nous donnent l'idée & la connoiſſance. En un mot, pour parler dans les termes de ſaint Auguſtin, ce ne ſont pas des menſonges, mais des myſtères.

Ce qui eſt pris à la lettre par ceux qui ſont peu éclairés, eſt entendu ſpirituellement par ceux qui ont plus de lumières.

(*b*) Dans ce que la ſainte Ecriture nous rapporte, il faut ſouvent quitter l'hiſtoire & le fait, pour découvrir le myſtère & ce qui eſt ſignifié.

Ce n'eſt pas mentir que de dire des fauſſetés, quand on les dit d'une manière à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper, mais par divertiſſement & pour rire.

On peut mentir en diſant vrai ou en

(a) *S. Aug. lib. cont. mend. c.* 10.
(b) *S. Greg. hom. 6. in Ezech.*

parlant faux ; c'eſt aſſez pour mentir que de dire autre choſe qu'on ne penſe, quand ce que l'on dit ſeroit vrai, ou que ce que l'on penſe ſeroit faux. La raiſon eſt, que le monde ne ſe prend pas de la vérité ou de la fauſſeté des choſes que l'on dit, mais de l'intention & de l'eſprit avec leſquels on les dit.

Celui qui débite des choſes comme vrayes & qui ne le ſont pas, ou qui avance des choſes comme fauſſes & qui ſont vrayes, les diſant comme il les croit, ſe trompe, mais il n'a pas deſſein de tromper les autres. Il parle faux, mais il ne ment pas ; ſa parole eſt conforme à ſa penſée ; il ne dit que ce qu'il a dans l'eſprit ou dans le cœur ; on le peut juſtement accuſer d'erreur, d'ignorance ou de témérité, mais non pas de menſonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoi l'on doit s'en tenir ſur les plaiſanteries & ſur les contes que l'on fait ; il paroît de même qu'il ne faut pas légérement condamner de menſonge tout ce qui eſt faux.

Notre Langue n'eſt pas toujours d'accord avec notre cœur, & elle va quelquefois plus vîte que notre penſée ; c'eſt ce qui eſt cauſe que la malice a ſouvent moins de part à ce que nous diſons, que la légéreté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne ſoit ſincère & qui ne veüille que les autres le ſoient avec lui. Cependant il y en a peu qui le ſoient en effet, & ceux qui le ſont paſſent ſouvent pour imprudens ou pour gens qui ne ſçavent pas vivre.

De tout ce qui regarde la ſincérité, on n'en aime que le nom. Etre ſincère dans la manière de parler du Siécle, c'eſt dire ſur les loüanges tout ce que l'on penſe & par de-là, & ne s'expliquer ſur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

On ne peut trop loüer un homme à ſon gré, & l'on ne peut ſur ce chapitre avoir trop de ſincérité; mais pour peu que l'on blâme ſa conduite, on paſſe les bornes de la ſincérité, on chagrine & on offenſe.

Un homme de ma connoiſſance me pria, il y a quelque tems, qu'il pût me conſulter ſur un ouvrage qu'il avoit fait. Je lui dis qu'il me faiſoit beaucoup d'honneur; mais que je ne me croyois pas capable d'en bien juger. Il inſiſta & me preſſa de lui dire ſincèrement ce que j'en penſois. J'en lûs attentivement quelques pages en ſa préſence, mais cette ſincérité qu'il demanda de moi, fut cauſe que je perdis ſon eſtime & ſon amitié. En me quittant, il me dit d'un ton bruſque &

chagrin, que je lui en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la ſincérité que le monde demande de nous, & qu'il veut que nous ayons. Heureux celui qui ne peut s'accommoder de cette ſincérité, & qui prend le parti du ſilence plutôt que d'être ſincère de cette manière.

Le moyen que nous aimions la ſincérité dans les autres, quand nous ne l'aimons pas dans nous-mêmes ? Nous nous flatons ſans ceſſe ; nous nous déguiſons nos vérités, & nous nous accoûtumons ſi bien à la bonne opinion que nous avons de nous ſur toutes choſes, que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer, n'eſt pas de notre goût.

Celui qui n'a pas aſſez d'eſprit pour paroître ſincère en nous flatant adroitement n'aura jamais grande liaiſon avec nous. Nous ne voulons ni un homme ſincère de bonne foi, ni un flateur à outrance; nous voulons un homme ſincère à la mode & comme on l'eſt dans le monde ; c'eſt-à-dire, un homme qui ſoit prudent & reſervé ſur nos défauts, ſpirituel & adroit ſur les loüanges que nous croyons mériter. Un homme de cette trempe eſt un galant homme ; il ſçait parfaitement ſon monde & fait tous les jours des amis.

La ſincérité s'apprend peu à la Cour ;

c'eſt le lieu du monde où l'on déguiſe le mieux ce que l'on penſe ; chacun y a ſes vûës & ſes deſſeins ; & ſi l'on en fait confidence, elle eſt preſque toujours fauſſe ; on fait croire que l'on ſonge à un tel emploi quand on penſe à un autre, & c'eſt à qui ſe trompera le mieux.

La ſincérité eſt toujours loüable ; mais elle doit être prudente. On eſt obligé de parler toujours ſincèrement, mais on n'eſt pas toujours obligé de parler. Qui veut ſe conſerver des amis, ſe maintenir dans les bonnes graces des Grands, ne ſe point faire d'affaire avec ſes parens & ceux avec qui il eſt en commerce, doit apprendre à ſe taire.

Un ſilence diſcret & reſpectueux ſera toujours plus utile, que la ſincérité la plus adroite & la plus ſpirituelle. On ne s'eſt jamais repenti de s'être tû, mais on s'eſt ſouvent repenti d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on uſe en parlant, c'eſt toujours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde ſont en poſſeſſion d'expliquer nos paroles comme il leur plaît, & ils reviennent peu ſur ce qu'ils croyent que l'on a dit.

La ſincérité eſt quelquefois auſſi criminelle que le menſonge, & c'eſt quand on en uſe à contre-tems. Parler avec ſincérité des choſes ſur leſquelles on doit ſe

taire, c'eſt offenſer ceux de qui on parle, & c'eſt manquer de prudence, d'honnêteté & de charité.

CHAPITRE XVII.

Du commerce avec les femmes.

DEux hommes d'une vertu conſommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours ſur le commerce avec les femmes, l'un dit qu'il étoit réſolu de n'en plus voir; que ſous prétexte de piété elles faiſoient perdre beaucoup de tems dont les momens ſont précieux; l'autre ſoûtient au contraire, qu'il étoit bon de les voir, & qu'il ne ſortoit jamais d'avec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raiſon. Il y a aujourd'hui tant de Dames diſtinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de converſation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il eſt beau de voir une perſonne qui a de la naiſſance & du bien, mourir toute vivante au monde & à ſoi-même, & faire régner la vertu ſur le trône de la beauté, de la nobleſſe & de la vanité.

Ce n'eſt plus un prodige dans nos jours de voir un Dame ſe rendre plus conſidé-

rable par ſon zéle & par ſon détachement, que par l'ancienneté de ſa Maiſon, & par les traits de ſon viſage ; ce n'eſt plus une nouveauté de voir une perſonne du premier rang être la première & la dernière à l'Egliſe ; ce n'eſt plus une choſe qui ſurprenne de voir une Dame ſortir de ſon Hôtel dans un équipage proportionné à ſa qualité, pour aller viſiter les Honteux de ſa Paroiſſe, ou ſervir les Pauvres de l'Hôtel-Dieu ; nous avons des Princeſſes qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moyen de voir de tels exemples ſans être touché ? Le moyen qu'un commerce ſi ſaint ne ſoit utile à ceux qui l'entretiennent ? La vertu eſt belle d'elle-même, je l'avoüe ; elle a des charmes qui plaiſent, & qui des yeux paſſent aiſément au cœur ; mais lorſqu'elle ſe trouve dans une perſonne bien faite & de naiſſance, elle paroît avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Pluſieurs autres Dames ſe font remarquer par leur mérite & par leur eſprit. Ces Dames réglées dans leurs mœurs & établies dans une piété ſolide, ſans en faire néanmoins ſi hautement profeſſion, mépriſent les bagatelles du ſiécle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'eſprit & l'élever de plus en plus. On en voit

quelques unes parmi elles avoir le goût auſſi bon, auſſi délicat que ceux qui ont beaucoup d'étude, & que les entretiens avec les Sçavans ont rendus habiles & amateurs des belles choſes.

Le moyen de ne ſe pas plaire avec les Dames de cette diſtinction ? Le moyen de n'en pas aimer la converſation & la compagnie ? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces ſortes de commerce. Tout y eſt pour l'eſprit ; l'eſprit en eſt le doux & l'agréable lien.

Qui voudroit ſe priver du commerce des Dames conſidérées de l'une ou de l'autre de ces manières, ſe priveroit d'une part d'un véritable bien, & de l'autre d'un plaiſir innocent, honnête & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de femmes, qu'il eſt quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces femmes qui n'ont ni probité ni honneur ; un commerce avec elles n'eſt pas ſeulement dangereux, il eſt abſolument criminel & honteux. Je parle de celles qui ſont ſans reproches, mais qui aiment le monde, qui ne ſont pas encore revenuës de la bagatelle, qui n'ont point de réſolution fixe ſur leur genre de vie, & qui conſultent ſouvent les gens de bien ſans en devenir meilleures ; & c'eſt cette ſorte de femmes qu'un de

ces Meſſieurs ne vouloit plus voir, l'expérience lui faiſant connoître que l'on les ramene peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant ſi les gens de retraite, ou d'une vie toute ſpirituelle, rompent avec les femmes de ce caractère, ceux qui ſont dans les charges, dans la ſociété civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne ſont pas obligés de ſe faire auſſi une loi de ne les voir plus; mais ils doivent ſe preſcrire des manières de les bien voir, c'eſt-à-dire, de les voir avec plaiſir & avec honneur.

Toute Joüeuſe de profeſſion mérite d'être regardée avec des yeux de mépris ou d'indifférence; on ne doit jamais lier aucune ſociété avec elle; il y a toujours plus à perdre qu'à gagner.

Un eſprit de pareſſe & d'oiſiveté régne dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penſer jamais qu'à perdre le tems. Cette vie molle & efféminée eſt ſouvent plus dangereuſe qu'une vie abſolument déréglée, parce qu'il eſt plus aiſé de changer l'une que l'autre; qu'il y a des momens que l'on ſe reconnoît ſur le crime, & qu'il y en a peu que l'on employe à faire réflexion ſur cette vie languiſſante, ou pour mieux dire,

ſur cette vie tout morte & ſi peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le conſidère comme jeu ; mais dès qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme, rien n'eſt ſi contraire aux Loix de la police; rien n'eſt plus capable de perdre la jeuneſſe, & de ruiner les familles.

Une Coquette n'eſt guère moins à craindre qu'une Joüeuſe ; elle engage à la dépenſe & elle inſpire un eſprit de roman. Toute la ſociété que l'on peut avoir avec elle, ſe termine à la loüer ſans ceſſe ſur ſa beauté, ſur ſa coëffure & ſur ſes habits. Un homme capable de quelque choſe de bon, un honnête homme peut il ſe réſoudre à faire ainſi toute ſa vie le métier de Comédien, & à ſe faire honneur d'un attachement ſi peu raiſonnable ?

Il y a une certaine manière de vivre avec les femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agréable. Et quelle eſt cette manière, ſinon celle de l'honnêteté & de la bienſéance ? On va ſouvent voir une Dame, parce qu'il y a toujours compagnie chez elle ; que c'eſt un réduit de gens d'eſprit & de qualité, qu'on y parle toujours de bonnes choſes, ou au moins d'indifférentes, que l'on ſe fait connoître & que l'on ſe met ſur un pied à

pouvoir ſe paſſer de jeu & de Comédie, qui ſont les plus ordinaires occupations des gens du ſiécle qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'eſt une bonne école pour un jeune homme, que la maiſon d'une Dame de ce caractère. Il y prend l'eſprit d'un honnête homme, d'un homme qui ne penſe qu'à ſe faire de loüables habitudes, d'un homme enfin qui veut reſſembler aux gens de mérite & de diſtinction qu'il y trouve.

Dans les ſociétés que l'on a avec les Dames, tantôt c'eſt la beauté de leur eſprit qui engage, tantôt c'eſt la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantôt c'eſt leur manière de recevoir le monde. Il y a toujours quelqu'une de ces bonnes qualités qui fait que l'on ſouhaite d'en avoir la connoiſſance & d'être de leurs amis; lorſque plus d'une de ces qualités ſe trouvent en elles, la ſociété en eſt plus forte, plus conſtante & plus agréable.

Madame... me demanda un jour, pourquoi Madame... avoit toujours ſi bonne compagnie chez elle, vû que l'on n'y donnoit pas à joüer? Je lui dis qu'il y avoit pour cela trois puiſſantes raiſons. La première, parce qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, mais d'un tour aiſé & agréable; la ſeconde, parce que ſon humeur étoit fort égale, & que ſa mode-

ſtie & ſa vertu ne l'empêchoient pas d'être fort gaïe & de dire les choſes d'une maniè e à beaucoup plaire ; & la troiſième, q'elle étoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'être davantage.

Cette réponſe ne plut pas tout-à fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croyoit avoir d'auſſi bonnes qualités & pour le moins autant de mérite que j'en reconnoiſſois dans celle que je venois de loüer, & elle ſe perſuadoit que la complaiſance qu'elle avoit pour joüer quelquefois, devoit lui donner ſur l'autre quelque avantage ; mais je ne me crus pas obligé d'entrer dans ſes ſentimens. Tout le monde n'eſt pas d'humeur à flater ceux & celles qui deſirent plus de l'être.

Je fis le ſoir le récit à un de mes amis, de la converſation que j'avois eue avec cette Dame : il me ſurprit quand il m'aſſura que les trois raiſons que j'avois apportées, n'étoient pas les meilleures, & qu'il en ſçavoit une plus forte ; je le priai dans ce moment de me l'apprendre. C'eſt, dit il, que Madame... eſt beaucoup eſtimée, & qu'elle n'eſt point aimée. Si l'amour ſe joignoit à tant de belles qualités & qu'il fût de la partie, ſoit du côté de ceux qui rendent des viſites, ſoit du côté de celle qui les reçoit, il y auroit longtems que ce commerce avec les mêmes

perſonnes ſeroit rompu, & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon ami raiſonnoit juſte, & j'ai fait depuis réflexion que la ſageſſe & la vertu d'une femme faiſoit ſouvent rompre de telles ſociétés, ſans que l'on en ſçût la véritable cauſe. L'amour a beau ſe déguiſer; il ſe trahit quelquefois lui-même; une parole qui lui échape, gâte tout, & le fait connoître pour ce qu'il eſt, & il n'eſt pas plutôt connu, qu'on le hait, qu'on le chaſſe & qu'on ne le veut plus voir.

Il faut pour lors que celui qui a le déplaiſir de n'oſer plus aller où il alloit, s'en prenne à ſon imprudence. Il devoit être le maître de ſa paſſion & connoître que la vertu de celle qu'il aimoit l'emportoit de beaucoup ſur toutes les bonnes qualités qui la lui faiſoient paroître ſi aimable.

Le congé qu'on lui a fait donner ſous quelque ſpécieux prétexte, n'augmentera pas ſon amour, mais il augmentera ſon eſtime. On ne peut aimer & haïr en même tems, mais on peut eſtimer & haïr; on hait la perſonne qu'on aimoit, parce qu'elle n'aime pas, & parce qu'elle n'aime pas on l'eſtime.

Rien n'eſt plus capable de rendre un homme ſage, qu'une femme ſage; & on

peut maintenant dire à la loüange des Dames, qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voyent. A parler de bonne foi, elles ont plus de vertu que les hommes, & si elles sont un peu plus dans la bagatelle, l'innocence s'y conserve toujours, & la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour, mais elles aiment déja ce qu'elles aimeront un jour davantage.

CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de Railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'ayent de fâcheuses suites; mais de toutes les railleries, celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains, se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertés & d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

L'histoire nous apprend que l'Empereur Domitien, qui vivoit à la fin du premier Siécle, mena une vie si molle & si oisive, que quand il se retiroit dans son cabinet, il s'amusoit à prendre des mou-

ches & à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les enfans font les hannetons. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit un certain Vibius Criſpus. Un homme de la Cour lui ayant demandé, (a) ſi perſonne n'étoit avec l'Empereur, il lui dit qu'il n'y avoit pas ſeulement une mouche. Ce bon mot lui coûta cher.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité, on ſe donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme ſage en peut remarquer quelqu'un, il défend à ſes yeux de le voir & à ſa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille eſt ennemi de ſa réputation & de ſon repos; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, & ſouvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie, n'en eſt pas plutôt ſorti, qu'on l'examine depuis les pieds juſqu'à la tête; & tel qui n'avoit rien dit de lui pendant qu'il étoit préſent, le déchire à belles dents en ſon abſence. Cependant perſonne ne prend ſon parti, perſonne ne l'excuſe, perſonne ne le plaint; & quelque retenu que l'on ſoit, chacun par ſon ſilence ſemble lui reprocher ſa conduite & approuver ce que l'on en dit.

(a) *Sueto. in vita Domitiani.*

Un Railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public ; & en effet, perſonne ne trouble plus que ces ſortes de gens, qui trouvent à redire à tout, qui plaiſantent de tout, & qui n'épargnent ni Magiſtrats, ni parens, ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie, que c'eſt un homme d'eſprit ; & on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un ſe fait une affaire de gaïeté de cœur & ſans raiſon ; l'autre ſe tire bien de cette affaire par ſa conduite & par ſa prudence ; l'un eſt blâmé de tout le monde, & l'autre en eſt loüé.

Celui qui n'eſt pas écouté dans ſon air goguenard & railleur, reſſemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire, on le mépriſe, & l'on en évite avec ſoin la compagnie.

J'avouë que ſouvent le ton & la manière dont on fait une raillerie, eſt cauſe qu'on l'excuſe, & qu'on ne s'en offenſe pas ; mais il faut en même-tems demeurer d'accord, que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie, ou ceux en préſence de qui on la fait, n'ont pas le diſcernement juſte ſur ce ton, & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit, qu'à la manière dont on le dit.

Rien à mon ſens ne fait plus de tort à

un homme, que de ſe mettre ſur le pied de railleur. Dès qu'on s'eſt donné cette réputation, on perd la confiance de ſes amis & l'eſtime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ſes vûës & ſes ſoins à paſſer pour plaiſant, & à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paroît ſolide, rien d'honnête, rien de loüable dans cette conduite.

Celui qui raille avec eſprit, ſe fait des ennemis avec eſprit, & donne à connoître qu'il eſt peu capable de quelque choſe de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité, la force & la pénétration de ſon eſprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuſe plaiſanterie, & qu'elles ne paſſent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui pour ſe donner la liberté de railler ſans qu'on la leur puiſſe diſputer, commencent par eux-mêmes, & ſe tournent les premiers en ridicule. C'eſt acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoiſſance, fort porté par inclination & par habitude à railler, ſe prenoit à partie dès qu'il entroit dans une compagnie, & diſoit cent plaiſantes choſes de ſon nez & des autres traits de ſon viſage. Après cela il ſe croyoit tout permis, & perſonne ne lui échapoit; mais en vérité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'eſprit de cet hom-

me, qu'à ſon nez, à ſes yeux & au tour de ſon viſage. Il donnoit ainſi priſe ſur lui à tout ce qu'il y avoit des gens raiſonnables & qui ſçavoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaiſante & qui raille ſouvent, ſoit capable de ſecret ou d'affaire : on a peur qu'il ne tourne en plaiſanterie tout ce qu'on lui pourroit dire de conſéquence. On ne prie jamais cet homme de donner ſon avis ſur un mariage ou ſur un emploi qui ſe préſente ; on eſt perſuadé que le ſérieux & le ſolide ne ſont pas du tour de ſon eſprit.

Dans une République bien policée, on en devroit chaſſer tous les Railleurs ; c'eſt une peſte qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons ſervices au Public & à l'Etat. Cette peſte eſt d'autant plus dangereuſe & ſe communique d'autant plus aiſément qu'elle paroît toujours plaiſante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus ſpirituellement, m'a avoüé que dans une rencontre il s'étoit ſervi de ce malheureux talent contre un Magiſtrat qui ne l'avoit jamais déſobligé : qu'il s'en fit après tant de reproches à lui-même, qu'il réſolut de s'interdire & de ſe défendre toutes ſortes de paroles qui auroient l'air de plaiſanterie & de raillerie. Il m'a avoüé de plus qu'il avoit eu honte d'avoir pris

pris à partie des gens qui valoient mieux que lui, & que ces traits de jeuneſſe lui avoient paru ſi dignes de haine & de mépris, qu'il ne lui étoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes, dont il avoit une joie ſenſible.

Les railleries ne ſont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop ſcrupuleux ſur cette matière. En effet, la charité n'eſt pas moins offenſée dans celui qui écoute une raillerie avec plaiſir, que dans celui qui la fait avec eſprit. Si on n'applaudiſſoit point aux Railleurs, cette race de fainéans & d'eſprits mal tournés ſeroit bientôt exterminée, & les converſations en ſeroient par tout plus honnêtes, plus douces & plus agréables.

A force de nous accoûtumer à railler, nous perdons l'eſtime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons, & nous nous formons une fauſſe idée de notre mérite & de nos perfections. L'un eſt contre l'honnêteté & la charité, l'autre contre la juſtice & la vérité.

Railler un homme ſur un malheur qui lui eſt arrivé, c'eſt l'inſulter; le railler ſur une bonne action qu'il a faite, c'eſt vouloir paſſer pour libertin. Le railler ſur un vice que l'on remarque en lui, c'eſt

prendre avantage ſur celui qui ne ſe défend pas ; le railler ſur un défaut de nature, ſur un œil, ſur un pied, ſur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'eſt s'élever ſans reſpect contre la divine Providence, & ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot, railler purement pour ſe divertir & pour divertir les autres, c'eſt perdre le tems dans une criminelle oiſiveté, & l'on doit rechercher des plaiſirs plus honnêtes & plus innocens.

Plus nous ſommes au-deſſus des autres par la naiſſance, les emplois & le bien, plus nous devons être circonſpects à ne leur rien dire qui les puiſſe chagriner. Le rang qui nous éleve ne nous donne pas droit de les mépriſer & de les bruſquer. Ils n'oſent nous railler, parce qu'ils nous craignent ; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables, ſur leſquels on le puiſſe railler, mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres, comme s'ils n'en avoient pas, & qui ſans avoir égard à la différence qui ſe trouve entr'eux & lui, les traite comme il en eſt traité ; c'eſt-à-dire, qui agit avec eux avec la même prudence & la même honnêteté, qu'ils font paroître pour ſon mérite & pour ſa perſonne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres, il faut tous ſe pardonner quelque choſe, & tous ſe faire grace en quelques rencontres. Il faut ſans ceſſe avoir en main des lunettes qui éloignent les objets & qui rapetiſſent ſi bien les défauts des autres, qu'ils ne nous paroiſſent plus.

Celui qui diſant un bon mot, croi s'ériger en homme d'eſprit, ſe trompe il en aura toujours aſſez s'il paſſe pour honnête homme, & s'il ſçait ſe conſerver ſes amis.

M.... eſt content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & ſpirituel. M.... dit qu'il l'eſt encore plus quand il s'eſt empêché d'en faire, & qu'il a ſacrifié quelques paroles qui lui auroient fait honneur, à la réputation des autres, & au repos de ſa conſcience.

La raillerie eſt encore plus meſſéante au beau Sexe. C'eſt une tache à une perſonne bien faite de n'avoir pas l'eſprit de même. Ce n'eſt pas aſſez qu'on diſe d'elle qu'elle eſt belle, il faut qu'on diſe auſſi qu'elle eſt bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ſes charmes, & rien ne lui attirera plus l'eſtime de tout le monde, que ſon honnêteté & ſa modeſtie. Ainſi, elle doit toujours s'abſtenir de railler, & ſon principal ſoin doit être de

dire du bien de toutes celles qui ſont de ſa ſociété & de ſes plaiſirs.

Tout le monde eſtime & aime Madame... parce qu'elle n'a de ſa vie parlé mal de perſonne, & qu'elle prend à tout moment le parti des abſens. Railler quelqu'un, ou la chaſſer de la Compagnie où elle eſt, c'eſt la même choſe. On ne la peut aſſez loüer ſur ce chapitre; ainſi on ſe fait un plaiſir de l'avoir, ſoit à la Ville, ſoit à la Cour, & l'on peut aſſûrer qu'elle a pour amis & pour amies tous ceux & toutes celles qui la connoiſſent.

M..., de qui on faiſoit un jour cent railleries en ſa préſence, & que l'on traitoit d'homme ſans cervelle & ſans jugement, ſurprit tous ceux avec qui il étoit, lorſqu'ils remarquèrent qu'il ne s'en offenſoit pas; mais pour faire ceſſer cette ſurpriſe, il leur apprit que Seneque avoit coûtume de dire, qu'il falloit naître Roi ou fou; que n'étant pas né Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainſi celui qui l'avoit traité de fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils penſoient. Cette réponſe fit rougir ceux qui ſe l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

La réponſe du Taſſe dans une pareille rencontre, ne fut pas moins ſpirituelle ni

moins eſtimée. Un homme l'ayant raillé d'une manière fort déſobligeante, il demeura dans un ſilence qui étonnoit le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton aſſez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de ſemblables occaſions. *Vous vous trompez*, répondit le Taſſe, *un fou ne ſçait pas ſe taire.*

CHAPITRE XIX.

De l'intérêt.

LE Poëte, pour exprimer ce que l'intérêt (*a*) a de pouvoir ſur nos cœurs & ſur nos eſprits, dit, que la faim des Mortels pour l'or, eſt ſi grande & ſi preſſante, qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent quand ils la reſſentent.

Les préſens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je? ils la font même perdre ſouvent à ceux qui l'ont. C'eſt ce qui a fait dire à (*b*) Saint Ambroiſe, que nous nous laiſſons aiſément prendre dans les filets, quand ceux qui nous ſont tendus ſont faits d'or ou d'argent.

(a) *Virg. lib.* 1. *Eneid.*
(b) *S. Amb. de Bono mortis, c.* 5.

C'eſt ce qui a fait auſſi penſer à Saint Auguſtin, qu'il n'y avoit point de poiſon plus (*a*) dangéreux que celui que l'on prépare & que l'on préſente dans une coupe d'or. C'eſt, dit-il, le plus efficace des poiſons; il va d'abord gagner le cœur & donne la mort à l'ame en un moment.

Combien d'injuſtices faites dans le jugement! combien d'innocentes Vierges corrompuës! combien de meurtres & d'homicides commis! Enfin que de déteſtables actions faites pour avoir de ce riche métal que l'on va chercher dans les entrailles de la terre!

On ne ſçauroit trop gémir ſur le nombre de ces ames mercenaires, lâches & criminelles, qui ſacrifient à leur intérêt la gloire de Dieu & le repos de leur conſcience; mais auſſi on ne peut trop ſe réjoüir du grand nombre de ces généreux Chrétiens, ſur leſquels l'intérêt n'a aucun pouvoir, que la droiture, la juſtice & la loi de Dieu gouvernent, & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine tout ce qui pourroit flater leur cupidité & leur ambition.

Il me ſouvient d'une action d'une Dame de qualité, qui fait bien voir la grandeur de ſon ame & la ſolidité de ſa vertu. Il ne lui manquoit que du bien, parce qu'elle

(a) S. *Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.*

étoit autant distinguée par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrêmement riche, & à qui rien ne coûtoit, lui fit faire des propositions pour mériter l'honneur de ses bonnes graces. Ces propositions paroissoient avantageuses au-delà de tout ce que l'on en pouvoit croire, & elles étoient proportionnées d'une part à la naissance & à la beauté de celle à qui elles étoient faites, & de l'autre, aux richesses & à la passion de celui qui les faisoit faire.

La Dame coupa court, & lui fit dire qu'il étoit vrai qu'elle ressentoit plus que personne le malheur de n'être pas à son aise, mais que quelque haine & quelque aversion qu'elle eût pour l'état où elle se trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le péché, & sa bonté l'empêcha de s'emporter & de perdre celui qui avoit été assez aveuglé pour oublier le respect qu'il lui devoit.

Il me souvient d'une autre action, qui n'est pas véritablement d'un si grand éclat, mais qui est plus extraordinaire. Elle est d'un Confesseur d'une Maison Religieuse. Une Dame le vint trouver, & lui apportant deux cens pistoles, le pria de les vouloir employer à quelque parement d'Autel, ou à quelqu'autre usage & profit de sa Maison, tel qu'il le jugeroit à

propos. Le Confesseur la remercia, & lui dit : Il y a, Madame, dans notre voisinage des nécessités plus pressantes que celles de notre Maison ; elle n'est pas riche, à la vérité, mais elle n'est pas dans le besoin ; & vous devez regarder les Pauvres de votre Paroisse pour les dignes objets de vos aumônes & de vos charités ; & sur ce que cette Dame lui fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il lui répondit que ces honteux, ces affligés & ces malheureux méritoient bien qu'elle employât le tout à leur secours. Je n'ajoûte rien, je sçais le nom du Confesseur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel désintéressement il donnoit conseil à sa pénitente ; l'autre fit connoître avec quelle soumission elle recevoit ses avis, & avec quelle fidélité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire passer cet Ordre pour très-intéressé. S'il est permis d'en juger par l'action de ce Particulier, on lui fait grande injustice.

Ce que je viens de rapporter doit être d'autant moins suspect, que je n'ai jamais eu aucune étroite liaison avec ces bons Pères, que je n'ai point étudié chez eux, que je suis fort homme de Paroisse & que je ne leur ai jamais confié le secret de ma conscience.

Les gens du ſiécle ſont tout par intérêt ; ceux qui n'en ſont point de cœur & d'affection, & qui ſont à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautés de bons Prêtres à Paris, (a) qu'on ne peut aſſez loüer ſur ce Chapitre ; jamais Prêtres n'ont moins enviſagé le bien, & jamais Prêtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Egliſe. Auſſi on peut aſſûrer que leurs Communautés ſont devenuës le modèle de toutes celles qui ſe ſont depuis établies dans ce Diocèſe, & par tout le Royaume.

A bien examiner tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on reconnoît, que l'intérêt ſeul eſt cauſe de tous les ſoins que l'on y prend, & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoi ? parce qu'ils peuvent faire du bien, & il ſeroit contre la prudence & le bon ſens de s'y attacher autrement.

Le lierre s'attache à un mur, parce qu'il eſt ſon appui & qu'il lui ſert à s'élever. Il en eſt de même du Gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut être ſoutenu dans ſa profeſſion ; par le moyen d'un puiſſant appui on s'éleve, & tout réüſſit.

(a) *Meſſieurs de la Communauté de S. Nicolas du Chardonet & de S. Sulpice.*

Un Seigneur n'eſt pas fâché que l'on s'attache à lui par intérêt : cela marque ſa grandeur & ſa puiſſance ; mais il eſt fâché que l'on faſſe trop paroître cet intérêt, & que l'on ne ſe repoſe pas aſſez ſur ſa bonté & ſur ſa généroſité, pour prendre ſoin de ceux qui le ſervent.

Un Prince ne ſouffriroit pas un Gentilhomme auprès de lui s'il ſçavoit que ce Gentilhomme n'en eſpérât rien. La raiſon eſt, qu'il ſe trouveroit redevable à ce Gentilhomme de tous ſes ſoins, & cela le chagrineroit. L'avantage que l'un auroit de ſervir pour rien, rendroit à l'autre ſon ſervice déſagréable. Nous ne voulons point avoir obligation à celui qui nous en devroit avoir ; on eſt ſi délicat ſur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un Domeſtique qui nous ſerviroit ſans gages, ne ſeroit pas celui qui nous plairoit le plus ; nous ne ſerions pas en droit de lui rien dire ou de lui rien demander qui pût lui donner de la peine, & il ſeroit en droit de ſe plaindre du peu de conſidération qu'en quelques rencontres nous pourrions avoir pour lui ; il iroit trop du nôtre qu'un Domeſtique pût nous reprocher notre conduite, quand nous ne pourrions blâmer la ſienne. Les noms de Maître & de Domeſtique ne mettroient pas ſeuls aſſez de différence entr'eux ; il

faut d'une part qu'il ſe trouve de la dépendance, & de la reconnoiſſance de l'autre : il faut que d'un côté on ſerve pour être récompenſé, & que de l'autre on récompenſe après avoir été ſervi.

Je reprochois un jour à une Religieuſe, que ſa Communauté étoit trop intéreſſée. Elle me dit en riant : Vous avez bien fait, Monſieur, de ne vous pas marier ; vous n'auriez pas pris le ſoin d'amaſſer du bien à vos enfans ; & elle ajouta qu'elle pardonnoit aux pères & aux mères, quand ils ne témoignoient pas tant d'empreſſement pour faire leurs enfans riches, puiſqu'ils ne ſçavoient pas s'ils méritoient de l'être ; mais que les Communautés ſçavent bien que leurs enfans vivront toujours d'une manière à faire un bon uſage de ce qu'elles leur amaſſeront. Cette diſtinction ne ſeroit pas tombée par terre, ſi j'euſſe eu le tems de la relever, & ſi le lieu où j'étois ne m'eût pas empêché de faire une repartie telle que je l'imaginois.

Un Directeur trop ſévère, qui ne pardonne rien pour les autres, qui invective le plus contre les commodités de la vie, & qui ne prêche que mortification & pénitence, devient ſouvent fort traitable ſur tout cela pour celles qui ſe mettent ſous ſa conduite. Son intérêt le fait cham-

ger de langage ; ſes Poulettes prennent un ſoin particulier de lui, leur table en eſt meilleure, les boüillons ne lui manquent pas, ni les confitures dès qu'il eſt un peu indiſpoſé. Ainſi ſa ſévérité ne tombe plus que ſur celles qui ne lui rendent aucun ſervice, & qui n'entrent pas dans les vûës & dans les intérêts de ſa réputation & de ſa ſanté.

Il me ſouvient qu'une bonne Veuve, qui paſſoit ſoixante ans, me conta un jour, qu'étant allée dîner chez une de ſes amies à deux lieues de Paris, elle y trouva un de ces ſortes de Directeurs inquiets & zélés, qui outrent la dévotion en toutes rencontres, & qui portent tout à l'extrêmité. Cette Dame ne fut pas plutôt deſcenduë de caroſſe, que le Directeur l'entreprit, & lui dit qu'elle feroit bien mieux de donner aux Pauvres ce qu'elle employoit pour nourrir ſes chevaux ; que ce ſeroit devant Dieu une action héroïque, & qu'elle ne pouvoit ainſi ſe dépoüiller pous revêtir les Pauvres, ſans mériter le Paradis.

La Dame ne goûta en aucune manière ſon conſeil donné ſans raiſon & ſi fort à contre-tems ; mais elle étoit chez une amie, & elle avoit affaire à un Prêtre eſtimé & reſpecté dans la maiſon. Elle ſe contenta de changer de diſcours. Il fallut

s'en revenir le ſoir ; le Directeur ne manqua pas de lui demander une place dans ſon caroſſe. Elle la lui refuſa de bonne grace, & le pria de ſe ſouvenir du conſeil qu'il lui avoit donné le matin, & que tout homme qui parloit ainſi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entremettre, on ne put jamais ménager une place pour ce Prêtre Directeur, & la Dame revint ſans lui, avec une petite joie intérieure, dont elle ne ſe pouvoit taire.

Le plus intéreſſé des hommes eſt celui qui tâche à le paroître moins. L'intérêt le mieux caché eſt toujours celui qui eſt le plus véritable. C'eſt ſouvent agir contre ſes intérêts que de les faire connoître, & c'eſt quelquefois travailler pour ſes intérêts que de porter ceux des autres.

Les intérêts ſont de différente nature. Il y en a qui paroiſſent d'abord ; les autres ne ſont pas ſi aiſés à reconnoître : il faut de l'eſprit & de la délicateſſe pour en bien juger ; mais le tems & la manière d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vrai, & l'on ne s'y trompe plus.

Une piſtole ou deux font faire à un Soldat, ce qu'il ne feroit pas pour ſon Capitaine, ſes parens & ſes amis. Un Avocat ſe prépare à plaider une cauſe avec un ſoin extrême ; il y paſſe les jours & les

nuits, & pourquoi ? Afin de paſſer pour habile homme, & de ſe mettre en état de mener une vie douce & agréable.

Un homme intéreſſé a toujours les yeux ouverts ; il voit de loin & de près tout ce qui peut nuire ou contribuer à ſa fortune ; tous les ſoins qu'il ſe donne le menent au chemin qu'il veut prendre, & tous les pas qu'il y fait le conduiſent droit où il veut aller. S'il s'arrête quelquefois dans ce chemin, c'eſt pour prendre haleine & arriver plutôt.

CHAPITRE XX.

Des honnêtes gens.

IL en eſt de l'honneur comme de l'eſprit ; tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naiſſance, point de Charge, point de ſanté, point de bien, & que l'on ſoit par conſéquent fort malheureux ſelon le monde, on ſe retranche ſur l'honneur, & il n'y a perſonne qui ne diſe que la fortune lui a tout enlevé, mais qu'elle ne peut lui ôter l'avantage d'être honnête homme, & de paſſer pour tel.

La qualité d'honnête homme ne peut juſtement être refuſée qu'à un fripon, qu'à un libertin & qu'à un homme de mauvaiſe vie ; mais comme chacun ſe cache le mieux qu'il peut pour ne ſe pas faire connoître, on la donne ſouvent à ceux qui ne la méritent pas.

C'eſt une conſolation pour un malheureux, qu'on le plaigne & qu'on le traite comme s'il ne l'étoit pas ; ou pour mieux dire, c'eſt une conſolation pour un malheureux, que l'on reconnoiſſe en lui au milieu de ſes diſgraces, des qualités qui font qu'on le conſidère, & que l'on agit avec lui avec diſtinction.

prêt de donner la Comédie ou d'aller à la promenade, & que ſon équipage ſoit en bon état, c'eſt un fort galant & fort honnête homme.

A l'Armée, pourvû qu'un homme ſoit brave & intrépide, qu'il donne volontiers à manger, qu'il prête de bonne grace de l'argent à ſes amis & aux Officiers de ſa Brigade ou de ſon Régiment, c'eſt un des plus honnêtes hommes que le Roi ait dans toutes ſes Troupes.

Qu'un Magiſtrat ſoit aſſidu à ſa Charge, qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le ſolliciter, & qu'il ait de la droiture dans ſes jugemens, c'eſt un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne ſont point dans l'emploi ne bruſquent perſonne, qu'ils paroiſſent toujours complaiſans & bienfaiſans, ils ont beau avoir quelque habitude criminelle, ou être ſujets à quelque autre paſſion déréglée, on n'y a point d'égard, ils ſont honnêtes gens.

Que toutes ces ſortes de perſonnes ayent quelque bonne qualité, & qu'ils en ayent de mauvaiſes, on n'eſt pas obligé de les examiner de ſi près; ils ſont honnêtes gens ſelon le monde, & c'eſt aſſez.

Celui qui voudroit s'inſcrire en faux ſur la qualité d'honnête homme, quel-

quefois ſi mal donnée, trouveroit mille gens qui lui romproient en viſière, & qui s'emporteroient ſur cette injuſtice prétendue.

Le monde eſt plein d'honnêtes gens de cette trempe, mais il n'eſt pas plein de gens de piété dans ce qui regarde la Religion, & de gens d'équité à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel eſt ſouvent honnête homme chez ſes amis, qui ne l'eſt guère chez lui, ſoit à l'égard de ſa femme ou de ſes enfans, ſoit à l'égard de ſes domeſtiques.

Un Officier Général ou Subalterne, eſt ſouvent honnête homme à la tête d'une Armée & dans l'occaſion, qui ne l'eſt guère dans le jeu, où il s'emporte brutalement & avec excès.

Que le monde en penſe ce qu'il voudra, je ne tiendrai jamais pour honnête homme, celui qui ſe laiſſe dominer par une paſſion, ſoit d'avarice, ſoit d'amour, ſoit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet homme, c'eſt qu'il a de bons intervalles, & que dans le fond il ne peut être honnête homme avec une foibleſſe de cette nature.

Un honnête homme l'eſt en tous lieux & toujours; il n'eſt point ſujet à des bizarreries & à des entretiens qui ſurprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honnête homme, qu'à paſſer pour honnête homme; & l'on ne vit pas long-tems de cette manière, ſans ſe faire connoître pour ce qu'on eſt.

A parler ſincèrement, c'eſt peu de choſe que d'être honnête homme ſelon le monde, à moins de l'être comme le doit être un Chrétien qui craint Dieu, & qui aime ſon prochain : cette qualité ne doit point faire d'envie.

Le titre ou la qualité d'honnête homme ſe donne trop aiſément pour l'eſtimer beaucoup; elle va dans mon ſens d'un pas égal avec celle de Comte & Marquis, que l'on jette à la tête de bien des gens, qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractère d'un véritablement honnête homme, eſt d'être également zélé & reſpectueux pour tout ce qui a du rapport à la Religion, également délicat & prudent pour tout ce qui regarde l'honneur, également chaud & prompt pour le ſervice de ſes amis, également plein de reconnoiſſance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation, également plein de juſtice & de bonté pour ſes Domeſtiques, également plein d'amour & de reſpect pour ceux qui lui ont donné la naiſſance, & enfin également plein de ſoin & de tendreſſe pour ſa femme & ſes enfans.

C'eſt à toutes ces marques que l'on doit reconnoître les honnêtes gens. Celui qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fauſſes apparences d'un honnête homme. C'eſt une méchante copie d'un bon original, c'eſt un portrait qui ne reſſemble que dans les traits groſſiers de ce qu'il devroit mieux repréſenter ; ou pour parler plus juſte, c'eſt la figure ou le cadavre d'un honnête homme. L'ame & l'eſprit n'y ſont point, & on peut aſſûrer qu'un honnête homme ainſi bâti, ne doit être réputé honnête homme que parmi ceux qui ne le ſont pas plus que lui.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualités dans un honnête homme, pour que l'on en puiſſe trouver beaucoup de cette ſorte, je ne ferai pas un procès à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous ſur nos ſentimens, & je ne prétens pas combattre ceux des autres en rapportant ſimplement les miens. Ainſi je laiſſe la liberté à tout le monde de ſe faire un honnête homme à ſon goût & à ſa mode.

Si on m'oblige néanmoins à déclarer en peu de mots ce que c'eſt qu'un honnête homme, ſelon l'idée que je m'en fais ; je dirai que c'eſt un homme qui a un bon ſens, une probité inviolable, une humeur douce, un cœur capable de tout

bien, un eſprit agréable, un naturel fait pour la vertu & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que ſon ame a ſur les cœurs, par la modeſtie de ſon viſage, & par la tranquillité de ſon eſprit.

CHAPITRE XXI.

De l'affectation.

IL faut avoir l'eſprit bien mal fait pour blâmer toutes les affectations. Il y en a, à la verité, que l'on ne peut s'empêcher de condamner, parce qu'elles ſont criminelles; mais il y en a pour leſquelles on peut avoir de l'indulgence & que l'on peut ſouffrir. Il y en a même que l'on doit approuver & loüer.

Un Prédicateur remarque, qu'il preſſe & qu'il touche, quand il ſe ſert de certaines expreſſions tendres & fortes tout enſemble, & qu'il accompagne ces expreſſions d'un ton de voix qui pénétre juſqu'au cœur. Affecter de toucher de cette manière, c'eſt ſçavoir uſer de ſes talens avec avantage, c'eſt les employer utilement, c'eſt remplir les devoirs d'un bon & véritable Prédicateur, c'eſt travailler avec fruit au ſalut des ames & à la gloire de Dieu dans leur converſion.

Une femme affecte de plaire par ſes habits, par ſes œillades, par ſes paroles & par ſon immodeſtie, dans le deſſein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce qu'elle fait dans cet eſprit eſt criminel. Ainſi toutes les mouches qu'elle ſe met ſur le viſage, tout le rouge & tout le blanc qu'elle emploie pour ſe faire un tein frais & uni, & toutes les peines qu'elle prend pour ſe donner un air jeune, ſont autant de chefs ſur leſquels on a lieu de lui faire ſon procès & de la condamner.

Une femme qui affecte de certaines petites minauderies, ſans autre deſſein que de vouloir paroître plus jeune & plus belle, mérite en vérité qu'on l'excuſe. On en pardonne bien d'autres aux hommes, qui devroient être au-deſſus de mille choſes qu'ils affectent.

Les perruques devenuës ſi à la mode, ne plairoient pas tant, ſi elles n'accompagnoient pas ſi bien le viſage, & ſi elles ne cachoient pas dix ou douze bonnes années, qu'elles ſemblent ôter à ceux qui les portent. Cela fait, quoiqu'elles ſoient toujours fort incommodes, qu'on les aime en tout tems.

Cette affectation de ne paroître pas ſi âgé que l'on eſt, ſe ſouffre ſans peine dans l'un & dans l'autre ſexe, parce qu'elle

n'eſt pas contre les bonnes mœurs, & qu'elle ne fait préjudice à perſonne. L'entêtement de paroître plus jeune que l'on n'eſt, eſt ſi général, que je ne ſçais ſi les perruques ne ſeroient pas d'un agréable ſecours aux Prêtres, aux Religieux & aux Religieuſes, pour les flater ſur leur âge, ſi leur profeſſion leur permettoit d'en porter.

Les Anciens étoient trop ſcrupuleux & trop ſévères ſur ce point. L'hiſtoire profane nous apprend, qu'un certain vieillard nommé Eoeus, s'étant préſenté devant Archidamus, Roi des Lacédémoniens, en qualité d'Ambaſſadeur d'un des Princes ſes voiſins, fut honteuſement renvoyé comme un homme à la parole duquel on ne pouvoit ſe fier, parce que voulant paroître jeune, il avoit peint ſes cheveux gris, & que par ce déguiſement qu'il avoit affecté, il faiſoit juger qu'il ne pouvoit être ſincère dans le fond de ſon cœur, encore moins dans ſes paroles.

Nous ſçavons mieux vivre que ces Lacédémoniens, & nous ne voulons pas outrer la ſévérité juſqu'à ce point, que d'ôter aux Etrangers la liberté de telle maniè e qu'il leur plaît, & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens oblige de recevoir avec honnêteté.

Notre politeſſe qui ſe remarque moins

dans nos habits que dans nos mœurs, fait que nous n'inſultons pas les vêtemens qui nous ſemblent bizarres, & notre civilité s'étend juſqu'à en faire à ceux que les humeurs & les inclinations ont plus ſéparés de nous, que les montagnes & les mers.

Un Seigneur, dans le voiſinage duquel j'ai long-tems demeuré, ne ſortoit jamais les ſoirs en Hyver, qu'avec quatre flambeaux; & même quand il alloit à vingt pas de ſon Hôtel, chez une Dame où il joüoit & mangeoit très-ſouvent, il n'en rabatoit rien: toujours les quatre flambeaux marchoient devant lui; ainſi quand on voyoit quatre flambeaux accompagner ou précéder un carroſſe, on étoit ſeur que c'étoit ce Seigneur. L'affectation de ſe diſtinguer de cette manière, auroit été blâmée dans un autre; mais il avoit tant de belles qualités, qu'on lui pouvoit bien paſſer cette ſingularité ſans la lui reprocher; elle étoit en lui comme une ombre dans un tableau, qui ne ſert qu'à le faire eſtimer davantage, & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturellement & de bonne foi ſans rien affecter; mais lorſque l'affectation eſt utile & agréable, elle perd ſon nom, & elle ceſſe d'être affectation. C'eſt avoir de la conduite que d'af-

fecter

fecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à ſon Prince, à ſes parens & à ſes amis.

A l'égard du Prince, le bien qu'il nous peut faire, & le rang qu'il tient parmi nous, rendent ſes affectations légitimes. A l'égard des autres, la ſociété civile & l'amitié les autoriſent & les font eſtimer par-tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ni le jeu, ni le cours, ni la danſe, ni la comédie; mais il faut agir de telle ſorte, que l'on voie en effet que nous ne les aimons pas. L'affectation eſt toujours priſe en mauvaiſe part; & dès que l'on affecte de faire paroître qu'on aime ou que l'on hait quelque choſe, on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime, ou qui ne haïſſent pas ce qu'on hait. Cette affectation paſſe toujours pour une cenſure recherchée & étudiée.

L'affectation n'eſt pas plus approuvée dans les pauvres que dans les riches. Il y a des mendians à qui on donneroit beaucoup davantage, s'ils n'affectoient pas de paroître plus eſtropiés ou plus malades qu'ils ne le ſont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compaſſion, & c'eſt ce qui la diminuë ou l'étouffe abſolument.

Il y a quelque-tems qu'un homme d'eſprit me parla juſte ſur ce ſujet. Ce pauvre, me dit-il, ſeroit bien-tôt riche & en parfaite ſanté, s'il n'affectoit pas de paroître ſi pauvre & ſi malade.

Une Dame véritablement charitable, prit la choſe d'une autre manière dans une pareille rencontre. Un gueux la perſécutant en ma préſence d'un ton plaintif & moribond, elle lui donna l'aumône; ſur quoi ayant pris la parole, je lui dis, qu'il falloit être bonne pour donner à ces ſortes de gueux, qui veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. Elle me répondit fort ſpirituellement, qu'elle ne leur donnoit pas en vûë de leurs maux apparens, mais en vûë de leur véritable néceſſité, qui devoit être bien grande, puiſqu'elle les obligeoit à trouver dans l'induſtrie & dans le déguiſement, les moyens de ſubſiſter & de vivre.

Il y a des occaſions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on eſt; c'eſt-à-dire, chaſte, plein de foi, plein de zéle pour tout ce qui regarde l'Egliſe, & plein de reſpect & de fidélité pour ſon Prince. Il y en a d'autres où il ſuffit de ne pas changer ſa conduite, ſans affecter de paroître ce que l'on eſt. La prudence fait prendre là-deſſus de juſtes meſures, & fait embraſſer l'un ou l'autre de ces partis ſe-

lon les circonſtances dans leſquelles on ſe trouve, & ſelon les perſonnes avec qui on eſt.

Les plus établis dans le bien, n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train ſans s'arrêter, & ſans ſe détourner à droit ni à gauche. Celui qui affecte d'en parler, donne à connoître qu'il commence, & qu'il veut déja paſſer pour ce qu'il n'eſt pas encore.

Une affectation qui ſe fait remarquer, donne une idée du contraire de ce que l'on affecte; il n'eſt point de feſtin pareil à celui d'un avare.

Il me ſouvient qu'étant prié d'aller dîner chez un Abbé, qui a la réputation de remplir ſouvent ſon coffre fort, & de ne le guères vuider, & que l'on croit être fort ménager en toutes rencontres, on me demanda le matin ce que je faiſois ce jour-là. Je répondis, que je dînerois chez M... Chez M... me repartit celui qui m'avoit interrogé? Vous ferez aſſûrément grande chère. Cet Abbé donne peu ſouvent à manger, mais quand il en donne, c'eſt toujours d'une manière exquiſe & délicate; rien n'y eſt épargné, & pour cauſe. Il croit, ajouta-t'il, par quelques repas de cette nature, paſſer pour libéral & pour homme à qui rien ne coûte pour régaler ſes amis.

Celui qui n'aime pas la dépenſe & qui veut ſe marier, affecte de ſe mettre en bel équipage, & veut qu'on ſoit perſuadé que ce qui a de l'éclat eſt de ſon goût. Cependant il eſt certain qu'il patit, qu'il peſte dans le fond de ſon cœur contre la coutume, & qu'il ſe fait violence; mais il n'y a point de remède: il faut dans cette conjoncture paroître malgré lui ce qu'il n'eſt pas, afin de mieux paroître un jour ce qu'il eſt.

C'eſt une égale tromperie de vouloir paſſer pour plus vertueux ou pour plus vicieux que l'on eſt. Cette affectation eſt criminelle; mais elle l'eſt plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir paſſer pour vertueux, eſt une marque que l'on eſtime la vertu; & vouloir paſſer pour vicieux eſt une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'être civils & obligeans à tout le monde, ſe font par-tout des amis; mais ceux qui le ſont en tout tems & en tous lieux ſans affecter de l'être, ſont encore plus conſidérés, eſtimés & aimés.

CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualités requiſes à un homme pour en vouloir faire ſon ami, que je ſuis ſurpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité; dès lors que le nombre eſt grand, on peut aſſurer que ce ſont des faux amis, ou que ce ne ſont des amis que de nom.

Heureux eſt celui qui a un bon & un véritable ami; c'eſt un tréſor qu'il doit conſerver avec ſoin, & il doit s'eſtimer aſſez riche de l'avoir trouvé & de le poſſéder, ſans penſer à en chercher, & à s'en faire un ſecond.

On doit la même fidélité à ſon ami qu'à ſa femme, quoique ce ſoit d'une autre manière; & comme un homme qui eſt content de ſa femme & qui l'aime, n'en peut prendre une autre ſans paſſer pour un ſcélérat, de même un homme qui a un ami dont il ſe loue, ne peut ſonger à en faire un nouveau, ſans ſe faire ſon procès, & ſans ſe rendre indigne de paſſer pour honnête homme.

La plûpart des amis du monde tiennent à peu. Ils ont été faits dans le jeu, dans les divertiſſemens, dans les bals, dans la pro-

menade, ou dans des viſites renduës à la même perſonne. Ceſſez de joüer, n'allez plus au Bal, à la Comédie, à la Promenade, & ne ſoyez plus aſſidu à vos viſites, adieu vos amis; vous les perdez avec la même facilité que vous les avez faits.

Etant à Rome un ami de cette trempe, qui m'avoit quelquefois vû chez M. le Duc de Chaunes, pour lors Ambaſſadeur de France, & chez M. l'Ambaſſadeur de Malthe, me vint un jour emprunter trente piſtoles, ſous prétexte qu'une Lettre de change de pareille ſomme qu'il attendoit & dont il avoit avis, n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me ſurprit. J'avoue que je ne m'attendois pas à en recevoir un de ſa part de cette nature, & il me ſemble qu'il n'étoit pas avec moi ſur un pié à prendre cette liberté, ou au moins je ne le croyois pas; mais comme il étoit perſuadé qu'il étoit mon ami, & que j'étois le ſien, je le traitai comme il m'avoit traité. Je lui fis entendre que la loi entre amis eſt égale pour la demande & pour le refus, & que j'étois auſſi bien fondé pour l'un, qu'il penſoit l'être pour l'autre.

J'eus néanmoins beaucoup de peine à le convaincre ſur cette liberté réciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas, & je pris de-là occaſion de lui dire,

qu'il n'étoit pas tant de mes amis qu'il le penſoit être, puiſqu'il ignoroit cette maxime, qui eſt une des fondamentales de l'amitié, qui permet également d'emprunter & de ne pas prêter, ſelon le beſoin dans lequel on eſt.

Comme nous ne convenions pas ſur nos principes, il ne faut pas s'étonner ſi notre amitié reçut ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin, & j'eus quelque joie d'avoir gagné trente piſtoles par la manière dont j'avois reçû ſon compliment; c'étoit en effet les gagner que de ne les pas perdre en les lui prêtant. Il n'avoit pas la réputation d'être fort exact à payer ſes dettes, & il s'étoit même fait des loix toutes particulières ſur l'amitié, dont je n'avois jamais oüi parler. Il tenoit pour certain que les prêts faits de cette manière entre deux amis, changeoient de nature, & qu'ils devenoient des dons & des préſens. Quand on ne lui vouloit pas paſſer cette maxime, il diſoit que la coutume l'établiſſoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme, il étoit un des meilleurs & plus chauds amis qu'on pût avoir; il le faiſoit en effet aſſez connoître à ceux qui le recevoient ſur ce pied-là; il ne les quittoit point, toujours à leur table & toujours dans leurs plaiſirs; mais comme je ne m'accommodois pas de

ces ſortes d'amis, je ne fus pas fâché qu'il ne me comptât pas pour un des ſiens, & qu'il fût perſuadé qu'il ne ſeroit jamais des miens.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on prête des ſommes conſidérables à des amis, puiſque l'on en donne par honnêteté, généroſité & charité à des gens qui ne le ſont pas ; mais il eſt d'un galant homme de ne pas ſe laiſſer ſurprendre par de faux amis, & de faire paroître aux gens qui ſans raiſon prennent le titre & le nom d'amis, qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conſeillerai jamais à un homme de ſe marier ; je ne lui conſeillerai auſſi jamais de ſe faire un ami. Il n'y a guères moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, & l'obligation de partager les peines, les diſgraces & les afflictions avec tous les deux eſt égale. On a aſſez de ſes chagrins, ſans en chercher ailleurs & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un ami, & que l'on mette dans une autre ceux de n'en avoir pas, je crois que cette dernière l'emportera toujours ſur la première ; mais quand le poids de l'une & de l'autre ſeroit juſte, la liberté eſt un aſſez grand bien pour ſe déclarer en faveur

de celui qui n'eſt pas obligé de réveler ſon ſecret qu'à lui-même.

Quand un ami en uſe avec nous comme nous le ſouhaitons, il fait ſon devoir; quand il n'en uſe pas comme nous le deſirons, nous en avons du déplaiſir; mais je ne ſçais ſi nous ne ſommes pas beaucoup plus ſenſibles à l'un qu'à l'autre. Je ne ſçais ſi trois confidences qu'il nous a faites, nous ont été auſſi agréables, qu'un ſecret qu'il nous a caché nous a donné de chagrin. Trois ſervices rendus ſont bien-tôt oubliés par le refus d'une bagatelle.

Ce n'eſt pas une action glorieuſe de garder le ſecret d'un ami; l'obligation que nous avons ſur ce ſujet eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raiſon ou de bon ſens pour ne s'en vouloir jamais diſpenſer; mais c'eſt une action infâme que le violer. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel de la ſincère amitié, c'eſt une lâcheté qu'on ne ſçauroit pardonner, que d'abuſer d'un ſecret, & de trahir, en le révelant, celui qui nous l'a confié.

Il arrive aſſez ſouvent, qu'un homme qui nous a donné cent preuves de ſon amitié, qui a été l'eſpace de ſix ans le fidéle dépoſitaire de nos penſées les plus cachées, ſe broüille avec nous pour un intérêt de peu de conſéquence, pour une

jalousie, pour un point d'honneur, en un mot pour une parole qui nous est échapée; & cet homme discret qui ne parloit jamais, devient tout-d'un-coup un valet de Terence, qui semblable à un tonneau percé, ne peut rien retenir. Cet homme si secret devient un écho qui se fait entendre par tout. Faites après fond sur votre ami, & publiez en tous lieux, que c'est la consolation d'un honnête homme d'avoir un ami.

Les amis sont obligés de garder le même silence, & d'avoir la même discrétion que les Confesseurs. Mais la différence qui s'y trouve, est que les uns sont toujours hommes, & qu'ils agissent toujours naturellement; & que les autres n'agissent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiés par la grace du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont reçû; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont sçû, & que par imprudence ou par vengeance ils peuvent quelquefois en parler, que les autres oublient ce qu'on leur dit; ou que s'ils ne l'oublient pas, la grace du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient oublié, & comme s'ils ne l'avoient jamais sçû.

Si on se fait une loi & un plaisir d'avoir un ami, au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les secrets de

ſa conſcience qu'un Confeſſeur, il faut auſſi pour le ſecret de ſes affaires, de ſon domeſtique & de ſes intérêts temporels, n'avoir qu'un ami. Quand on change de Confeſſeur ou de Directeur, on ne s'en trouve pas mieux, & cette diverſité de direction apporte toujours de l'inégalité dans notre conduite. Il ne ſe peut auſſi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à nos affaires & à nos intérêts.

D'un ami que nous avions, nous nous en faiſons pour l'ordinaire un ennemi, ſi nous rompons avec lui ſans raiſon, & ſans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainſi quand nous nous ſommes trompés dans notre choix, il vaut mieux ſouffrir un peu de notre imprudence, que de nous expoſer à la vengeance d'un homme qui ſe croit mépriſé & offenſé; il faut faire bonne mine, ſe ſoutenir autant qu'on le peut, & ne pas démentir dans un moment & à la vûe de tout le monde, tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matière d'amitié, il ne faut pas aller plus vîte que celui avec qui nous la voulons lier. Il nous plaît, il revient à notre humeur, s'il nous paroît avoir toutes les qualités néceſſaires à un bon & prudent ami; mais il n'en eſt peut-être pas de même de nous à ſon égard. Il n'a

peut-être pas pour nous les mêmes ſentimens que nous avons pour lui. Ne faiſons pas toutes les avances, attendons au moins qu'il faſſe une partie du chemin. Ne nous jettons point à la tête des gens; il faut ſe connoître avant que de s'eſtimer, & il faut s'eſtimer avant que de s'aimer.

Il vaut mieux que l'on nous accuſe d'indifférence quand nous n'avons point d'amis, que d'inconſtance & d'ingratitude quand nous les quittons & que nous les trahiſſons. L'indifférence que l'on nous reproche en ce cas, nous procure une tranquillité d'eſprit dont on s'accommode aſſez; mais l'inconſtance & l'ingratitude dont on nous charge, nous perdent de réputation, & quand on l'a une fois perduë, il n'y a plus de joie dans la vie.

Nous ſommes tous ſi foibles & ſujets à tant d'imperfections, que ſi nous n'avons de l'indulgence pour nos amis, & s'ils n'en ont auſſi pour nous, notre amitié ne durera qu'autant que nos intérêts l'entretiendront, & qu'ils nous y feront trouver notre compte; & quand nous romprons avec eux, notre bouche fera ſeulement connoître ce qui s'eſt paſſé il y a long-tems dans notre cœur.

Un homme qui ſe dit notre ami, ne doit pas être crû ſur ſa parole, comme il

ne doit pas ſe fier à ce que nous lui en diſons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre, avant que de ſe le dire, & rien ne fait mieux croire qu'en effet on eſt amis, que quand l'expérience le fait réciproquement connoître.

Avant que de ſe déterminer à faire un ami d'un homme que l'on eſtime, il faut y penſer long-tems ; on ne peut après s'y méprendre, & je ne blâmerois pas celui qui y penſeroit toute ſa vie.

Nous avons tous tant d'adreſſe pour nous déguiſer, & notre induſtrie nous fournit tant de moyens de paroître ce que nous ne ſommes pas, qu'une habitude de quelques ſemaines ou de quelques mois, ne donne guère une idée juſte & certaine de ce que l'on eſt. On ſe laiſſe prévenir ; une parole obligeante, un petit ſervice qui ne coûte guère, mais rendu de bonne grace, nous mene ſouvent trop loin, & l'on ne s'en repent pour l'ordinaire, que quand il n'en eſt plus tems.

On dit du Taſſe, qu'un homme voulant lui faire croire qu'il étoit de ſes amis contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bateau avec lui pour lui donner la main & l'aider à deſcendre ; & que le Taſſe, plein d'eſprit, connoiſſant ſon deſſein, lui dit : Ce n'eſt pas pour deſcendre, Monſieur, que je voudrois être

aidé, c'eſt pour monter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonſe, dernier Duc de Ferrare, & le Taſſe ſçavoit que l'autre, jaloux de ſa fortune, lui nuiſoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les véritables amis ſont ceux que la piété a fait amis; ils ont mêmes vûës, même fin, mêmes motifs; & comme la charité en eſt la liaiſon, on peut aſſurer qu'ils reſſemblent aux premiers Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame.

C'eſt à ce ſujet qu'une Dame de mes amies, a dit fort à propos :

Les vulgaires Amis aiment par politique;
Selon leurs intérêts ils changent tous les jours.
La marque d'une Ame Héroïque
Eſt de n'aimer jamais, que pour aimer toujours.

Fin du ſecond Tome.

TABLE
DES LETTRES
contenuës en ce Volume.

LETTRE CXCIV. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Caumartin la Doüairière,* Page 1

LET. CXCV. *De félicitation ſur une grace reçûë du Roi, à M. le Maréchal de Montrevel,* 3

LET. CXCVI. *De civilité pour le commencement de l'année, & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. de Frejus,* 4

LET. CXCVII. *Compliment à M. de Villeneuve, Capitaine de Grenadiers du Régiment de Courtz Suiſſe,* 6

LET. CXCVIII. *De piété & d'inſtruction à la ſœur Angélique du Saint-Eſprit,* 7

LET. CXCIX. *Compliment à Madame de Marbeuf, Préſidente à Rennes,* 9

LET. CC. *Des avantages de la Retraite, & de la vanité du monde, à Madame la Marquiſe de Senectère,* 11

LET. CCI. *De compliment & de félicita-*

tion à M. le Maréchal Duc de Villars, Commandeur des Ordres du Roi, 12
LET. CCII. *De piété & d'inſtruction à M. l'Abbé Flechier ſon Neveu,* 13
LET. CCIII. *Compliment à Madame de Guenegaud,* 15
LET. CCIV. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 16
LET. CCV. *De remerciment & de civilité au R. P. Dom Mabillon, ſur l'Oraiſon funebre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée par M. l'Abbé le Prevoſt, qu'il lui avoit envoyée,* ibid.
LET. CCVI. *De compliment & de félicitation à M. Fieſchi, Nonce Extraordinaire auprès de S. M. nommé à l'Archevêché de Genes,* 18
LET. CCVII. *Sur une conſpiration nouvelle des Fanatiques découverte,* 19
LET. CCVIII. *Sur le même ſujet,* 21
LET. CCIX. *Conſolation Chrétienne, à une Religieuſe, ſur la mort d'une Abbeſſe,* 22
LET. CCX. *Compliment à Monſieur le Maréchal Duc de Villars,* 23
LET. CCXI. *Compliment à M. l'Abbé Baſtide, ſur le Panégyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait préſent,* 25
LET. CCXII. *De condoléance à M de Montauban, ſur la mort de M. ſon frere,* 26
LET. CCXIII. *Compliment au Pere de la Rue, ſur l'Oraiſon funebre de M. de Meaux,* 27

LET. CCXIV. *De piété à la Sœur Angélique du Saint-Esprit*, 28
LET. CCXV. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi*, 30
LET. CCXVI. *De civilité à une Demoiselle sur sa maladie*, ibid.
LET. CCXVII. *Recommandation pour un homme accusé d'un crime, à Madame la Présidente Druillet*, 31
LET. CCXVIII. *Consolation Chrétienne à Madame de l'Islebonne, sur la mort de M. le Prince d'Elbœuf son neveu*, 32
LET. CCXIX. *De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragosse*, 34
LET. CCXX. *Consolation Chrétienne à Madame de Senectère, sur la mort de sa fille*, 36
LET. CCXXI. *De civilité & de nouvelles à un Officier*, 37
LET. CCXXII. *De civilité au P. Vignes*, 39
LET. CCXXIII. *Compliment sur la mort d'une Dame*, ibid.
LET. CCXXIV. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi*, 40
LET. CCXXV. *De civilité à Madame de Montfalcon*, 41
LET. CCXXVI. *De civilité & de piété à la Sœur Angélique du Saint-Esprit*, 42
LET. CCXXVII. *De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragosse*, 43

LET. CCXXVIII. *Compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars*, 46
LET. CCXXIX. *De civilité à une Demoiſelle*, 47
LET. CCXXX. *De civilité à Madame de Monfalcon, qui lui avoit recommandé un Eccléſiaſtique, & quelque autre affaire*, 49
LET. CCXXXI. *De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragoſſe*, 50
LET. CCXXXII. *Au R. P. Mourques, ſur un établiſſement de Sœurs griſes retardé*, 52
LET. CCXXXIII. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard, Supérieure des Urſulines de Sommières*, 53
LET. CCXXXIV. *De civilité à une Demoiſelle, qui lui avoit ſouhaité une heureuſe année*, 54
LET. CCXXXV. *De remerciment & de compliment à M. l'Abbé de Maulevrier, Aumônier du Roi, Agent Général du Clergé de France*, 55
LET. CCXXXVI. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Préſidente de Marbœuf*, 56
LET. CCXXXVII. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Liſlebonne*, 58
LET. CCXXXVIII. *Compliment aux Da-*

mes de Tornac Religieuſes, ſur la mort de leur pere, 60
LET. CCXXXIX. *A Mademoiſelle de Monclare la Fare, ſur la mort de M. de Tornac ſon oncle,* 61
LET. CCXL. *De civilité & de piété à la même,* 63
LET. CCXLI. *De civilité & de piété à M. le Pelletier, ſur la tranſlation de M. ſon fils à Orléans,* 64
LET. CCXLII. *Compliment à M. d'Uſez ſur la nomination de M ſon Neveu à l'Evêché d'Angers,* 66
LET. CCXLIII. *Compliment à M. l'Abbé Poncet, nommé à l'Evêché d'Angers,* ibid.
LET. CCXLIV. *De civilité à une Demoiſelle,* 67
LET. CCXLV. *De piété à Madame de Marbeuf, ſur la retraite de ſa fille au Calvaire,* 69
LET. CCXLVI. *De civilité & de piété à une Demoiſelle,* 72
LET. CCXLVII. *De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur ſon arrivée dans cette Ville,* 73
LET. CCXLVIII. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſes heureux ſuccès,* 74
LET. CCXLIX. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 76

LET. CCL. *De pieté a Mademoiſelle de Monclar Lafare, ſur ſa vocation aux Hoſpitalières.* 77
LET. CCLI. *De civilité au P. Vignes,* 78
LET. CCLII. *Compliment à M. le Cardinal Gualtiery, ſur ſa promotion.* 79
LET. CCLIII. *De piété à une Demoiſelle, ſur ſa vocation à l'état de Religieuſe Hoſpitalière.* 80
LET. CCLIV. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 83
LET. CCLV. *Sur la Croix de S. Gervaſi, à M. l'Evêque de Montpellier,* ibid.
LET. CCLVI. *De civilité & de piété à une Demoiſelle,* 85
LET. CCLVII. *De piété & de civilité à une Demoiſelle,* 86
LET. CCLVIII. *De civilité à M. le Chevalier de N.... Il y eſt parlé des affaires publiques du tems.* 87
LET. CCLIX. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 88
LET. CCLX. *Compliment à M. le Pelletier, ſur la mort de M. l'Evêque d'Orleans ſon fils,* 89
LET. CCLXI. *Compliment à M. de Sanvitale, nommé Aſſeſſeur du S. Office,* 90
LET. CCLXII. *De nouvelles ſur les affaires publiques, à Madame de Marbeuf,* 91
LET. CCLXIII. *De civilité à S. E. Monſeigneur le Cardinal de Janſon, Evêque de*

Beauvais, Grand Aumônier de France, 93
LET. CCXLIV. *De civilité & de piété à M. le Pelletier,* 94
LET. CCLXV. *Compliment à Monſeigneur de Sanvitale, Aſſeſſeur du ſaint Office,* 95
LET. CCLXVI. *De civilité à la Sœur Angélique du Saint-Eſprit,* 97
LET. CCLXVII. *De compliment à Madame de l' ſlebonne,* 98
LET. CCLXVIII. *De civilité & de piété à Mademoiſelle de Montclar la Fare,* 99
LET. CCLXIX. *De civilité & de compliment à M. le Prieur d'Aubert,* 100
LET. CCLXX. *De compliment & de felicitation, à M. le Vice-Légat d'Avignon,* 101
LET. CCLXXI. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſon heureuſe Campagne,* 102
LET. CCLXXII. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 103
LET CCLXXIII. *De civilité & de compliment, à M. Moreau,* Ibid.
LET. CCLXXIV. *Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort d'une belle Sœur.* 105
LET. CCLXXV. *Réponſe Chrétienne à un compliment pour le commencement de l'année, aux Dames de Boucard.* 106
LET. CCLXXVI. *De piété à une Demoi-*

ſelle, ſur la mort d'une amie, 107
LET. CCLXXVII. *De civilité & de compliment, au Général des Chartreux,* 109
LET. CCLXXVIII. *De civilité à la ſœur Angélique du Saint-Eſprit.* 110
LET. CCLXXIX. *De compliment, à M. le Maréchal Duc de Villars.* 111
LET. CCLXXX. *De civilité & de compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars,* 113
LET. CCLXXXI. *De compliment à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur une perte conſidérable,* 114
LET. CCLXXXII. *De civilité au même, en lui envoyant dequoi remplacer la perte conſidérable qu'il avoit faite.* 115
LET. CCLXXXIII. *De civilité Chrétienne à Madame de Boucard Religieuſe,* 116
LET. CCLXXXIV. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 117
LET. CCLXXXV. *De civilité & de nouvelles, au même,* 118
LET. CCLXXXVI. *De civilité & de piété à une Demoiſelle,* 119
LET. CCLXXXVII. *De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars,* 121
LET. CCLXXXVIII. *Compliment de condoléance à M. l'Abbé Boſſuet, ſur la mort de M. de Meaux ſon oncle,* 122
LET. CCLXXXIX. *Compliment Chrétien à M. le Pelletier, ſur la nomination de*

M. ſon fils à la Charge de premier Préſident. 123
LET. CCXC. *Compliment à M. le Pelletier, ſur ſa nomination à la Charge de premier Préſident.* 125
LET. CCXCI. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi,* Ibid.
LET. CCXCII. *De Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvick ſur la Victoire d'Almanza,* 126
LET. CCXCIII. *De civilité au même.* 127
LET. CCXCIV. *De civilité & de piété à une Demoiſelle,* 128
LET. CCXCV. *De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.* 129
LET. CCXCVI. *De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon,* 131
LET. CCXCVII. *De civilité au même,* 133
LET. CCXCVIII. *De piété à la ſœur Angélique du Saint Eſprit,* 134
LET. CCXCIX. *Compliment à Monſeigneur l'Archevêque de Saragoſſe,* 135
LET. CCC. *Compliment de condoléance à Meſdames de Toiras & de Bernis ſur la mort de leur mère.* 137
LET. CCCI. *De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.* 138
LET. CCCII. *De civilité & de piété à une Demoiſelle,* 140
LET. CCCIII. *De civilité à M. le Comte Gros,* 143

LET. CCCIV. *A M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, ſur un bruit déſavantageux qu'on avoit répandu contre lui.* 143
LET. CCCV. *De compliment, & de nouvelles, à M. le Maréchal Duc de Villars,* 145
LET. CCCVI. *De compliment & de félicitation à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars,* 147
LET. CCCVII. *De civilité & de piété à une Demoiſelle, ſur la mort de M. ſon père,* 148
LET. CCCVIII. *De piété à Madame d'Arnaud,* 149
LET. CCCIX. *De civilité à une Demoiſelle qui avoit perdu M. ſon pere, & qui ſongeoit à ſe retirer,* 151
LET. CCCX. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvick, Grand d'Eſpagne,* 152
LET. CCCXI. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de ſaint Jean d'Aix,* 153
LET. CCCXII. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Baſtide,* 154
LET. CCCXIII. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry,* 155
LET. CCCXIV. *De civilité au Pere Vignes, ſur la mort de M. le Marquis de Villefranche.* 157
LET CCCXV. *A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établiſſement d'une Confrairie*

rie de Pénitens, 158
LET. CCCXVI. *De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars*, 161
LET. CCCXVII. *De civilité & de compliment à M. l'Archevêque d'Avignon.* 162
LET. CCCXVIII. *De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques à M. l'Archevêque de Saragosse.* 163
LET. CCCXIX. *Consolation Chrétienne à Mademoiselle de Montclar.* 165
LET. CCCXX. *De civilité à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon.* 166
LET. CCCXXI. *De remerciment & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Nismes*, 167
LET. CCCXXII. *De compliment à Madame la Présidente de Marbeuf*, 168
LET. CCCXXIII. *De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des prisonniers étrangers*, 169
LET. CCCXXIV. *De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conseiller au Parlement de Toulouse*, 170
LET. CCCXXV. *Compliment à M. le Comte de Grignan, Lieutenant Général en Provence*, 171
LET. CCCXXVI. *De condoléance à M. le Prieur d'Aubort*, 172
LET. CCCXXVII. *De compliment & de félicitation à la Sœur Agnès de la Croix, de Rennes*, 173

LET. CCCXXVIII. *A M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, sur la mort de Madame sa belle-sœur,* 174
LET. CCCXXIX. *Compliment à M. l'Evêque de Marseille, nommé à l'Archevêché d'Aix,* 176
LET. CCCXXX. *Sur un faux bruit qui avoit couru d'un différend entre M. de Montpellier & lui,* 177
LET. CCCXXXI. *Sur un procès où il avoit été condamné à Toulouse; à M. l'Abbé de N....* 178
LET. CCCXXXII. *De condoléance à M. de Margon, Brigadier des Armées du Roi.* 180
LET. CCCXXXIII. *Compliment à Madame la Présidente de Marbeuf, sur la Profession de sa fille au Calvaire.* 181
LET. CCCXXXIV. *Réponse à une recommandation de M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon,* 183
LET. CCCXXXV. *De civilité à Madame la Duchesse de Roquelaure,* 184
LET. CCCXXXVI. *De civilité & de piété à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon,* 185
LET. CCCXXXVII. *D'honnêteté & d'affaires à M. de Valernot, Abbé de saint Œuf,* 186
LET. CCCXXXVIII. *Consolation Chrétienne à M. de Colonde, sur la mort de sa femme,* 187

LET.CCCXXXIX *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi*, 189
LET. CCCXL. *De remerciment à M. Sartre, Seigneur de Caveirac*, 190
LET. CCCXLI. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi*, 191
LET. CCCXLII. *D'affaire particulière & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Ménard*, 192
LET. CCCXLIII. *De civilité & de piété à une Demoiſelle*, 193
LET. CCCXLIV. *De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon*, 194
LET. CCCXLV. *De civilité à M. l'Archevêque d'Avignon*, 196
LET. CCCXLVI. *De civilité Chrétienne aux Dames de Boucard*, 197
LET. CCCXLVII. *De civilité & de piété M. le Pelletier*, 198
LET. CCCXLVIII. *De condoléance à Monſeigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris*, 200
LET. CCCXLIX. *Compliment Chrétien au Général des Chartreux*, 201
LET. CCCL. *De civilité & de piété à une Demoiſelle*, 202
LET.CCCLI. *De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année*, 204
LET. CCCLII. *De civilité & de piété à une Demoiſelle*, 205

LET. CCCLIII. *Compliment Chrétien à Madame de C... pour le commencement de l'année*, 207
LET. CCCLIV. *De civilité & de remerciment au P. Annat, Général de la Congrégation des Pères de la Doctrine Chrétienne*, 208
LET. CCCLV. *De civilité pour le commencement de l'année*, 209
LET. CCCLVI. *Compliment au P. Chifflet.* 210
LET. CCCLVII. *Compliment à un Prédicateur, sur un Sermon qu'il devoit prêcher & qu'il lui avoit communiqué*, 211
LET. CCCLVIII. *De pieté à une Demoiselle*, 212
LET. CCCLIX. *De nouvelles à M. l'Abbé Menard*, 214
LET. CCCLX. *De civilité à M. Mabout, nommé Evêque d'Aleth, sur une de ses Oraisons funebres*, 215
LET. CCCLXI. *Sur la nécessité d'assister les Pauvres, plûtôt que de bâtir des Eglises*, 217
LET. CCCLXII. *Sur la mort de M. le Prince de Conty*, 219
LET. CCCLXIII. *De pieté à une Demoiselle sur son entrée aux Carmelites*, 220
LET. CCCLXIV. *De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le remercier d'un de ses Livres*, 221

LET. CCCLXV. *De piété à une Demoiselle*, 223
LET. CCCLXVI. *De civilité & de piété à M. le Pelletier*, 225
LET. CCCLXVII, *D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard*, 226
LET. CCCLXVIII. *De piété à une Demoiselle*, 227
LET. CCCLXIX. *De civilité & de piété à M. le Pelletier, sur le recouvrement de sa santé*, 229
LET. CCCLXX. *A M. Portalés, pour le dissuader de se faire Prêtre*, 231
LET. CCCLXXI. *De nouvelles à M. l'Abbé Ménard*, 233
LET. CCCLXXII. *Compliment à M. de Basville, sur la mort de M. de Lamoignon son frère*, 234
LET. CCCLXXIII. *De consolation à M. le Pelletier, sur les infirmités de la vieillesse*, 235
LET. CCCLXXIV. *Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur la mort du Prince Pamphile qui avoit une pension sur l'Archevêché d'Avignon*, 239
LET. CCCLXXV. *De civilité au même*, 240
LET. CCCLXXVI. *De civilité & de piété à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année*, 241
LET. CCCLXXVII. *Compliment Chrétien*

à M. Gonthieri, Archevêque d'Avignon, pour le commencement de l'année, 243
LET. CCCLXXVIII. *Compliment Chrétien à Madame de C. pour le commencement de l'année*, 244
LET. CCCLXXIX. *De civilité & de remerciement à M. Benoiſt, Auditeur de Rote*, 246
LET. CCCLXXX. *De civilité, au même*, 247
LET. CCCLXXXI. *De civilité au même.* 249
LET. CCCLXXXII. *Au même pour s'excuſer de recommander l'affaire qu'il avoit à Rome*, 251
LET. CCCLXXXIII. *De civilité au même, qui lui avoit recommandé un de ſes parens*, 252
LET. CCCLXXXIV. *De civilité au même, en lui envoyant une piéce de Poëſie*, 253
LET. CCCLXXXV. *Remerciement au même, pour la part qu'il avoit priſe à la mort d'un de ſes proches*, 254
LET. CCCLXXXVI. *De civilité, au même*, 255
LET. CCCLXXXVII. *De remerciement & de civilité, au même*, 256
LET. CCCLXXXVIII. *De civilité au même, pour s'excuſer de ce qu'il n'avoit pû aller à Avignon*, 257
LET. CCCLXXXIX. *De civilité au même,*

qui lui avoit ſouhaité les bonnes Fêtes, 258
LET. CCCXC. *Remerciement au même, pour quelques nouvelles, & des Livres qu'il lui avoit achetés*, 259
LET. CCCXCI. *De civilité & de remerciment, au même*, 260
LET. CCCXCII. *De civilité & de remerciment, au même*, 261
LET. CCCXCIII. *De conſolation à Madame l'Abbeſſe de S. Auſone, ſur la mort de M. ſon Frère.* 262
LET. CCCXCIV. *De civilité à M. Fieſchi Archevêque d'Avignon, en lui envoïant l'hiſtoire du Cardinal Ximenez*, 263
LET. CCCXCV. *De civilité & de piété à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit*, 265
LET. CCCXCVI. *Conſolation Chrétienne à M. de Salvador, ſur la mort de ſon Epouſe*, 266
LET. CCCXCVII. *De recommandation à M. le Préſident de Riquet, ſur une Cure en litige*, 267
LET. CCCXCVIII. *A Madame la Préſidente de Druillet, ſur le même ſujet*, 268
LET. CCCXCIX. *A Madame de C... ſur la mort de ſon mari*, 269
LET. CCCC. *De conſolation*, 271
LET. CCCCI. *De recommandation pour un homme qui avoit une affaire*, 272
LET. CCCCII. *De civilité & de piété à une Demoiſelle*, 273

LET.CCCCIII. *De civilité Chrétienne aux Religieuſes de Sommières.* 275
LET.CCCCIV. *De civilité à Madame de Theyran Religieuſe de Sommières.* 276
LET.CCCCV. *De civilité à la même,* 277
LET.CCCCVI. *De civilité à la même.* 278
LET. CCCCVII. *Compliment ſur le rétabliſſement de la ſanté, à Madame Boucaud Religieuſe,* la même
LET.CCCCVIII. *A M. d'Aldeguier, après la perte d'un procès où il avoit été pour lui,* 279
LET. CCCCIX. *Compliment à M. l'Evêque de Caſtres, ſur la mort d'un ami,* 280
LET.CCCCX. *Compliment au même,* 281
LET. CCCCXI. *Compliment Chrétien à Mademoiſelle d'Aubijoux, ſur les cérémonies du Baptême qu'elle avoit reçûës,* 283
LET. CCCCXII. *Compliment à M. de Riquet, ſur la mort de ſon Epouſe,* 284
LET.CCCCXIII. *Sur l'antiquité de l'Hiſtoire, & de ceux qui l'ont écrite,* 285
LET. CCCCXIV. *Sur les qualités de ceux qui écrivent l'Hiſtoire, & ſur l'eſtime qu'on en a fait dans toutes les Nations & dans tous les tems.* 293
LET.CCCCXV. *Compliment à M. de Furſtemberg, Evêque de Paderborne. On y loüe quelques Vers de ce Prélat,* 302
LET. CCCCXVI. *De M. l'Evêque de Paderborne, à M. Flechier, pour le remercier*

de quelques Oraiſons funebres qu'il lui avoit dédiées, 304
LET. CCCCXVII. *Compliment à M. de Acevedo.* 306
LET. CCCCXVIII. *D'affaires particulières, à M. l'Archevêque de Piſe.* 308
LET. CCCCXIX. *De compliment au même, pour le féliciter ſur une dignité à laquelle le Roi d'Eſpagne l'avoit élevé*, 310
LET. CCCCXX. *Au Pape Clement XI. pour ſolliciter la Béatification de M. Vincent de Paul, dont on fait la vie & l'éloge en abregé*, 312
LET. CCCCXXI. *De compliment & d'éloge, ſur un Ouvrage de politique, compoſé par M. de Acevedo*, 319
LET CCCCXXII. *Compliment au même, ſur la nomination de M. ſon Oncle à l'Archevêché de Tolede, & à la Charge d'Inquiſiteur*, 322
LET. CCCCXXIII. *A Monſeigneur l'Evêque de Nîmes ſur ſon retour de Paris & ſur ſon Naufrage aux portes de Beaucaire.* 324
LET. CCCCXXIV. *Réponſe.* 325
LET. CCCCXXV. 326
LET. CCCCXXVI. *Réponſe.* 327
LET. CCCCXXVII. *Compliment à un ami qu'on n'a pas trouvé chez lui.* 328
LET. CCCCXXVIII. Ibidem
LET. CCCCXXIX. *Réponſe à un diſcours d'Eloquence.* 329

LET. CCCCXXX. *Réponſe au Vice-Legat.* 331
LET. CCCCXXXI. *Au même ſur ſon Sacre.* 332
LET. CCCCXXXII. *Au même ſur ſa retraite à Rome pour être Chambrier du Pape.* 333
LET. CCCCXXXIII. *A l'Evêque de N. deputé des Etats pour porter les Cahiers au Roi.* 334
LET. CCCCXXXIV. *Pour demander grace à un Evêque en faveur d'un Eccléſiaſtique.* 336

TABLE DES REFLEXIONS

Sur les Caractères des Hommes.

CHAPITRE I. *De l'Envie,* 337
CHAP. II. *De ceux qui imitent les autres,* 347
CHAP. III. *De la Religion,* 353
CHAP. IV. *Sçavoir le Monde,* 361
CHAP. V. *Des Rapports,* 367
CHAP. VI. *De l'Eſprit.* 376
CHAP. VII. *Des Ouvrages d'eſprit,* 385
CHAP. VIII. *De l'eſprit Critique & Satyrique,* 395
CHAP. IX. *Des Gens de bien,* 401
CHAP. X. *Des Dévots,* 410
CHAP. XI. *De la Médiſance,* 419

DES REFLEXIONS.
CHAP. XII. *De ceux qui vivent enſemble*, 428
CHAP. XIII. *De la Vanité.* 435
CHAP. XIV. *Se piquer de quelque choſe.* 444
CHAP. XV. *De la Conſcience*, 452
CHAP. XVI. *De la Sincérité*, 461
CHAP. XVII. *Du commerce avec les femmes*, 468
CHAP. XVIII. *De la Raillerie*, 476
CHAP. XIX. *De l'Intérêt*, 485
CHAP. XX. *Des honnêtes Gens*, 495
CHAP. XXI. *De l'Affectation*, 501
CHAP. XXII. *Des Amis*, 509

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Livre intitulé : *Réflexions ſur les différens Caractères des Hommes* : & ſoit dans les maximes, ſoit dans les exemples, je n'y ai rien trouvé qui ne puiſſe contribuer à former les mœurs.

Fait à Paris ce 20. Mars 1715.

Signé, COUTURE.

MAG 2019138